

LA FRANCE

JUGÉE PAR

L'ALLEMAGNE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Mœurs et la Caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse, 1 vol. gr. in 8°, illustré de plus de 325 vignettes, 1885. (Louis Westhausser, éditeur) frs. 25

Raphaël et Gambrinus ou l'Art dans la Brasserie, 1 vol. in 16, illustré de 150 vignettes, 1886. (Westhausser éditeur) frs. 7.50

EN PRÉPARATION

(POUR PARAÎTRE EN 1887.)

Les Mœurs et la Caricature en France.

(Librairie Illustrée.)

La France Protestante.

Imprimerie de Binger Frères, Paris et Amsterdam. (Paris, 7, rue du Bac.)

J. GRAND-CARTERET

La France

JUGÉE PAR

l'Allemagne

Troisième Mille

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT

LIBRAIRIE NILSSON
RUE DE RIVOLI, 212

1886.

AVANT-PROPOS

Les Français jugés par les Allemands! — Y pensez-vous? me dit un écrivain qui a publié sur l'Allemagne des pages vraies et sincères. Autant vaudrait faire apprécier le jour par la nuit; non que je veuille comparer la France à la lumière rayonnante du soleil et réserver à l'Allemagne une obscurité qu'elle est loin de posséder, mais où trouver deux extrêmes mieux assortis?

— Justement, — car c'est cette profonde différence dans les mœurs, dans les institutions, dans la façon de vivre, de concevoir, de sentir, qui constituera le côté piquant de l'œuvre.

Et, en effet, j'ai pensé qu'il y aurait un attrait tout particulier à réunir les divers jugements que les deux grandes nations, les deux sœurs ennemies — je ne puis mieux les désigner, — ont porté réciproquement l'une sur l'autre, à différentes époques de l'histoire, par l'intermédiaire de leurs enfants les plus illustres.

Voici aujourd'hui la France jugée par l'Allemagne. On verra, en parcourant ce volume, qu'il ne s'agit point d'une simple compilation. Rechercher les relations de voyages, compulser les œuvres des grands écrivains, et publier les citations, sans aucun commentaire, ne répondait point au but que je m'étais proposé.

Entrant dans le domaine de l'histoire, je voulais présenter au public un aperçu net et précis des idées qui ont eu cours en Allemagne sur la France et les Français, durant certaines grandes périodes. Cela était d'autant plus nécessaire que, depuis bientôt trois siècles, toute la politique du pays, entraînant après elle la littérature,

l'art, la langue, s'est résumée dans ces deux mots : Gallophobie, Gallophilie.

J'ai donc pensé qu'il fallait faire porter ces appréciations sur tout : pays, mœurs, femmes, politique, littérature, théâtre, musique, si bien qu'on peut voir défiler ici, dans son ensemble, la civilisation française, jugée par les voyageurs, les philosophes, les politiciens, les littérateurs, les musiciens de l'Allemagne.

On trouvera dans ce volume du bon et du mauvais, des amis et des ennemis, des observations justes et sincères, des choses plaisantes et singulières, des attaques souvent injustes ; mais, historien avant tout, l'auteur tient à déclarer bien haut qu'il a fait une œuvre documentaire, dans le vrai sens du mot, sans parti pris, sans haine, sans passion.

C'est ici un livre de bonne foi.

J. GRAND-CARTERET.

LA FRANCE
JUGÉE PAR L'ALLEMAGNE

CHAPITRE I.

IDÉES GÉNÉRALES DES ALLEMANDS SUR LA NATION FRANÇAISE. — INFLUENCE DE LA FRANCE SUR L'ALLEMAGNE.

I.

C'est surtout chez les voyageurs, disait Voltaire, qu'on trouve le plus de mensonges imprimés; et il citait, à l'appui de son dire, l'histoire de ce touriste allemand, de passage à Blois, qui, ayant eu quelques difficultés avec son hôtesse — laquelle avait les cheveux un peu trop blonds, — inscrivit tout aussitôt sur son carnet: « *Nota bene:* toutes les dames de Blois sont rousses et acariâtres. »

Assurément, les voyageurs qui portent des appréciations aussi fantaisistes sur la chevelure et sur le caractère des femmes sont en minorité, mais il n'en est pas moins vrai que beaucoup ont une prédisposition naturelle à tirer d'un fait isolé, et par lui-même sans aucune portée, des

conséquences auxquelles personne ne se serait attendu. (1)

C'est pourquoi les voyages, s'ils ne sont pas entrepris par un observateur profond et sagace, présentent peu d'utilité au point de vue de l'enseignement. Le vulgaire, qui ne juge des gens et des choses que par ce qui lui saute aux yeux, conclut trop facilement à une corruption générale, le vice s'affichant là où la vertu s'efface.

Que d'appréciations portées sur les Français, comme sur les Allemands, sans autre base sérieuse que les scandales dont, partout, la rue offre plus ou moins le spectacle!

S'il ne faut pas trop en vouloir aux étrangers qui jugent ainsi légèrement d'un peuple par les défauts qu'il étale en public, combien, par contre, ne doit-on pas mépriser ceux qui, en triant soigneusement dans le grand réceptacle des immondices humaines, n'ont pas d'autre but que de battre monnaie sur les vices du voisin, puisque, malheureusement, de toutes les passions, la haine entre races est encore la plus vivace!

Rien n'est plus facile que de faire la charge des choses sérieuses; rien n'est plus commode

(1) Un Anglais, qui, en débarquant à Calais, avait vu un bossu, écrivait: «Les Français sont bossus,» ce qui fait dire à Auguste Villemot, dans une de ses chroniques du *Figaro:* «L'étranger qui se bornerait à lire *la Gazette des Tribunaux* pourrait écrire aussi: Les Français sont voleurs, assassins, incendiaires, à moins qu'ils ne soient avocats, magistrats ou gendarmes.»

que de mettre en saillie le mauvais côté des caractères, des mœurs ou des institutions. Il est dans la nature humaine d'aimer à tourner en ridicule le prochain, et toute caricature de cette espèce fera toujours le bonheur du public. Mais après? Les Allemands ont pu voir, par eux-mêmes, quelles étaient les conséquences de ces tableaux de fantaisie exécutés par des écrivains plus soucieux de réclame que d'étude sincère.

Si du livre nous passons à la presse, que faut-il dire, alors, des journalistes qui, à Paris comme à Berlin, tolèrent qu'on intitule *honnêteté parisienne* ou *exploits d'Allemand* un simple fait divers dans lequel le plus vulgaire *pondeur de copie* raconte les prouesses d'un escroc, français ou allemand, ... parce qu'il est né en deçà ou au delà du Rhin?

Laissons de côté ces tristes personnages et recherchons plutôt pour quelles raisons les Allemands ont, de tout temps, voyagé en France. Est-ce simplement à cause de l'esprit d'affabilité dont les Français ont toujours fait preuve à l'égard des étrangers; ou n'est-ce pas plutôt parce que la langue, les mœurs, les modes du beau pays latin, comme Gœthe aimait à l'appeler, ont, de bonne heure, influé sur eux? Rien de curieux, en effet, comme cette attraction naturelle qui pousse les blonds et pensifs Germains vers le soleil, vers la lumière. Rachel de Varnhagen, la femme la plus lettrée de Berlin, au commen-

cement du siècle, et dont le mari était l'ami et le correspondant de Humboldt, disait : « Paris et Rome sont les deux plus grandes villes du monde, à cause de leurs étrangers et de l'intérêt général qui vous y conduit. Elles ne sont point parfaites, parfaites en rien ; mais jusqu'ici elles sont encore le type de la cité, l'une pour l'art, la puissance passée, l'autre pour la nouvelle vie européenne. »

Je ne veux pas rechercher, si, suivant le dire de certains chroniqueurs, on rencontrait déjà fréquemment, au moyen âge, des Allemands parlant le français, ni vérifier si tels ou tels empereurs se sont servis de notre langue dans l'allocution prononcée à leur couronnement. L'érudition trop ancienne n'a que faire ici.

En revanche, il est important de savoir que, malgré les efforts de Luther pour remettre l'allemand en honneur, le français prédominait de nouveau à la fin du XVIe siècle, dans de telles proportions qu'on ouvrait des écoles pour l'enseigner en public, et que, dans chaque maison noble, se trouvait un précepteur pour l'apprendre aux enfants.

Dès lors, guerres, émigrations, influences de cour, tout vint aider au développement du français. Pouvait-il en être autrement, quand les soldats de Louis XIII et de Louis XIV passèrent plus de cinquante années sur le territoire allemand ; quand la révocation de l'édit de Nantes et, plus tard, les événements de 1789,

amenèrent sur les terres germaniques des Français proscrits; quand un souverain comme Frédéric II affichait hautement son antipathie pour la langue et la science de son peuple; quand la Révolution, avec les soldats de la République, puis avec l'occupation impériale, pesa pendant vingt-cinq ans sur les destinées du pays?

L'éclat jeté par la civilisation française avait forcé l'Allemagne à apprendre notre langue; au XVIIe siècle, pour lire les grands classiques, au XVIIIe, pour lire Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, *l'Encyclopédie* et le *Journal des Savants.* Or, quand on possède la langue d'un peuple, quand on subit ses mœurs, quand les circonstances l'ont, sans cesse, poussé sur votre sol, vainqueur ou proscrit, il serait bien surprenant qu'on ne tint pas aussi à aller le voir chez lui, dans son propre intérieur, entouré de tous les éléments qui constituent son originalité.

De là, donc, les nombreux voyages entrepris par les Allemands en France; de là les appréciations portées si souvent sur l'esprit français par leurs écrivains, par leurs musiciens, par leurs penseurs.

II.

Mercier, qui s'est occupé de cette question, trouve que les étrangers peuvent fort bien dépeindre théâtres, promenades, mœurs publiques, en un mot tout ce qui constitue la vie extérieure,

tout ce qui est visible, mais il leur refuse les qualités nécessaires pour apprécier les choses de la vie intime et le caractère des gens.

Un écrivain d'outre-Rhin, dont le nom reviendra souvent dans le cours de ce volume, Ernst-Moritz Arndt, se plaçant à un autre point de vue, arrive aux mêmes conclusions. « De même que l'homme, » dit-il, « apprécie toujours les autres, d'après son jugement personnel, de même lorsqu'il veut étudier la vie et les mœurs d'un peuple, c'est sa propre nation qui lui sert de modèle. »

Malgré cela, les Allemands ont toujours affiché la prétention de juger les Français avec impartialité, de les connaître à fond, jusque dans les plus petites particularités de leur esprit. Impartialité! cette perfection qui ne peut être atteinte que lorsque l'homme, faisant abstraction de lui-même, se contente de recueillir les documents, et encore faut-il qu'il le fasse honnêtement!

Certes l'Allemagne s'occupe, sans cesse, de la France; elle connaît, jusque dans leurs plus petits détails, les événements qui s'y passent et les personnalités qui, dans le triple domaine de la politique, des arts et des lettres, occupent l'attention; ses journaux, grands et petits, ont soin de la renseigner sur tout; mais on doit se demander, si la multitude des opinions contradictoires, si la persistance des préjugés haineux, lui permettent de juger les Français aussi sainement qu'elle le croit.

Bœrne disait de son temps: « Si la France a toujours faussement jugé l'Allemagne, si même elle ne l'a pas jugée du tout, l'Allemagne a toujours eu les yeux attachés sur la France, sans pour cela la mieux connaître. »

En est-il encore ainsi aujourd'hui? c'est ce que nous allons voir. Peuple documentaire avant tout, les Allemands ont recours dans les appréciations qu'ils formulent, à deux sources de renseignements: le caractère des Français qui voyagent en Allemagne ou qui y vivent habituellement, et les jugements que les Français portent sur eux-mêmes dans le livre et dans le journal. Ils profitent ainsi de tous les aveux, de toutes les confessions, de toutes les querelles de parti.

Juger un peuple par ceux de ses nationaux qui se trouvent à l'étranger c'est presque toujours un bon moyen pour le mal connaître. Quelle juste opinion peut-on se faire de la France par les commis-voyageurs et les touristes amateurs, qui cherchent, les uns à placer leur marchandise, les autres à exhiber leur personne? Ils colportent, il est vrai, les vieux calembours et le jargon du jour; ils tournent tout en ridicule, ont peine à s'expliquer comment des gens peuvent ne point parler, vivre, manger comme eux, et, souvent même, obtiennent des succès chez le coiffeur ou à table d'hôte; mais après?

Blagueurs, ignorants, vantards, ils sont pour beaucoup dans les appréciations défavorables que les Allemands portent sur la France.

« Il n'est pas de Français sensé, » dit l'auteur d'un curieux volume sur la Prusse, « qui n'ait eu à souffrir, en pays étranger, de voir ces caricatures de la France chercher le grand jour et appeler tous les yeux sur elles. »

Auguste Villemot, le plus spirituel des chroniqueurs, n'avait-il pas, lui aussi, esquissé un type de cette espèce, quand il représentait M. Prud'homme voyageant en Allemagne, et disant à un Allemand qui n'entendait pas un mot de notre langue : « Quand on ne sait pas le français, *on ne doit pas sortir de la barrière.* »

M. Prud'homme, il est vrai, se faisait *remoucher*. Ce qui ne l'empêchait pas de répliquer tout aussitôt : « Je vous vois venir, c'est une vieille querelle entre nous que celle des langues. Que voulez-vous, messieurs les Allemands ! vous avez votre *prononciation*, nous avons la nôtre. Vous vous obstinez à dire *un anche* quand nous disons un ange, et un *boulet* pour un poulet. A votre aise ! nous ne cèderons pas. »

Mais, dira-t-on, ce sont là de grotesques et rares exceptions. Hélas ! non. J'ai, personnellement, trop voyagé pour ne pas reconnaître et la parfaite exactitude du type et sa grande multiplicité. — Ce n'est donc point sur de tels patrons qu'on peut apprendre à connaître et à estimer les Français.

Si l'on a déjà quelque peine à juger l'étranger qui vient librement chez vous, poussé par ses affaires ou ses plaisirs, comment pourrait-on le

faire avec impartialité lorsqu'il s'impose par le droit du plus fort? On ne saurait voir sous un jour favorable celui qui vous dicte des lois ou vous place sous tutelle, celui qui vient vous rationner et prendre au foyer de la famille une place quelquefois encombrante.

Rendons aux Allemands cette justice que, tout en obéissant à un conquérant favorisé par la fortune, — tel fut le cas avec Napoléon I, — ils ont eu souvent du respect et de l'estime pour ceux qu'ils savaient servir une grande cause. Ils ont ainsi accueilli avec un certain effroi mêlé d'admiration les soldats du premier empire, alors qu'ils eurent généralement du mépris pour les hâbleries des émigrés.

Le second moyen d'information, journaux et livres français, est-il meilleur?

Oui et non, car dans les articles de journaux, comme, souvent, dans les livres, il entre trop de passion, pour qu'un étranger à la langue et, surtout, à la vie du pays, puisse faire lui-même un choix judicieux.

Et puis, les Allemands qui, avec quelque vérité, taxent les Français d'exagération, ne tiennent plus compte, lorsqu'ils les lisent, de cette exagération, et, au lieu de faire la part du feu, prennent tout scrupuleusement, au pied de la lettre, trop heureux de trouver un document qui vienne confirmer leur manière de voir. En un mot, ils battent les Français à l'aide des armes que ceux-ci leur fournissent, ce qui ne pourrait se

faire à leur égard que difficilement, les Allemands ayant l'excellente habitude de se critiquer peu ou point.

Michelet avait bien prévu le tort qu'une certaine littérature porterait fatalement, un jour, à la France, quand il écrivait dans la préface de son livre *le Peuple:* « Il importerait d'examiner si ces livres français, qui ont tant de popularité en Europe, tant d'autorité, représentent vraiment la France, s'ils n'en ont pas montré certaines faces exceptionnelles très défavorables; si ces peintures, où l'on ne trouve guère que nos vices et nos laideurs, n'ont pas fait à notre pays un tort immense près des nations étrangères. Le talent, la bonne foi des auteurs, la libéralité connue de leurs principes donnaient à leurs paroles un poids accablant. Le monde a reçu leurs livres comme un jugement terrible de la France sur elle-même.

« La France a cela de grave contre elle qu'elle se montre nue aux nations. Les autres, en quelque sorte, restent vêtues, habillées.

« Des romans classiques, immortels, révélant les tragédies domestiques des classes riches et aisées, ont établi solidement dans la pensée de l'Europe qu'il n'y a plus de famille en France.

« D'autres, d'un grand talent, d'une fantasmagorie terrible, ont donné pour la vie commune de nos villes, celle d'un point où la police concentre sous sa main les repris de justice et les forçats libérés.

« Nul peuple ne résisterait à une telle épreuve. Cette manie singulière de se dénigrer soi-même, d'étaler ses plaies, et comme d'aller chercher la honte, serait mortelle à la longue. »

Lorsque Michelet écrivait ces lignes, la littérature se respectait encore; elle n'avait pas élevé la pornographie à la hauteur d'une institution, elle ne tenait pas école de dévergondage. Que dirait-il aujourd'hui?

Toutefois, les Allemands, et pour cause, ont encore le bon sens de ne pas descendre dans les égoûts du livre et du journal. Les romans les plus immoraux, les plus sales pamphlets, ne sont-ils pas chez eux, comme en France, toujours sûrs de rencontrer un public? Car cette décadence du niveau moral, signe caractéristique de notre époque, se manifeste plus ou moins chez tous les peuples. En général, ils préfèrent rester en meilleure compagnie, et les écrivains qu'ils invoquent appartiennent aux maîtres de la littérature. Tantôt, c'est Voltaire, Rousseau, d'Alembert; tantôt, c'est Chateaubriand, Tocqueville, Cousin, Nisard, Blaze de Bury, Saint-René Taillandier, Jules Simon, Taine, de Mazade, Mézières, Renan, dont personne, parmi eux, n'a oublié la si belle lettre adressée à Strauss en septembre 1871.

III.

Ainsi armés de tous les documents possibles, tirant du moindre fait les conclusions les plus

inattendues et parcourant l'histoire, un scalpel à la main, les Allemands portent souvent sur les Français des appréciations peu favorables. La cruauté, la vanité, l'orgueil, l'ignorance feraient, à les entendre, partie du caractère national.

Certes, lorsque Heine écrivait: « Les Français ne sont pas seulement le peuple le plus spirituel, mais encore le plus charitable, » il ne se figurait pas qu'un jour, d'autres de ses compatriotes leur reprocheraient d'être cruels, en se basant sur les luttes sanglantes de 1793 et sur l'exécution de Louis XVI. Où est-il donc le peuple qui n'ait jamais fait preuve de cruauté dans l'égarement et l'affolement des guerres civiles?

La vanité et l'orgueil, cela serait plus vrai; cependant, n'est-ce pas plutôt un défaut inhérent à la nature humaine qu'un des côtés caractéristiques de la race française? Mais la vanité, disent les Allemands, est surtout le fait de la femme; et le Français a un côté tout particulièrement féminin. Otto de Mirbach n'a-t-il pas écrit, dans ses *Lettres de Courlande*, que la vanité était le principe vivant des Français, comme la liberté pour les Anglais?

Les Allemands veulent bien reconnaître aux Français une grande bravoure, mais ils s'empressent d'ajouter qu'elle a un caractère spécial, qu'elle ne ressemble en rien à celle des autres peuples, parce qu'elle se manifeste bien plus dans l'attaque que dans la défense. A les en croire, les Français ne partiraient pas tant

en guerre pour défendre leur patrie contre un envahisseur que pour conquérir et se faire un nom.

Ne dirait-on pas, véritablement, que les autres peuples sont insensibles à l'amour de la gloire, et qu'ils n'ont jamais entrepris de campagne offensive?

Si les Français, ajoutent nos voisins, n'ont eu aucun mot de blâme contre les guerres perpétuelles de Louis XIV, c'est que chacun espérait en profiter, pensant toujours que quelque chose de la grandeur du roi rejaillirait sur sa petite personne. Et, nouvelle preuve d'orgueil, Napoléon I, put faire d'eux tout ce qu'il voulut, du jour où il les gratifia de la fameuse épithète de *Grande nation.* Je ne sache pas que les Allemands aient jamais protesté contre les conquêtes iniques de leurs princes.

Pour eux, le Français est, avant tout, travaillé du besoin de faire parler de lui, de se faire remarquer; il faut qu'il puisse prédominer d'une façon quelconque, ne serait-ce que par la mode ou toute autre excentricité du même genre. En voulez-vous la preuve? Ils vont vous répondre par l'exemple suivant: Ginguené, nommé ambassadeur sous la Révolution, écrivait de Turin à M. de Talleyrand qu'il avait vaincu un préjugé, parce que sa femme s'était présentée en pet-en-l'air à la cour, et y avait été reçue.

Le fait est vrai. Il se lit tout au long dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, et les Allemands, qui sont consciencieux, ne

manquent pas d'en citer l'origine. Mais en quoi une telle futilité, absolument personnelle à l'individu qui s'en vante, peut-elle servir à définir un côté quelconque du caractère de la nation? Des excentriques, il y en a partout, même en Allemagne.

On peut juger, par là, du moyen employé pour prêter au peuple entier les défauts ou les travers de quelques-uns; car, pour chaque péché capital dont ils chargent la conscience des Français, les Allemands possèdent un choix de citations auquel ils recourent suivant les circonstances. Par exemple, au chapitre de l'orgueil on voit figurer une phrase de *la Gazette de France* de 1814, c'est-à-dire de la première Restauration, annonçant que le roi de Prusse *avait eu l'honneur de déjeuner avec le roi de France.* Et pour ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur, ils ajoutent que Bœrne lui-même, malgré ses sympathies françaises, avait trouvé ladite phrase passablement inconvenante.

«L'orgueil français,» affirme l'auteur d'un parallèle entre Allemands et Français, «dégénère bien vite en jactance et en vantardise. On sait, dit-il, que les Français, n'ont jamais été vaincus, que lorsqu'ils ont éprouvé quelque défaite, c'est parce qu'ils ont succombé sous le poids du nombre et que, non contents de tout vanter chez eux, ils se vantent encore eux-mêmes.» — Ne vous récriez point: les Allemands vous répondraient par Delphine Gay et Lamartine, qui célébraient,

sur tous les tons, leur beauté, et peut-être ajouteraient-ils, comme l'imprime l'un d'eux, M. Brunier: « de même que Gascon et menteur sont synonymes, de même les Français sont les Gascons de l'Europe. »

Mais les Allemands, qui ne reculent devant aucune espèce de comparaison entre la France et leur pays, ne se montrent pas toujours, eux non plus, d'une modestie exemplaire. S'ils reconnaissent la richesse de notre sol, ne serait-ce que dans le simple proverbe: « Il vit comme Dieu en France »; par contre, ils trouvent que le type allemand est, dans son ensemble, d'aspect plus agréable que le type français, même en ce qui concerne la femme. Voilà, certes, une prétention nouvelle, dûe au même M. Brunier, qui s'appuie, pour la formuler, sur la raison suivante: « Personne ne vante les femmes allemandes, parce qu'elles ne savent pas se vanter elles-mêmes. Si on faisait avec elles comme pour les Françaises, on verrait qu'elles sont bien supérieures à ces dernières, comme beauté réelle. »

A-t-il été assez souvent formulé le reproche d'ignorance! C'est un principe admis que les Français savent peu de chose, et il faut bien avouer que le bagage intellectuel de la bourgeoisie française est de beaucoup inférieur à celui de la bourgeoisie allemande. Cette dernière ne se contenterait évidemment pas des banalités qui font les délices de nos petits cercles mondains.

Les Français ne connaissent pas la géographie, c'est affaire également entendue, et cela date de loin ; l'on veut même que Gœthe ait dit à Napoléon Ier: « Ce qui caractérise le Français, c'est moins l'esprit et l'urbanité que de ne pas savoir la géographie. » Admettons qu'il en soit ainsi. Mais qu'un historien comme Jean de Müller ou qu'un voyageur comme Reichardt reprochent aux Français les âneries qu'ils commettent dans l'orthographe des noms propres ; voilà qui touche de bien près à la *méticulosité*, surtout lorsqu'on voit que ces erreurs se réduisent à avoir écrit *Doentoff* pour *Dönhoff* et *Schroetter* pour *Schröter*. On peut se demander aussi pourquoi les Allemands s'étonnent de nous voir franciser les noms de villes ou de pays, puisqu'ils agissent, d'une façon identique, à l'égard de certains noms étrangers.

Il n'en est pas moins vrai qu'on aime tout particulièrement, de l'autre côté du Rhin, à s'amuser des bévues historiques et géographiques qui ont pu être commises par les Français, ou qu'on leur prête avec une rare générosité. Entre toutes les anecdotes qui circulent, on a le choix. Ici, c'est un député qui aurait transformé Frédéric, roi des Borusses, en *roi des Russes ;* là, c'est un ministre qui aurait fait de Berlin la capitale de la Saxe et de Munich la seconde ville d'Autriche; une autre fois, c'est un militaire à moitié diplomate, qui, revenant de Hongrie, aurait dit que les plus beaux palais de Pesth n'étaient que de

mauvaises cahutes en bois. Et l'on rit toujours, à gorge déployée, en rappelant que Schiller fut reçu citoyen français sous le nom de *Monsieur Gille*, comme au récit de ce voyageur d'après lequel tous les Bavarois avaient une préférence marquée pour voyager en *landau* (1). Plaisanteries de commis-voyageur, peu dignes d'un peuple aussi sérieux !

Les Allemands admettent la supériorité de la France dans deux domaines, l'esprit et l'art de la conversation. Ils reconnaissent même, volontiers, que ce sont là des qualités qui lui appartiennent en propre, et auxquelles fort peu des leurs ont pu prétendre. Mais ont-ils pour cet esprit à la fois brillant, subtil et léger, une bien grande estime ? Il est permis d'en douter, car s'ils le comparent à leur profondeur de pensée, à leur *solidité*, pour tout dire, il devient bien vite de la *superficialité*.

On pourrait croire, d'autre part, en les voyant traduire nos romans comme ils le font, traduire ou imiter nos pièces de théâtre au point de n'en jouer plus d'autres, on pourrait croire, dis-je, qu'ils ont pour la littérature française une sympathie toute particulière ; mais, en raisonnant ainsi, on risquerait fort de se tromper, car ils ont l'excellente habitude de traduire également les chefs-d'œuvre des autres littératures. Ce qui est vrai,

(1) Inutile de dire que le jeu de mots porte sur la ville de Landau, dans le Palatinat bavarois.

c'est que les Français sont, à proprement parler, leurs fournisseurs attitrés dans le genre léger, amusant, genre qu'ils déclarent ne pas posséder et qui, pour beaucoup d'entre eux, constitue la plus grande part du mouvement intellectuel de la France.

« Le luxe, l'agrément, le confort, voilà, » dit un auteur allemand, « les trois principaux articles qui régissent la société française ; et elle les porte à l'étranger, car partout où se trouvent ses ressortissants, ce sont eux qui tiennent les commerces de luxe. » Arndt avait déjà dit, à ce propos, au sujet de la colonie française de St-Pétersbourg : « Le Français ne se meut presque exclusivement que dans les petits services et les petites affaires de la vie, dans les positions inférieures de l'ordre social ; il est maître de langues, de danse, friseur, détaillant de pommades, en un mot colporteur et brocanteur de mille enjolivements et raffinements pour l'apparence et pour la toilette de l'esprit et du corps. »

Mais, malgré tout cela, les Allemands de bonne foi reconnaissent, eux-mêmes, le prestige de la France. Ceux qui, comme le voyageur Heinrich de Maltzahn, écrivent que les Français *ont sucé le mensonge avec leur lait maternel et ne peuvent que mentir et blaguer*, sont heureusement, pour l'honneur du genre humain, une infime et bien sotte minorité. En revanche, Schopenhauer, et, avant lui, Lichtenberg, parlant de ce prestige,

avaient demandé pourquoi un homme qui n'est pas Allemand se faisait rarement passer pour tel, et pourquoi lorsqu'il voulait imposer le respect, il déclarait être Français ou Anglais. N'était-ce pas admetttre la grandeur du nom français?

Un dernier mot, relatif aux femmes et aux mœurs. Il y a longtemps que certains Allemands, eux aussi des exaltés ou des orgueilleux, considèrent la France comme la terre classique de la débauche. Mozart ne se plaignait-il pas de ne pouvoir trouver à Paris aucune relation agréable et honnête avec le monde, particulièrement avec les femmes, dont la plupart étaient pour lui des p.....? Arndt ne s'est-il pas violemment élevé contre ces Parisiennes «qui atrophient le cœur des hommes»; et Jahn, le fougeux teutomane, ne disait-il pas en 1815: «Faire apprendre la langue française à ses filles, c'est les livrer à la prostitution?»

Quel dictionnaire, plus volumineux encore que celui dont on a honoré Wagner, ne constituerait-on pas avec les aménités décochées par des gallophobes incorrigibles à l'adresse de femmes qui, tout aussi bien que les Germaines, savent être épouses et mères! — Passons l'éponge.

Et les mœurs parisiennes? disent aussi, quelquefois, les Allemands, avec un sourire plein de sous-entendus. — Eh bien! les mœurs parisiennes ne sont ni meilleures ni plus mauvaises que d'autres. Je dirai même plus: si l'on fait abstraction des folles

équipées de la jeunesse et du nombre considérable d'étrangers qui viennent chercher ici ce qui n'existe que pour eux et ne vit que par eux, l'habitant de Paris, le vrai, celui qui y a son foyer et ses affaires, est essentiellement moral. Et puis n'est-ce pas le cas ou jamais de rappeler la si spirituelle observation de Henri Heine : « Il est difficile de ne pas être moral à Stuttgart. A Paris, c'est déjà plus facile. C'est une chose particulière que le vice. Chacun peut exercer tout seul la vertu, et n'a besoin pour cela de l'aide de personne ; mais, pour le vice, il faut être deux.»

Souvent encore, les Allemands reprochent aux Français de ne pas avoir d'intérieur, de *home,* de ne pas vivre de la vie de famille. Il y a plus de vrai dans ce reproche, fait peut-être sous une forme trop absolue.

La vérité est que le Parisien vit peu chez lui, parce qu'il est, avant tout, l'esclave du monde, de l'extérieur, de la vie factice des salons, parce que, comme le dit Albert Wolff dans *l'Écume de Paris,* tous ses instants sont pris par la politique, la pièce d'hier, l'opérette de demain, le bal officiel ou le dîner du jour. Mais, à côté du Parisien mondain, à côté de ce « Tout Paris », composé dans sa bonne moitié d'étrangers, il y a le Parisien qui vit au milieu des siens, qui pense et qui travaille. L'Allemand qui passe des heures à la brasserie avec ses amis ; l'Allemande qui a ses réunions de café au lait et va seule au théâtre, vivent-ils plus de

la vie de famille? c'est ce qu'il faudrait savoir. Souvent, je le sais, père, mère, enfants, se rendent tous ensemble, au jardin à bière; mais si, en France, la famille se montre rarement au café, elle se réunit autre part. Ce ne sont là que différences de mœurs et d'habitudes.

Bref, la vie française, comme la femme, a pour l'Allemand quelque chose d'apprêté, de factice, et en cela il faut reconnaître qu'il n'a pas absolument tort. Volontiers, il dira de nos femmes ce que je trouve dans une petite plaquette d'outre-Rhin au mot *Parisienne:* «poupée habillée qu'on promène de par le monde, pour que chacun admire son gentil babillage et son riche plumage.» Fort bien, mais l'Allemande seraitelle, par hasard, entièrement exempte de coquetterie?

Ce que je sais, moi, c'est que personne plus que le blond Germain ne se laisse prendre aux filets des sirènes parisiennes, soit qu'il donne dedans tête baissée, par ignorance des choses de la vie, soit qu'il veuille, lui aussi, goûter à ces vapeurs capiteuses. Règle générale, plus l'Allemand dit du mal de la Babylone moderne, plus il vient y *cocotiren*, plus il aime à s'y *amusiren.*

Bien singulière, au reste, est l'attraction que Paris exerce sur lui. Dès qu'il est entré dans cette fournaise vivante, c'est une griserie perpétuelle, non pas qu'il y arrive comme le Hœlderlin de Philarète Chasles, «la tête rayonnante

d'espoir et rêvant la régénération humaine,» mais parce que l'activité fébrile qui y règne, le choc des passions et des intérêts, l'exubérance de vie, l'étourdissent au point de lui faire perdre la raison. Blücher, lui, vint y perdre des millions, et l'on ne compte pas le nombre des officiers prussiens qui s'y firent sauter la cervelle. Caractéristique, entre tous, est le récent suicide d'un jeune berlinois qui disparut en laissant un mot ainsi libellé: « Je me suicide, parce que je voudrais posséder toutes les femmes de Paris, et que, ne le pouvant, j'aime mieux n'en plus voir aucune. »

« Comment se fait-il que parmi les Allemands qui passent en France, » se demandait Heine, « un si grand nombre deviennent fous ?.... L'on pourrait presque dire que la folie est la maladie nationale des Allemands en France. Vraisemblablement, nous apportons avec nous le germe du mal en passant le Rhin, et sur ce sol ardent, sur le brûlant pavé d'asphalte de la société française, se développe rapidement jusqu'à l'aliénation la plus florissante, ce qui, en Allemagne, fut resté, pendant toute une vie, une plante rabougrie. »

Le rayonnement de Paris, *l'européisation* de la langue, des mœurs et des coutumes françaises, ont pu faire croire aux Français qu'ils étaient, eux aussi, comme le Pape, infaillibles, puisque tout pliait le genou devant eux, puisque tous les peuples se faisaient, bénévolement, leurs singes.

Frankreich hat es weit gebracht, Frankreich kann es schaffen,
Dass so manches Land und Volk wird zu seinem Affen,

disait au XVIIe siècle le poète Friedrich von Logau dans ses *Sinngedichte*, séries de violentes épigrammes contre les idées et les modes de l'étranger.

Arndt ne fait-il pas valoir les mêmes motifs lorsqu'il écrit : « Les Français, à cause de l'avantage qu'a leur langue d'être devenue européenne, sont pris, pour ce qui concerne leur langue et leur littérature, d'un préjugé qui leur ferme les yeux ; c'est que cette langue et cette littérature, en un mot, toute leur activité et leur productivité artistique et scientifique, occupent le premier rang en Europe ; que la France est le pays le plus civilisé, le plus noble et le plus libre ; que Paris est la capitale du monde, etc... Cet aveuglement tient le peuple ; et bien que quelques individus commencent à soupçonner que des hommes encore habitent par delà les montagnes, que nous autres aussi ne partageons pas la table et le gîte des ours et des taureaux, il n'en reste pas moins que c'est là une des plus mauvaises vanités, entre toutes les autres vanités, qui enlacent ce peuple et font son bonheur. »

Mais quand cela serait, est-ce aux Allemands à s'exprimer ainsi, eux qui ont tant contribué à faire naître et à développer chez les Français ce rêve de prééminence au-dessus des autres peuples ? Ne put-on pas croire, un instant, sous Frédéric II, qu'ils allaient adopter notre langue

au mépris de la leur? Et si cet engouement, sans précédent dans un pays qui venait de constituer sa nationalité, a grisé la France, l'erreur provient de ce qu'elle a tiré du fait lui-même des conséquences plus générales qu'il ne le fallait.

Du reste, les écrivains, eux aussi, n'ont pas marchandé leurs éloges à ce peuple qu'ils critiquent beaucoup, mais qu'ils admirent quand même. Gœthe n'a-t-il pas appelé Paris *ville unique au monde?* Forster, cet apôtre de la Révolution française en Allemagne, lui a-t-il ménagé les épithètes flatteuses: *foyer de la perfection, orgueil du peuple?* Mme Laroche n'a-t-elle pas célébré d'une façon idyllique *l'honnêteté, l'aptitude au travail* des *femmes de France?* Enfin, sans parler de Bœrne et de Heine, n'est-ce pas encore un des leurs, Miller, qui, ayant visité Paris en 1804, écrivait à son retour: « Je m'étais souvent demandé pourquoi la plupart des oiseaux se dirigent vers le Sud. J'ai maintenant l'explication de ce mystère, car, depuis quarante-huit heures je suis poussé par le même instinct que ces oiseaux.

« En France, l'été se continue encore par l'automne, les fleurs poussent encore, tout est doux et aimable, tandis que dans ma patrie ce ne sont que nuages et frimas, pluies et tempêtes. En France, tout est plein de vie et de gaieté, tandis que dans le Nord on voit la mort s'approcher. Quoi d'étonnant qu'à ces grands contrastes physiques répondent autant d'importantes différences dans les mœurs?

« Je quitte Paris avec la conviction que les Français sont de meilleures gens qu'on ne se les représente généralement. Ce peuple, plus qu'aucun autre, est noble et grand. »

Tous les voyageurs allemands n'étaient donc pas comme celui que Voltaire se plaisait à citer. Ils pouvaient rencontrer en France des femmes rousses — chose bien permise, — mais ne trouvaient pas, pour cela, que tout fût gris et monotone et surtout que le caractère des habitants fût acariâtre.

Combien avec Miller répétent aujourd'hui :

Es gibt nur ein Paris !

CHAPITRE II.

LES FRANÇAIS JUGÉS PAR UN JOYEUX PHILOSOPHE.

Le philosophe riant, c'est ainsi que s'intitule C.-J. Weber, l'auteur de *Demokritos*, une série de volumes assez joyeux, en effet, sur le monde et les choses humaines, sur les nations et sur les professions, sur les plaisirs et sur les vicissitudes de la vie. Ces volumes, qui parurent entre 1832 et 1840, jouissent en Allemagne d'une grande popularité, et constituent un mélange singulier de haute pensée philosophique, d'humour et de farce vulgaire.

Un volume est consacré aux diverses nations, et l'auteur a la prétention d'esquisser le caractère propre à chacune d'elles en un certain nombre de pages, où sont entassés passablement de lieux communs. La France a le grand honneur d'ouvrir la marche avec deux chapitres, pêle-mêle de calembredaines, conçu dans un style fort décousu et sans aucune espèce de suite. L'esprit français, cet esprit qui — Demokritos le reconnaît, —

manque absolument aux Allemands, au lieu d'être interprété, comme il doit l'être, dans sa légèreté et son éclat, a été pris au sérieux par l'écrivain germanique, en sorte que, à plus d'une reprise, de pures hâbleries, de simples gasconnades, font l'office de documents cités à l'appui. L'auteur qui passe, sans plus de difficulté, d'une idée à l'autre, a rassemblé tous les bons mots qu'il a pu récolter. Ils figurent ici, en français, se détachant avec leurs lettres latines du gothique ensemble dans lequel ils sont encadrés.

Beaucoup de petites méchancetés sans grande portée, quelquefois du bien, d'autres fois des observations assez justes, voilà ce qu'on trouve dans ces chapitres. En tête figure la pensée suivante, dont le sens laisse un peu à désirer: « En parcourant tous les siècles, les Français ont toujours et partout commencé par séduire et fini par se faire détester. »

Assurément, notre joyeux philosophe s'est surtout attaché aux petitesses de l'esprit français, mais s'il termine en demandant que les Français ne reviennent pas en Allemagne, comme ils y furent depuis Louis XIII jusques et y compris Napoléon Ier, il ne semble pourtant pas avoir eu pour but spécial de les faire détester. Ce qu'il cherche bien plutôt, c'est à les tourner en ridicule, c'est à amuser à leurs dépens.

Bref, le travail de C.-J. Weber ne pouvant pas s'analyser, le mieux est, comme il représente

assez fidèlement les manières de voir qui ont cours dans la bourgeoisie sur les Français, de le reproduire dans son ensemble. On verra ainsi de quoi se composent les racontars de toute espèce, qui circulent si facilement de l'autre côté du Rhin, et qui ont fini par inculquer aux masses germaniques de bizarres idées sur l'ignorance et la légèreté française.

La parole est à C.-J. Weber.

I

« Les Français ont le droit d'occuper le premier rang parmi les peuples, et ils sont, en effet, une nation supérieure par leur vivacité et leur légèreté. Climat tempéré, vins exquis, pain blanc, extrême sociabilité avec tout le monde, avec les femmes comme avec les vieillards et les jeunes gens, tout chez eux, jusqu'à leur *coin du feu*, [1] indique un penchant invincible à la gaieté et à l'entrain. Là où d'autres pleureraient ou se tordraient de rage, ils rient, et il en a toujours été ainsi, avant, pendant, après la Révolution, hier comme aujourd'hui. Leur caractère sociable, leur soumission d'abeilles envers le maître, — les lys ne sont, à proprement parler, que des abeilles mal dessinées, — expliquent assez et leur histoire et leur vie. Ce ne sont que des enfants dont un bonbon guérit tous les maux.

(1) Tous les mots ou membres de phrase qu'on trouvera ici en italiques figurent en français dans l'original. G.-C.

« Cet enfantillage ou, si l'on préfère, cette féminité du caractère est la plus grande particularité de la race. Leurs noms, leur littérature, leur philosophie, portent l'empreinte de l'esprit féminin, c'est-à-dire un cachet d'élégance, de grâce et de légèreté, dû à cette influence de la femme qui, nulle part, ne s'exerce comme en France.

« Le présent seul les touche, le passé, par cela même, qu'il est.... passé, est oublié, et l'avenir ne les inquiète pas. Impatients, inconstants, n'ayant pas le sens de la justice, oscillant toujours entre les deux extrêmes, ils ne sont ni capables ni dignes d'aucune liberté durable. Leur histoire et leurs constitutions modernes l'ont bien prouvé, et ceux que nous avons vus républicains farouches ne tarderont pas à prononcer avec la même énergie et le même respect les mots *Roi* et *Noblesse*.

« Les Français, qu'on appelait aux premiers jours de la Révolution, les « nouveaux Francs, » sont les vrais représentants de l'esprit de subtilité, de l'égoïsme, de la recherche des plaisirs et des divertissements, de l'éclat et des chiffons. Chacune de leurs impressions est superficielle et légère ; de là vient qu'ils ressentent rarement les chagrins des autres, qu'ils ont peu de reconnaissance, et ne sont guère susceptibles d'un véritable amour ou d'une amitié sincère (1): de là aussi, leur facilité à tomber dans les extrêmes, leur légèreté,

(1) Les Allemands se figurent-ils, par hasard, avoir gardé pour eux le monopole de l'amour et de l'amitié? G.-C.

lorsqu'il s'agit de choses importantes, leur sérieux et leur empressement souvent pour des choses insignifiantes. Fabre, qui alla aux galères à cause de son père, fut admiré de tout Paris, célébré dans des chansons, couronné de fleurs et représenté sur le théâtre sous les traits de *l'honnête criminel ;* mais il mourut de faim dans son village, vieux et oublié, ce qui ne serait certainement pas arrivé, ni en Angleterre ni même en Allemagne [1].

« Les Français sont doux, modestes, dociles, bons en apparence, — si on ne les irrite pas, — mais s'ils viennent à être excités, ils se montrent alors cruels, arrogants, haineux [2]. Voltaire, qui connaissait bien ses contemporains, les appelait des *tigres-singes.*

« Comment la plus vive et la plus légère des nations put-elle ainsi tomber en dansant le menuet, avec sa lourde musique et toutes les périphrases qui enchaînent sa langue?

« *Monsieur, prenez garde au serpent qui s'approche, s'il vous plaît.* Mais le serpent est depuis longtemps déroulé, alors que l'avertisseur se décide à vous prévenir ; le plus sérieux des Romains eût crié : *serpentem fuge !* Et le flegmatique Allemand lui-même eût dit : *un serpent! attention.*

(1) L'auteur en est-il sûr ? L'oubli et l'ingratitude humaine n'ont pourtant pas de nationalité. G.-C.

(2) Je ne sache pas que les Allemands soient particulièrement doux quand on les irrite. Essayez seulement de les contredire et vous verrez alors leur aménité. G.-C.

« Du nouveau, quelque chose de nouveau, même si cela doit être plus mauvais que l'ancien, voilà l'unique raison de l'enthousiasme pour la Révolution. Les Français, qui avaient aveuglément adoré leurs rois, se mirent à maudire la royauté, et, cependant, ils sont nés courtisans et en ont toutes les apparences. Leur Révolution apparaît comme une fille, d'abord sauvage, qui se civilise, fait la coquette, devient courtisane, femme esclave de ses devoirs, et finit par jouer la dévote sur ses *Montagnes russes* et ses *Promenades aériennes.*

« La véritable place des Français, elle est là où l'on rit, car leur sérieux ne dure pas longtemps. Souvent aussi, leur vivacité et leur esprit a fait lever le gibier, tué ensuite par les Anglais ou les Allemands. Ils excellent dans les arts la danse, l'escrime, la musique, le théâtre, la cuisine, la coiffure, mais il ne faut chercher chez eux ni l'exactitude, ni la profondeur de la pensée : ils sont pour cela trop vifs, trop impatients. Pour cette même raison, ils ont l'esprit peu inventif, mais, par contre, ils protègent les inventions des autres. Ils ont une prédilection marquée pour ce qui est joli, élégant, brillant, et non point pour le beau, le grand et le vrai. Ils façonnent tout suivant leur goût, qui assurément doit être le meilleur, puisqu'il est partout imité :

Et quæ
Desperant tractata nitescere posse, relinquunt!

« Ils apprennent comme des perroquets les compliments qui se trouvent en si grand nombre dans leur langue, pourtant si pauvre en mots, rentrent en eux-mêmes la modestie et la méfiance, et avec cela le galant homme, l'homme à femmes est tout à fait irrésistible. — Nulle part, il ne se vend autant de fleurs qu'en France; mainte Parisienne ruine son amant avec cette passion, et les bouquetières se peuvent ranger aux côtés des poissardes. Les Français, on ne saurait trop le dire, sont des enfants; c'est ainsi que leur gaieté a résisté à toutes les terreurs de la Révolution — les victimes sont oubliées et celui qui apostrophe par un : *silence, citoyen !* un chien aboyant au parterre les fait tous éclater de rire; — mais celui qui veut les blâmer, qui souffre et s'aventure comme eux pour la patrie et pour la liberté, apprend, à ses dépens, qu'ils ont souffert et patienté sans cause. Les mauvais jours sont passés : vive l'enfantillage !

« La chansonnette est une autre particularité des Français, et son empire s'étend du Rhin aux Pyrénées. Diodore n'a-t-il pas mentionné déjà les danses joyeuses des Gaulois ? Ce n'est pas sans raison qu'on les a appelés : *le peuple chansonnier, le peuple moqueur, le peuple femme.* Quelle est la seconde nation, en effet, dont l'histoire complète des siècles passés pourrait se résumer dans quatre volumes de vaudevilles et de chansons ?

« Mazarin, lorsqu'il établissait un nouvel impôt, se contentait de demander : Chantez-vous ? —

Oui, alors vous payerez aussi! *La Marseillaise* de Rouget de l'Isle et le *Ça ira* coûtèrent la vie à plus de 50,000 Allemands, mais la France reste une monarchie absolue tempérée par la chansonnette.

« Aucun peuple n'a l'esprit aussi abondant que les Français: ils comprennent tout avec rapidité, et savent de même l'inculquer aux autres, quelquefois, il est vrai, aux dépens de la réalité. Une seule phrase sonore est capable d'enflammer ou de calmer le génie de ce peuple, tout comme de le détourner d'un funeste revers.

« Terray écorcha la nation jusqu'à la peau des oreilles: elle se vengea en donnant le nom de Terray à la rue Vide-Gousset. Un garde ayant avalé un double thaler, et aucun médecin ne pouvant lui venir en aide, le duc de Noailles conseilla de recourir au même Terray qui savait si bien couper un thaler en 365 parts.

« Louis XV, on le sait, créa le frère de sa Pompadour marquis de Vandières; pour tous il fut marquis *d'Avant-hier.* Le roi lui-même ne se moquait-il pas de ce Poisson, qui aspirait à être décoré de l'ordre du Saint-Esprit? *Non,* disait-il, *c'est un trop petit poisson pour le mettre au bleu.* Lorsque l'Opéra brûla, on ne porta plus que des couleurs *feu d'Opéra*; lorsque la Caisse d'Escompte vit ses caisses à sec, on porta des chapeaux sans fond *à la caisse d'Escompte;* lorsque le duc d'Orléans fit abattre les beaux marronniers du Palais-Royal pour construire à leur

place des galeries, il fut gratifié du surnom d'*Égorgeur des ombres*. Le duc de Lauraguais, qui s'était attiré à plusieurs reprises des lettres de cachet, ne les appelait-il pas *correspondance avec le Roi ?*

« Un bon mot, passant de bouche en bouche, a toujours consolé les Français dans les plus grandes détresses. On n'a pas oublié l'effet produit sur les soldats de la Haute Égypte, luttant contre la faim et le désespoir, par le fameux : *route de Paris,* aperçu sur un poteau indicateur. Du général Caffarelli, qui avait perdu un pied sur le Rhin, l'on disait : *Il a toujours un pied en France.* Quant à Marie-Antoinette, on disait d'elle, communément, qu'elle était venue à Paris pour un louis, tandis que, plus tard, Marie-Louise vint pour un napoléon.

« Au seul mot de guillotine, l'Allemagne frissonna ; les Français, eux, y montèrent en plaisantant, ou bien menèrent dans les prisons une vie de dissipation, pour abréger d'autant la tâche du bourreau. On jouait, on chantait, on versifiait, on offrait des sacrifices à Cérès, à Bacchus, à Vénus, et Réal lisait *la Pucelle*. Les murs des prisons se couvraient de vers et d'épigrammes, dont Delille a laissé un spécimen caractéristique dans son poème de *la Pitié.* Et si l'on en excepte la célèbre Dubarry, bien des femmes moururent plus courageusement que les hommes. »

. . . .

Et ici l'auteur allemand, qui semble se complaire tout particulièrement dans cette façon de présenter l'esprit d'un peuple à travers les âges, rappelle tous les bons mots de la Terreur: Lamourette appelant la guillotine sur laquelle il montait *une chiquenaude sur le cou;* Ducos disant à ses compagnons d'infortune : *Il n'y a plus qu'un moyen pour être sauvé, c'est un décret sur la liberté et l'indivisibilité des têtes ;* l'histoire du chien de la Conciergerie, les baptêmes patriotiques, les plats de ci-devant, et mille autres faits, trop connus pour prendre encore place dans un livre français.

Mais reprenons le récit de notre Démocrite moderne.

. . . .

« Malgré toutes les horreurs de la Révolution, ce peuple léger, qui vit au jour le jour, ne se souvient de cette époque que comme d'un temps où le bois et la lumière manquaient; où les voisins s'apportaient à tour de rôle un fagot, lorsqu'ils voulaient causer tout en voyant clair.

« En 1806, les Parisiens me rirent au nez lorsque je m'informai du tombeau de Louis XVI: ils ne songeaient qu'aux embellissements de leur cité, et se réjouissaient d'être arrivés si heureusement au terme de la Révolution. En 1812, ils disaient encore en parlant de la guerre, ce fléau de l'humanité: « Un bon poète fait volontiers des vers quand ils ont du succès; notre empereur, lui, livre volontiers des batailles, car c'est un virtuose en la matière. » Et après le retour de

3*

Louis XVIII, lorsqu'ils durent payer de fortes sommes aux alliés, ils se consolaient en disant: *Payons, n'avons-nous pas un gros revenu?*

« L'esprit, a dit Hippel, est comme une robe d'été très légère; la vérité est de toute saison; mais en France l'esprit est l'uniforme de la nation, si bien qu'un peu du flegme et de la raison des *lourds Allemands* ne nuirait point aux *têtes de linotte.*

« Boufflers planta sur le mont Blanc la cape du petit abbé Porquet: il n'y a qu'un Français pour accomplir une pareille gaminerie. — *Ce n'est qu'une promenade,* disait Bouillé à Pillnitz. — *Elle sera longue,* répondit l'Allemand Lascy.

« Le Français reconnaît sans peine que son voisin a beaucoup de bon sens, mais chaque raisonnement allemand est tellement abstrait, tellement métaphysique! Sans compter que nous sommes totalement dépourvus d'esprit, alors que d'une seule observation sensée faite par un Allemand, les Français sauront tirer une demi-douzaine d'à-propos plaisants. Lorsque j'étais en France, les personnes avec lesquelles je causais n'écoutaient jamais mes raisonnements sans ajouter: *Mr. N...., avec son bon sens allemand.* Les Allemands, en douze ans, n'auraient jamais élaboré plus de cinq constitutions, qui donnèrent aux Français de l'époque un échantillon des systèmes politiques de tous les peuples les plus éclairés.

« Mais les Français prouvent que toutes les horreurs de la Révolution et du despotisme le plus

impitoyable ne les ont pas rendus plus sérieux : admirateurs de la ruse et de l'ambition, ils ne peuvent avoir aucune idée des grandeurs morales, et n'arriveront jamais à réaliser l'idéal de la liberté ; (1) en un mot, ils donnent raison, de la façon la plus concluante, au vieux proverbe : *Ah ! que les gens d'esprit sont... bêtes !*

« Par contre, aucune autre nation n'a, comme la France, le talent de l'à-propos. On entend dans la bouche de gens ordinaires, principalement chez les femmes, des réponses qui feraient honneur à la tête la mieux organisée. Témoin le géant Friant auquel Napoléon disait : Je ne suis qu'un enfant à côté de vous, et qui répondit : *Voilà la différence entre un grand homme et un homme grand !*

« Aucune nation, non plus, ne possède à un aussi haut degré l'art de se montrer sous son plus beau jour et de savoir jeter la poudre aux yeux, ne serait-ce même qu'avec ces deux mots si brefs : *tant pis*, *tant mieux*, qui veulent dire beaucoup ou rien, suivant la manière dont ils sont placés, ou par ce léger haussement d'épaules suivi d'un : *Mais, que voulez-vous !*

« Les Français ne peuvent guère compter au delà de 3, mais arrivés à 70 et 80, ils sont

(1) On remarquera combien C.-J. Weber aime à adresser ce reproche aux Français. Comme si la ruse et l'ambition n'arrivaient pas tout aussi bien à leurs fins en Allemagne ; comme si les Allemands avaient, jamais, réalisé l'idéal de la liberté !
G.-C.

obligés de répéter *soixante-dix, quatre-vingt.* Par contre, ils ont un superlatif qui consiste dans une triple répétition du même mot et qui m'a toujours paru comique : *Superbe,* prononcé d'abord très lentement, puis deux fois, avec rapidité : *Superbe! Superbe!*

« Ils savent aussi toujours se tirer d'affaire à leur avantage. Le célèbre ventriloque Lecomte, ayant été étrillé par les paysans suisses pour s'être moqué d'eux, sut, à Paris, faire tourner cet incident désagréable à son profit. On put lire, en effet, dans une annonce : « Lecomte, professeur de physique, le premier qui voyage en Europe comme ventriloque, connu par l'aventure singulière qui l'a rendu victime de la superstition de plusieurs paysans suisses — le croyant sorcier. » C'est ainsi que, grâce à une volée de coups de bâton, dont on dissimule habilement la cause, on peut devenir célèbre.

« Les Français ont ébloui nos ancêtres par les modes, le goût, les mœurs, la langue, nous par la liberté politique et religieuse, puis par les armes. Ce sont des Grecs, mais seulement *en profil!* Grecs et Romains vainquirent d'autres peuples par leur langue, et ainsi firent les Français dont la langue est reine en Europe.

« Et Paris ? Non seulement les Français, mais souvent aussi les étrangers ne voient rien au delà — quoique Londres soit plus grand, — et ils s'écrient comme Napoléon s'embarquant pour l'île d'Elbe : *Paris ou la mort!*

« La Révolution gonfla le cœur de tous les amis de l'humanité; nous espérions une organisation qui se rapprocherait le plus possible de l'Idéal et qui servirait de modèle aux autres états européens; malheureusement la Révolution se détruisit elle-même, et le génie du Mal s'agita sur le trône, souillé d'atrocités. Bonaparte, si justement admiré, arrêta ces horreurs, et tout le monde put croire que le salut allait venir de ce génie qui, parti des degrés inférieurs de la société, était parvenu jusqu'au trône, ayant eu à vaincre plus de difficultés que les porphyrogénètes; mais la France et l'Europe s'abîmèrent à nouveau dans le sang et les larmes; le despotisme oriental et l'esprit de conquête à outrance prévalurent sur une liberté modérée, qui eût donné la paix et le bonheur aux peuples.

«Sturtz, en parlant des services rendus par les Français, dit: « Ils nous amusent ». — Cela fut vrai de son temps. Ils nous firent, il est vrai, pleurer pendant vingt ans, mais nous demandons qu'ils nous fassent rire à nouveau, afin que nous puissions constater combien le sérieux leur convient peu, ce que nous devrions savoir depuis longtemps. Jamais quelque chose de durable ou de profond ne nous est venu de l'autre côté du Rhin [1], mais seulement des éblouissements de courte durée, dans les modes comme dans les

(1) Voilà une phrase bien dure pour le peuple dont les éclairs de génie ont pourtant laissé, quelquefois, des souvenirs durables. G.-C.

sciences, en philosophie comme en politique. Briller d'un court éclat, voilà le caractère propre à la nation.

« Le premier mérite est de bien babiller, a dit Jean-Jacques ; on est dispensé de penser pourvu qu'on parle ! — Il n'y a qu'un Paris — pour les Français et pour leurs singes — et Sterne l'a bien défini : « le paradis des coquettes, l'Élysée des petits-maîtres, le centre de la frivolité. »

II.

« Les Français possèdent, entre tous, un certain *savoir-faire*, qui nous manque complètement ; nous devrions, à cet égard, prendre modèle sur eux, tout en conservant les solides qualités intellectuelles qui ne se rencontrent point chez eux. Nous devrions également imiter, dans une certaine mesure, leur politesse et leur élégance, dont ils ne font montre nulle part aussi bien que dans les cafés et les restaurants. Jamais, chez eux, on ne fera remarquer à l'étranger qu'il doit payer, encore moins payer d'avance ; même s'il s'en va, par hasard, sans payer, on ne dira rien — mais, alors, s'il revient, et demande quelque chose, on lui répondra en haussant les épaules : *Pardonnez-moi, Monsieur !* et on ne lui apportera rien. Mme Véry, raconte-t-on, ayant vu un étranger mettre une cuiller d'argent dans sa poche, ne fit aucune observation, mais lorsque la note lui fut demandée par le consom-

mateur, elle ajouta dessus, sans autre chose: une cuiller d'argent... tant.

«Rarement, les Français mettent la politesse de côté, même dans les disputes. *N'es-tu pas un grand nigaud, toi, s'il te plaît? — Et pourquoi, je vous en prie?* (1) — Si par hasard ils s'oublient, dans la chaleur d'une réponse, ils se reprennent aussitôt. Témoin le maréchal de Broglie qui ayant crié : *Allez-vous-en au diable!* à un adjudant qui était venu le déranger dans ses réflexions, eut assez de présence d'esprit pour ajouter d'emblée : *Mais restez, vous seriez capable de m'obéir!*

«Leurs compliments hyperboliques — leur expression *mille compliments* là où les Allemands se contenteraient d'un seul, — leur *au désespoir* pour la moindre des choses, font que les étrangers les accusent facilemeut de fausseté; mais ces compliments ne sont qu'une des nombreuses formes de la politesse nationale, par lesquelles ils montrent leur bonne éducation. L'étranger doit savoir que leur : *au désespoir*, signifie encore moins que l'expression allemande «Cela me fait de la peine»; que leur: *adorer* veut dire tout bonnement «vous me plaisez»; que leur: *divin* doit se traduire par «beau», comme leur *affreux* par «laid.» — Si à la demande : *Comment vous portez-vous?* l'on vous répond: *A merveille, Monsieur! charmé de vous voir,* cela

(1) Inutile d'insister sur les germanismes de cette phrase.
G.-C.

n'a pas plus de portée que le simple : « bien, et vous ». Figaro ne dit-il pas en parlant de descriptions très animées : *elles brûlent les pages?* — *Je ferai l'impossible* est tout simplement une hyperbole comique qui veut dire « je verrai, » et elle devient risible si l'on songe que la « grande nation » ne tente pas seulement l'impossible en paroles.

« Alors que l'Allemand « se dépêche, » le Français « vole » ; lorsqu'il a faim, ce dernier « meurt de faim. » Lui se tue, mais le Français se fait « sauter la cervelle. » Enfin, quand les Français nous appellent *les bêtes allemandes* ou *les ours du Nord,* cela veut dire « les hommes dignes et courageux qui nous ont montré avec une patience infinie ce qu'ils sont et ce que nous sommes. » — S'ils se servent volontiers de l'expression : *Je ne suis pas assez Allemand pour croire cela,* on peut leur rappeler que le maréchal Schomberg a déjà apprécié comme elle le méritait cette affirmation. Son maître d'hôtel lui ayant dit à propos d'une faute commise : *Parbleu, on me prendra pour un Allemand!* Schomberg lui répondit avec son sang-froid habituel : *On aura tort, on devrait vous prendre pour un sot.*

« Ces artifices, ces mensonges charmants de la langue, ont le grand inconvénient de rendre la compréhension plus difficile : on ne saurait se dissimuler qu'il est réellement mauvais d'employer le même mot pour tant de choses différentes : ainsi

d'un homme accompli, l'on dit : *il est sage,* la coquette vous dit *soyez sage,* et l'enfant qui obéit à sa bonne est également *sage* (1). La pauvreté et l'illogisme de leur cher idiome sont grands, sans compter que leur poésie n'est plus que de la simple prose, aussitôt que le rythme cesse.

« C'est un besoin, pour eux, de dire des non-sens dans le genre de : *Je viens de mourir.* Chaque contradiction se souligne par un : *Je vous demande pardon. Bonsoir* signifie également *bonne nuit,* et *pays* veut dire tout aussi bien la contrée que les environs. La voix du rossignol ne paraît pas valoir plus que celle du coq, puisque, pour les Français, tous deux *chantent; fille* est, en même temps, la jeune fille et la fille de joie. On peut également *embrasser* de plusieurs façons, sur la joue ou en étreignant de ses bras ; celui qui emploierait *baiser* comme verbe, dans le sens d'embrasser, serait bien reçu.

« D'un autre côté, la politesse française a bien son charme ; les Français ne sont ni bourrus ni querelleurs, mais toujours galants, dispos, gais, pétillants de verve et d'esprit. Si vous circulez dans la foule, vous entendrez un : *Pardon, Monsieur !* là où un Anglais dirait, si toutefois il daignait ouvrir la bouche : *Dieu vous damne* (God damn you). Leur *s'il vous plaît* est une petitesse, mais aussi il enlève à bien des choses leur

(1) Si je ne me trompe, il en est bien à peu près de même de l'allemand *artig.* G.-C.

amertume. Le *gare !* des fiacres me paraît plus poli que le *ho! ho!* des cochers viennois.

«Avec les seuls mots de *Monsieur* et de *Madame*, on pourrait voyager par toute la France et soutenir toutes les conversations. Entre-t-on au théâtre, dans une loge déjà occupée, on s'incline en prononçant un *Monsieur!* de politesse, et le compliment reçoit comme réponse un autre *Monsieur!* Veut-on s'avancer, l'on prononce à nouveau, avec une légère hésitation, le *Monsieur!* et l'on vous fait place avec un *Monsieur!* tout aussi cordial. Venez-vous, par hasard, dans tous ces mouvements, à marcher sur le pied de votre voisin, il s'écrie, en élevant la voix: *Monsieur!* et vous vous excusez alors par un autre *Monsieur!* prononcé avec un ton de regret. Enfin, si vous désirez le programme du spectacle, vous le demandez avec un *Monsieur!* auquel votre voisin, s'il n'a pas, d'emblée, compris votre demande, répond par un *Monsieur?* interrogateur, prononcé sur un ton bien parisien.

« Bref, le *Monsieur* et *Madame* apparaît si fréquemment pour l'étranger, qu'il voudrait pouvoir le parodier, comme autrefois Condé avec le fou qui parlait toujours de Monsieur Papa et de Madame Maman, en disant: *Monsieur Jean, dites à Monsieur mon cocher de mettre Messieurs mes chevaux à Madame ma voiture.*

« Dans leur vie comme par leur esprit, les Français excellent aux petites choses. C'est pour cela qu'ils font preuve d'une si grande adresse

dans leurs rapports avec les grands de ce monde et avec les femmes; c'est pour cela aussi, qu'ils se trouvent si malheureux lorsqu'ils doivent vivre avec eux-mêmes, c'est pour cela qu'un jour de prison leur est plus pénible que vingt-cinq pour un Allemand. Leur art de plaire par l'esprit, par l'air, par le langage, par la toilette, en fait naturellement, des *petits-maîtres*, des *élégants*, tandis que les Allemands ou les Anglais, qui cherchent, lourds et sérieux, à les imiter, prêtent doublement à rire. Chez eux, tout est affaire de mode, même le bon sens. « On ne saurait douter des progrès de la Révolution, » a dit un de leurs propres écrivains, « car elle est déjà devenue à la mode; » et cette critique moqueuse contient en elle une vérité saisissante.

« Cette sociabilité fait que les Français aiment à rire, même dans la vieillesse la plus avancée — alors que d'autres seraient depuis longtemps déjà maussades, — et que jusqu'à leur dernier soupir ils s'amusent et disent des galanteries. Par contre, ils ont, plus qu'aucune autre nation, l crainte de devenir ridicules avec l'âge. Au reste, ils savent se passer de tout, — sauf de femmes.

« La *gaieté* française, pour laquelle les Allemands n'ont aucun terme spécial, parce qu'ils ne connaissent pas la chose, — ne se doit pas chercher à Paris, mais bien de l'autre côté de la Loire et de la Gironde. C'est là surtout qu'il faut l'étudier; en effet, les Alsaciens et les Lorrains sont encore des Allemands, les Normands et les

Bretons sont d'anciens Anglais dont la probité, la générosité sont passées dans le proverbe: *un franc breton*, les Français du Nord sont un peuple à part, tandis que de l'autre côté de la Loire et de la Gironde sont les vrais Français, ceux dont la spirituelle Mme Graffigny disait qu'ils étaient échappés des entrailles de la terre, comme si cette dernière avait pris seulement pour leur enveloppe corporelle de l'air et du feu. En Provence, c'est l'esprit de vin et le vif-argent qui coulent dans leurs veines: la grand'mère danse avec le petit-fils, la petite-fille avec le grand-père, au son d'un tambour de basque. Le village entier se remue. Celui-là même qui a supporté la chaleur et tous les fardeaux de la journée se jette, le soir venu, sur sa paillasse, en chantant:

Vive la joie!
Au loin la tristesse!

« Quelle tranquillité dans nos villages, lorsque des troupes allemandes les traversaient! A peine des Français y apparaissaient-ils qu'aussitôt, — une fois les premières exigences de la faim et de la soif satisfaites, — le village devenait une véritable foire.

« Cette gaieté digne d'envie qui règne dans les merveilleuses contrées du Sud de la France produisit autrefois une grande impression sur la savante et hypocondriaque gravité des jeunes gens de nos Académies, au point d'accomplir dans leur sein une bienfaisante révolution. Lorsque je

veux, aujourd'hui, me reporter à ces temps lointains, je prends en main notre Thümmel, ou un volume de non moindre valeur, peu connu parmi nous, que j'ai rapporté moi-même de la Provence, les *Soirées provençales* de Bérenger. Jamais je n'oublierai le couplet que j'entendis chanter au pied des Pyrénées par un Français de soixante ans:

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir;
Semons sur son passage
Les roses du plaisir.

« Tandis que, parmi les égoïstes Anglais, tant de gens meurent pour avoir eu le cœur brisé, les Français possèdent le proverbe : « on ne meurt pas de chagrin, » car leur fameux *mourir de chagrin* appartient, comme bien l'on pense, aux nombreuses hyperboles citées plus haut. L'ennui paraît être pour eux un bien plus mortel ennemi, constamment on les entend dire : *Je meurs d'ennui.* Aucune nation ne voyage autant que les Français (1), mais la turbulence du caractère national, qui les pousse à sortir du pays, les ramène aussi dans leur belle France, vers leurs vins exquis et leur vie si sociable.

« Depuis 1815 paraissent à Paris, avec des caricatures, les *Annales du comique.* Français

(1) Cela fut vrai à une certaine époque, et tend, de même, à redevenir vrai depuis quelque temps. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, puisque le fait de ne pas voyager, de ne jamais sortir de chez soi, était un des principaux griefs adressés aux Français. G.-C.

et Parisiens ne manqueront jamais d'étoffe dans ce domaine, puisqu'ils rient de choses dont, habituellement, personne ne rit; puisqu'ils se moquent de toutes les nations et le moins possible, bien entendu ([1]), de leurs propres, ridicules.

« Risible, cependant, est leur ignorance de la géographie, leur indifférence pour tout ce qui est étranger, leur esprit de fanfaronnade et de vantardise nationale; ce qui explique la haine des autres nations à leur égard, haine qui s'était manifestée bien avant la Révolution et à laquelle ils répondirent magnanimement, puisque depuis 1789, ils veulent fraterniser avec tout le monde. Lorsqu'ils marchèrent à Rosbach, ils regardèrent comme un bien trop grand honneur de jouer une *espèce de guerre* contre le *marquis de Brandebourg*, et, plus tard, lorsque *la guerre comme il faut* se produisit, c'est-à-dire après Rosbach, ils affirmèrent bien haut, que Frédéric avait eu dans son armée cinquante fuyards français qui, à proprement parler, avaient gagné la bataille, les Français ne pouvant être vaincus que par des Français.

« Avant la Révolution, le Nord, de Hambourg jusqu'à la Nouvelle-Zemble, n'était, pour eux, qu'un pays de marécages, puisque Kerguelen dans son voyage en Islande parle des Samoyèdes,

(1) Erreur, profonde erreur. Il n'est pas de peuple en Europe, qui se tourne lui-même autant en ridicule que les Français. Les Allemands le savent bien puisqu'ils vont, sans cesse, rechercher ces critiques. G.-C.

comme devant habiter dans ces contrées. Le libraire Simon, à Paris, avait dû, lui aussi, prendre ces gens du Nord pour des barbares ou des Turcs, lorsqu'il proposa à Frédéric II, en 1742, d'aller établir à Berlin des papeteries, des imprimeries, des ateliers de reliure et de fonte de caractères. Depuis lors, ils ont appris à mieux connaître ces peuples sur lesquels Napoléon lui-même n'avait que des notions imparfaites ; sans cela, comment eût-il pu dire au sujet d'Alexandre et des Russes : « Les vaincus prennent les mœurs du vainqueur, la fatalité les y pousse, le hasard gouverne ? » car ce fut le contraire qui eut lieu, puisqu'ils se révoltaient déjà lors de l'entrée des vainqueurs.

« En 1792, Custine datait du centre de l'Allemagne les lettres qu'il écrivait de Mayence. Le traducteur du livre : « Hirzel an Gleim über Sulzer » (1) n'hésita pas à écrire : *Hirzel sur le Gleim* et ajouta, à ce propos, l'annotation suivante : *Gleim est une petite rivière de l'Allemagne.* — Lorsque Bonaparte partit pour l'Egypte, où déjà, du temps de Louis XIV, Leibnitz avait voulu conduire les turbulents Français, les Parisiens le laissèrent, pendant trois semaines, s'avancer jusqu'à l'Indus. Cinquante chameaux portaient tous les bagages, et les vainqueurs de Lodi et d'Arcole, allant de l'Indus au Gange à travers les Anglais, marchèrent par Constantinople sur Saint-

(1) Lettres de Hirzel à Gleim concernant Sulzer. Gleim est un écrivain allemand de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle. G.-C.

Pétersbourg, tout cela en un an et un jour. Le peuple le crut, comme il crut, en 1816, que le tyran du monde allait revenir de Sainte-Hélène avec 300 Turcs ou 300 noirs, et qu'alors, en bien des endroits, les poules pondraient des œufs tricolores ! (1)

« En 1809, à l'entrée des troupes à Presbourg, tous les soldats se disaient les uns aux autres : « Qui aurait cru que nous serions si vite à Saint-Pétersbourg ? » Puis en Russie, ils ne s'attendaient à voir que de la neige et de la glace, et les chevaux remplacés par des rennes.

« Pour les Français, les Grecs sont des mahométans, et ils s'étonnent si un Russe leur dit qu'il n'a pas été à Constantinople, vu la proximité des deux villes. Ils regardent la *langue prussienne* comme une autre langue que la *langue allemande*, mais ils sont absolument incapables de reconnaître à l'ouïe si c'est un Prussien ou un Souabe, un Alsacien ou un Suisse qui parle. (2) On pourrait encore faire croire aujourd'hui, à la moitié des Français, qu'une arche du Pont-Euxin s'est écroulée, et que le Grand Seigneur a commandé de la reconstruire au moyen des *Échelles du Levant*. Sans hésitation, ils écrivent *eau de Levant* pour leur *eau de*

(1) Les Français ont, heureusement, bon dos. Mais la naïveté de l'auteur allemand me paraît, ici, encore plus grande que celle de quelques malheureux paysans. G.-C.

(2) Je voudrais bien savoir s'il est beaucoup d'Allemands pouvant reconnaître à l'ouïe si c'est un Breton, un Normand ou un Auvergnat qui parle. G.-C.

lavande, qu'ils connaissent pourtant bien (1). Sans plus hésiter, ils prétendent adoucir tous les noms barbares du Nord, et c'est ainsi qu'un Pfirt devient *Ferrette!* (2) Mais le vieux mot «huguenot», lui-même, n'est-il pas allemand: *Eidgenossen* (Confédérés)?

« Lorsque Hume vint à Paris, on se livra dans toutes les sociétés à de véritables cabales pour savoir qui posséderait en premier cet homme *d'un esprit infini.* L'Anglais vint, mais froid comme ses compatriotes, ne prononça pas un mot; on chercha à l'électriser en parlant de ses *charmants ouvrages* et du *génie profond de Messieurs les Anglais*, mais l'ingrat resta muet. Dès lors, on dit couramment: *le M. Ume est une bête;* on en rit, et quand un Français rit c'est affaire jugée. Il en est encore de même aujourd'hui. Le Français croit toujours montrer sa *supériorité* sur les autres races humaines en disant d'un air moqueur: *Bête;* seul, son voisin John Bull eut, jusqu'en 1813, la patience de lui tenir tête en jetant à sa barbe un vigoureux: *Damned.* Aujourd'hui encore, également, *étranger* et *barbare* sont, pour le Français, à peu près synonymes, de même que pour le Viennois, en deçà du Danube il n'y a que des Souabes. Les

(1) L'auteur pousse la plaisanterie, vraiment un peu trop loin. A qui fera-t-il croire de pareilles balivernes? G.-C.

(2) On a pu voir, plus haut, que les Allemands procédaient absolument de la même façon, avec cette différence, toutefois, qu'au lieu d'adoucir les noms, ils les alourdissent. G.-C.

Français, qui se regardent modestement comme des Grecs modernes, se feront bientôt passer pour les Romains de l'Europe.

« C'est à Paris seulement que l'on se peut former. La réputation que fait Paris équivaut à celle d'Athènes autrefois : Alexandre convoitait la dernière comme Voltaire sacrifia à l'autre toute sa vie. La culture des Allemands, elle, a été comme leur langue et leur littérature, retardée par la guerre de Trente Ans ; mais les Athéniens des bords de la Seine ont, à cet égard, beaucoup à se reprocher, et maintenant que nous les avons surpassés, ils croient toujours — grâce à leur ignorance de notre langue, — à leur ancienne supériorité. Condé ne dit-il pas, lorsqu'il dut quitter Spire, « que la canaille allemande ne savait pas se conduire avec les princes du sang, mais seulement avec ses petits princes ? » C'est pour cela, sans doute, que beaucoup d'émigrés taillés sur son modèle, traitèrent avec une vile ingratitude leurs bienfaiteurs allemands.

« Depuis lors, les Français se sont transportés par grandes masses en Allemagne, mais je n'ose point affirmer que la stupide question du P. Bouhours : « Un Allemand peut-il avoir de l'esprit ?» eût été, malgré tous les efforts de Villiers, résolue à notre honneur. C'est aussi une chose de peu d'importance au monde, de savoir que, nous autres Allemands, nous pouvons porter de justes appréciations sur les Français, la France et Paris (1).

(1) Les Allemands tiennent, on le voit, à cette prétention, et s'en font presque un titre de gloire. G.-C.

« A nos élégants, qui sont rarement des héros, je dois dire, cependant, que la célèbre cité — dans laquelle je me retrouve toujours avec plaisir, quoique je la quitte sans regret, — est, en entier, suspendue sur des précipices, pas seulement moralement, mais encore physiquement; elle repose, en effet, sur des catacombes provenant des immenses carrières creusées pour la construction même de la ville. Ces effrayants précipices, que connaissent peu de voyageurs, sont, il est vrai, soutenus par des masses de pierres qui remplissent l'office de colonnes d'appui, mais une légère secousse de tremblement de terre, seulement, et Paris serait précipité dans le gouffre qu'il s'est creusé lui-même.

« Voltaire ne se gênait pas pour crier, à Berlin, au milieu des princesses allemandes qui l'entouraient, et cela à propos des soldats prussiens qui ne représentaient pas absolument, dans son esprit, les légions romaines: *F.... j'ai demandé des hommes, et on me donne des Allemands!* Ne disait-il pas aussi du maréchal de Saxe:

Et ce fier Saxon que l'on croit né parmi nous!

« Combien j'aurais voulu pouvoir répondre à un maître d'hôtel français habitant l'Allemagne, qui, chaque fois qu'il voulait me flatter, avait bien soin de me dire: *Car je vous regarde, Monsieur, presque comme Français!*

« Le Français apprend rarement une langue étrangère, car, jusqu'à présent, chacun se faisait

un honneur de lui parler dans sa langue, et il ne pouvait pas admettre qu'on ne le comprît pas partout. S'il demande, dans une de nos villes, « à qui appartient cette jolie maison, ce joli jardin, ce bel équipage, cette jolie femme ? » et si on lui répond : « Je ne comprends pas » *versteh nit*, il n'en continuera pas moins ses questions, et cherchera à savoir, devant un beau monument funéraire, qui a été enterré avec une semblable pompe. Comme on lui répond toujours *versteh nit*, alors il s'écriera : « Pauvre *versteh nit !* combien la mort a dû te paraître cruelle ! »

«Un émigré français, en Allemagne, disait : « J'ai vécu pendant douze ans au milieu des stupides Allemands, et aucun d'eux ne me comprend encore. » Assurément, ce Français ne connaissait pas la réponse de l'empereur Joseph à l'ambassadeur comte de Breteuil, qui se plaignait, à propos de la fermeture du théâtre français à Vienne, de ne plus avoir désormais aucun plaisir : « Faites comme mon ambassadeur à Paris ; il apprend le français, lui!». Nous autres Allemands avions toujours tout le temps voulu pour nous perfectionner dans les principales langues d'Europe ; malheureusement, les choses ne marchent pas aussi bien dans nos cinquante petites villes. Un bourgmestre qui rentrait tard du cabaret, en compagnie de quelques-uns de ses collègues, répondit au *Qui vive !* de la garde par un *Je* (1), des mieux

(1) Pour un Allemand qui se pique de savoir son français *Je* pour *Moi* est une faute vraiment grossière. G.-C.

articulés, tout comme un roi d'Espagne. Il ne faut pas en vouloir à une blanchisseuse qui répondit au même *Qui vive?* — *La vache.* ([1])

« Mais laissons un peuple duquel Frédéric a dit: « Si j'avais une nation à me choisir, ce serait la nation française que je me réserverais.» — Plus que les Turcs, autrefois, les Français sont notre ennemi héréditaire, et un ennemi qui a à sa disposition 30 millions d'hommes pleins d'esprit, de hardiesse, de courage, de sentiment national, ne doit jamais être perdu de vue dans un pays où l'esprit d'unité fait défaut. Ce sera peut-être bien à notre tour, une fois, d'implanter notre langue, nos mœurs, nos modes, à la place de celles de la France, mais est-il nécessaire, pour cela, que l'Allemand torde le cou à un seul Français? Faut-il donc que la langue devienne un instrument de torture? Je répéterai ici ce que Frédéric disait à ses prisonniers, après la bataille de Rosbach: «Je ne puis pas m'habituer à considérer les Français comme des ennemis!»

« Il me parut, lorsque je vis, de nouveau, la France en 1806, que la Révolution avait donné aux Français un peu plus de virilité et que le fameux: *Rien ne se fait que par les femmes* était devenu plus rare. — Combien de temps cela durera-t-il, c'est une autre question!

(1) Ceci demande une petite explication. Blanchisseuse se disant en allemand *Wäscherin* ou *Waschfrau*, la brave femme trouva tout simple de traduire et de franciser le nom de sa qualité, d'où *wasche*, soit, la vache. G.-C.

« A côté de beaucoup de choses mauvaises, nous sommes redevables à cette nation de beaucoup de bon. Où serait, je le demande, le pays où l'étranger se trouverait reçu, choyé, où il pourrait agir à sa guise, comme en cette France si gaie, si cordiale, si prévenante? Et il en fut toujours ainsi, même à l'époque où tous les Français se prenaient pour des grands hommes et des héros, alors même que Bülow, ce génie, les appelait des amazones. Nous avons été opprimés et tyrannisés vingt ans durant par eux, mais — la main sur le cœur — si, lorsque nous parlons leur langue, nous pouvions seulement, dans une faible mesure, sympathiser avec leur esprit et leur vivacité, que de grandes choses n'entreprendrions-nous pas ensemble? Veut-on trouver les Français réellement aimables, qu'on aille, pendant quinze jours, à Londres!

« J'estime que, dans la jeunesse, on est plus porté vers les mœurs françaises et, dans la vieillesse, vers les mœurs anglaises; (les mondains à cervelle creuse exceptés, car à bien des points de vue ils restent encore enfants, même avec des cheveux blancs), d'où je conclus que nous finirons peut-être par nous passer simplement des mœurs allemandes. Chez lui, le Français est des plus aimables, mais guère à l'étranger. Ce qui m'a le plus choqué, je dois le dire, moi et tous ceux qui, avec moi, ont une prédilection, une certaine faiblesse pour cette nation, c'est leur ingratitude envers la générosité des alliés. Eux qui, en 1814,

se trouvaient au bord du fossé, eux qui criaient à l'entrée des alliés : *Vive l'ennemi!* eux qui n'auraient rien pu faire, si l'on avait allégé leur pays — où rien ne fut partage — de tous les millions extorqués, de toutes les œuvres d'art conquises ; si on leur avait pris seulement, comme indemnité du préjudice porté, l'Alsace et la Lorraine. Eh bien! ces mêmes hommes réclamaient le Rhin pour frontière, enfourchaient la vieille fable de la suprématie politique, des conquêtes anciennes — plus de vanité que d'orgueil ! — se complaisaient dans leur vantardise et leurs fanfaronnades, lorsque l'homme qui fit leur malheur et celui de l'humanité, parjure devant toute l'Europe, se trouva de nouveau à leur tête comme empereur.

« Mais la France reste toujours le pays des jouissances de la vie vers lequel mes yeux, tant qu'ils seront ouverts, se tourneront avec avidité, comme autrefois Marie Stuart, lorsqu'elle se rembarqua pour l'Écosse. Je ne connais pas de pays où l'étranger, lorsqu'il parle la langue et sait s'y conduire, soit aussi bien reçu et vive aussi agréablement. Je n'ai jamais été fâché qu'on me prît pour un Français : j'avais toujours soupçonné, du reste, que ma mère, qui dans sa jeunesse resta un assez long temps à Strasbourg, n'avait pas été une Allemande très convaincue. — Vivez heureux sous les lys, aimables et sympathiques Français, *mais.... ne revenez plus!* »

CHAPITRE III.

LES APPRÉCIATIONS ALLEMANDES AU XVII[e] SIÈCLE.

De quelques anciens Voyageurs. Protestations des Allemands contre l'influence française. Un Pamphlet politique de 1689: La France toujours ambitieuse et toujours perfide.

Dès le XVI[e] siècle, les Allemands se portent en France, soit qu'ils fréquentent les Universités pour y apprendre la langue, soit qu'ils se sentent déjà attirés par la douceur du climat et par les raffinements d'une société plus polie. Beaucoup aussi en entreprennent le voyage par curiosité, pour satisfaire à cette soif de connaissances qui a toujours été le propre de leur race, et laissent, comme souvenir de leur passage, des traités de géographie ou des récits, écrits la plupart du temps en latin sous un savantissime pseudonyme en *us*.

Mais tous ces voyageurs des siècles passés se souciaient fort peu du caractère de la nation. Ils visitaient soigneusement les bâtiments de

chaque ville où ils passaient, églises, collèges, hôpitaux, arsenaux, bibliothèques, cabinets de curiosités, et consignaient ce qu'ils avaient vu, plus ou moins laconiquement, sous une forme plus ou moins sèche, dans leurs *Itinéraires* ou *Topographies*, titres assez répandus à ces époques lointaines. Personnages de qualité, ils allaient à la cour, voyaient dîner le prince ou se plaçaient sur son passage lorsqu'il prenait le chemin de la chapelle, tout cela sans autre but avoué que de pouvoir dire: *Nous avons vu telle ou telle cérémonie; nous y avons assisté.* Insensibles au paysage, passant à côté des plus belles merveilles de la nature, sans même les soupçonner, s'inquiétant fort peu des raisons qui pouvaient motiver telle particularité dans les habitudes de la nation, ils recherchaient surtout les spectacles publics, les grandes pompes, les solennités, les processions, les mascarades et, par dessus tout, un couronnement royal, estimant qu'après cela, plus rien n'était à voir. Une fois de retour dans leur pays, ces voyageurs ne s'appartenaient plus, ils devenaient l'objet de la curiosité publique, et bon gré mal gré, il fallait satisfaire cette dernière. La plupart, il est vrai, s'en trouvaient fort flattés et considéraient cela comme une juste récompense aux peines du voyage.

Voyager, il faut le dire, n'était point, alors, chose toujours commode; chevaux de louage, bateau, coche, carrosse, étaient les multiples moyens de locomotion auxquels on devait avoir

recours. Le moindre déplacement d'Allemagne en France demandait une bonne quinzaine, et quelquefois, les formalités nécessaires, avant de pénétrer dans certaines villes, allongeaient encore l'itinéraire.

Quoi qu'il en soit, les auteurs de voyages — itinéraires, topographies, cosmographies, — des XVI[e] et XVII[e] siècles, Sébastien Munster, Paul Hentzner, Just Zinzerling, Merian, Martin Zeiller, Abraham Gœlnitz expriment la même admiration pour la fertilité du sol de la France, pour l'abondance des victuailles, pour l'extrême politesse des habitants, pour leur libéralité à l'égard des étrangers, pour la grande sobriété des gens de la campagne, pour l'élégance et la distinction des femmes; les seules notes discordantes concernent la passion du jeu, la trop grande *joyeulseté* de la vie, la malpropreté de certaines villes et de certaines auberges, la lourdeur et la stupidité des campagnards. Au XVI[e] siècle, cela ne doit point surprendre.

Déjà aussi, la renommée de Paris est grande parmi les Allemands : la *Lutetia Parisiorum urbs* est pour eux une merveille. Sébastien Munster l'appelle la plus célèbre et la plus notable de tout l'univers; Eustachius de Knobelsdorf la célèbre dans les vers que reproduit la *Cosmographie* et vante ses ponts *habités comme des rues*, son royal palais au bord de la Seine, l'intelligence de ses habitants, leur industrie, sa magnificence qui égale celle d'Athènes, d'Ephèse ou

de Rhodes. Zinzerling, lui, dit que les villes réunies de tous les royaumes ne sont rien à côté de Paris.

Observateurs assez précis et détaillés, ces Allemands serviront de modèle pour les nombreux itinéraires publiés au XVIIe siècle.

La guerre de Trente Ans commence à faire prédominer en Allemagne l'influence française, mais sans mettre fin aux voyages, loin de là, puisque le voyage de Paris devient, au contraire, de plus en plus une nécessité pour tout gentilhomme qui veut posséder le vernis de la bonne société. Cette influence augmente, chaque jour, par le grand nombre de militaires, d'hommes d'État, de réfugiés, que les guerres amènent sur sol allemand ; par le flot de livres français, de tous genres, de toutes qualités, qui inondent la contrée et constituent déjà la seule lecture admissible pour les gens du monde élégant.

Comment, dans de telles conditions, mœurs et manières françaises, vices et folies de la grand'ville, ne se seraient-ils pas propagés en Allemagne? Aussi, bientôt, vit-on dans chaque famille un précepteur français : les jeunes seigneurs, dit M. J.-J. Honegger, dans son *Histoire de l'influence de la civilisation française,* étaient rendus familiers avec toutes les particularités de la cour du grand roi, avec toutes les aventures d'amour, les couplets élégants et les bons mots du *Mercure galant.* Un jeune homme de condition qui n'avait pas, pendant un certain

temps, mené la grande vie de Versailles passait, aux yeux de ses semblables, pour un ours mal léché.

Tout homme bien élevé devait s'exprimer en français : l'allemand n'était plus employé que pour parler au peuple, si toutefois l'on peut appeler allemand le plus épouvantable mélange de français et de latin, d'italien et d'espagnol qui se soit jamais vu.

Cette prise de possession de l'Allemagne par la langue et par les mœurs françaises n'était pas sans soulever de nombreuses protestations de la part des écrivains nationaux. En 1636, le *Brutus allemand* écrivait : « Concernant les Français, je sais bien que Dieu punira l'Allemagne par eux. Chaque jour, nous avons imité cette nation dans ses gestes de singes, dans ses modes d'efféminés, dans sa légèreté inouïe ; comment pourrions-nous ne pas tomber, fatalement, dans ses mains ? » — Lauremberg, Friedrich von Logau, Joachim Rachel, Moscheroch, Schupp, Grimmelshausen, les créateurs en Allemagne, du roman d'aventures et de la satire, ne sont pas moins violents en leurs écrits.

Dans sa satire, ornée du titre français : *à la Mode*, Moscheroch traite de belle façon ses concitoyens : « Que sont nos jeunes Allemands revenant de France, dit-il, ou allant y vivre et aimant les Français, si ce n'est *effeminatissima virorum pectora*, qui n'ont ni cœur, ni volonté, ni langue à eux, mais bien les volontés des

Welsches, leurs opinions, leurs manières de parler, leurs mœurs, leur maintien, leurs habitudes culinaires, que tout cela soit bon ou mauvais. Les jeunes hommes et seigneurs allemands ne connaissent pas leur propre patrie et contribuent à la rendre méprisable auprès des Français. En un mot, les Allemands ne veulent plus être Allemands, et bientôt il sera aussi honteux de parler cette langue que de porter un pourpoint lacé à la suisse. »

« Oh ! que vous êtes stupides ! Quel est l'animal qui, pour faire plaisir à l'autre, change de langage ? Avez-vous jamais entendu le chat aboyer pour être agréable au chien ou le chien miauler pour plaire au chat ? Et cependant, le tempérament de l'Allemand et celui du Français sont comme chien et chat. »

Lauremberg, qui accusait les Français d'avoir coupé le nez à la langue allemande et de lui en avoir collé un autre ne cadrant plus avec les oreilles germaniques, raconte, dans ses satires, une foule d'anecdotes plaisantes. Elle est de lui, l'histoire de ce seigneur westphalien, qui, invitant plusieurs de ses amis à un repas, commande à son cuisinier un potage au goût du jour, en se servant pour cela, d'un agréable mélange de mots allemands et de mots français :

Ecoute, cuisinier! Von meinen Camaraden
Hab'ich zwei oder drei zum *Dejeuner* geladen,
Mach mir ein gut *Potage*, mit all *appartenance*
Wie man es *à la Cour* zu dressiren pflegt en *France*.

Et le cuisinier mélangeant les aliments comme son maître a mélangé les langues, sert aux invités du seigneur westphalien le plus affreux ragoût qui se soit jamais vu.

Voyons, maintenant, ce que nous dit Grimmelshausen qui, lui, a voyagé en France, a étudié *de visu* les hommes et les choses. « A peine un enfant sait-il l'alphabet qu'on lui apprend déjà le français; on voyage même, et on le fait voyager, dans ce but, en France. » — Grimmelshausen qui ne voit pas toujours les Welsches sous les couleurs les plus flatteuses, qui fulmine contre leurs vices, dans l'espérance de convaincre ses concitoyens, s'élève surtout contre l'emploi du français dans la conversation courante, comme dans le beau monde. «Le marchand,» dit-il, «doit confirmer toutes ses affirmations par un *ma foi*, un *par ma foi*, ou un *par Dieu*. On ne saurait plus appeler personne: *Herrn*, il faut, immédiatement, faire intervenir un : *Monsieur*. On ne peut plus se dire le serviteur du Seigneur, *des Herrn Diener*, mais bien: *Serviteur, Monsieur*. On ne doit plus dire: *Mein Bruder*, mais: *mon frère, votre cher frère.*»

Et la conclusion dans cet ordre d'idées nous est donnée ainsi par un écrivain anonyme: « Que les hommes deviennent singes, on peut le croire sans peine. Ne voit-on pas, à notre époque, ce phénomène, des Allemands sortir des Français?»

Dans ce XVIIe siècle si *gallicisé*, le fait de Leibnitz choisissant la langue française pour

écrire sa *Théodicée* n'est point un fait isolé. S'il eut, plus que tout autre, un grand retentissement, cela tient simplement à la haute personnalité de l'homme. Leibnitz, du reste, connaissait et aimait la France; c'est à Paris qu'il avait, jeune encore, — il y vint à vingt-huit ans — terminé ses savantes études, c'est à Paris qu'il avait acquis cette finesse d'esprit qui fut un des traits caractéristiques de son génie.

Mais l'animosité contre la France ne se remàrquait pas seulement dans les satires des écrivains nationaux qui, eux, avaient surtout en vue la défense de la langue et des mœurs, elle se donnait libre cours, et d'une façon bien plus violente, dans les nombreux pamphlets politiques qui, sous le couvert de Ratisbonne, Cologne, Francfort, sortaient, la plupart du temps, des officines hollandaises, Amsterdam ou Bruxelles. Les *France intrigante,* les *France démasquée,* les *France ruinée* abondaient; mais, entre tous ces pamphlets dûs souvent à des mécontents français, j'en choisis un d'origine allemande: *la France toujours ambitieuse et toujours perfide,* daté de Ratisbonne, 1689. Ce pamphlet, dont il fut fait une traduction française, commence par un *Avis au lecteur.* En voici quelques extraits:

« S'il y a des personnes qui trouvent qu'on parle ici trop fortement contre la France, on les prie de considérer qu'on ne fait en cela qu'imiter les Français eux-mêmes, qui sont si civils et qui prétendent pouvoir donner des leçons

de civilité à toutes les nations du monde. On sait combien peu ils gardent de modération dans les écrits qu'ils font contre nous.... Qu'on ne s'étonne donc point si l'on trouve de la dureté dans nos expressions. Nous ne faisons que payer la France en la même monnaie qu'elle nous donne, et nous la traitons avec bien plus de douceur qu'elle ne nous traite. Nous ne saurions manquer en imitant de si grands maîtres et en profitant de leurs beaux exemples. »

Dans les 260 pages de ce volume qui, par son format, prend place à côté des elzévirs, on ne cesse de reprocher à la France son ambition sans bornes, et son peu de scrupule pour les droits les plus sacrés de la justice et de l'équité. « Son pays, » y lit-on, « est fort peuplé, ses habitants sont d'une humeur turbulente, elle est bien pourvue d'armes et d'argent, enfin elle se croit si forte que, sans écouter la raison, elle déclare la guerre à tous ses voisins; elle porte partout, sur la terre et sur la mer, le carnage, l'incendie, la désolation, l'esclavage, le fer et le feu.... Elle couvre ses crimes par d'autres crimes, ne pouvant les couvrir autrement.... «L'Europe,» dit encore l'auteur, «ne peut être tranquille que lorsque la France est occupée de ses affaires intérieures: elle a, au contraire, éprouvé combien les Français sont à craindre de leurs voisins, lorsqu'ils n'ont rien à faire chez eux. »

Il est intéressant de voir sur quoi l'on s'appuyait, alors, en Allemagne, pour repousser les prétentions de la France.

« Il n'y a nulle justice et nulle ombre de raison à prétendre que, parce que le Royaume de France a fait autrefois partie de l'empire des Francs, dont il fut démembré après la mort de Louis le Débonnaire, tout ce qui appartenait à cet empire appartient à ce Royaume. Cette prétention n'est fondée que sur une équivoque, sur l'ambiguïté du nom de Français qu'on donne aujourd'hui uniquement à ceux qu'on appelait autrefois Gaulois, mais qui était, anciennement, le nom d'une nation beaucoup plus étendue que nous appelons aujourd'hui France, qui occupait toute l'Allemagne aussi bien que toutes les Gaules. La France conclut de là que puisque tout le pays qui est le long du Rhin a appartenu autrefois à cet empire dont nous parlons, elle ne fait point d'usurpation, lorsqu'elle s'en saisit, quelle ne fait que prendre son bien, qu'on lui avait détenu jusque-là injustement, recouvrer ce qu'elle a perdu et rendre aux peuples qui habitent ce pays leur légitime souverain.

« Que dirait la France, » continue l'auteur, « si nous avions recours à sa maxime favorite : que tout ce qui a appartenu une fois à la couronne doit lui appartenir toujours ? Nous aurions donc le droit de dire *que la France nous a été enlevée injustement et qu'ayant été une fois*

du domaine de l'Allemagne, elle n'a jamais pu en être légitimement séparée et doit y revenir aujourd'hui. Nous payons la France avec la même monnaie qu'elle nous donne; nous lui rendons toutes ses chicanes et toutes ses subtilités. Cela paraît, sans doute, fort rude, fort injuste aux Français. Mais ce sont là pourtant leurs maximes, nous ne faisons que raisonner sur les principes qu'ils posent; et pourquoi ne nous serait-il pas permis de nous servir contre eux des raisonnements faits contre nous?

« Les Français, » lit-on plus loin, « savent changer la lumière en ténèbres et faire du jour la nuit. Ils déclarent ainsi que toute l'Alsace est à eux parce qu'on leur a cédé le landgraviat qui fait partie de l'Alsace, mais qui n'est pas toute l'Alsace. Et ils ne se sont pas contentés de cette tromperie, ils prétendent maintenant s'emparer des dépendances, de tout ce qui a pu appartenir, autrefois, à cette contrée. »

C'est ainsi que, constamment, les Français sont accusés de violer les lois les plus universelles. Le vaincu ne trouve-t-il pas toujours son vainqueur inhumain? Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop méditer les pages relatives à l'incendie du Palatinat, car elles expliquent bien des choses qui se sont produites depuis. « Toutes ces cruautés que les Français font, pourraient leur coûter fort cher; nous pourrions bien trouver l'occasion de profiter de leur exemple et de leur rendre au double ce qu'ils nous ont fait. Nous ne sou-

haitons pourtant point que cela arrive. Les malheurs d'autrui ne nous guériraient pas des nôtres, et il n'est pas juste que les innocents souffrent pour les coupables, ni que les peuples soient punis des inhumanités de leurs souverains. Mais cela paraît inévitable.

« La fortune est inconstante. Tel a été jusqu'ici heureux qui sera demain misérable; tel est aujourd'hui au haut de la roue qui sera demain au bas.... Peut-être viendra-t-il un jour, et peut-être bientôt, où les Français se repentiront de nous avoir appris à nous servir des bombes et des torches, en s'en servant contre nous. »

Menaces de pamphlétaire, dira-t-on! — Soit, mais le pamphlétaire qui parle au nom d'une nation opprimée est bien fort, car souvent il incarne en lui les sentiments de toute la nation.

Et la conclusion de l'écrivain allemand n'est pas moins violente: « Les Français nous prennent pour des buffles; ils croient pouvoir nous dire et nous faire impunément tout ce qu'il leur plaît. Quels monstres! ils nous dévorent, par espérance, avec nos voisins et nos alliés. La France est un abîme qui veut engloutir tout, et qui ne dit jamais: c'est assez. Elle ne sera point contente et n'aura aucun repos pendant qu'il restera en Allemagne quelque pays libre. Tous les Français sont esclaves, et les Allemands sont nés libres; conservons donc notre liberté. Si les Français veulent aujourd'hui véritablement la paix, ce n'est que la peur qui la leur fait

vouloir. Tandis qu'ils craindront, ils promettront tout ce qu'on voudra; mais dès qu'ils ne craindront plus, ils n'auront pas de peine à violer toutes leurs promesses.... La France ne s'adoucit point lorsqu'on lui donne, elle n'en devient que plus ardente à demander; plus elle a, plus elle désire, on ne saurait l'apprivoiser. Les Français ne cesseront de nous inquiéter tant qu'ils seront Français et que nous serons Allemands.

«....La France est ouverte à ceux qui seront assez hardis pour y entrer. Les Français et les Allemands sont les mêmes qu'ils ont toujours été, ils ont le même degré de courage et les mêmes forces qu'autrefois. Il n'y a point de proportion entre eux : à ces deux égards, les Allemands ont beaucoup d'avantages sur les Français. Ils ont toujours été ennemis les uns des autres, mais ceux-ci ont toujours été vaincus, et ceux-là toujours vainqueurs, du temps de nos pères. »

On peut juger par ce pamphlet de l'esprit dans lequel étaient conçus tous les écrits politiques. Voilà, au XVII[e] siècle, ce que les Allemands, mis en tutelle par les Français, pensaient de ces mêmes Français, dont ils avaient accueilli si facilement la langue et les mœurs. Ils pliaient l'échine sous la loi du plus fort, mais ils affirmaient bien haut qu'ils n'oublieraient rien et qu'au jour venu, ils sauraient, eux aussi, porter la ruine et la dévastation chez leurs ennemis séculaires.

La France, accusée de perfidie et d'ambition démesurée, passait à leurs yeux pour troubler

la paix de l'Europe, et déjà ils laissent entrevoir leur secrète pensée, qui est de la mettre dans l'impuissance de nuire. Quantité de princes électeurs et de petits souverains allemands sont pour la France qui les paie et qui les soutient contre la maison d'Autriche; peuple et bourgeois sont contre l'étranger qui les ruine, qui les pille, qui s'attaque à leurs mœurs, à leur langue même, et qui semble vouloir faire disparaître jusqu'au nom d'Allemand. Voilà pourquoi, tandis que, dans les classes élevées, s'accentuait de plus en plus l'influence française, une haine sourde commençait à germer parmi la masse.

Dans ce pamphlet, daté de 1689, les menaces sont aussi caractéristiques que les prophéties: toutes deux se sont réalisées. C'est ce qui lui donne, au reste, une si grande importance entre les nombreux documents destinés à nous renseigner sur l'état des esprits en Allemagne, relativement aux Français et à l'influence française.

Un siècle plus tard, tout aura changé. Les peuples germaniques accueilleront à bras ouverts ceux contre lesquels les princes se ligueront.

CHAPITRE IV

LES ALLEMANDS ET LA FRANCE DU XVIIIe SIÈCLE.

L'influence française en Allemagne au XVIIIe siècle. — Appréciations de quelques voyageurs allemands. — L'empereur Joseph II et le prince Henri de Prusse à Paris. — Sturtz et la toilette. — Un ennemi de la France : Herder. — Descriptions idylliques de Mme Laroche et de Matthisson.

Avec le XVIIIe siècle l'influence française ne fait que grandir. Le roi de Prusse, qui n'était pas encore Frédéric II, avait essayé de réagir. « Je ne veux rien savoir de ces foudres et de ces coquins de Français, » avait-il dit ; « je suis bien Allemand. » Mais tout ce qu'il put tenter n'aboutit à rien. — Un seul fait prouvera combien la langue francaise était, alors, enracinée : la requête, adressée en 1717 par le comte de Dohna, pour le maintien des privilèges de la noblesse, à ce roi de Prusse qui se déclarait le plus Allemand des princes et montrait ouvertement son aversion pour les Français, était rédigée, le croirait-on, en français !

Cette suprématie d'une langue étrangère ne fut pas, il est vrai, sans être discutée, sans être vivement combattue, mais l'opposition restait toujours impuissante.

Nicolaï, le célèbre philosophe, dans ses *Lettres sur la littérature française*, avait spirituellement tourné en ridicule « cette prétention des Français de considérer leur littérature comme parfaite et de se croire les seuls juges en matière de goût. » Justus Moser, le vaillant écrivain qui déclarait être et vouloir rester Allemand envers et contre tous, prenait en main la défense d'une langue et d'une littérature injustement méprisées. L'Allemagne n'en continuait pas moins à se traîner dans l'imitation française, et l'adoration pour tout ce qui venait de France touchait presque à la folie. Qu'on en juge par ce que Lessing disait à la fin de sa *Dramaturgie* : « Tout ce qui nous vient de ce côté du Rhin est charmant, merveilleux, divin; nous aimerions mieux perdre la vue et l'entendement que penser autrement. » Et, plus loin, il ajoutait: « Du reste, les Français excellent à s'appeler eux-mêmes le premier peuple de la terre. »

L'art dramatique ne faisait que s'inspirer des pièces françaises; les imitations mauvaises, sans esprit naturel, sans aucune conception, rendaient impossible l'établissement d'un art national. Frédéric II, qui, durant seize années, entretint à Berlin une troupe française, laissa, pendant tout ce temps, le théâtre allemand absolument inculte.

Lorsque, par hasard, il se donnait à la cour une comédie du crû, la margrave de Bayreuth disait avec sa bonne langue: « Nous vîmes ce beau spectacle, bien propre à dormir debout. »

Même à propos d'une pièce de second ordre, comme *le Siège de Calais* de du Belloy, Lessing faisait observer que les Allemands étaient encore bien loin des Français.

Plus tard, en 1782, malgré toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour, Wieland demandait, par la voie du *Merkur*, où étaient les Corneille, les Racine, les Molière de l'Allemagne, où étaient les tragédies qu'on pouvait opposer à des œuvres comme *Cinna, Athalie, Britannicus, Catilina, Mahomet*, sans s'attirer les rires des gens de goût. Mais, de tous les hommages rendus à la France, aucun n'eut le retentissement de celui qui devait lui venir de l'Académie de Berlin. En 1784, cette société savante mettait au concours le sujet suivant: *De l'universalité de la langue française*, et à côté de Rivarol, qui obtint le premier prix, vint prendre place l'Allemand Jean-Christian Schwab.

Jamais l'Allemagne, — je parle de la noblesse et des classes intellectuelles, — ne s'était montrée aussi nettement française. En vain reprochait-elle quelquefois, avec raison, aux Français du XVIII[e] siècle leur esprit maniéré et leur manque de compréhension de la nature, elle n'en était pas moins sous le charme de cette société qui avait poussé l'art de la politesse jusqu'à ses derniers

raffinements. Beaucoup de ses enfants surent, comme Lessing, unir les meilleures qualités de l'esprit français aux plus estimables traits du caractère germanique; je veux dire qu'ils possédèrent à la fois cette chose si rare, la science et le talent. Par contre, les Français empruntèrent à l'Allemagne cet esprit philosophique qui fut toujours le propre des races du Nord. Gœthe ne disait-il pas de Diderot qu'il était un véritable Allemand dans tout ce que les Français avaient l'habitude de blâmer chez lui?

Mais il y eut mieux encore. Lorsque Paris l'emporta définitivement sur Versailles, lorsque la littérature de la philosophie émancipatrice prédomina sur la littérature plus guindée de la cour, ce devint une nécessité pour tout prince d'outre-Rhin de recevoir les anecdotes de la capitale, de connaître les moindres commérages relatifs à la société, à la production éphémère de la France. D'où les correspondants, les *ambassadeurs littéraires*, si l'on peut s'exprimer ainsi, que princes et rois entretinrent à Paris, et vis-à-vis desquels ils montrèrent souvent plus d'égards que pour leurs ambassadeurs politiques.

Dans ce siècle épris, avant tout, d'esprit, les nouveautés du théâtre et des lettres, les bons mots et les excentricités féminines, constituaient la principale occupation des petites cours allemandes. Toutes, elles étaient imbues de gallomanie aiguë: un margrave disait qu'il était bien dur pour un homme d'esprit d'avoir à gouverner des

rustres allemands, et il appelait cela avoir son enfer sur terre; un duc demandait des sous-Voltaire pour égayer un peu la monotonie des résidences germaniques. C'est le même qui faisait soigneusement rechercher dans ses États tous les Français, et les forçait à venir l'amuser. Ce droit seigneurial, d'une nouvelle espèce, avait amené plus d'une singulière aventure: tantôt un cuisinier arrivait à passer pour un gentilhomme de qualité, tantôt quelque enrichi se voyait traité en simple coiffeur. Un observateur quelque peu perspicace n'eût certes pas commis de pareilles bévues, mais le prince dont il s'agit n'y regardait pas de si près: pour lui, tous les Français avaient de l'esprit, de même qu'ils devaient tous, par profession, savoir amuser.

De risible qu'elle était, la singerie devint pernicieuse. « Il n'y a pas jusqu'au cadet d'une ligne apanagée, » dit Frédéric II dans son *Anti-Machiavel*, « qui ne s'imagine d'être quelque chose de semblable à Louis XIV; il bâtit son Versailles, il a ses maîtresses et entretient ses armées.» Architecture, mœurs, langue, tout devait être à la *Franzos*. D'un prince de Bade qui vivait sans maîtresse en titre, l'on disait: « C'est bien peu noble et bon pour un Allemand du commun. »

Le même Frédéric II, dans ses *Mémoires de Brandebourg*, rapporte un épisode assez comique qui mérite de prendre place ici. Le voici dans toute sa naïve rudesse: « La mère du poète Canitz, ayant épuisé la France en modes nouvelles, pour

renchérir sur les autres dames de Berlin, donna commission à un marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel et noble, supposant que cette marchandise s'y trouvait aussi communément que des pompons dans une boutique.

«Le marchand, tout nouveau dans cette espèce de métier, s'acquitta de sa commission comme il put; ses correspondants trouvèrent enfin un épouseur; c'était un homme de 50 ans, il se nommait le sieur Brinbock, d'un tempérament faible et valétudinaire. Il arrive. Madame de Canitz le voit, s'effraie et l'épouse. Ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage ait tourné au mécontentement de la dame; autrement son exemple aurait été suivi. Nos beautés auraient passé dans les mains des Français, et les Berlinois auraient été réduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage.»

Un tel engouement devait évidemment amener une réaction, surtout si l'on songe à la quantité de jeunes gentilshommes qui allaient en France pour jouir de la vie de Paris, qui la copiaient avec empressement, et qui l'importaient en Allemagne.

Le premier qui s'éleva contre cette introduction des manières françaises fut Frédéric II de Gotha dans les instructions de voyage qu'il rédigea pour son fils. « Les jeunes princes, y disait-il, à la place des vertus désirées et d'un sage esprit politique, apportent un esprit plein d'athéisme, d'indifférence, d'orgueil, d'effronterie, de mépris

pour la patrie, à côté d'un corps ruiné par la débauche. » Frédéric le Grand, sur ses vieux jours ne devait pas être très tendre, non plus, pour ses excellents amis d'autrefois.

Mais, de tous les princes, celui qui combattit le plus l'influence étrangère fut l'empereur d'Allemagne lui-même. Joseph II était aussi Allemand que Marie-Antoinette tenait à se montrer Française. « J'aime mon pays, disait-il, et je suis fier d'être Allemand. Si nos bons compatriotes pouvaient seulement adopter une manière de penser nationale, s'ils n'avaient ni gallomanie, ni anglomanie, ni prussomanie, ni austromanie, mais bien une conception qui leur fût propre, au lieu d'être empruntée aux autres; s'ils voulaient voir par eux-mêmes et examiner leurs intérêts, au lieu de se faire, la plupart du temps, l'écho de quelques misérables *pédants!* »

L'empereur d'Allemagne, qui avait l'esprit fort cultivé, était d'une grande simplicité dans ses manières comme dans son costume; poli à l'excès, il sacrifiait sa vie au service de l'État.

Tel était l'homme qui, cherchant toujours à s'instruire et aimant à voyager, vint, par deux reprises, en France (1777 et 1781), sous le nom de comte de Falkenstein. On comprend donc si les mœurs dissolues et le luxe éclatant de la noblesse française furent pour lui un sujet d'étonnement. Aussi, lorsqu'il vit Versailles, son premier mot fut : « Mon Dieu ! quelle quantité de choses dont nous n'avons nul besoin à Vienne

et dont nous ne saurions que faire ! » et, fait caractéristique, il refusa de prendre sa résidence au château.

Marie-Antoinette, dans sa correspondance, dit à ce sujet : « L'empereur loge dans un hôtel garni [1], mais il soupe avec nous. Le mois dernier, je l'ai conduit à une représentation d'*Iphigénie en Aulide* à l'Opéra de Paris ; il s'était enfoncé au fond de la loge, mais à un morceau décisif, je l'ai pris par le bras et l'ai forcé à se laisser voir ; alors il a été reçu avec acclamations du public, et il est sorti très enthousiasmé de sa réception. — Il est toujours le même, il fait des observations très justes sur tout ce qu'il voit, et il donne des conseils comme personne n'en sait donner ; des fois, il faut l'avouer, il y met une forme un peu brusque, ce qui fait perdre à ses grandes idées leur effet. »

En causant avec Louis XVI, Joseph II esquissait des plans de réforme, engageait le roi de France à ne pas laisser prendre trop d'empire au clergé, à débarrasser la cour d'une noblesse sans dignité, et lui reprochait de ne pas visiter les provinces de son royaume pour se rendre compte de leurs besoins et des tendances de l'esprit public. Au reste, l'empereur paraît s'être intéressé à Paris beaucoup plus qu'à Versailles. Il allait à l'Académie — qui lui consacra une de ses séances, — et se montrait attentif aux tra-

(1) Hôtel de Tréville, rue de Tournon.

vaux de la section des sciences; il parcourait les bibliothèques, les musées, les établissements publics; il faisait dans la ville de longues excursions, étudiant et s'enquérant de tous les objets intéressants, du prix de l'existence ou des revenus des différentes classes sociales.

Sa grande honnêteté, sa naïveté même, charmèrent la population; mais l'esprit parisien, qui ne désarme jamais, fit sur son compte plusieurs bons mots. Celui-ci courut tout Paris: « Sa Majesté sans faste a trouvé à la cour de France le faste et point de majesté. » Toutefois, comme le prince était un charmeur, les gazetiers entonnèrent ses louanges, et le peuple applaudit à son affabilité, surpris, comme le dit Frédéric le Grand, de trouver tant de connaissances sérieuses chez un des principaux souverains de l'Europe, et surtout, de voir le premier prince des Tudesques (*sic*) mieux élevé qu'il ne le supposait.

En somme, Joseph II rechercha surtout les grands hommes et montra peu de sympathie pour le monde de la cour « léger, insouciant, vaniteux » (1). Le peuple l'intéressait, mais il regrettait qu'il eût perdu « le respect de la Majesté », et ne cachait pas ses craintes au sujet de l'avenir.

On avait cru qu'après avoir séjourné à Paris et parcouru la France, il visiterait Voltaire, mais soit à cause des opinions émises par le philosophe, soit parce qu'il lui déplaisait d'entrer en rapport

(1) On sait que Joseph II, admirateur de tous les talents, rendit visite à la Guimard, la célèbre danseuse.

avec le correspondant de Frédéric II, il ne se rendit point à Ferney. — Disons, à ce propos, que, malgré la grande influence exercée par le patriarche de la littérature française sur les esprits allemands, aucun d'eux ne tint à le voir personnellement; une seule exception doit être faite pour Frédéric de Stolberg, celui-là même qui entreprit avec Gœthe le voyage de Suisse.

Peu après Joseph II, la France devait recevoir un nouvel hôte de qualité en la personne du prince Henri de Prusse, le propre frère du grand Frédéric, que la cour de Berlin envoyait dans un but politique. Le comte d'Œls — c'était le nom pris pour la circonstance par ce voyageur princier, — ne se contenta pas d'accomplir la mission dont il avait été chargé, il voulut, lui aussi, visiter ce Paris dont il subissait l'attrait, voir ses savants, ses philosophes et ses lettrés. N'était-il pas partisan de l'école philosophique et libérale de la France, jusqu'au point d'en devenir anti-prussien? N'était-ce pas de lui que Mirabeau devait dire: « Ce prince est, il sera et il mourra Français. »

Ayant donc des sentiments diamétralement opposés à ceux de l'empereur d'Allemagne, le prince Henri de Prusse devait éprouver des sensations également différentes. A Paris, on connaissait ses tendances; aussi le peuple lui fit-il un accueil véritablement triomphal. Mais s'il se montra partout, dans les théâtres, dans les académies, dans les fêtes publiques, s'il visita

les salons où se réunissaient les lettrés et les artistes, il rechercha, par dessus tout, la société de ce monde spirituel, coquet, intrigant, qui représentait alors si bien l'esprit français.

Henri de Prusse, dont la cour de Rheinsberg était un véritable petit sérail; auprès de qui les actrices françaises étaient toujours assurées de trouver un appui, n'avait pas les antipathies de Joseph II pour la frivolité française. Il trouvait tout cela charmant, délicat, gracieux au possible, et déclarait bien haut, comme son frère au reste, que, sans les gentilshommes français, la vie eût été passablement monotone. Voyant donc dans la France une seconde patrie, ayant acquis, dans ses fréquentations, l'esprit et les mœurs d'un Français, il se prit pour Paris d'une telle passion qu'après la mort de Frédéric II, il n'hésita pas à y revenir, pour échapper aux amertumes dont l'abreuvait le nouveau roi, Frédéric-Guillaume II.

Cette fois, ce n'est plus le prince du sang, envoyé en mission officielle, qu'il faut voir en lui, mais bien le grand seigneur désillusionné, froissé dans ses sympathies les plus chères, qui vient chercher dans la grande ville l'oubli et une retraite conforme à son goût.

Libéral, ami des philosophes, puisqu'il passait à la cour de Prusse pour un *démocrate*, le prince Henri suivit avec le plus vif intérêt les mouvements de l'opinion en faveur d'une constitution libérale, approuvant les réformes

demandées, et applaudissant aux bonnes intentions de la cour. Mais sa philosophie n'allait pas jusqu'au renversement de la monarchie, et lorsqu'il vit le prélude des violences qui devaient ensanglanter le pays, il prit peur pour cette société française qu'il aimait tant, et plutôt que d'assister à son effondrement, il préféra regagner sa philosophique retraite de Rheinsberg.

Un empereur d'Allemagne, un prince de Prusse, quelles comparaisons intéressantes à faire entre ces souverains, venus tous deux à Paris, à peu d'années de distance, l'un Autrichien et catholique, rêvant une nationalité allemande, l'autre Prussien et philosophe, ayant des prédilections françaises si hautement affichées qu'elles menaçaient presque de devenir une injure pour sa nationalité ! Ce qui, dans la société française, charmait l'un faisait le désespoir de l'autre, si bien que, grâce à la différence de ces deux caractères, nous voyons ce qu'on pensait de Paris à Vienne et à Berlin.

Jamais aucune ville, au reste, ne fut, comme la nôtre, visitée par les têtes couronnées : longue serait la liste des princes et princesses d'Allemagne qui vinrent en France durant le cours du XVIIIe siècle, la plupart parlant couramment la langue, et tous montrant le plus vif intérêt pour les arts, les lettres, le théâtre. Mais aucun d'eux n'a laissé le récit de son séjour dans la capitale. Force nous est donc, pour recueillir quelques observations, quelques appréciations originales, de passer aux diplomates, aux écrivains

qui, eux au contraire, ont publié d'intéressants volumes de voyage.

Dans la première moitié du siècle, les voyageurs de mérite n'abondent pas, et ceux qui visitent la France sont plus particulièrement des spécialistes. Tels furent le médecin Daniel Hoffmann, qui s'intéresse surtout à l'enseignement de son art, aux médecins, et aux hôpitaux, dont il ne loue pas outre mesure l'organisation; Barthold-Henri Brockes, un poète de Hambourg; Nemeitz, qui a cherché à donner une description de Paris pour les voyageurs; Wallin, qui, sous le titre de *Lutetia Parisiorum erudita*, publie un volume des plus louangeux à l'adresse de la France; Jordan, ce fils de réfugié, dont le voyage eut un but essentiellement littéraire et philosophique; Jean-George Wille, le graveur, qui, dans un amusant journal, nous raconte les péripéties de son voyage de Kœnigsberg à Paris, entrepris le plus souvent à pied, non par goût comme on pourrait le croire, mais en vue de ménager une bourse peu garnie; enfin le fameux baron de Pœllnitz, le confident de Frédéric II, qui aimait à raconter au roi, son maître, les merveilles de Paris où il menait joyeuse vie, et dont les mémoires abondent en renseignements précieux sur les mœurs et sur le caractère des personnes.

Dans tous ces volumes, je ne vois guère à noter que l'observation suivante de Jordan, qui indique d'une façon bien précise les égards que

les Français ont eus de tout temps pour leurs visiteurs: « Dès que vous êtes étranger, » dit-il, « on vous reçoit partout. Soyez ministre, soyez protestant, on ne s'en embarrasse point. » Or notez que Jordan, né à Berlin, d'un protestant français, protestant lui-même, voyageait à une époque où ceux de sa religion étaient loin d'être bien vus. N'est-ce pas le même Jordan qui engage l'étranger à être prudent dans ses liaisons et dans ses conversations, Paris fourmillant de mouchards et d'espions qui vous tirent les vers du nez, et de gens sans honneur qui font profession d'attraper les nouveaux venus et de leur susciter de fâcheuses affaires? Ce qu'il dit des mœurs coïncide également avec ce que nous en savons par les mémoires secrets. Il raconte, que dans les Thuilleries (*sic*), un homme placé à ses côtés lui a dit, en lui montrant d'honnêtes femmes, qu'il n'en était aucune qui n'acceptât un rendez-vous moyennant 50 pistoles, et il lui proposa d'en faire l'essai en sa présence. « J'ouïs, en un moment, » ajoute l'auteur du récit, « tout ce qu'on peut lire de plus infâme dans un Pétrone et dans un Arétin. »

Les voyageurs de la seconde moitié du siècle sont plus nombreux, et leurs appréciations revêtent un caractère plus général. Au premier rang apparaît Peter Sturtz, conseiller de légation, qui vint à Paris avec le roi de Danemark. Les lettres laissées par lui sont pleines d'observations originales sur le monde: homme de cour, il a

également bien vu ce qui se passe sur les marches du trône, à la ville, au théâtre.

Une anecdote assez piquante, relative à la toilette, peut prendre place ici, car elle nous apprend que, déjà en 1768, l'étranger servait à l'écoulement des *rossignols* dont Paris n'avait que faire. « J'allai hier, » dit-il, « chez une célèbre marchande de modes, qui envoie des poupées dans toute l'Europe. Au milieu d'une armée d'automates, j'en remarquai une plus particulièrement. — Est-elle achetée ? demandai-je. — Oui, Monsieur ; elle est destinée au Nord, où l'on aime les couleurs criardes, l'extravagant, le merveilleux. — S'est-on jamais habillé comme cela à Paris ? —

— Mon Dieu non, Monsieur ; mais on a des magasins à vider, il faut de la variété, et il s'agit de satisfaire au goût de chaque nation. » — J'étais navré à la pensée que, peut-être, la poupée se trouverait bientôt dans la chambre d'une princesse allemande, qu'elle servirait ensuite de modèle à la cour et à la ville, qu'elle peuplerait les garde-robes, qu'elle priverait de sommeil bien des hommes d'honneur, bien des femmes esclaves de la mode, qu'elle briserait des amitiés, qu'elle donnerait la fièvre à je ne sais combien d'êtres humains. »

Mais Peter Sturtz ne se contentait pas de ses lettres en allemand, il écrivait également en français, et le volume qu'il a laissé sous le titre de : *Sur les Français et les Allemands, ou l'Après-dînée de Mme la marquise de R**** est très

curieux. C'est une critique assez exacte de l'éducation superficielle du grand monde français; — sur les femmes qui ont érigé la bagatelle et le rien à la hauteur d'une institution, qui gouvernent en reines le royaume de l'Agrément et de la Parure, qui, sans naïveté comme sans innocence, se découvrent le corps aussi bien que l'esprit; — sur les hommes qui ont institué une politesse faite de Singerie et de Petitesse, qui se meuvent artistement, qui se plient et se replient de bonne grâce, absolument comme les petits meubles à ressorts qu'ils savent si bien travailler, qui vivent avant tout pour le plaisir, qui lisent à journée faite des romans, des historiettes, des contes, des Mercures galants, qui sont vides de pensées et qui, cependant, sont pleins d'eux-mêmes.

A peu près en même temps que Sturtz, un personnage autrement célèbre visitait la France, Herder, qui entra par Nantes et séjourna quelques semaines à Paris. L'auteur de la *Philosophie de l'histoire de l'humanité* avait vingt-cinq ans lorsqu'il vint dans la grande ville, mais déjà il était trop homme de science et de sang-froid pour se faire au train de vie de la capitale; il avait sur l'organisation des sociétés et sur la personnalité humaine des idées trop différentes de celles qui avaient cours ici, pour voir dans les Français les modèles à suivre ou pour les admirer même, simplement. Aussi l'impression qu'il ressentit fut-elle mauvaise, et cette impression,

il devait, à quelques exceptions près, la garder sa vie durant.

Pour un voyageur de cette espèce, la vie de plaisir, la société galante de la fin du règne de Louis XV, présentait aussi peu d'attrait que l'étude des mœurs et des habitudes. Cela se conçoit, mais ce qu'on peut reprocher à Herder, c'est d'avoir visité la France, prévenu contre elle, sans chercher à la connaître, sans essayer de la comprendre.

Aussi, si l'on en excepte Diderot, dans lequel il déclarait voir un Allemand par la pensée, n'ayant de francisé qu'une certaine forme extérieure, et Rousseau dont il reconnaissait la grande et salutaire influence sur la société sentimentale de l'époque, il ne cacha point son antipathie pour tous les auteurs français. La plupart lui paraissaient détestables, surtout à cause de leur manque de sincérité. Art, littérature, théâtre, tout était faux pour lui, jusqu'à la langue qu'il accusait de n'avoir qu'inversions, compléments ingénieux, jargon d'idées abstraites, philosophie sur la passion, mais point de passion vraie. C'est assez dire qu'une fois rentré dans sa patrie, Herder s'éleva vivement contre l'imitation française et mit tout en œuvre pour en éloigner ceux de ses contemporains qui, jusqu'à ce jour, avaient penché vers la France.

C'est un noble ennemi, plein de grandes idées et de généreux sentiments, mais enfin, c'est un ennemi de la civilisation française.

En opposition à Herder, on peut citer Maurice Auguste Thummel, le romancier, non pas qu'il ait laissé, à proprement parler, un récit de ses voyages, mais parce que le mélange d'aventures romanesques et de discussions métaphysiques qu'il a publié sous le titre de *Voyage dans le Midi de la France* présente, en quelque sorte, la contre-partie de la thèse précédente.

Le héros de ces huit volumes de fantaisies littéraires, égayées à peine par quelques cuivres du graveur Pöltzel, est, en effet, un homme du monde qui, ayant vu sa santé s'altérer à la suite de travaux de cabinet trop assidus, suit le conseil qu'on lui a donné d'aller faire un voyage dans le pays de la légèreté, lisez la France. De la sorte, il apprendra à rire, à plaisanter, et les plaisirs de la table, le commerce des femmes, remplaceront avantageusement ses habitudes sédentaires. Mais son jeune héros abuse du plaisir, comme il a abusé du travail, et peut-être ne faut-il pas voir seulement dans l'œuvre de Thummel une apologie de la doctrine du juste-milieu, mais encore une comparaison entre l'Allemagne trop sérieuse et la France trop légère.

Plus nous approchons de la fin du siècle, plus les récits de voyage abondent, les uns conçus dans un esprit de critique et de dénigrement quand même, les autres s'essayant, au contraire, à donner, soit de Paris, soit de la province, une description minutieuse et sincère.

Jean-Pierre Willebrandt, conseiller de justice à Altona, est un de ceux qui s'arrêtent aux petits côtés des choses. Si un employé met trop de zèle à fouiller ses malles, il en conclut que la douane française remplace la Sainte Inquisition ; s'il est tourmenté la nuit par des insectes, il dira volontiers qu'il en est ainsi dans toutes les auberges du pays ; si la température est trop variable, il la comparera au caractère changeant des Français. Et Paris est boueux, et les voitures sont chères et mauvaises, et les mendiants vous harcèlent, et les filous se présentent à vous sous mille formes diverses, cherchant toujours à capter la confiance de l'étranger.

Henri Storch, l'économiste jurisconsulte, qui vient à Paris à l'âge de 21 ans, prétend nous donner des esquisses, des scènes, des observations personnelles, mais, en fait, ce sont plutôt des renseignements sur les menus détails du voyage, routes, chevaux, voitures, état des campagnes, aisance générale, tables d'hôte, repas, mobilier, chauffage, aération des appartements et mille autres choses du même genre. Storch, qui voyage deux années avant la Révolution, est surtout frappé par l'aspect triste de la société. Il cherche en vain la gaieté française, il ne la trouve pas ; n'est-ce pas plutôt qu'il ne la comprenait pas, ou mieux encore, qu'il ne la cherchait pas là où elle se rencontre habituellement ? « Partout, » dit-il, « des figures pâles, tristes, des mines sombres, partout des soucis jusqu'au milieu de la richesse,

nulle part la gaieté et le badinage.... Au spectacle, dans les loges, les physionomies sont moroses. Le parterre paraît plus souvent gai. On ne voit jamais rire le bourgeois et l'ouvrier. » — Que prouve cela, si ce n'est que la gaieté française, alors surtout, ne s'épanouissait pas au dehors, comme la gaieté allemande ?

Griener, médecin à Gotha, est encore, de ces voyageurs méticuleux qui s'étonnent de tout et font des observations à propos de rien. Dès la frontière, il se plaient des mauvais hôtels, des mauvaises pharmacies, de l'emploi des oignons dans la cuisine; s'il admire, à Paris, la hauteur des maisons et la clarté des chambres, il ne comprend pas comment les Parisiens peuvent se chauffer avec leurs petites cheminées; et contrairement à beaucoup de ses concitoyens, ne trouve pas les Français plus sobres que les Allemands. Chose bizarre de la part d'un *herr doctor,* il leur reproche d'être pédants dans leurs habillements de cérémonie et critique surtout les avocats, les docteurs, les apothicaires, qui osent encore porter un costume spécial. Enfin, il s'étonne des bandes de femmes, qui la nuit, dans les rues, vous accostent par un: *Monsieur, venés chés moi* (sic), et croit devoir donner la description d'un intérieur de maison publique, « institution dont l'existence, dit-il, est à peine croyable pour un Allemand. »

Puis c'est Max Klinger, qui accompagne le grand duc Paul de Russie; Jean-Jacques Volkmann, qui publie une description de la France, dans la-

quelle il s'occupe, surtout, de l'économie politique, des manufactures, des arts; le comte F. de H. (lisez de Hartig), chambellan de Sa Majesté Impériale et Royale, qui commence son volume par les mots suivants: «Je suis, depuis trois mois, habitant d'une ville que les Allemands regardent avec admiration et respect, dont ils adoptent les modes comme des lois, les vices comme des leçons de bienséance, et la langue comme la science la plus essentielle pour distinguer l'homme d'avec la brute.»

Le même Hartig donne au sujet du caractère de la nation une appréciation assez juste: «Le Français, en général,» dit-il, «réussit en tout ce qu'il veut entreprendre: mettez la vertu à la mode, et tout Paris sera vertueux.» — Fait intéressant à noter: la plupart de ces voyageurs s'arrêtaient à Strasbourg, pour eux encore en Allemagne, quoique plusieurs, cependant, aient observé que l'emploi du français devenait plus fréquent dès les abords de cette ville. Beaucoup d'Allemands n'allaient-ils pas à Strasbourg pour se former au genre parisien, persuadés qu'ils ne trouveraient nulle part de meilleur modèle à suivre? N'est-ce pas encore Griener qui, ayant assisté à la manœuvre des troupes dans la cité alsacienne, dit ne jamais avoir aussi bien vu qu'en cette circonstance la profonde différence qui existe entre le soldat français et le soldat allemand?

Quand on lit attentivement ces voyages et, notamment, le volume du Berlinois Friedrich

Schulz *Ueber Paris und die Pariser*, sorte de description méthodique de la capitale, on acquiert la conviction que leurs auteurs ont souvent puisé dans Mercier.

Plus individuels sont les récits de Sophie Laroche, de Forster, de Matthisson, de Gœthe, du chanoine Meyer, de Arndt, de Humboldt, et de tous les hommes connus qui, de 1785 à 1799, sont venus visiter Paris.

Sophie Laroche, épouse d'un conseiller de Mayence, était une femme aimable et lettrée que son amitié avec Wieland rendit surtout célèbre. Ses romans, dont quelques-uns furent traduits en français, avaient eu un certain succès, d'autant plus qu'elle passait pour avoir « une âme sensible et vertueuse », qualité tout-à-fait à la mode à cette époque de sentimentalité affectée.

De fait, dans le journal de son voyage en France, dédié à ses filles, Mme Laroche fait preuve d'une grande sagacité, d'une grande finesse de touche, observant la vie dans ses moindres détails, dans ses moindres intimités, ne recherchant pas seulement les choses du monde, mais s'attachant aussi à noter tout ce qui, dans les mœurs ou les habitudes populaires, échapperait à d'autres. Grâce à cela, grâce à tout ce qu'elle sait voir et observer, son journal est un des plus intéressants pour l'étude des classes en France, à la fin du XVIIIe siècle.

Mme Laroche n'est pas insensible au tableau de la nature; ainsi l'entrée à Paris par la route

de Versailles lui paraît magnifique : elle est charmée des bords de la Seine avec leurs jardins pittoresques, comme de la colline de Montmartre avec ses nombreux moulins à vent, des Champs-Elysées avec leurs gazons fleuris et leurs petits bois où viennent s'ébattre joyeusement bourgeois et artisans, comme des Tuileries avec leurs antiques allées touffues et leurs hautes terrasses.

A Paris, elle ne recherche pas seulement la société des Allemands qui habitent la capitale ou qui y sont de passage, elle va voir les illustrations du pays ; Buffon, « un de ses plus grands hommes, » et M[me] de Genlis « la plus méritante des femmes. » Tout ce qui présente une utilité quelconque l'intéresse ; et si, de temps à autre, elle signale certaines iniquités, elle ne ménage point les éloges.

Aux Tuileries, elle est frappée par la beauté plastique des enfants, qui se meuvent, dit-elle, avec une grâce, une légèreté uniques au monde!

Elle étudie la femme et fait observer qu'à Paris l'amour maternel est recherché, honoré comme la beauté ou les bonnes manières. Elle en voit du reste la preuve dans cette habitude particulière à certaines filles de se procurer des enfants de pauvres gens, de les habiller avec goût, de donner à leurs mères un costume de gouvernante de façon à passer ainsi, elles, pour la véritable mère du gentil bébé que tout le monde admire.

Si les Parisiennes sont pour elles, les coquettes les plus savantes de la terre; si ce sont celles qui savent le mieux trouver le côté faible de l'humaine nature; elle dit, d'autre part, qu'on se tromperait fort en les prenant toutes dans leur ensemble, et chacune en particulier, pour les poupées habillées des *Contemporaines* de Restif de la Bretonne.

Aux cours de physique qui se donnaient alors pour les dames et qui étaient assez suivis, elle trace le croquis suivant:

« Je remarquai de quelle gentille façon la plupart des assistantes étaient assises, vêtues simplement, quoique avec goût, un buvard à la main, montrant le plus grand intérêt pour les sujets dont le professeur devait parler. Mais aussitôt que le véritable cours commença, ces femmes si sérieuses, se mirent à causer avec leurs accompagnateurs ou leurs voisines, la plupart du temps sur un ton si élevé qu'il était absolument impossible de rien entendre pour celles qui étaient venues là avec l'intention d'apprendre quelque chose. Le cours une fois terminé, elles rentrent à la maison s'habiller, ce beau zèle ne les empêchant nullement de penser à la toilette.

« Ce qui n'empêche pas non plus, ajoute Mme Laroche, qu'on accorde en plein Paris, les plus grands éloges aux femmes qui sont bonnes épouses, bonnes mères, dans toute l'acception du mot. »

Notre Allemande lettrée, qui vit en compagnie des gens d'esprit, admire surtout l'institution des

salons annuels de peinture et fait encore à ce sujet quelques réflexions qui peuvent également prendre place ici.

« Le ton de la bonne société existant à Paris parmi les familles d'artistes, qui ne tiennent pas seulement conversation sur la peinture, mais sont aussi à même de parler sur toute autre chose en parfaite connaissance, provient du fait que les gens de qualité et de science considèrent à la fois, comme un plaisir et comme un honneur, de connaître des artistes, de causer avec eux, d'apprendre par eux le génie de leur art, et de montrer, pour leur personne autant de considération qu'on en accorde, en Allemagne, aux œuvres seulement. L'orgueil parisien est, à ce point de vue, beaucoup plus généreux que le nôtre. Il considère comme glorieux d'accorder à chaque espèce de talent, protection, louange, honneurs. L'artiste, par contre, cherche à se rendre agréable en société, d'où il s'ensuit que les grands gagnent toujours et que l'État compte un plus grand nombre d'habitants bien élevés. C'est cette libre fréquentation sur le pied de la plus parfaite égalité avec savants et artistes qui constitue la conversation si nourrie, si intellectuelle, de la noblesse parisienne. »

Mme Laroche, on le voit, avait fait une profonde étude de la société française, et la connaissait jusque dans ses traits les plus distinctifs.

Mais le séjour à Paris et à Versailles n'est pas la seule partie curieuse de ce livre, bien

oublié aujourd'hui. « On ne connaît pas la France, dit-elle avec raison, ni son véritable caractère, quand on n'a vu que Paris et ses environs. » C'est pourquoi elle a surtout voyagé dans les provinces, se livrant ici à une enquête sur les ressources du pays, notant les prix des denrées, demandant de quelle façon se nourrit l'habitant, ou bien là, admirant la fertilité du sol et ne tarissant pas en éloges sur ce peuple sobre et laborieux. D'autres fois, elle esquisse des scènes de mœurs qui sont de véritables petits tableaux de la vie intime et locale, elle entre dans les détails des costumes et s'y arrête avec complaisance, elle croque certaines particularités, certains incidents humoristiques qui l'ont égayé pendant la route. Mais que ce soit, en Tourraine, dans le Périgord, dans le Maine, en Champagne, en Normandie, dans l'Orléanais, dans le Limousin, elle ne cesse d'admirer les paysannes de France, qui vont par les routes, toujours travaillant, toujours chantant, actives, propres et affables. Qu'on entre dans la vaste maison du gros fermier, ou dans la pauvre cabane du manouvrier, tout est propre, dit-elle, tout est engageant, les meubles sont cirés et les vaisselles brillantes.

Dans les villes de province, où elle remarque tout particulièrement les salles de spectacle, Mme Laroche fait encore l'éloge des femmes de la haute bourgeoisie qui « possèdent, toutes, tant de grâce et tant d'attrait » ; jeunes filles intelligentes et bien élevées, jeunes mères sachant

causer entre elles de choses intéressantes, sans médire du prochain, ou vaquant avec leurs filles à des travaux d'intérieur; aïeules vénérables, gaies, et pétillantes d'esprit, comme si la mélancolie semblait être chose inconnue au caractère français. Enfin, dernier point intéressant à noter, alors que tant de voyageurs allemands ont émis une opinion contraire, l'auteur des *Lettres de Rosalie,* fait le plus grand éloge des hôtels qu'elle a toujours trouvés propres, même dans les plus petites localités, et de la cuisine si supérieure à la lourde alimentation germanique. Tout en déclarant aimer par dessus tout sa patrie, elle conclut en disant que nul pays ne peut offrir, comme la belle terre de France, une jouissance aussi constante de l'amabilité, de la sociabilité, de la gaieté, de l'obligeance, toutes choses qui constituent bien une part de la vie.

Frédéric Matthisson, le poète lyrique, qui profita de ses nombreux voyages pour étudier les littératures de chaque pays, et se mettre en rapport avec les écrivains distingués, a, comme Mme Laroche, visité, surtout, les provinces, mais quelques années plus tard, c'est-à-dire au moment de la Révolution. Ses lettres sont datées de Lyon, de Vienne, d'Avignon, de Nîmes, de Montpellier, toutes les villes du Midi, en un mot, et généralement consacrées à la description locale. Ici, il nous apprend que les paysans appellent *la perdition du Rhône* ce qui n'est que la perte de ce fleuve (entre Seyssel et Bellegarde);

là, il parle avec un vieux soldat qui a fait la guerre de Sept ans et qui lui dit qu'un roi comme Frédéric eût seul pu sauver la France, sans Révolution; ailleurs il déclare que malgré Mercier, il n'a pu trouver aucun charme au lac de Nantua; et à Lyon, où il va voir le célèbre médecin Gilibert et le sculpteur Chinard, il s'étonne de trouver une *tour de la belle Allemande*, présumant que les habitants doivent savoir un peu moins de son pays que du Japon ou de la Cochinchine.

Dans le cours de ses récits, je note une observation assez intéressante sur les mœurs: «Le voyageur» dit-il, «qui, causant avec une dame, ne cherche pas à fixer sur elle tout l'intérêt du récit, peut être sûr qu'il sera considéré comme un homme sans éducation (*un ours mal léché*) et parfaitement ennuyeux.»

«Dans les rapports avec l'autre sexe règne une décence des plus scrupuleuses. Baiser la main à une femme lorsqu'on se présente ou lorsqu'on prend congé d'elle est considéré comme un manquement aux convenances aussi grand que si, en pareil cas, en Allemagne, on embrassait sur les lèvres. Celui qui, dans le feu de la conversation, s'oublie jusqu'au point de placer sa main sur le bras d'une dame, avec laquelle il n'a pas eu d'autres relations que des relations mondaines, se fera passer pour un *homme familier*, ayant fait son éducation dans une école qu'on ne saurait nommer en société.»

Matthisson, ce cœur doux et aimant, n'était donc pas non plus de ceux qui déblatéraient sans cesse contre les mœurs françaises. En revanche, il ne paraît pas bien sympathique aux personnages de la Révolution qu'il avait vus de près à Lyon, et c'est ce qui lui fait dire dans une de ses lettres adressées à de Bonstetten: « L'ennemi le plus dangereux de la France est l'égoïsme de ses démagogues. »

L'exemple de Sophie Laroche, de Matthisson et de bien d'autres qui ne peuvent prendre place ici, nous prouve que les Allemands avaient une tendance, dans leurs voyages en France, à ne pas se borner à Paris, mais à visiter aussi les provinces dont les villes, il faut le dire, étaient encore des centres intellectuels. Cela tenait, à la fois, à leur caractère particulier et à l'influence exercée chez eux par Jean-Jacques Rousseau, le grand initiateur de ce mouvement en faveur de la nature et des petites villes.

Enfin, parmi ces voyageurs, de mœurs et d'idées différentes, les uns recherchaient surtout les salons et les hommes de lettres, Marmontel, La Harpe, le baron d'Holbach, Mme Necker, tandis que les autres se laissaient éblouir par ce Palais-Royal, tout récemment arrangé, avec ses galeries à 180 portiques, éclairés par « d'éblouissants réverbères » qu'habitait alors le duc d'Orléans et devant lequel pâlissait Versailles.

Mais la France du XVIIIe siècle, qui a exercé sur l'Allemagne une si grande influence, qui a

vu chez elle tous les jeunes seigneurs d'outre-Rhin et des voyageurs aussi différents par leur caractère que par leur condition sociale, devait être jugée, souvent bien sévèrement, par le monarque qui, depuis Potsdam, correspondait avec les esprits les plus éminents de l'époque.

C'est une seconde face de la question qui va se présenter à nous.

CHAPITRE V.

LES FRANÇAIS JUGÉS PAR UN ROI PRUSSIEN

(1739—1781)

Singulière figure, encore mal éclairée, malgré toutes les études déjà publiées, que celle de ce philosophe qui, suivant le portrait qu'il a tracé de lui-même, dans l'épître *A mon esprit*, « subit, brava l'adversité, et que parmi les rois on a compté ». Frédéric II fut, avant tout, un homme qui sut se débarrasser des préjugés de son enfance, qui chercha à se faire un nom par son intelligence au lieu de se contenter, comme tant d'autres, du titre de *Roi* — ne disait-il pas lui-même qu'il avait été appelé à gouverner le pays par le hasard de la naissance? — et qui contribua grandement à hâter les progrès de la raison publique, comme à répandre parmi ses sujets des idées plus saines. Soit prédisposition naturelle, soit intérêt bien entendu, il se montra, sa vie durant, le défenseur des opprimés et le redresseur des injustices: on sait comment il protégea Rousseau, et dans quelles circonstances

il assigna à d'Alembert la pension que ce vertueux savant ne pouvait obtenir de l'Académie des sciences.

Frédéric n'a pas été seulement un homme dévoué à la cause de l'humanité; il fut encore, un des esprits les plus indépendants, les plus émancipés de son siècle. Il a souvent ridiculisé, avec son humeur caustique, bien des choses passant pour sacrées, et il le faisait en traits vifs et acérés. « Mon occupation principale, » écrivait-il, le 16 septembre 1770, à Voltaire, « est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer ».

Un dernier côté du caractère de Frédéric qu'il importe de faire ressortir, c'est sa tendance anticlassique, ne provenant pas tant du fait qu'il n'avait point vécu dans l'intimité des anciens, que de son propre génie.

Tel était l'homme qui avait composé sa cour d'écrivains et de philosophes français, pour qui la langue de Racine et de Voltaire était la première langue du monde, qui imposait à son Académie l'emploi exclusif du français dans la rédaction de ses traveaux, et qui sollicitait un Français pour la présider, à tel point qu'on peut assigner à l'œuvre de son règne un double but : ouvrir la Prusse aux lumières de la France et

faire connaître à la France les intelligences et les ressources du nouveau royaume.

D'emblée, se pose donc la question suivante: Frédéric II, qui parlait assez bien le français, qui l'écrivait presque toujours fort correctement, avec des aperçus ingénieux, une verve inouïe et une originalité souvent pittoresque, Frédéric avait-il de l'estime ou de la sympathie pour les Français? Sa correspondance, ce véritable monument de l'esprit au XVIIIe siècle, va répondre pour lui.

Michelet, en quelques mots me semble avoir assez bien défini, le caractère si multiple du roi philosophe en l'appelant « personnage peu Allemand, mais Prussien (ce qui est tout autre), Français de plus et philosophe. »

Français, entendons-nous, Frédéric le fut : au point de vue pratique, parce que le système financier de la France lui parut être d'un grand rapport; au point de vue intellectuel, parce qu'il trouvait, dans les représentants de la philosophie contemporaine, des hommes dont les manières et l'esprit lui plaisaient, qui étaient comme lui des émancipés, des tolérants, et quelque peu des sceptiques. Mais pour ce qui est de la nation elle-même, il la tenait en assez piètre estime comme on va le voir.

Cela provient en quelque sorte du fait que, chez lui, l'homme et le Roi formaient deux individualités bien distinctes ; ainsi, tandis que l'homme privé s'exprimait toujours en français, l'homme public,

le souverain, n'adressait la parole qu'en allemand — ce qui se conçoit, du reste — même aux officiers français de son armée.

Au point de vue politique, on sait de quelle façon il abandonna la France à la paix de Breslau. Pour satisfaire son entourage qui était de plus en plus irrité contre l'alliance française, il ne craignit pas de se livrer à de violentes invectives contre les généraux de Louis XV, riant bien haut de *leur infatuation et de leur ignorance françaises* (sic). Après la défaite de Linz son orgueil national, — il se souvenait alors de son origine prussienne — fut très flatté de la déroute infligée aux étendards fleurdelisés. Ce sera une bonne leçon, ajoutait-il, pour ces écervelés de Français.

Enfin l'homme qui, pour lire les ouvrages allemands, se les faisait traduire en français, l'homme qui avouait à Gellert son peu de sympathie pour les écrivains de son pays, se prononçera assez vivement dans les dernières années de sa vie, contre les beaux esprits français qu'il avait, plus que tout autre, contribué à placer sur un piédestal. Il enverra au diable *ces faquins de Français.*

Etait-ce bien le même qui écrivait dans les *Mémoires de Brandebourg* : « En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité française l'emporte sur la simplicité allemande : Louis XIV avait autant d'avance sur Frédéric Guillaume que Lucullus en avait sur Mithridate. »

Au reste, nous allons voir l'homme et quelque peu le souverain dans cette correspondance avec Voltaire et d'Alembert où, loin d'être écrasé par l'esprit de l'un et par la science de l'autre, Frédéric fait preuve de ressources inépuisables.

La première lettre à Voltaire est du 8 août 1736, — quatre ans, conséquemment, avant son avènement au trône, — mais ce n'est guère que dans une lettre du 9 Septembre 1739 qu'on voit apparaître quelques appréciations sur le sujet qui nous intéresse. « J'aime, » y dit-il, « cette aimable manie des Français, d'être toujours en fête, — j'avoue que j'ai du plaisir à penser que quatre cents mille habitants d'une grande ville ne pensent qu'aux charmes de la vie, sans en connaître presque les désagréments, c'est une marque que ces quatre cents mille hommes sont heureux. » — Ou feignent de l'être, pourrait-on ajouter !

En 1741, pendant la première campagne de Silésie, il écrivait de Molwitz, cette journée qui fut son école, et alors que le comte de Belle-Isle venait d'arriver auprès de lui, en ambassade:

« Le maréchal de Bellisle est venu ici avec une suite de gens très sensés. Je crois qu'il ne reste plus guère de raison aux Français après celle que ces messieurs de l'Ambassade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très rare de voir des Français qui ne soient pas fous à lier. Tels sont les préjugés des nations les unes contre les

autres: quelques gens de génie savent s'en affranchir; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés».

Et plus tard, en avril 1742, alors que les Français font campagne avec les Prussiens, il ne peut s'empêcher de reconnaître leur excellent caractère. «Vos Français, qui s'ennuient bien en Bohême, n'en sont pas moins aimables et malins. C'est peut-être la seule nation qui trouve dans l'infortune même une source de plaisanteries et de gaieté».

Mais les rapides victoires de Frédéric II avaient amené en peu de temps la cession des hostilités; et lorsqu'on apprit que le roi de Prusse traitait pour son compte avec Marie Thérèse ce furent dans Paris comme dans Versailles, des plaintes générales, peu justifiées il faut le reconnaître, puisque Frédéric avait entrepris cette guerre sans la France, devenue son alliée tout à fait incidemment. Voltaire s'étant fait l'écho de ces plaintes, Frédéric lui répond:

« Je m'embarrasse très peu des cris des Parisiens: ce sont des frelons qui bourdonnent toujours; leurs brocards sont comme les injures des perroquets, et leurs jugements aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. » (1)

(1) Le Roi des Borusses n'était pas, on le voit, très endurant et il fallait peu de chose pour lui faire changer d'avis sur « le peuple le plus spirituel de la terre », épithète dont il aimait à gratifier les Parisiens.

La retraite des troupes françaises fut, on le sait, désastreuse. Frédéric, dans l'*Histoire de mon temps* a jugé sévèrement l'insouciance des Français à ce propos: « Dans tout autre pays, » lit-on, « une retraite comme celle là aurait causé une consternation générale; en France, où les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire et Belle-Isle fut chansonné. » Mais comme Voltaire lui écrivait qu'il espérait bien qu'il ne jugeait pas des guerriers français par l'aventure de Linz, Frédéric revenait là-dessus dans des termes d'autant plus caractéristiques, que nous entendrons formuler les mêmes reproches après 1870. « Nos peuples du Nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'Occident: les hommes chez nous sont moins efféminés, et par conséquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de sybarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux. »

A plusieurs reprises, il ne s'exprime pas moins durement sur le compte de l'armée française. Le 20 Août 1743: « Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite et qui est battue partout où elle se présente, n'est pas, assurément, une troupe de *Césars*, ni d'*Alexandres.* » Et Voltaire s'étant montré, au contraire, transporté d'aise par la *furia francese*, il réplique le 4 décembre: « Vous

voilà plus enthousiasmé que jamais de quinze cents galeux de Français qui se sont placés sur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de sortir! Il faut que vous soyez bien pauvres en grands événements, puisque vous faites tant de bruit pour ces vétilles. »

Après le Frédéric faisant la leçon à ces pauvres Welches si injustement critiqués, nous allons voir le Frédéric s'élevant contre les *Midas crossés*, *mitrés* (sic), lorsque Voltaire eut ses démêlés avec l'Académie française. Il l'engageait à prendre sur lui de mépriser sa patrie et lui écrivait :

«Les *Midas* mitrés triomphent, dans ce siècle des *Voltaires* et des grands hommes, mais c'est apparemment le siècle où les ignorants doivent, en tous genres, être préférés, en France, aux savants et aux habiles gens. *O tempora, o mores!*

Quarante savants perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'usage et de la grammaire,
Placés au Parnasse francais,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'est sans doute par vanité;
Ce refus n'est pas ridicule:
Une aussi brillante clarté
Eût de leur faible crépuscule
Terni la frivole beauté.

«La France est le seul pays en Europe où les ânes et les sots puissent à présent faire fortune.» — Ne croirait-on pas, en lisant cela, entendre les dernières paroles de *Rabagas?*

Mais après ces dures apostrophes, Frédéric est quand même, saisi d'admiration pour ces Français *qui gagnent des batailles, ayant la mort sur les lèvres, et font, à l'agonie, des ouvrages immortels.* Ce qui ne l'empêche pas, un peu plus loin, de critiquer assez justement, l'infatuation française :

« Vos Francais extravaguent tous ; quand il est question de la prééminence de leur royaume, ils sont charmés de vous lâcher un roi mon maître, d'affecter les travers de vieux ambassadeurs hors de mode et de prendre fait et cause pour des rois qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître. »

Bon juge, Frédéric ne le fut que trop souvent, quand il prévoyait les funestes conséquences de la politique française. « Ces fous » disait-il, en parlant du ministère Choiseul, « perdront le Canada et Pondichéry pour faire plaisir à la reine de Hongrie et à la Tzarine. » — Hélas ! il ne se trompait point.

Et ce jugement sur la stabilité ministérielle, ne le croirait-on pas formulé d'hier : « Pour votre duc, » — il s'agissait de Choiseul, — « il ne sera pas longtemps ministre. Songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple. Sous ce règne-ci, les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places. »

Veut-on savoir, au reste, de quelle façon Frédéric traitait la politique du cabinet de Versailles, le

roi et son ministre. Qu'on lise la lettre du 21 Juin 1760 écrite, par conséquent, pendant la guerre de Sept ans :

« Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple... Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

« Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités, et dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand mogol qu'à *Louis le bien-aimé* pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

« Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités à moins que, par là, vous ne désigniez la *Pompadour*.

« Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagements à garder avec une demoiselle

Poisson, surtout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées. »

Je ne sais si cette façon cavalière de juger Louis XV et sa cour sera du goût de tout le monde; mais, à coup sûr, il est assez piquant de voir un monarque apprécié par son cousin en royauté. Au reste, Frédéric a également dit son mot sur Louis XVI dans deux lettres à Voltaire. Le 30 juillet 1774 on lit :

« Je ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions; il faut suivre ses démarches, et cela pendant quelques années.

«Si le parti de *l'inf*.... l'emporte sur celui de la philosophie, je plains les pauvres Welsches. Ils risqueront d'être gouvernés par quelque caffard (*sic*) en froc ou en soutane, qui leur donnera la discipline d'une main et les frappera du crucifix, de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux-arts et les hauts sciences; la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, et né pour la société. »

Et plus tard, le 13 août 1775, lorsque Louis XVI vient de choisir ses ministres :

« Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne seront heureux que lorsque les sages seront rois.* Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout à fait, en possèdent l'équivalent en autorité.

Votre roi a les meilleures intentions : il veut le bien. Rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes de cour qui tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il est bien jeune; il ne connaît pas les ruses et les raffinements dont les courtisans se serviront pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. » — Sages conseils que Louis XVI aurait pu suivre.

Frédéric ne juge pas moins bien l'état financier du royaume. « J'ai eu occasion, » dit-il en 1777, « de me mettre au fait des revenus et des dettes de la France : les dettes sont énormes, les ressources épuisées, et les impôts multipliés d'une manière excessive. Le seul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ses dettes, serait de resserrer les dépenses et de retrancher tout le superflu. C'est à quoi on ne parviendra jamais; car au lieu de dire : J'ai tant de revenu et je puis dépenser tant; on dit : Il me faut tant, trouvez des ressources. »

Le roi de Prusse, qui dit ironiquement en parlant de lui et de ses compatriotes : « Nous sommes une espèce de végétaux en comparaison des Français ; » qui n'a point la folle présomption de croire que Berlin vaut « ce Paris aimable, grand et magnifique, séjour des richesses et du bon goût, » se montre sous un jour très allemand lorsqu'il prie Voltaire de restituer au village de Chotusitz la syllabe qu'il lui a inhumainement enlevée — manière détournée de lui donner une leçon

d'ortographe, — et lorsqu'il touche aux choses de la religion. Dans ce dernier cas, on voit successivement poindre en lui le Prussien, le protestant d'origine et le sceptique de profession.

Le 12 mai 1760, à propos des prétendus miracles du diacre Pâris : « On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est, de toutes celles de l'Europe, la plus inconséquente ; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire. »

Le 28 février 1775 :

« Vous avez à la vérité quelques philosophes, mais les superstitieux sont le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques et huguenots, ne connaissent que l'intérêt ; chez les Français, c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer. »

Le 12 juillet de la même année, à propos du sacre de Louis XVI : « On n'a parlé ici que du sacre de Rheims, des cérémonies bizarres qui s'y observent et de la sainte *Ampoule*, dont l'histoire est digne des Lapons. Un prince sage et éclairé pourrait abolir et la sainte *Ampoule* et le sacre même. »

Frédéric, qui venait de réserver le meilleur accueil au chevalier de Morival, le défenseur des Calas et de Sirven, poursuit de sa verve les comédies

religieuses, tout en profitant de la circonstance pour jeter le plus de ridicule sur la France.

« Comme les hommes abusent de tout, » écrit-il quelques jours après à Voltaire, « les lois, qui devaient constater la sûreté et la liberté des peuples, infectées en France du poison du fanatisme, sont devenues cruelles et barbares. Mais la France est un pays civilisé! Comment concilier un pareil contraste?

« Comment ce sol qui a produit des *de Thou*, des *Gassendi*, des *Descartes*, des *Fontenelle*, des *Voltaire*, des *d'Alembert*, a-t-il produit des furieux, assez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la statue d'un garçon charpentier juif? La postérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du sphinx qu'Œdipe expliqua. Je vous avoue de même que la sainte *Ampoule* et ses otages, et la guérison des écrouelles ne font guère honneur au XVIIIe siècle. »

Il raille agréablement les étrangers qui, ayant appris que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, sont venus à Paris pour se faire toucher par Sa Majesté, et ont dû s'en retourner infructueusement parce que le roi était, à ce moment, en péché mortel. Il se demande comment le fanatisme le plus absolu peut, dans un siècle éclairé, étouffer les cris de la raison, de la nature et de l'humanité, et il applaudit aux décisions du roi, « dont les vues sont droites, » et de ses sages conseillers, qui « ont empêché l'exécution de jugements iniques. »

La conclusion, il la donne dans une lettre du 9 juillet 1777 : « Il est bien fâcheux que les Français, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocents. En vérité, plus on examine les fables absurdes sur lesquelles toutes les religions sont fondées, plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes. »

Je cueille encore çà et là, dans cette spirituelle correspondance, quelques justes appréciations, sur les Français et sur les habitants des grandes capitales. A propos de l'antipathie que Voltaire affichait pour Maupertuis, Frédéric se demande pourquoi jamais deux Français ne peuvent être amis en pays étranger : « Des millions se souffrent les uns les autres dans leur patrie, mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. » Tout Français ayant quelque peu voyagé reconnaîtra, sans peine, la parfaite exactitude de cette assertion, sans pouvoir, il est vrai, mieux expliquer la raison d'un tel travers. Mais, à part quelques particularités, qui dégénèrent même, dit-il, en férocité, Frédéric est bien près de trouver les Français, les Welches comme il les appelle, semblables aux autres habitants du globe. Il voit également plus d'un point de contact entre les anciens et les modernes, malgré les siècles qui les séparent, et s'exprime ainsi à cet égard :

« Souvenez-vous que si vos Français vont de l'échafaud au spectacle, Cicéron, Atticus, Varron,

Catulle, assistaient au spectacle barbare des combats de gladiateurs, et qu'ensuite ils allaient entendre les tragédies d'Ennius et les comédies de Térence. L'habitude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable et l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps. »

« Il y a des fainéants dans toutes les grandes villes, et peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces ; et des ignorants, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugements ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement et constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités ! »

Aucun écrivain moderne, aucun chroniqueur traitant sa question du jour, n'a mieux défini le public de blasés et d'ignorants qui, aujourd'hui, plus que jamais, constitue le plus bel ornement du « tout Paris des premières. » N'est-ce pas encore les mêmes gens que Frédéric avait en vue quand il écrivait : « Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées et des têtes vides ? »

Si la correspondance de Frédéric avec d'Alembert revêt souvent un ton plus sérieux, elle abonde en renseignements précis sur les Français,

et est d'autant plus importante, que tous les écrivains allemands iront y puiser par la suite lorsqu'ils voudront porter quelques appréciations « sur le peuple le plus frivole de la terre ».

« Je ne saurais vous dire combien vos Français m'amusent, » écrit-il à d'Alembert le 7 mai 1771. « Cette nation, si avide de nouveautés, m'offre, sans cesse, des scènes nouvelles : tantôt ce sont les jésuites chassés, tantôt des billets de confession, le parlement cassé, les jésuites rappelés, de nouveaux ministres tous les trois mois ; enfin, ils fournissent, seuls, des sujets de conversation à toute l'Europe. Si la Providence a pensé à moi en faisant le monde (je suppose qu'elle l'ait fait), elle a créé ce peuple pour mes menus plaisirs. »

Mais que fût-il devenu, dans ses brouillards du Nord, ce monarque railleur, s'il n'avait eu de temps à autre, à sa cour, des représentants du peuple « créé pour ses menus plaisirs ? » Lui-même, il se charge de nous le dire dans une autre lettre, à propos du départ du duc de Lauzun, qui était venu passer quelques jours à Berlin. « Je crains que nous ne nous rouillons incessamment, si Paris, par un généreux effort, ne nous renvoie quelqu'un pour nous décrasser. Les froides idées de la Baltique glacent les esprits comme les corps, et nous serions gelés, si, de temps en temps, quelque Prométhée gaulois n'apportait du feu de l'éther pour nous ranimer. » Voilà donc, de par le roi de Prusse, les Français passés à l'état de

réchauffoirs publics. Au reste, Frédéric ne se contente pas de réclamer des Welsches pour le distraire, lui et ses sauvages à peine débarbarisés; à plusieurs reprises, il revient sur la bonne humeur, sur la gaieté, qui constituent les principales vertus du caractère français, et il ne peut trop admirer cette heureuse disposition. « Vos Français, qui se consolent de tout par un vaudeville, » écrit-il le 25 juillet 1771, « crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, et quelques plaisanteries leur font tout oublier. Ainsi par un excellent effet de leur légèreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte sur toutes les raisons qu'ils ont de s'affliger. » Et quelques mois plus tard: « Si nous sommes privés de tout ce qui est parfait, nous avons, en revanche, deux consolateurs qui dissipent nombre de nos maux. L'un, c'est l'espérance, et l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos Français, surtout, possèdent au suprême degré; une chanson, un mot bien frappé dissipent leurs ennuis; si l'année est stérile, la Providence a son couplet; si les impôts haussent, malheur aux traitants dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Aussi, se consolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger des choses passagères, dont le propre est l'instabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert. » Mais Frédéric ne se contentait pas de rire des choses humaines: dans cette même lettre,

il trouvait encore moyen de railler les quinze cents Français qui, sous la conduite de Dumouriez, étaient venus prêter leur appui aux malheureux Polonais, massacrés par la triple alliance des aigles du Nord.

« Comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des Français n'est pas épargnée, faits par des auteurs qui postulaient une place à l'Académie française et qui l'ont obtenue, je me suis avisé de me mettre sur les rangs ; et pour devenir un de vos quarante babillards, je me suis proposé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre ; l'ouvrage sera bientôt fait : je le dédie à la fatuité nationale, et, par ce moyen, je compte dans peu devenir votre confrère. »

On ne saurait être, à la fois, plus spirituel et plus sarcastique. Frédéric, on l'a déjà vu, aimait à se moquer de l'Académie, mais il n'eût point dédaigné de compter parmi ceux qu'il appelait les *quarante babillards.* L'insuccès des armées françaises était également un sujet qui avait le don d'égayer sa verve caustique : le général, le souverain, apparaissaient ainsi, constamment, derrière le moraliste. Et pour qu'on n'ignore point tout ce qu'il pense sur cette ridicule équipée de la Pologne, il ajoute :

« J'ai senti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à l'une des premières têtes de la littérature française une satire sur des aventuriers de sa nation ; mais si j'excepte de ces aventuriers trois

ou quatre personnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'était composé que de la lie des dernières réductions de vos troupes. »

L'inconstance du caractère français lui fournit également matière à de nouvelles observations, plus justes, il faut le reconnaître, au moment de l'avénement de Louis XVI. « On en dit des merveilles, » écrit-il, « tout l'empire des Welsches chante ses louanges. Le secret pour être approuvé en France, c'est d'être nouveau. Votre nation, lasse de Louis XIV, pensa insulter son convoi funèbre. Louis XV également a duré trop longtemps. On a dit du bien du feu duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter sur le trône, et du dernier Dauphin par la même raison. Pour servir vos Français selon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau roi ; la nouveauté est la déité de votre nation, et quelque bon souverain qu'ils aient, ils lui chercheront à la longue des défauts et des ridicules, comme si, pour être roi, on cessait d'être homme. » — Voilà qui est assurément bien pensé, non moins bien dit, et qui serait encore d'actualité, à l'heure présente. Où est le souverain, où est le chef d'État qui, en France, n'ait dû subir, à un moment donné, les attaques les plus violentes, de ceux-là mêmes qui l'avaient le plus encensé à son avénement, parcequ'ils en espéraient, alors, monts et merveilles, ... pour eux s'entend?

En général, la correspondance de Frédéric avec d'Alembert revient sur les questions déjà traitées

avec Voltaire, mais en les examinant d'une façon plus approfondie. Les deux illustres correspondants se suivent de près: chaque point posé trouve sa réponse. Ainsi, d'Alembert ayant constaté l'état d'infériorité des lettres françaises, le peu d'encouragement qu'elles rencontraient, le peu de considération qu'on leur accordait, Frédéric répondit par une longue lettre, qui mérite de prendre place ici:

« Vous vous plaignez toujours du peu de cas que vos Français font, présentement, de la littérature. Bien des raisons y contribuent.

« La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui, après la renaissance des lettres, illustrèrent leur patrie par leurs écrits, et dont quelques-uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens; les auteurs qui suivirent ces grands hommes ne les égalèrent pas, les études furent moins profondes, et tout le monde se mêla d'écrire et d'imprimer.

« La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne sauraient mériter l'estime du public, et l'on passe du mépris de la personne au mépris de l'art. Ajoutez à ces considérations que Paris est un gouffre de débauche, dans lequel se précipite votre jeunesse ardente; beaucoup y périssent ou perdent le goût de l'application; et comme les hommes n'aiment que les choses dans lesquelles ils espèrent de réussir, cette jeunesse frivole, ne connaissant que les plaisirs grossiers des sens, n'aime point les arts qu'elle ne

connaît pas assez pour en juger, et il lui est plus facile de mépriser ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de son ignorance, car quel temps reste-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penser? La matinée, des visites, un déjeuner, ensuite le spectacle, de là au jeu, au souper, encore jusqu'à deux heures du matin, puis les bonnes aventures, ensuite on se couche; on se lève à onze heures. Ainsi tous les moments sont pris, et l'on est fort occupé sans rien faire. Mais je ne sais à quoi je pense. Ce n'est certainement pas à moi à vous faire la description de Paris, que vous connaissez mieux que moi. »

Assurément, la journée d'un petit-maître, tracée par la plume de Frédéric, ne saurait être comparée à celle que le burin de Moreau a immortalisée; mais il est intéressant de voir le roi de Prusse donner son mot sur la vie de Paris, et surtout lancer contre elle l'accusation de débauche qui ici, malheureusement, n'était que trop justifiée.

Au point de vue littéraire, Frédéric pensait avec raison que l'éclat jeté par la France de Louis XIV avait été trop brillant pour que le pays pût toujours se maintenir au même niveau intellectuel. En même temps, il estimait que la haute réputation dont les Français avaient joui jusqu'à ce jour tenait justement à l'éclat dans la culture des arts et des sciences, sans méconnaître cependant qu'une certaine part en revenait à cet air de grandeur que Louis XIV savait donner

à toutes ses actions. Et pour mieux exprimer sa pensée sur l'avenir de la France, il ajoutait : « On devrait se souvenir à Paris qu'autrefois Athènes attirait le concours de toutes les nations et même de ses vainqueurs les Romains, qui rendaient hommage à ses connaissances et y venaient pour s'instruire. A présent, cette ville, devenue agreste, n'est plus visitée de personne. Le même sort menace Paris, s'il ne sait pas mieux conserver les avantages dont il jouit. »

En sommes-nous là ? Malgré les hauts et les bas que Paris a subis depuis plus d'un siècle, malgré les tourmentes et les secousses qu'il a pu éprouver et qu'il éprouvera certainement encore, la prédiction de Frédéric n'est pas à la veille de se réaliser. C'est que le roi de Prusse, comme la plupart des Allemands, se trompe sur la vitalité de la grande ville, c'est qu'il ne sait pas combien elle est féconde en ressources, sous combien de faces elle peut se présenter et quels aspects différents il lui est donné de revêtir. Il ne prévoyait assurément pas les transformations que la République allait lui faire subir, et dans la cité grondante des foudres de la Révolution, il n'eût pas reconnu la ville des élégances de la Régence. Toutefois ce que dit Frédéric de la décadence de la littérature est très caractéristique. Dès l'instant qu'il n'y a plus d'esprit transcendant, dès l'instant que « les matières manquent, » il ne tient plus à avoir de correspondants. « Aujourd'hui, » écrit-il, « qu'il ne paraît que des compilations ou des recueils

des 23,633 grands hommes que la France a produits et des 856 femmes illustres, il n'y a plus moyen de soutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'avisera de s'instruire de la méthode nouvelle de donner des lavements, d'un nouvel art de raser, dédié à Louis XV, pour lui apprendre à se faire la barbe lui-même, de dictionnaires et d'encyclopédies en tous genres? »

Bref, ne trouvant plus dans Paris marchandise à son goût, Frédéric juge inutile d'y conserver ce que nous appellerions aujourd'hui un *reporter* littéraire. « Cela ne m'empêche pas de dormir, » ajoutait-il, et cela n'a pas empêché Paris de prospérer, pourrait-on ajouter.

Mais combien ne doit-on pas regretter, lorsqu'on parcourt avec quelque soin cette correspondance, que Frédéric ne soit jamais venu à Paris! Lui, le monarque-écrivain, nous eût certainement laissé quelques pages colorées et pétillantes d'esprit sur son passage dans la grande ville, et nous possèderions ainsi un volume bien curieux à feuilleter, surtout à côté des impressions semées çà et là par Joseph II dans le journal de voyage du comte de Falkenstein. Quel monument précieux c'eût été pour le Paris du XVIII[e] siècle que les appréciations portées par deux hommes d'un caractère aussi différent, par deux souverains dont l'un, profondément patriote, représentait une Allemagne qui n'avait plus que quelques années à vivre, tandis que l'autre, philosophe sceptique

et cosmopolite, jetait les assises de l'Allemagne nouvelle !

Et n'est-ce pas d'autant plus à déplorer, alors que Frédéric avait justement un goût très prononcé pour les voyages, alors que son premier désir, dès qu'il se trouva son maître, fut de voir de plus près cette France vers laquelle l'attiraient, depuis sa jeunesse, tant de sympathies ? En 1740 il se mettait ainsi en route, avec le projet de pousser *incognito* jusqu'à Paris, mais par suite de circonstances qui n'ont pas encore pu être bien définies, et sur lesquelles il ne s'explique pas autrement dans sa correspondance, il ne dépassa pas Strasbourg. Toutefois, s'il faut en croire la plupart des historiens, ce brusque retour dans ses États, doit être attribué à une bévue du maréchal de Broglie, gouverneur de Strasbourg, qui dévoila l'incognito auquel Frédéric tenait tout particulièrement.

Le roi de Prusse ne pardonna jamais à M. de Broglie cette indiscrétion : sans cesse il le poursuivit de ses sarcasmes dans sa correspondance avec Voltaire. L'histoire fera comme lui, car c'est, pour elle, une perte irréparable que de ne pas posséder le récit de voyage de M. le *comte du Four* à Paris.

CHAPITRE IV.

SENTIMENTS ALLEMANDS A L'ÉGARD DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Sympathies de l'Allemagne pour la Révolution, antipathie non déguisée à l'égard des émigrés. — Lettres de Georges Forster, son enthousiasme pour Paris. — « Ma campagne de France, » par Gœthe. — Paris décrit par Moritz Arndt: les formalités du voyage, les enseignes, la vie, la mendicité, les nymphes du Palais-Royal, les mœurs, l'extrême amabilité des habitants. — Opinion des voyageurs allemands sur la nouvelle France.

1.

Un publiciste genevois, Mallet du Pan, a écrit quelque part: « Quiconque ne verrait dans la Révolution de 1789 qu'une révolution française serait incapable de la comprendre. Elle est, en vérité, la plus grande, la plus importante, la plus merveilleuse rénovation de la culture morale et du développement du genre humain. »

C'est ce que comprirent les Allemands, non seulement les plus distingués par leurs lumières et par la noblesse de leurs sentiments, mais encore ceux des classes inférieures qui, sans bien saisir la portée du mouvement, se sentaient cependant attirés par l'attraction d'une liberté d'autant plus précieuse pour eux, que leurs petites cours les maintenaient dans le servage de la féodalité.

A l'influence de la monarchie française qui s'était exercée sur les princes et les gentilshommes, sur toute la société officielle en un mot, allait donc succéder l'influence de la révolution française. Poètes, sociétés savantes, publicistes, toutes les intelligences de l'Allemagne nationale en formation se prononçaient, justement, dans leur enthousiasme, pour cette France héroïque qui les fascinait et leur donnait le signal de l'émancipation.

Les Allemands qui revenaient de Paris, où ils avaient vu parler et agir les premiers hommes de la Révolution, apportaient des idées de liberté qu'ils ne tardèrent pas à faire partager à leurs compatriotes. Lafayette et Mirabeau devinrent bientôt, de l'autre côté du Rhin, l'objet d'un tel culte, que l'on vit leurs bustes dans tous les salons de la bourgeoisie, désireuse, elle aussi, de posséder de tels hommes parmi les siens. Jean-Henri Merck, celui-là même qui eut une si grande influence sur les écrivains de son temps, ne parlait-il pas, peu avant sa mort, des espérances de liberté que ce mouvement avait fait naître en lui? Klopstock, qui devait composer des odes en l'honneur des états-généraux, ne reprochait-il pas à son Allemagne de ne pas accomplir l'œuvre de l'émancipation: « Ce n'est pas toi, ma patrie, qui as escaladé le pic de la liberté; cette noble tâche a été réservée à la France? »

Hegel, disait dans sa vieillesse, qu'on n'avait pas vu chose semblable, depuis que le soleil luit au firmament; l'homme se plaçant sur le domaine

de l'idée et établissant d'après elle la réalité. L'enthousiasme de l'esprit, ajoutait-il, a transpercé le monde; à tel point qu'on pourrait croire à la fusion du divin avec la terre. S'il adressait quelques reproches aux Français pour leurs attaques contre la religion et contre l'État, il s'empressait d'ajouter : « Il faut avoir connu l'horrible situation de la société en France, sa détresse et son abjection, pour comprendre tout le mérite qu'ont eu les Français. Quelle religion! Quel État! Quelles mœurs! Partout, l'illégalité humaine était en opposition avec la légalité naturelle, et il en était de même à l'égard de la conscience et de la pensée. »

Tous les yeux, donc, étaient fixés sur Paris, tous les cœurs battaient à l'unisson pour la Révolution. Ce n'étaient pas seulement Wieland, qui avait toujours sur son bureau le buste de Voltaire, Jean-Paul Richter, Schiller, Lavater, Kant, Fichte, Adam Lux, Anacharsis Klootz, les puissants et les enflammés, mais même des ennemis des tendances libérales, Görres et Gentz. Beaucoup qui occupaient des chaires comme professeurs avaient affiché si hautement leurs sympathies que, lorsque la réaction triompha en Allemagne, ils durent quitter le pays et venir s'établir à Paris; de ce nombre fut Karl-Friedrich Kramer, qui s'est fait connaître, ici, comme imprimeur et libraire.

Nulle part, l'ivresse avec laquelle les Français furent reçus sur le Rhin n'a été mieux décrite

que dans *Hermann et Dorothée.* Qu'on lise ce petit roman idyllique, et l'on verra en quels termes chaleureux Gœthe s'exprime. N'avait-il pas déjà reconnu le côté captivant et charmeur du peuple alors qu'il disait dans ses beaux vers :

«C'est ainsi qu'ils conquirent bientôt, ces Français conquérants, d'abord l'esprit des hommes par leur fougue et leur gaieté, ensuite le cœur des femmes par leur grâce irrésistible.»

Et Jean-Paul qui cherchait, lui, à expliquer cet enthousiasme, écrivait :

«L'ivresse de la France n'est point une ivresse accidentelle, mais un enthousiasme des hommes et du siècle s'appuyant mutuellement. Sans cela d'où viendrait la sympathie que les Français excitent partout ? Ils pourront tomber, dormir, s'affaisser, paraître éteints, mais pour reprendre un plus grand élan et s'élever plus haut.

« Nous devons attendre des Français beaucoup de vivacité, surtout dans le danger ; l'élan de la nécessité, c'est leur force. En quoi ils ressemblent aux femmes : bons enfants comme elles, ils sont extraordinairement tendres, rangés et humains quand ils sont gentils ; comme elles aussi, ils deviennent durs et cruels, lorsqu'ils sont mauvais.

« On peut hardiment prédire que, dans une guerre de liberté, s'il en éclate une, ils en remontreront à tous leurs ennemis en fait de bravoure. »

Mais cet enthousiasme pour la liberté représentée par la France, qu'on aurait peine à s'expliquer si l'on ne connaissait le cosmopolitisme

de l'esprit allemand, devait se ralentir en présence de l'exécution de Louis XVI et des violences de la Terreur. Peuple de penseurs, de spéculateurs philosophiques, les Allemands perdirent courage et désespérèrent de l'humanité, lorsqu'ils virent la liberté commettre les mêmes crimes que le despotisme. Wieland désavoua ses excès sanglants; Klopstock, rempli d'horreur, renvoya à la Convention le diplôme de citoyen français qui lui avait été octroyé par l'Assemblée Constituante, et l'histoire prête à Schiller l'affirmation suivante:

« La République française prendra fin aussi vite qu'elle a pris naissance. La constitution républicaine tournera à l'anarchie, et tôt ou tard, paraîtra un homme supérieur par la force et l'intelligence, qui aura la prétention d'être le maître non seulement de la France, mais peut-être encore d'une grande partie de l'Europe. »

L'Allemagne sentimentale, qui aime à voir marcher les choses d'un pas calme, tranquille et modéré, ne pardonna pas à la France d'avoir été ainsi trompée dans ses illusions, et voyant ses espérances déçues, elle se mit dès lors à anathématiser cette Révolution, qu'elle avait accueillie au début avec tant de chaleur.

II

Les émigrés, qui affluaient toujours de plus en plus, de l'autre côté du Rhin, qui plantèrent

un peu partout, mais surtout à Berlin, au château de Rheinsberg, à Hambourg, à Coblentz, leurs tentes vagabondes, étaient-ils pour cela mieux reçus? Les documents vont nous l'apprendre.

A Berlin, où existait toute une colonie de Français ayant conservé leur langue et leurs mœurs, l'accueil fut plus que froid envers les descendants des persécuteurs. Mais si, malgré cela, l'émigration s'y porta de préférence, c'est parce que Frédéric avait fait, en somme, de sa capitale une ville plus française qu'allemande. Au château de Rheinsberg, si les victimes de la Révolution reçurent du frère du grand Frédéric, ce prince Henri dont on connaît les sympathies pour la France, une généreuse hospitalité, les préférences furent pour les lettrés et les philosophes, bien plus que pour les batailleurs et les réactionnaires renforcés.

Donnant raison aux accusations des Allemands, les émigrés étaient loin de s'entendre: sur la terre étrangère, leurs dissentiments n'avaient fait que croître et embellir, et souvent le châtelain de Rheinsberg avait éprouvé les effets de leur irritabilité et de leur susceptibilité. Les choses les plus futiles amenaient entre eux des querelles que le point d'honneur éternisait; l'on peut voir, par les lignes suivantes, que le prince Henri ne se faisait pas faute de les rappeler à la raison. Il s'agit ici d'une brouille survenue entre Senac de Meilhan et Mme de Sabran: la lettre est adressée au premier et fait partie des pièces

inédites, publiées par M. de Lescure dans ses intéressantes études sur *l'Émigration française.*

« Vous qui réfléchissez, qui connaissez l'empire de l'opinion vous alimenteriez cette opinion qu'on a dans l'étranger, que les Français ne peuvent s'accorder. Vous donneriez des armes à tous ceux qui aiment à les décrier, et dans quel temps ! » Bon conseil que peu d'émigrés paraissent avoir suivi.

D'autre part, voici de quelle façon les juge Gœthe, qui a fait avec eux la fameuse campagne de France. — A Dusseldorf d'abord, où ils arrivaient en foule : « Je me suis trouvé avec eux à la galerie des tableaux, et leur vue m'a rappelé ce pauvre émigré qui se désolait tant parce que, en sortant de Glorieux avec le roi de Prusse, ils s'étaient mis en route sans manteau, par une pluie battante. » — A Cassel, il se plaint de ne pouvoir continuer son voyage, vu la précipitation que mettaient à fuir dans l'intérieur de l'Allemagne « les émigrés, ces hôtes non invités qui nous arrivaient en foule, et qui se conduisaient chez nous comme en pays conquis. » — Trois ans plus tard, à la petite cour d'Eisenach, encombrée, elle aussi, d'émigrés, Gœthe juge à nouveau de leur caractère par le fait suivant : « Quelques jours après mon arrivée, le comte du Manoir, sans contredit le plus sensé de tous, dont j'avais souvent admiré la droiture de caractère et la justesse de jugement, m'aborda d'un air joyeux, en me disant qu'il venait de lire, dans la *Gazette*

de Francfort, des nouvelles très favorables à sa cause. Je venais de lire le même journal, et je n'y avais trouvé que le récit d'événements très fâcheux. Il est vrai qu'il y avait un passage concernant les émigrés ; mais ce passage leur était tout à fait contraire. »

Gœthe, il est vrai, a l'honnêteté de faire observer que tous les émigrés n'étaient point ainsi ; car, autre part, il rend justice aux hommes marquants du parti modéré, qui, eux aussi, se trouvaient dans la triste nécessité de chercher un refuge en Allemagne : « Leurs manières décentes, leur douce résignation, leur louable désir de se procurer des moyens d'existence par un travail quelconque, nous prévinrent tous en leur faveur, et effacèrent la mauvaise impression que la masse des émigrés avait produite. Les noms de Mounier et de Camille Jordan suffiront pour expliquer ma pensée. »

Si l'on veut savoir, maintenant, ce que la nation, dans son ensemble, pensait de cette nouvelle espèce de réfugiés, il suffira d'ouvrir un pamphlet imprimé en 1815 : *le Miroir des Français pour les patriotes allemands*, l'auteur de cette plaquette n'ayant fait qu'exprimer publiquement l'opinion intime de ses concitoyens.

« Tout le monde aurait pu croire que ceux qui fuyaient devant les horreurs de cette infernale Révolution étaient la meilleure partie de la nation, mais ils s'éloignèrent plus à cause du danger qui menaçait leur personne et leur fortune, que

pour tout autre raison. Assurément, il y eut parmi eux, surtout chez les ecclésiastiques et les nobles de la province, beaucoup d'hommes d'honneur. Mais ils n'en ont pas moins les défauts propres à tous les Français; la prétention de mieux savoir toutes choses, la persuasion que rien n'est au dessus de leurs mœurs, et l'habitude de vouloir tout arranger à leur façon, même dans les maisons où ils sont reçus comme hôtes.

« La plupart des émigrants ont apporté avec eux, dans des proportions plus ou moins grandes, leur corruption nationale, ce qui a été pour l'Allemagne d'un fâcheux exemple. Les plus notables et les plus riches étaient complètement gangrenés au point de vue moral: nos grandes villes, qu'ils habitèrent de préférence, en savent quelque chose. On peut dire qu'ils ont occasionné au pays, en y détruisant le sentiment de l'innocence, surtout dans les classes élevées, plus de tort moral que les armées françaises. Celles-ci venaient en ennemies, semant l'effroi à leur approche; on se tenait à l'écart, et elles restaient peu de temps au même endroit. Les émigrants, au contraire, arrivèrent en amis, furent reçus dans les familles; et par leurs manières flatteuses, par leur aisance par leur insistance, par leur habileté à savoir donner à propos des conseils, à venir en aide, ils parvinrent à s'introduire dans l'intimité, et eurent ainsi l'occasion de propager leurs principes. Les conséquences furent rarement édifiantes pour ceux qui s'y laissèrent prendre, sans compter

que, la plupart du temps, les Français n'en avaient aucune reconnaissance. Beaucoup qui rentrèrent dans leur patrie après avoir modifié leurs idées, et revinrent comme soldats, ont drôlement remercié les Allemands de leur réception amicale. Presque tous furent des délateurs. ([1])

« D'ailleurs, ces émigrants ont donné maint éclaircissement sur le caractère et les sentiments de la nation française. Qui n'a pas vu avec quelle prodigieuse habileté ils savent, par leurs manières prévenantes et décentes, par leurs belles paroles, déguiser leurs mauvaises intentions, leur fausseté, leur perfidie ? Partout, assurément, il y a des hommes qui s'entendent à cela, mais, chez les Français, cette tache est nationale ; en général, il ne faut point se fier aux opinions d'un Français par la cocarde blanche ou tricolore qu'il porte, car on n'est point certain qu'il n'ait pas l'autre dans sa poche. . . . .

« Une observation qu'on a pu faire fréquemment avec les émigrés, c'est que, dans le malheur, le Français est meilleur et plus aimable, alors que, au contraire, lorsque la fortune lui sourit, il est habituellement insupportable, arrogant, vain, hautain. Et il en est ainsi de la nation dans son ensemble. Ce qui est bien une raison pour ne pas s'empresser de lui fournir une existence glorieuse.

« Le Français ne succombe pas facilement sous le poids du malheur, de la misère, des embarras,

(1) Le même fait se produisit du côté des Allemands pendant la guerre de 1870.

ou des fautes; rarement, il perd son extérieur doux et poli et son air de contentement. Là où d'autres se suicideraient, sa légèreté le soutient; sa flexibilité, sa souplesse, ses talents, lui viennent en aide. C'est alors que lui servent et sa connaissance de tout, quelque superficielle qu'elle soit, et son habileté à imiter ce qu'il a vu faire une fois, ne serait-ce qu'incidemment.

« C'est ainsi que, lorsque les ressources vinrent à manquer aux émigrés, cent moyens se présentèrent à eux pour se tirer d'affaire convenablement. Ils se gagnèrent bien des suffrages quand on les vit sans hésitation accepter des emplois inférieurs, qui pouvaient assurer leur existence. Nous en avons vu plusieurs, de famille noble, qui se firent ainsi cuisiniers, confiseurs, épiciers, médecins, maîtres de langues, maîtres de danse, peintres, tourneurs, cartonniers, etc. . . Si l'un de ces métiers ne convenait pas à leurs aptitudes, ils en choisissaient aussitôt un autre. S'ils n'étaient pas toujours estimables comme individus, on n'en doit pas moins avoir de la considération pour cette façon de procéder. Comme autrefois les Romains à l'égard des Grecs, on eût pu dire : Un Français affamé se met à tout. Beaucoup, par exemple, qui avaient pu s'introduire dans une famille et qui vivaient à ses dépens, n'eurent pas une conduite aussi noble, et s'imposèrent le plus qu'ils purent, mettant ainsi en pratique ce qu'on a dit depuis longtemps des leurs : Le premier jour qu'il se trouve dans une maison

étrangère, le Français est un hôte reconnaissant; le second jour, il trouve déjà beaucoup à observer et à améliorer, et le troisième jour, il aime bien qu'on lui abandonne la direction de la maison.»

«C'est ainsi que nous avons connu ces hommes lorsqu'ils furent chez nous; la fin de l'émigration ne fut pas glorieuse pour la plupart d'entre eux.»

J'ai cru devoir publier, à peu près dans son intégrité, ce document qui n'a jamais été traduit, parce qu'il résume tout ce que les Allemands ont pu dire et penser des émigrés durant les huit ou dix années que ceux-ci passèrent dans leur pays. Ces accusations de vanité, sottes prétentions, manque de sens moral, on les retrouve dans les lettres, dans les relations, dans les souvenirs de l'époque, mais si l'on veut tenir compte de l'éducation mondaine et superficielle du siècle dernier, on reconnaîtra que les émigrés rachetèrent bien des défauts par la vaillance avec laquelle la plupart se mirent à l'ouvrage.

Les Allemands en conviennent eux-mêmes: cette énergie dans le malheur a droit au respect, car elle provient, après tout, d'un bon naturel. Quant aux accusations de fausseté, de perfidie, ne sont-elles pas, elles aussi, le fait de l'époque bien plus qu'un apanage de la race française?

N'oublions pas non plus que, si les populations allemandes se montrèrent, souvent, fort peu sympathiques à l'égard des émigrés, cela tenait pour beaucoup à la façon dont ceux-ci avaient monté

les imaginations germaniques contre la République française, leur faisant accroire que, dès l'apparition de l'armée des princes, le pays se lèverait en masse, pour rétablir le roi? Enfin, il faut se souvenir que le peuple, qui eût fait cause commune avec les Mayençais, si les excès de la Révolution n'avaient coupé court au mouvement libéral germanique, ce peuple, de mœurs encore simples et souvent grossières, n'était point favorable à l'influence française du XVIII[e] siècle, subie par ses princes, mais repoussée par lui. Or, dans ces gentilshommes hautains, fats, arrogants et beaux esprits, il voyait justement les représentants d'une puissance néfaste pour son indépendance.

III

Reprenons l'autre côté de la question, c'est-à-dire les sympathies allemandes en faveur de la Révolution. Jamais ces sympathies n'ont été affirmées d'une façon aussi éloquente que dans les lettres parisiennes de Georges Forster, celui-là même qui accompagna Cook dans sa seconde expédition autour du monde et qui fut, certainement, un des esprits les plus éclairés de l'époque. Voyageur, naturaliste, linguiste, philosophe, Forster était déjà venu à Paris, où Buffon et Daubenton l'avaient accueilli avec empressement. Recherchant la renommée des grands centres intellectuels et passionné pour la liberté, il désirait

se fixer en France, le pays de ses rêves, et il fallut, certes, soit des devoirs bien impérieux, soit l'intérêt de sa famille, pour le contraindre à s'en éloigner. Il y revint en 1792 lorsque ses concitoyens mayençais l'envoyèrent à Paris pour solliciter leur réunion à la République française, et il y resta, on peut le dire, car il mourait deux ans après, assez pour voir tous ses biens confisqués. C'est durant le second séjour qu'il écrivit une série de lettres, dans lesquelles il apprécie les événements révolutionnaires avec une remarquable hauteur de vues.

Ayant observé la société sous toutes les formes que produisent les divers degrés de civilisation, Forster fut certainement celui qui sut le mieux définir la puissance de force motrice qui se cachait sous la dépravation française. Qu'on en juge par ces quelques lignes sur le Paris de la Révolution :

« Depuis longtemps, Paris a été la meilleure école pour acquérir la connaissance des hommes, mais il l'est, aujourd'hui, plus que jamais. Il ne faut que très peu de temps et quelques observations superficielles pour comprendre à Paris ce qu'ailleurs on ne découvrirait qu'avec peine dans une dizaine d'années. — Et non seulement l'esprit du présent, mais encore les présages de l'avenir se dévoilent ici.

« Paris est à la nouvelle République ce que Rome a été à l'empire des Césars : la tête énorme qui fait circuler le mouvement dans les provinces,

et vers laquelle tout mouvement se dirige. Comparativement à la population des deux pays, Londres a sept fois plus d'habitants que Paris ; cependant Londres n'a pas la dixième partie de l'influence en Angleterre que Paris exerce en France. »

Après avoir essayé de définir la Révolution et le gouvernement révolutionnaire qui poursuivra son cours, dit-il, « jusqu'à ce que sa force motrice soit usée,» Forster établit un parallèle fort juste entre Français et Allemands, à propos des injures, des insultes, que les deux nations semblent vouloir déverser l'une sur l'autre:

« Vous savez aussi bien que moi, mon ami, que si l'on donne le temps nécessaire à la légèreté française, et si l'on sait attendre l'heure de la réflexion, personne n'est plus équitable que le Français et plus porté à rendre justice aux autres, aux étrangers surtout Cette particularité de notre caractère national ([1]) ne s'est point perdue, au contraire, je crois pouvoir affirmer que nous avons fait des progrès de tolérance pendant les dernières guerres. Il ne faut pas vous inquiéter de la phraséologie de nos tribunes et de nos journaux, ce n'est que le style particulier adopté par la diplomatie moderne. Tant que les ennemis nous appelleront scélérats, fripons, malfaiteurs, athéistes et régicides, on entendra de notre côté un retentissement affreux de tyrans, monstres,

(1) Forster venait d'être reçu citoyen français.

brigands, esclaves, hommes abrutis. Mais les gens raisonnables, Dieu veuille qu'il y en ait beaucoup des deux côtés! savent fort bien ce qu'il faut penser de ces cris de guerre.

« Puis, il y a une différence importante entre les invectives qui s'élèvent des deux côtés. Chez nous, c'est une espèce d'explication, quelque chose qui jaillit d'une manière naïve de la plénitude du cœur. Ce n'est qu'une particularité de la langue, comme nos jurons, qui sont laids mais inoffensifs. Chez vous, au contraire, il y a dans ces locutions quelque chose d'âpre, de recherché, d'irrité.......... Les Français se sont sacrifiés, ou, ce qui revient au même, on les a sacrifiés pour le bien de l'humanité entière. Espérons que les autres nations de l'Europe profiteront de nos combats, de nos luttes, de notre martyre. Vos savants et vos penseurs ont beau s'échauffer pour vous prouver que nous aurions dû mieux faire. Eh! messieurs, nous avons fait ce qui était en notre pouvoir. « Alors, il eût mieux voulu ne pas commencer du tout. » Fort bien! mais cela ne dépendait pas de nous. »

Forster voit dans la Révolution l'œuvre de la Providence: elle doit, selon les plans divins, servir à l'éducation de l'humanité. L'Allemagne ayant déjà payé les frais de la Réforme, ainsi que l'Angleterre et la Hollande, toutes trois ayant acheté leur progrès moral et politique par un siècle rouge de sang, c'était à la France, à être, à son tour, ébranlée. Forster voudrait que ses

compatriotes comprissent la vraie situation du pays, au lieu de ne voir des événements qu'une image défigurée ; il reconnaît toutefois que cela est fort difficile, le séjour de Paris pouvant, seul, donner une connaissance exacte de l'état des choses. « Je ne nous cacherai pas, » dit-il, « qu'une meilleure entente de notre Révolution me semblerait être un bienfait pour l'Allemagne, je dirai même pour l'humanité entière. »

Notre auteur voudrait surtout pouvoir expliquer aux Allemands l'opinion publique, cette force nouvelle qui est « à la fois, l'âme et l'instrument de la Révolution, » et il cherche à démontrer qu'une des plus puissantes conséquences de l'état actuel aura été de donner le coup mortel à la cupidité, à l'amour du gain, à l'avarice.

« La simplicité des mœurs, l'abolition du luxe, — même des cuillers d'argent, — les modes nouvelles qui réduisent le costume au strict nécessaire, le désir enthousiaste de l'égalité, le soupçon que toute distinction fait naître, — tous ces changements, créés par la force des événements et sanctifiés par l'opinion publique, ont produit la plus grande indifférence pour l'argent et la propriété en général, — une indifference qui, plus que tous les décrets, fait disparaître la disproportion des fortunes, et leur donne une liberté d'esprit dont on ne se fait pas d'idée à l'étranger. »

Forster défend également la phraséologie révolutionnaire contre les attaques de ses concitoyens

allemands. Il fait même, à ce propos, quelques réflexions assez justes.

« Que la République subsiste et que notre nom soit oublié, » telle est la devise souvent répétée de nos représentants du peuple. En Allemagne on rit de ces discours, qu'on prend pour de vaines déclamations, pour des phrases qui servent à cacher des cœurs froids et des têtes vides. Je vous avouerai qu'une certaine exagération dans les mots, une certaine exaltation du langage, et le plaisir de s'entendre parler sont particuliers aux Français, et je ne chercherai pas à nier les suites pernicieuses de cette excitation bruyante et de cette vivacité bavarde. Mais si j'ajoute encore, que, pour trouver, chez nous, le chemin du cœur, il faut presque toujours passer par la tête, — ce qui empêche la plupart des choses d'arriver jusqu'au cœur, — je vous demanderai, en revanche, de reconnaître que la tête du Français est d'une grande activité, prête à saisir les idées et à les approfondir. »

On a déjà vu en quels termes Forster reconnaissait la puissance de Paris, mais comme il revient à plusieurs reprises, sur ce sujet, on ne lira pas sans intérêt le tableau suivant du Paris révolutionnaire :

« Paris sent, pense et jouit pour la France entière. Paris est le centre de tout mouvement intellectuel, non seulement à cause de sa population et de sa grandeur, mais surtout parce que le mouvement du commerce, la circulation

des idées, des hommes, même, est insignifiante dans toutes les autres parties de la France... Paris est le foyer de la perfection, l'orgueil du peuple, l'étoile polaire de la République. C'est ici seulement que se trouvent le mouvement, la vie, les nouveautés, l'esprit d'invention, les lumières et les connaissances.... Tout se réunit ici pour se répandre, ensuite, dans les provinces. Il y a un siècle que Paris dicte les lois de la mode et du bon goût. La France se soumet à ses lois comme à des ordres divins, et sans que nous l'ayons demandé, l'Europe entière suit cet exemple. De nos jours encore, cette autorité est respectée au delà des frontières, comme tous nos journaux de modes le prouvent. Mais, sur le territoire de la France, Paris exerce à présent une domination bien plus sérieuse par la force de l'opinion publique....

« A Paris, l'intelligence du peuple est beaucoup plus fine, plus pénétrante, que dans aucune autre partie de la France; le commerce avec des gens instruits et l'habitude infiniment développée de saisir au spectacle toutes les finesses de l'esprit, toutes les délicatesses du sentiment l'ont portée à un degré de culture qu'il faut avoir vu pour le croire possible. Aujourd'hui, c'est-à-dire après cinq ans de révolution, la différence entre Paris et les provinces est encore plus sensible. Le matin, on voit les revendeuses, assises dans la rue, leur chaufferette sous les pieds, lire les gazettes, et, le soir, dans les assemblées du peuple

ou dans les séances des sections, on entend des porteurs d'eau, des décrotteurs, des charretiers parler des affaires politiques avec un aplomb qui ne peut prendre naissance que dans la justesse des idées. Le nombre restreint de ces idées conduit peut-être à des jugements restreints et bornés; mais des intelligences, cultivées par le concours de Molière, de Regnard, de Destouches, de Marivaux, de Racine, de Corneille et de Voltaire, sauront toujours, sinon trouver la vérité, du moins la comprendre quand elle leur est indiquée par d'autres. »

Comme tous les Allemands qui ont servi à Paris la cause de la Révolution, Forster était un idéaliste. Écrites au milieu de la fièvre révolutionnaire, ses lettres ont une passion, une chaleur de conviction qui montre de quelle façon certains démocrates d'outre-Rhin comprenaient le mouvement de 1789, et quelle puissante idée ils se faisaient de Paris. Pour eux, c'était le monde de la pensée nouvelle, au même degré que, pour leurs ancêtres, il avait été la ville de tous les plaisirs et de toutes les élégances.

Mais les lettres du savant philosophe, de l'ancien président de l'Université de Mayence, ont encore une importance capitale, au point de vue documentaire, parce qu'elles montrent les divergences d'opinion qui existaient sur le compte de la Révolution, entre les Allemands partisans des idées nouvelles, restés en Allemagne et ceux qui habitaient Paris.

IV.

Les événements de 1789, loin de ralentir les voyages, amenèrent au contraire, pendant quelque temps, un flot de visiteurs, désireux de voir par eux-mêmes les effets d'une révolution qui devait changer la face des affaires. Ceux qui vinrent appartenaient, pour la plupart, aux partisans des idées nouvelles, ou étaient, du moins, des observateurs, des savants, curieux d'assister à cet enfantement d'un monde. Les autres, les partisans de l'ancien régime, déconseillés par les émigrés, par les bruits sinistres qui couraient partout, se gardèrent bien d'apparaître dans cette fournaise révolutionnaire, où Trenck, Adam Lux, Anacharsis Clootz devaient laisser leur tête.

Pendant deux ans, l'affluence des voyageurs allemands fut énorme ; mentionner tous ceux qui y vinrent équivaudrait à une nomenclature. Les volumes écrits sur cette période sont également nombreux, presque tous au point de vue politique, beaucoup ornés d'un bonnet phrygien ou d'une légende révolutionaire quelconque, imprimée en rouge. Comme titre, ils ne portent plus : *Mémoires* ou *Récits de voyage*, mais bien : *Le nouveau Paris*, *Chez les nouveaux Francs*, *Mes souvenirs de la Révolution*, *Paris régénéré*. Campe, le célèbre pédagogue qui a publié tant de volumes à l'usage de la jeunesse allemande, Ludwig von Hess, J.-G. Fisch qui a surtout visité les

provinces du Midi, Guillaume et Alexandre de Humboldt sont les principaux voyageurs de cette première période de la Révolution.

Souvent leurs séjours ne sont que de rapides passages; l'état dans lequel se trouvait alors la France ne permettant pas un bien long établissement. Mais, dès que la tranquillité renaît, dès que le pays respire plus librement, beaucoup comme Humboldt, reviennent à Paris, la vraie patrie de leur pensée, de leurs travaux, de leurs études. Accueillis avec faveur, les Allemands suivent les cours publics, se lient avec les savants, se prêtent aux mœurs et aux idées du jour.

Un autre voyageur de ces années troublées, mais dans des circonstances absolument particulières, fut Gœthe. Ce n'est, à proprement parler, ni comme ami ni comme ennemi, que l'auteur de *Werther* vint en France: son but, quoiqu'il figurât dans les rangs de la fameuse armée qui devait châtier Paris et rétablir Louis XVI sur le trône, était, avant tout, de rechercher des impressions littéraires et historiques, en assistant aux victoires de l'expédition.

En fait, il y a de tout dans son récit: *Ma campagne de France en* 1792. Si on l'en croit, la haine et le mépris à l'égard des révolutionnaires, dont le duc de Brunswick s'était fait l'interprète dans son célèbre manifeste, était grand parmi les Allemands qui entraient en France, et les gens du peuple, en Allemagne même,

n'auraient eu que bien peu de sympathie pour les Français ne pouvant offrir en paiement que des assignats.

Mais Gœthe ne nous dit pas si cette haine et ce mépris persistèrent lorsque « les Français, sachant jusqu'à quel point les Allemands manquaient de vivres, leur en firent passer comme s'ils eussent été leurs camarades, y joignant des imprimés qui exposaient, en français et en allemand, tous les avantages de la liberté et de l'égalité. » Il reconnaît toutefois que cette amicale hospitalité, cette tentative de fraterniser et la façon dont l'armée républicaine observa religieusement la trêve, sont autant de choses à l'honneur des Français.

Mais laissons de côté ces considérations politiques, et recherchons plutôt parmi les impressions de Gœthe celles qui ont un caractère idyllique.

Quoique la partie du territoire français sur laquelle il se trouvait fût, alors surtout, peu favorisée de la nature, le grand poète avait été frappé de l'aspect d'aisance présenté par le pays. Voici une description tout à fait pastorale « de l'intérieur si idylliquement homérique » — ce sont les propres termes de l'écrivain, — « des demeures champêtres de la France. »

« Arrivé à la porte de la maison où je devais loger, dit-il, j'entrai immédiatement dans une grande pièce, pavée en briques, et où je vis pétiller un bon feu. Saluant d'abord les maîtres de la maison, j'allai m'asseoir dans un coin de

la cheminée, autour de laquelle les divers membres de la famille formaient un cercle, qui ne tarda pas à s'élargir pour faire place à mes compagnons. Au-dessus du feu pendait une grande marmite de fonte, dans laquelle bouillait le mets national appelé *pot-au-feu*, et j'en suivis les apprêts avec beaucoup d'intérêt. Le bœuf était déjà presque cuit, lorsqu'on mit dans la marmite des carottes, des navets, des poireaux, des choux et autres légumes semblables. Pendant que tous ces ingrédients cuisaient à petit feu, j'admirais le sage ordre architectonique dans lequel on avait placé l'évier, le buffet, le dressoir, etc.

« La maîtresse de la maison restait tranquillement assise auprès du feu, tenant un petit garçon sur ses genoux ; deux autres enfants se pressaient autour d'elle, tandis qu'une jeune servante, ou sœur de mes hôtes, mettait le couvert et posait sur la table une grande terrine remplie de petites tranches de pain blanc. Elle y versa le bouillon de la marmite et nous engagea à venir manger la soupe. Les légumes et la viande complétèrent ce dîner si simple, et dont tout le monde, cependant, pouvait se trouver très heureux. »

Après avoir noté les honnêtes traditions de famille qui lui paraissent devoir règner partout, Gœthe, alors qu'il se trouve logé à Arlon, fait l'éloge des petits bourgeois et des petites villes de province.

« Malgré tant de calamités diverses qui pesaient sur tout le monde, nos hôtes parlaient et

agissaient avec une dignité calme et bienveillante, dont j'avais déjà remarqué le reflet dans les drames français qui peignent la vie bourgeoise. Notre Allemagne n'offre aucun exemple d'une pareille manière d'être et de sentir. La *pétite ville* française peut être ridicule, cela est possible; mais il est certain que les habitants d'une petite ville allemande sont absurdes. » Il faut remercier Gœthe d'avoir vengé la vie de province française des attaques qui, à cette époque déjà, étaient si souvent portées contre elle. A côté de certaines petitesses inhérentes au milieu, et malgré les circonstances défavorables dans lesquelles il se présentait, le poète avait su voir la dignité, l'affabilité et surtout le respect familial des classes bourgeoises.

Gœthe était aussi un gourmand: lorsqu'il entra dans Verdun, son « premier soin fut de visiter les célèbres boutiques de confiseurs, » et d'envoyer à ses amies des liqueurs et des bonbons, afin de leur prouver, dit-il, « que nous nous trouvions dans un pays où l'esprit et les douceurs ne manquent jamais. »

Plus loin, lorsqu'il parle de la brillante réception que la ville de Verdun fit au roi de Prusse, il dit que les officiers ne purent se lasser de vanter l'amabilité, les grâces et les bonnes manières des jeunes filles de la ville qui étaient venues haranguer Sa Majesté. Nouvelle preuve que les Allemands surent toujours reconnaître le charme des Françaises.

Gœthe achetant quelques objets dans une boutique à Longwy n'observe-t-il pas, lui-même, qu'il fut servi par deux femmes, la mère et la fille, « aussi jolies et aussi gracieuses l'une que l'autre, en sorte qu'il se garda bien de marchander et se montra aussi poli que peut l'être un Allemand sans tournure » (*sic*).

Mais si les jolies femmes rencontrées sur le passage occupent une certaine place dans ce récit, l'anecdote la plus curieuse, la plus typique, est, à coup sûr, la suivante. Laissons l'auteur la raconter lui-même :

« Parmi nos compagnons d'infortune, se trouvaient deux jeunes gens de quatorze à quinze ans, mis en réquisition avec les quatre chevaux qui avaient amené ma chaise de poste. Forcés de partager notre misère, ils étaient tristes et désolés ; et comme j'étais la cause innocente de leur douleur, je leur offris la moitié du pain de munition que je venais d'acheter à nos soldats. A ma grande surprise, ils n'en voulurent point, la faim leur paraissant préférable à une pareille nourriture. Je leur demandai ce qu'ils mangeaient chez eux ; l'aîné me répondit aussitôt :

« — Du bon pain, de la bonne soupe, de la bonne viande, de la bonne bière. »

« Or, comme chez eux tout était bon et que chez nous tout était mauvais, je ne fus nullement étonné, lorsqu'on m'apprit qu'ils s'étaient évadés, en nous abandonnant leurs chevaux. Cet incident acheva de me prouver que les mots

pain blanc, pain noir, sont un véritable *Schibolet* entre les Allemands et les Français. » — Sans rechercher si, à cette époque, tous les paysans de France mangeaient du pain blanc, il n'en est pas moins intéressant de voir Gœthe porter la question de la nationalité sur le terrain de la nourriture. Que de fois, en effet, toutes les luttes sociales ou politiques se sont-elles résumées dans la conquête du pain blanc !

Beaucoup d'Allemands vinrent en France à l'époque du Directoire; ceux qui ont laissé sur le Paris d'alors les descriptions les plus intéressantes, les plus originales, sont le chanoine Meyer et le célèbre poète Ernst-Moritz Arndt, l'un pendant l'hiver de 1798, l'autre au printemps et pendant l'été de 1799. Aujourd'hui encore, leurs *Fragments sur Paris* sont fort recherchés, mais comme ils nous dépeignent, en somme, les mêmes choses et les mêmes mœurs, observées de la même façon, nous nous contenterons d'analyser le récit du second.

Arndt venait d'Italie, et ses impressions sont d'autant plus précieuses à recueillir qu'on sait combien il devait se montrer, par la suite, antifrançais. Il nous apprend, tout d'abord, qu'il se fit passer pour Suédois, personne à l'en croire, ne pouvant voyager comme Allemand, vu que ce nom n'est pas en odeur de sainteté. « Nous raisonnons trop,» dit-il; « le Français veut causer seulement, et toucher à tout légèrement; une conversation judicieuse *à l'allemande* est pour lui un supplice. Il parle de la nouvelle victoire,

du dernier accident ou de la pièce du jour avec la même légèreté. Malheur à nous si nous l'entretenons plus longtemps que quelques minutes, sans un intermède quelconque! »

Arndt, qui consacre un chapitre de son volume à la police; qui ne comprend pas que la Révolution, après avoir détruit tout le système de la monarchie, ait conservé justement son institution la plus mauvaise, nous fait connaître les différentes formalités que les voyageurs, ceux des départements comme ceux des pays étrangers, devaient alors remplir. « Le lendemain de mon arrivée, » dit-il, « j'allai à la municipalité de mon arrondissement, où mon passeport suédois fut signé par plusieurs employés. De là, il fut envoyé au bureau central de la police, place Vendôme, où je dus courir encore de côté et d'autre. Un employé intelligent, avec lequel je parlai longtemps de l'Italie, m'objecta en riant, à la vue du mot: *sujet suédois, — ah, citoyen, vous êtes donc des esclaves des rois?* » Je lui répondis que je considérais mon pays comme plus libre que le sien, que mon roi était le premier citoyen d'une nation libre, gouvernée par les lois qu'il respectait. Là-dessus il me dit, alors, sur un ton doux: « *Ne vous emportez pas, citoyen, vous êtes sujet et nous sommes assujettis.* » Je dus me rendre ensuite au Bureau central des municipalités, où l'on me mit un nouveau visa, avec l'autorisation de séjourner durant un mois. Ce temps écoulé, on me prit mon passeport, et il me fallut aller chercher

un certificat à l'ambassade de Suède, en échange duquel j'obtins une carte de sûreté. » — On le voit, cela n'était pas d'une excessive commodité pour les étrangers. Arndt, toutefois, rend hommage à la politesse et à la parfaite urbanité des fonctionnaires de la police.

Notre historien-poète a le plus grand respect pour la grandeur morale de la capitale. « Prononcer seulement le nom de Paris, » dit-il, « c'est comme si l'on disait le monde entier, c'est même plus, car le monde est devenu bien petit avec la piété chrétienne qui lui a pris toute sa vie, tandis qu'à Paris, mille mondes, mille images vivantes, s'agitent, sans compter cette succession d'événements qui, vrais ou faux, se produisent journellement. » Aussi, ne se contente-t-il pas de décrire les monuments, et les promenades, de faire connaître les principaux personnages, d'exposer la situation politique; il entre encore dans une foule de détails curieux qui font de ses fragments le véritable Maxime Ducamp de l'époque. Promeneur, observateur, liseur, en un mot flâneur dans toute l'acception du mot, Arndt étudie la rue, avec ses incidents quotidiens et ses figures multiples. C'est ainsi, qu'en passant rue du Mail, il remarque l'affiche suivante:

Au témple du Goût. Raison, cordonnier, fait toutes espèces de souliers et de bottines, envoie à Paris et dans les départements. — Et tout aussitôt, il lui faut savoir quel genre de souliers et de bottines on peut bien faire dans ce temple

du *Bon Goût*. Cela l'intrigue même tellement qu'il n'a pas la patience d'attendre jusqu'au moment où l'achat d'une paire nouvelle deviendra pour lui une nécessité, il va donc se faire prendre mesure, sans plus tarder, par le prêtre du Temple de la Cordonnerie. Conclusion: au bout de deux jours, les souliers neufs se déchirèrent en plein sur le pied, trois semaines après, le cuir des bottes était criblé de trous.

Ne faut-il pas toujours payer son apprentissage de la vie parisienne? Du reste, Arndt s'empresse de dire qu'il ne jugera pas du caractère des Français par cette filouterie, non seulement parce qu'il les aime trop pour cela, mais encore parce que chose pareille lui est rarement arrivée. Félicitons-le, sans, toutefois, trop le remercier; car il profite de la mauvaise qualité des cuirs du *temple du Goût* pour nous servir toute une théorie sur ce qu'il prétend être un des défauts particuliers à la race française. Écoutons-le:

«Les enseignes pendues aux maisons, les affiches collées aux murs, en un mot les annonces et les inscriptions de toutes sortes, sont bien essentiellement françaises, et l'on pourrait, non sans raison, appeler la nation dans son ensemble une vaste affiche. Je ne dis point cela dans une intention ironique. Le Français a eu, de tout temps, l'intelligence tournée vers les choses extérieures; il a toujours possédé le sens de la représentation. Sans remonter aux anciens Gaulois, au moyen âge, ses tournois, ses festins, ses danses, ne

dépassaient-ils pas en éclat, en magnificence, ceux de tous les autres barbares? Cette vivacité d'esprit, dont il fait preuve dans le plaisir comme dans la vie publique, ne s'est jamais perdue chez lui malgré les oppressions du siècle dernier.

« Qu'on examine avec un œil sévère les œuvres d'art des Français, leurs tableaux, leurs sculptures, leurs pièces de théâtre, et ce qu'ils appellent des *poésies*, l'on verra que tout est calculé pour les yeux et les sens, bien plus que pour l'âme et la pensée. En un mot, toute leur vie est une affiche, une représentation, une exposition. Si on leur ôtait cela, on leur enlèverait l'élément même de leur existence, ils ne pourraient plus être ce qu'ils sont.

« Les choses risibles et plaisantes qui frappent un étranger ne les inquiètent pas: ils se trouveraient risibles eux-mêmes s'ils n'étaient pas ainsi, parce qu'ils sortiraient de leur caractère. L'Allemand rit de bon cœur, lorsqu'il voit affiché sur un misérable cabaret du faubourg Montmartre ou Saint-Antoine: *Hôtel de l'Univers, Grande maison de Péquin;* il rit encore lorsqu'il lit à la devanture d'une petite fruiterie, où l'on vend du poivre et des allumettes, qu'on peut demander épices et parfums des deux Indes, mais il ne rira plus quand il se traduira pour lui le texte français. Avec sa langue sévère et concise cela lui produit l'effet d'une mauvaise plaisanterie, car l'Allemand, qui se méfie de ses paroles, préfère en dire moins que plus.

« Est-ce que tout dans la vie du Français n'est pas calculé pour qu'il puisse paraître sous son plus beau jour? Est-ce qu'il ne veut pas plaire à tout le monde, et surtout déplaire le moins possible? Avec des personnes qui ne seront pas de son avis, l'Allemand se montrera facilement grossier, impoli, pour le moins déplaisant, parce qu'il n'est pas porté, par son caractère, à se servir de paroles qui dépassent de beaucoup ce qu'il ressent. Le Français, au contraire, parle d'une façon agréable avec tout le monde, mais il ne faut pas vouloir chercher au-delà. On sait ici à quoi s'en tenir sur ce sujet; aussi ne regarde-t-on pas comme un blagueur celui qui, en société, se laisse aller à dire des flatteries. Celui qui est toujours en représentation s'habitue facilement à exagérer, de même que le poète ou l'acteur, s'il ne prend pas garde à rester un peu dans les conditions de la vie ordinaire, finit par sortir tout à fait de ce monde. »

Quelque intéressantes que soient ces digressions philosophiques sur le besoin de paraître et de grossir les choses, qui est, en effet, un des côtés particuliers du caractère français, ne pourrait-on pas adresser à Arndt un reproche à peu près analogue? En tout cas, il faut avoir l'esprit foncièrement allemand pour, d'une paire de bottes, coupée au bout de deux jours, tirer des conséquences aussi générales.

Du reste, notre poète ne plane pas longtemps dans les régions éthérées de la philosophie. Il

descend à nouveau dans la rue, où son regard est tout aussitôt arrêté par les garçons et les filles qui, aux abords des passages, distribuent des prospectus de médecins spécialistes. Ce qui surpasse son imagination, c'est que des dames du monde, qui, jamais, ne se trouveront en situation de recourir à un tel traitement, prennent ces papiers sans rougir et les parcourent de même. « Une Allemande, » ajoute-t-il, « repousserait du pied et de la main prospectus et distributeur. Ainsi se montrent les plus petites différences entre les mœurs et le caractère des peuples. » Arndt est-il bien sûr de ne s'être pas trompé? En 1799, pas plus qu'en 1886, je ne vois *une femme du monde* lisant un prospectus de cette espèce. Qui veut trop prouver ne prouve rien. C'est en voulant tirer de telles futilités des conclusions d'un esprit général, que les Allemands se font souvent tourner en ridicule.

Cueillons encore, par-ci par-là, quelques appréciations sur les repas, les mœurs bourgeoises, les hôtels.

« On peut vivre à Paris, » dit Arndt, « en dépensant peu ou beaucoup, suivant ses besoins et le but que l'on poursuit. Dans les bonnes années comme celle-ci, — et il y a longtemps que la France n'en avait eu de pareille, — tout abonde, tout se trouve facilement. Si la viande est chère, elle ne l'est pas plus qu'à Leipzig ou à Francfort, mais tout le reste est d'un bon marché qu'on ne rencontre nulle autre part : tel est

le cas pour les fruits et les légumes dont, sans exagération, vivent les trois quarts des habitants. L'abondance pour tout ce qui sert à l'alimentation ou à la gourmandise humaine est, ici, telle que les risibles descriptions des Anglais et des Allemands au sujet de l'aridité des environs de Paris m'ont paru encore plus ridicules. Ne se sont-ils pas avisés dans leur sot patriotisme — qui, en fait, n'est pas du patriotisme — de convertir ceux-ci en un désert de sable, assurément parce que la haine et la partialité leur ont mis du sable dans les yeux. Puis Arndt passe aux cafés et nous apprend que dans la plupart, sauf dans quelques-uns encore, qui, sans doute, se trouvent trop distingués pour cela, on débite de la bière, et qu'il s'en consomme beaucoup. L'emploi du tabac à fumer allemand qui était devenu tout à fait du commun, pendant les dernières guerres, revient à la mode; et ce n'est plus seulement dans la bouche des soldats que l'on voit les têtes de pipes, en écume ou en bois, montées en argent, à la manière allemande. Il nous fait connaître le prix des consommations, les heures et la carte des repas, la vie d'un habitué de café, les raffinements (*sic*) auxquels les limonadiers ont recours pour attirer la clientèle. Tous ces coins de la vie de Paris sont étudiés sur le vif, et non d'après des documents déjà existants.

Si l'on sait s'arranger, nous dit-il encore, on peut faire pour 2 ou 3 francs un excellent repas

qui coûterait de 5 à 6 à une table plus élégante. mais il n'en est pas de même partout. Suivent alors de très intéressants détails sur la vie bourgeoise de l'époque.

« Le bon bourgeois, qui ne peut pas encore faire le grand seigneur, prend son repas, de l'après-midi, entre 2 et 3 heures, souvent aussi entre 1 et 2. Il s'occupe de tout lui-même, pendant que sa femme se repose sur un canapé, s'évente, va à la promenade et au théâtre, les enfants étant en pension, quelque part, à la campagne. En un mot, il se produit ici, ce qu'Hérodote disait des mœurs égyptiennes, en les comparant aux mœurs grecques: Les femmes ont fait un échange avec les hommes, elles sont toujours dehors, tandis que ceux-ci s'occupent des soins du ménage. » Mais ceci n'est vrai que dans une certaine mesure. Les Parisiennes, en général, semblent ne devoir rien faire que lire des romans, coucher aux côtés d'un homme et avoir des enfants. Les femmes d'une certaine condition sont, suivant l'habitude, déchargées de la plupart de leurs devoirs, mais dans la bourgeoisie travailleuse et commerçante, où il n'en est pas ainsi, on est frappé de leur incapacité. Le mari va au marché avec un panier et un filet, s'occupe également des repas, aide à nettoyer la maison, puis vaque à ses affaires, et tandis que, toute la journée, il se donne un mal énorme, sa paresseuse moitié, rongée par l'ennui, conspire souvent contre sa fortune et son honneur. Et que trouve le mari en ren-

trant chez lui? — Pas même un peu de gaieté. — Sa compagne, ou du moins, celle qui devrait l'être, est sombre et lasse, tant qu'elle est renfermée entre les quatre murs de son appartement. Elle ne s'égaye que lorsqu'elle voit arriver l'heure du théâtre et des promenades, rentre tard au domicile conjugal, fatiguée et d'humeur chagrine, recevant, pour ainsi dire, par grâce, le malheureux patient dans son lit. »

Enlevons à ce tableau quelques exagérations, quelques parties poussées trop au noir, et nous aurons, assurément, une description assez exacte de certains intérieurs bourgeois à l'époque du Directoire. Je dis: certains, pour ne pas tomber dans le défaut de l'écrivain allemand; car de tout temps, aujourd'hui aussi bien qu'autrefois, il s'est rencontré des ménages où la femme, soit par incapacité, soit par paresse naturelle, laisse à l'homme le soin de tout.

Arndt s'étend longuement sur les particularités de la vie et des mœurs. Que de choses encore, observées par lui à travers les rues grouillantes de Paris; et le bureau des objets perdus, et les cocardes aux chapeaux, et les maisons de jeu, et les filles publiques et les mendiants!

Au lendemain des révolutions qui, comme celle de 1789, renversent les fortunes les mieux assises, il n'est pas rare de voir la mendicité revêtir les formes les plus diverses et les plus bizarres. Arndt fait défiler devant nous quelques types amusants. Tantôt c'est un bonhomme sordide placé

contre une misérable échoppe, qui lui offre une rareté... le dernier portrait de la reine Christine de Suède — il en a vendu un 45 fr. au roi Gustave, — et messieurs les Suédois lui ont acheté tous ses trésors; tantôt, c'est un dentiste qui, sur la place publique, parie trois louis de s'arracher une dent avec un pistolet, sans se faire sauter la cervelle; une autre fois, enfin, c'est un individu hâve et hagard, qui l'aborde, en lui disant: Ayez pitié, Monsieur, d'un pauvre auteur qui ne peut pas trouver éditeur.

En même temps, dit Arndt, le malheureux sortait un grand in-folio sur lequel se trouvait écrit: *Histoire du gouvernement, des mœurs, de la religion, des arts et des sciences chez les anciens Egyptiens* et aussitôt après, il me montrait un autre titre: *État des sciences et des arts sous les Romains*, tout en me racontant qu'il avait trouvé éditeur pour 20,000 fr., lorsque la Révolution survint et fit perdre, au libraire la tête, à lui l'espérance. J'étais fort embarrassé ne sachant décemment quoi donner à un pareil homme, et je lui rendais ses titres, lorsqu'il me regarda d'une façon lamentable, tout en me disant: *Et vous ne me donnez rien là-dessus*, ce qui, finalement, me coûta un thaler. »

A l'époque du séjour d'Arndt, maisons de jeu et filles publiques avaient pris un développement considérable. « Les cavernes où l'on joue, » dit notre auteur, « n'ont d'abord nullement l'apparence de ce qu'elles sont en réalité. Ce sont

tantôt des caves dans des rues éloignées, où l'on trouve du vin, gâteaux, toutes espèces de brochures et de feuilles interdites; tantôt des cafés convenables ou des boutiques de limonadiers, tantôt enfin des repaires ignorés ou filles et souteneurs masqués savent attirer jeunes gens et vieillards. Et il raconte plusieurs histoires sur la façon dont on s'entendait alors à plumer les pigeons, histoires qu'on retrouve encore de temps à autre dans les faits divers des journaux ou qui figurent en bonne place dans les romans, genre Mystères du Palais Royal.

Sur les filles, Arndt s'étend longuement, et s'il n'y a rien de bien neuf dans ce qu'il dit à leur sujet, on y trouve cependant quelques faits piquants, racontés surtout avec un sans gêne, une crudité, essentiellement germaniques.

Parlant des nymphes en léger costume de linon qui peuplaient, comme on sait, le Palais-Royal et ses environs, il nous apprend que: « Souvent les promeneurs se permettaient en paroles et même avec la main, des choses qui, si je les racontais, feraient rougir tout le monde. Et cela, au milieu de mille lumières et de dix mille yeux. Plus d'une fois, des polissons ou des militaires allèrent jusqu'à toucher le corps des filles d'une façon indécente, déchirant leur robe au sein ou la relevant au vol par derrière, tout en criant: *Voilà un b... c..* Les filles se retournaient furieuses et les spectateurs riaient. » Dans les rues et les places mal éclairées, on voyait pire encore, si

bien que, dit Arndt, lorsqu'on revenait le soir d'un théâtre ou d'un jardin éloigné, c'était, pour rentrer chez soi, un véritable combat. « Tout cela se jetait à votre cou, sans crier gare, vous prenait les mains, vous caressait, vous tirait, se pendait à vos pans d'habit, vous suppliait, se plaignait et vous promettait tant de choses, qu'une pierre, elle-même, eût fini par se laisser attendrir, *mais pas un Allemand*, comme une de ces demi-castors me le dit une fois. Tout cela ne suffisait-il pas, alors elles avaient recours à toutes les indécences, montraient leur poitrine nue et vous disaient : « Ne suis-je pas jeune et fraîche ? » En voyant cela, je pensais aux harengs frais qui sont salés à Bergen, en Norwège. »

Durant ses trois mois de séjour, Arndt a tout vu, tout visité, non seulement les maisons patentées, mais encore celles qui, sous différents noms, ne sont que des temples élevés à Vénus Pandemos. Il dit même qu'il faut, souvent, ranger parmi ces derniers les établissements qui portent pour enseigne : *Pension de jeunes filles*, et qui quelquefois, en effet, servent à l'éducation de jeunes filles. « Les Parisiens mettent rarement leurs filles dans les institutions de la capitale ; ils les envoient à la campagne ou dans une petite ville, bon marché, s'ils ne peuvent pas les garder auprès d'eux. Les bons provinciaux, au contraire, qui pensent que le savoir et l'éducation ne se peuvent trouver qu'à Paris, font l'impossible pour envoyer leurs filles, — lorsqu'ils

veulent leur donner une éducation soignée — dans quelque établissement de ce genre dont la renommée est venue jusqu'à eux. Et, en fait, on les éduque complétement à la parisienne, si bien que, lorsqu'elles reviennent, les parents peuvent voir en elles des échantillons accomplis des bonnes manières et de l'élégance. Quelle chose de peu d'importance ici ce que dans les petites villes on appelle *innocence* et *modestie!* Une jeune fille qui est restée quelques mois, seulement, dans la capitale doit rougir de pouvoir encore rougir! »

Et Arndt, qui ne veut pas faire de morale, conclut en disant que, s'il n'y avait plus de filles, Paris deviendrait, pour les jeunes gens, plus ennuyeux qu'un enfer. Aussi ne partage-t-il point la manière de voir de cet écrivain qui disait que fermer les maisons de jeu et chasser les filles étaient choses fort simples, « à moins que le gouvernement ne veuille avoir une nouvelle Révolution, peut-être la plus sanglante de toutes. Le Parisien crie: *des Femmes et des Spectacles!* comme le Romain: *Panem et Circenses!* Qu'y peut-on? »

Ces études si colorées, si vivantes, sont suivies d'une description non moins précise des principales artères de la grande cité; Palais-Royal, Champs-Élysées, Tuileries, boulevards, défilent avec tous leurs spectacles, clubs, salles de concert, magasins, cafés, restaurants, boutiques, dans un style agréable et bien fait pour donner aux

Allemands de l'époque le désir de visiter la grande cité, devenue à nouveau un lieu de plaisir et de débauches. Arndt, qui s'étonne encore des futilités et des nouvelles galantes dont certains journaux sont remplis; Arndt qui prend la défense des hôtels de France contre l'accusation de saleté que les Allemands ont si souvent portée à leur égard, aimait Paris. Plus d'une fois même, dans ce livre que je viens d'analyser, il ne cache point son admiration pour la civilisation française, et cela malgré les petits ennuis — arrestation et descente de police, — si fréquents aux époques troublées, dont il fut victime pendant son séjour.

Voici, entre autres, ce qu'il dit au sujet de l'amabilité des gens de Paris, dont les mille petites complaisances sont, pour les Allemands, chose inconnue.

« Quand on ne comprend pas la langue, on est très sensible à mille petites attentions qui, souvent, nous aident à saisir le sens des choses. Nous nous moquons généralement de l'étranger qui fait des fautes en allemand et nous lui ôtons ainsi tout désir de connaître plus à fond notre pays.

« En Allemagne, quand un étranger demande un renseignement à quelqu'un, on ouvre de grands yeux, on rit, on se moque sitôt qu'il a le dos tourné et, souvent même, on le renseigne mal par plaisir.

« En France, quelle différence! On devance, au contraire, les désirs de l'étranger : dans ses réponses,

le Français est toujours souriant et plein de complaisance. »

A l'appui de son dire, Arndt cite une anecdote qui lui est personnelle. « Un soir,» dit-il, « je revenais tard du parc de Monceaux; je me perdis dans les rues étroites des alentours, si bien qu'au lieu de me diriger vers le sud-est j'allai tout droit au nord, et arrivai ainsi au pied de Montmartre. Il faisait nuit noire, pas une étoile au ciel. De temps en temps un éclair déchirait les nuages et me laissait entrevoir que je ne prenais guère le chemin de la maison. Dans ces quartiers solitaires, habités par des ouvriers, tout dormait depuis longtemps déjà, lorsque, par hasard, je vis s'avancer dans ma direction, un homme âgé tenant un bâton et une lanterne. Je lui demandai le chemin pour arriver place des Victoires.

— Oh! si vous êtes étranger, seul vous ne pourrez jamais trouver le chemin: venez et suivez ma lanterne. »

« Sur ce, nous nous mîmes lentement en marche; il m'expliqua que ses jambes étaient fatiguées, parce qu'il venait de St.-Cloud, où il avait été faire une commission. Au bout de trois quarts d'heure, nous arrivâmes au but, et je le priai d'accepter 2 francs. Mais lui, rougissant, me répondit: « Nous autres, Français, nous aimons aussi certainement l'argent, mais nous ne voulons pas qu'on nous paie pour de semblables choses.» Et comme je le remerciai en lui serrant la main,

il me dit à nouveau : « Cela me vexe, que vous me croyiez si peu honnête. »

Voilà, certes, un trait bien français, et c'est à ce titre que je le reproduis, pour montrer que les Allemands savent rendre justice à cette espèce de grandeur du caractère national.

Un dernier point intéressant à noter, c'est l'impression différente ressentie par les Allemands qui ont visité Paris avant et après la Révolution ; mais à ce sujet, Arndt ne saurait nous renseigner, puisque le voyage de 1799 fut le premier entrepris par lui. Nous allons donc faire appel à d'autres voyageurs, et spécialement à l'auteur de *Mon dernier voyage à Paris*, portant l'épigraphe significative : « J'ai revu ce Paris que j'avais tant aimé. » Or, celui-là, comme beaucoup d'autres, reconnaît l'influence naturelle du plus étonnant phénomène politique (*sic*) sur le caractère du peuple le plus léger de la terre.

Assurément, je le sais, il faut tenir compte ici des idées personnelles à l'écrivain, lequel ne regrette pas seulement l'éclat de l'ancienne cour, mais encore ces qualités de beauté, d'esprit, de goût, particulières aux grands seigneurs du XVIIIe siècle. C'est surtout à ce point de vue qu'il ne peut s'empêcher de dire : « Combien la France est-elle changée ! L'esprit fin et délicat d'autrefois a disparu ; à sa place trônent les mœurs révolutionnaires et cet affreux costume jacobin ; le sol le plus fertile de l'Europe est toujours là, et le gouvernement républicain est rude

et austère; la brillante activité d'une nation riche, noble, travailleuse, est remplacée par les plus sombres principes d'une égalité illusoire. Que deviendront, pour peu que la France exagère encore son républicanisme, les richesses, le luxe, les palais, toutes les merveilles qui lui ont été léguées par le siècle de Louis XIV? »

Et l'auteur, qui a connu les beaux jours, se plaint de la tristesse des rues le soir, à l'heure de la sortie des théâtres, de la difficulté d'avoir des voitures, de la quantité de belles maisons vides, qui ne peuvent trouver acquéreur, des gens du commun que l'on rencontre à chaque pas, portant des caisses ou des paquets.

Notons, car ici les dates ont leur intérêt, qu'il vint à Paris en 1797.

Si nous ouvrons les relations de ceux qui, comme Meyer, sont plus favorables aux idées nouvelles, nous voyons qu'ils constatent aussi, de grands changements dans les mœurs. Moins d'amabilité, disent-ils; on ne s'attache plus autant aux qualités de l'esprit, et l'on se permet, publiquement, bien des choses, qu'il y a dix ans, on eût rougi de faire devant une glace. Plus de liberté vis-à-vis des femmes, non pas seulement au théâtre, dans les promenades, mais encore en société, dans les bals, et surtout plus rien, avec elles, de cette exquise politesse d'autrefois, de cette galanterie, dont on faisait preuve à l'égard des laides tout aussi bien que des jolies.

En revanche, ces voyageurs reconnaissent que la nation est devenue plus sérieuse, plus austère,

mais, ajoutent-ils, si ce sérieux, si cette moralité austère ne tombent pas en bonnes mains, elles peuvent facilement dégénerer en rudesse et en grossièreté.

Telles sont les dernières appréciations portées sur le XVIIIe siècle par les Allemands, qui ont déjà subi, à leur tour, le contre-coup de la Révolution. Les évènements, qui vont suivre ne feront qu'augmenter leur intérêt pour Paris et peu à peu ils y retrouveront tout ce qui les avait tant charmés autrefois.

CHAPITRE VII.

LES VOYAGES A PARIS SOUS LE CONSULAT ET LE PREMIER EMPIRE.

Henri de Kleist, Miller et encore les filles, Reichardt et les théâtres. — Deuxième voyage de Kotzebue en 1804. — Ses descriptions des rues et des types de la capitale. — Ses pensées sur les mœurs et l'esprit français. — Ses conversations avec Bonaparte.

C'est surtout pendant le Consulat que les Allemands vinrent en nombre à Paris; et cela s'explique par le fait que la figure de Bonaparte les intéressait tout particulièrement, et que la guerre entre la France et la maison d'Autriche n'avait pas encore porté la ruine en Allemagne comme devaient le faire plus tard les conquêtes du premier Empire. Ces luttes sur terre étrangère laissaient les deux pays dans un état de calme relatif, qui permettait aux voyageurs, aux curieux, de visiter ou de revenir voir cette France, dont les incarnations multiples commençaient à surprendre bien des gens.

« Si l'on ne savait pas que c'est un défaut, inhérent à l'espèce humaine, de ne jouir que du

futur et jamais du présent, et que, par conséquent, lorsque l'avenir se réalise, la jouissance n'a déjà plus de prix; si, dis-je, ce vice héréditaire n'était le partage de tous les enfants d'Adam, on regarderait les Français comme les plus inconséquents des habitants de la terre, car ils sont bien rassasiés de leur Révolution et de ses suites, et la plupart désirent le retour du bon vieux temps.»

Qui s'exprime ainsi? — Kotzebue, dans ses *Souvenirs de Paris*, sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure.

Le premier Allemand de quelque valeur, dont le nom figure parmi les visiteurs de Paris au XIXe siècle, fut Henri de Kleist, le poète. Ce n'était pas, à proprement parler, un voyageur mais bien plutôt un missionnaire, qui, pris subitement d'un bel élan, s'était mis en tête d'aller prêcher en France la philosophie de Kant. Mais, à peine arrivé dans la capitale, en face de la légèreté parisienne, ses bonnes intentions se trouvèrent réduites à néant. Il était venu avec toutes les illusions de la foi germanique; au bout de deux mois, il partait déçu, découragé, comprenant ce qu'il aurait dû savoir plus tôt : l'impossibilité de prêcher une doctrine philosophique, passablement aride, à une population qui demandait, à nouveau, fêtes et plaisirs. Aussi, ses lettres de Paris jugent-elles sévèrement la corruption, l'inconséquence, la soif de plaisir et tous les autres vices de même espèce, qu'il considère comme propres à la race parisienne.

Miller et Reichardt, les deux voyageurs, qui viennent après lui, ne se posèrent en pontifes d'aucun dogme, philosophique ou autre.

J.-F. Miller, ce Leipzikois qui avait, nous l'avons vu, si bonne opinion de Paris, sut employer son temps. Tout ce qui était à voir, il le vit, ne craignant point de se livrer à des études sur les choses de la rue. Les servantes de la déesse Pandemos paraissent l'avoir tout particulièrement intéressé.

Écoutons-le donner, à leur sujet, des détail- et raconter ses aventures. « Bien éduquées, richement habillées, de conversation spirituelle, » notre Leipzikois ne devait pas être très exigeant sur ce point, « elles ressemblent à des sépulcres blanchis. Leur chasse, car ce sont avant tout des chasseresses, commence à la nuit : qui va seul est sûr d'être arrêté.

« Durant une de mes promenades nocturnes, j'effleurai légèrement une femme que je croyais être d'un certain rang. » Ces choses-là n'arrivent qu'aux Allemands.

« Monsieur, voulez-vous venir avec moi ? J'ai mille belles choses à vous raconter, » me dit-elle.

« Voyant, alors, à qui j'avais à faire, je lui repondis qu'il me serait très agréable de me trouver dans sa société, si des affaires sérieuses ne m'appelaient chez moi ; mais elle s'accrochait à mon bras et persistait à vouloir m'accompagner, si bien que, pour m'en débarrasser, je dus répondre par quelque grossièreté à ses importu-

nités. J'entendis alors un: *A coup sûr, Monsieur, vous êtes Allemand!* » (1)

Miller termine ce chapitre sur le beau sexe par l'observation suivante; il est de bon ton qu'un homme marié, qui doit rester longtemps à Paris sans son épouse, prenne une femme entretenue, c'est-à-dire lui appartenant en propre. » Heureux Miller qui se figurait cela!

Mais cet écrivain prouve qu'il savait juger impartialement les gens et les mœurs, car, parlant du mariage, il dit: « C'est tout comme chez nous. Il y a du bon et du mauvais, et, proportionnellement, les choses ne sont pas pires que dans de petites villes où les séductions sont moins grandes. »

Notre voyageur qui est allé à Tivoli admirer la façon merveilleuse dont les Français dansent la valse, avec une légèreté, une grâce, pour lui inimitables, entre également au Palais de Justice et assiste à plusieurs scènes dignes des *Tribunaux comiques* de Moinaux. Ce qui l'intéresse, ce sont les cris, les évolutions des avocats, tapant sur la table, remuant bras et jambes, comme s'ils étaient mus par un mouvement perpétuel.

Il assiste d'abord, pour me servir d'un terme boulevardier, bien en place ici, à un *attrapage* entre le commissaire du gouvernement et un

(1) Les Allemands ne paraissent pas être en odeur de sainteté auprès des filles, si l'on en juge par ce que Arndt dit déjà plus haut. Cela tient au fait qu'ils les estiment à leur juste valeur et ne leur laissent aucune illusion sur ce qu'ils pensent d'elles.

avocat, au cours duquel il note des lambeaux de discussion d'un goût et d'un style douteux :

« *Le Commissaire.* — Cela ne vaut rien.

« *L'Avocat.* — Qu'est-ce que vous appelez : cela ne vaut rien? Il y a beaucoup d'autres choses qui ne valent rien. »

Puis, signalant l'impudence des criminels à cette époque de démoralisation générale, il nous retrace toute une scène devant le tribunal.

« Votre nom?

— Louis, qui voudrait bien ne pas être ici.

— Agé de..?

— (*Le personnage était un tout jeune homme.*) Quatre-vingt-cinq ans, je tire sur ma fin.

— Votre état?

— Voleur.

— Vous n'en avez pas en d'autre?

— Non! Vous me direz que ce n'est pas le plus honnête; j'en conviens, et si vous me faisiez des rentes, j'en donnerais, certes, un autre à mes enfants.

— Vous avez donc des enfants ? Vous êtes marié?

— Marié? Oh! non, pas précisement! Entre tous ceux qui sont ici, n'y a-t-il pas un tas de polissons qui, sans être mariés.... Suffit! on fait comme on peut, que voulez-vous?

— Vous étiez présent lorsque la diligence de Villejuif à été volée?

— Oui. Quel mal y a-t-il à cela?

— Vous l'avez donc volée?

— Non, vous dis-je, je n'étais que présent. »

Cette façon de causerie entre le président et l'accusé égaye fort Miller, qui rentre chez lui, convaincu que Paris est une ville bien charmante, mais où la lie du peuple a décidément pris une trop grande liberté.

Johann-Friedrich Reichardt, l'auteur des *Lettres intimes de Paris*, est un conseiller qui eut plus d'un démêlé avec la police de Napoléon I. Son ouvrage, qui mena grand bruit, est presque entièrement consacré au théâtre et à certains scandales de coulisse, dont l'actualité seule constitue l'intérêt.

Avec lui on assiste à toutes les représentations de l'Opéra, des Français, de l'Opéra-Comique, du théâtre Louvois, du théâtre Feydeau, des Italiens, de la Porte St.-Martin. Le théâtre y tient même une telle place que les lecteurs s'en plaignirent; dans la préface du dernier volume, Reichardt annonce qu'il réservera désormais tous ces détails pour son ouvrage en préparation sur les théâtres en France, ouvrage dont, à vrai dire, je n'ai pas pu trouver trace.

D'autre part, les anecdotes assez nombreuses, relatives à des personnages vivants, firent traiter ses appréciations *d'impudentes* et *d'impertinentes*, en sorte que Reichardt se créa nombre d'ennemis.

De temps à autre, seulement, on voit percer quelques traits sur les mœurs ou les habitudes locales, sur les cheminées qui fument (1), sur les

(1) Les Allemands, habitués à leurs grands poêles, qui chauffent les pièces outre mesure, n'ont jamais pu se faire aux cheminées françaises et au feu de bois. G.-C.

maisons mal closes, sur l'habitude qu'ont les Français de ne pas fermer les portes derrière eux. « On peut les reconnaître, dit même notre auteur, à cette particularité. »

Partisan de l'ancien régime, habitué des petites cours du XVIII[e] siècle, Reichardt trouve que le monde parisien du Consulat offre peu d'attrait à un Allemand vivant dans la bonne société de Berlin ou de Vienne, de Hambourg ou de Francfort. A Berlin surtout, s'il faut l'en croire, l'ancien bon ton, l'ancien esprit français, se serait mieux conservé qu'ici.

En fait de science, de connaissances littéraires ou autres, les Français lui paraissent savoir peu de chose. A table, dit-il, la conversation roule presque invariablement sur le boire et le manger ; ce qu'on aime, par-dessus tout, c'est poser aux étrangers des questions pour savoir si, chez eux, l'on connaît telles ou telles choses, « car l'ignorance des mœurs et des habitudes de la vie chez les autres peuples, » ajoute Reichardt, qui n'est pas fâché de lancer ce trait, « est poussée en France jusqu'aux dernières limites du ridicule. »

Les *Lettres intimes*, ai-je dit, ont eu un grand succès. Tant mieux, car aujourd'hui elles ne trouveraient pas nombreux lecteurs.

Si l'on veut connaître le Paris de 1804 à 1810, les descriptions allemandes ne manquent pas : on peut choisir entre le baron de Berckheim, un diplomate ; P.-F. Brede, qui admire la riche décoration des cafés et constate — je signale le fait comme

curiosité, — que les Français mangent beaucoup de pain; l'auteur anonyme des *Lettres sur Paris* qui est un habitant d'Heidelberg écrivant à un habitant de Strasbourg, et Kotzebue, qui revient voir en 1804 la ville où il était venu en 1790 dans les circonstances que l'on sait.

Notons, en passant, une personnalité originale. Karl-Benedict Hase, — celui-là même qui devait être connu plus tard, sous le nom de *père Hase*, qui quitta l'université d'Iena pour entreprendre, à pied, le voyage de Paris, — et qui, dans ses lettres sur le Consulat, a décrit d'une façon assez neuve le paysage français, où, selon lui, pas une hutte, pas un arbre, ne sont comme en Allemagne; puis, passons à Kotzebue, dont les souvenirs, riches en détails piquants et en descriptions pittoresques, nous donneront l'idée de tous les voyages qu'on ne saurait analyser ici.

Constatons d'abord que les nombreuses formalités, imposées aux étrangers en 1799, n'existaient plus alors: Kotzebue nous dit être entré dans Paris aussi librement que dans sa propre maison, point d'employés de douane, point de sentinelles, point de visite; on ne vous demande ni votre nom ni vos occupations. L'étranger arrive jusque dans son hôtel, sans que qui que ce soit ait l'air de songer à lui, et même, à l'hôtel, personne ne lui réclame son passeport.

En quatre lettres adressées à une amie, Kotzebue dépeint les rues de 1804. «J'ai,» dit-il, «rôdé partout; je me suis arrêté au plus petit

attroupement; j'ai vu, j'ai entendu, j'ai écouté, je me suis parfaitement amusé. » La nation la plus éclairée de l'Europe (*sic*) lui paraît être, en même temps, la plus superstitieuse, parce que, à tous les coins de Paris, il a vu des individus couverts de haillons, attirant les passants pour leur prédire, *infailliblement, quels numéros sortiront au prochain tirage de la loterie.*

Appât du gain serait, il me semble, plus en place, ici, que superstition; il est vrai que joueur et superstitieux vont généralement assez bien ensemble. Mais, écoutons Kotzebue nous énumérer tous les types de cette espèce qui abondaient, alors, de par les rues:

« Là, un oracle a dressé une grande table avec des lettres alphabétiques. Dites-lui seulement la lettre initiale de votre nom; il le tire, d'abord, de la table, et, dans un trou qui est au-dessous se trouve caché ce que vous désirez savoir.

« Plus loin est une autre sybille qui a trouvé, comme de raison, cette manière-là trop simple. Regardez sur cette table une quantité de petites et gentilles figures conduites par le rouage d'une horloge; elles font un bruit sourd : au premier abord, cela n'a pas du tout l'air d'être le sanctuaire d'une prophétesse de loterie, mais bientôt vous apercevez un Zodiaque et quatre-vingt-dix numéros. Vous n'avez qu'à désigner du doigt celle des poupées qui vous inspire le plus de confiance: sur le champ, toutes les figures se mettent en même temps à courir. Le Zodiaque

tourne, les numéros tournent, et vous, vous attendez patiemment votre numéro. Il s'arrête, je suppose, sur le mois d'août et, justement, au-dessus, on voit le n° 78. Par conséquent, est-il rien de plus naturel que de prendre ce numéro pendant le mois d'août?

« Poursuivons jusqu'à cet endroit où brille une si belle inscription :

Chaîne d'or du Destin.

« Cette chaîne précieuse consiste en quatre-vingt-dix petites cartouches, en papier doré, avec une roue mise en mouvement par un aveugle. Choisissez l'une de ces cartouches, l'aveugle l'ouvre et le numéro qui s'y trouve fait de nouveau votre fortune. »

Après les prophètes de loterie viennent les diseurs de bonne aventure. Kotzebue fut surtout frappé du visage des questionneurs exprimant une grande attention, une résignation parfaite et une ferme croyance. « Ces mêmes Parisiens qui portaient, il y a peu d'années, la déesse de la Raison (sur leurs épaules, à la vérité) croient aux sorciers et à leurs prédictions et entourent, par centaines, le premier fripon qui s'annonce pour prophète.

« Le Français est intarissable dans ses tournures polies et agréables, et ceux mêmes qui, plus éclairés, ne croient pas à la magie n'en donnent pas moins un sourire d'approbation au

magicien adroit. » Plus loin, il est vrai, l'auteur émet une opinion quelque peu contradictoire: « ce ne sont là, sans doute, que des farces bonnes pour le peuple, mais elles sont présentées sans obscénité et ne manquent pas de sel. Avouez, aussi, qu'un peuple qui sait s'amuser ainsi a réellement fait un pas de plus vers la civilisation. »

Kotzebue dit avoir été toujours préoccupé de cette question: comment ces gens-là peuvent-ils recevoir assez de pièces de deux sous pour couvrir leurs dépenses, vivre et conserver leur gaieté? « Entendez, par exemple, cet homme qui offre là-bas aux passants les règles du jeu de piquet pour deux sous. La brochure est de deux feuilles, je ne vois pas une personne entre mille qui en achète; depuis quinze jours, je le rencontre à la même place, et pourtant, il existe!

« Et cette fille qui, chaque jour, s'enroue à force de crier: « Cinquante cure-dents pour deux sous! » elle n'a qu'un très petit débit de sa marchandise: elle est si laide que peu de gens font usage de ses offres, et néanmoins elle existe! »

La vieille femme lisant d'une voix glapissante le détail des séances du Corps législatif ou montrant sur une feuille volante le roi d'Angleterre maltraité par un obscur crayonneur; la petite fille au joli minois, vantant l'excellence de la poudre avec laquelle elle nettoye une demi-douzaine de chandeliers; le matelot montrant une puce avec un microscope; la savoyarde qui, de sa

main féminine, fait reluire les bottes ; l'astronome engageant, par un savant galimatias, les passants à regarder dans son grand tube de carton, et faisant tout simplement sauter dans son instrument dirigé vers le ciel, pour la frime, un centaure découpé après quelque mauvaise estampe; Kotzebue n'oublie aucun des industriels du pavé, alors si nombreux.

Il trouve qu'on vous demande rarement l'aumône, mais qu'on entend parfois murmurer ces mots : *Monsieur, je meurs de faim ;* il esquisse tous les types de mendiants : aveugle mettant en mouvement, au moyen de ficelles, un véritable échafaudage de sonnettes; aveugle exécutant une sonate sur quelque vieux clavecin, et admire tout particulièrement les deux aveugles qui, la journée durant, jouant au piquet, non de l'argent, mais pour de l'argent, connaissent avec une finesse merveilleuse les cartes en les maniant, les nomment, et intéressent ainsi le public de joueurs qui les contemple.

Si, de la rue, nous passons à la table, Kotzebue, qui est, à la fois, gourmet et gourmand, n'hésite pas à déclarer que la cuisine française est la première cuisine du monde; il se plaint seulement qu'on dîne vite, *trop vite même*, et propose à celui qui voudrait essayer les deux extrêmes, d'aller un jour chez le premier Consul, et un autre jour dans une bonne maison bourgeoise de Berlin. « Dans le premier cas, il n'aura pas le temps de se rassasier; dans l'autre, il

pourra digérer deux fois et recommencer à nouveau, car à Berlin on ne compte pas un dîner pour accompli, et ce n'est pas un honneur pour le maître de la maison si les convives ne se fatiguent pas de leur longue séance. Au reste, chez le consul Cambacérès [1], il serait fort incommode de rester longtemps à table; car l'on est si étroitement assis sur de petites chaises de paille, qu'on ne peut absolument remuer que les mains et les bras. Pour moi, je m'en tiens au proverbe allemand qui dit: *commodément assis, c'est la moitié du dîner*. Mon palais ne peut se réjouir des friandises quand je risque à tout moment de donner ou de recevoir des coups de coude. »

Au point de vue de la société, Kotzebue remarque que l'aménité, qui la caractérisait autrefois, n'existe plus; les personnes du nouveau régime sont moins d'accord entre elles que lorsqu'elles se rencontrent avec celles de l'ancien régime, et ces dernières sont également désunies, parce qu'une partie est en rapport avec les *mignons de la Révolution*, tandis que l'autre partie, se drapant dans son orgueil et sa fierté, les évite au contraire.

« Est-on parvenu à réunir trois personnes, il règne déjà sûrement trois opinions différentes dans ce petit cercle. La défiance se lit sur leurs traits; de là naît une conversation sans abandon,

(1) Kotzebue, malgré cela, paraît avoir beaucoup fréquenté la maison de Cambacérès, et, à plusieurs reprises, il revient, dans son volume, sur la bonne chère qu'on y faisait.

une certaine auxiété de la part du maître de la maison, d'où, par suite, ni épanchement, ni cordialité.

« Les dîners sont encore supportables parce qu'ils sont assaisonnés par le plaisir de la bonne chère; mais les réunions du soir, où l'on ne fait qu'aller et venir, où l'on est assis en demi-cercle, où la conversation n'est jamais générale; où chacun regarde avec inquiétude autour de soi pour trouver à qui parler, ne fût-ce que de la température; où la maîtresse de la maison, avec un embarras souvent mal dissimulé, cherche à faire participer toute la société aux agréments de la conversation, tandis que le mari, nonchalamment étendu sur un sopha, se fait uniquement reconnaître à son ennui, ne sont rien moins qu'agréables. »

Au nombre des plaisirs qu'une maîtresse de maison cherchait alors à procurer à ses invités, Kotzebue mentionne la société de l'abbé Delille, connu par sa passion pour le fromage à la crème, et de sa femme qui, assez bonne chanteuse, suivait partout son mari dans la crainte qu'il mangeât trop. Touchante petite scène de famille! Toutefois, autant l'écrivain allemand se trouve enchanté de la naïveté enfantine de Delille, autant il s'élève contre l'entêtement, l'arrogance et la présomption de Garat. « Trois fois, » dit-il, « je me suis rendu aux invitations qui m'étaient faites pour l'admirer: la première, il avait promis très positivement de venir, et ne vint point; la

seconde fois, chez Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely, il vint à la vérité, mais le premier coup d'œil me suffit pour le juger. Que penser, en effet, d'un homme qui, dans une société élégante, se présente en habit négligé, en bottes, coiffé *à la Titus*, mais dans le plus grand désordre, se donnant des airs comme autrefois un courtisan mal élevé, et pour comble d'impertinence, refusant obstinément d'accéder aux instantes prières qu'on lui fait de chanter? La troisième fois, ce fut chez l'aimable et sentimental auteur de *Valérie;* il s'y conduisit de la même manière. J'observai de loin l'air suffisant dont il recevait les prières que chacun lui adressait, et lus fort bien sur ses traits qu'elles ne lui étaient pas désagréables; mais, comme ces prières n'étaient qu'un prélude, que, d'ailleurs, je suis ennemi juré de ces sortes de simagrées, je m'esquivai précisément quelques minutes avant qu'il daignât se rendre aux désirs de l'assemblée. »

Kotzebue regrette, à ce propos, les fameux soupers d'autrefois, qui réunissaient courtisans, artistes, hommes de lettres, tout en reconnaissant qu'ils ne seraient plus possibles dans une ville où l'on a pris l'habitude de dîner le soir, où les spectacles finissent à minuit, où la fureur du jeu sévit partout. Le souper, selon lui, ne se distingue plus du dîner que par l'absence de potage et de bouilli; s'il revient à la mode, ce sera grâce aux 80 francs par tête que fait payer le fameux restaurateur, Tailers.

Relativement à la toilette des femmes, il constate que le costume qualifié de *décent* n'aurait pas été permis il y a un siècle, même aux filles de joie, et il en conclut que, si cela continue, dans cent ans nos arrière-petites-filles s'habilleront avec des feuilles de figuier. « Il y a cependant, à Paris, un quartier où les modes sont presque inconnues, le Marais, où demeurent, à cause du prix modéré des locations, les gens peu aisés; où règnent encore la simplicité et la décence; où l'on trouve des demoiselles dont la beauté et la sagesse inspirent le respect, mais que personne n'épouse. » — Il ne ridiculise pas moins le costume des hommes, « composé de cinq ou six sacs cousus ensemble, » appelés gilets et pantalons, si bien que les élégants ressemblent, l'un à un paillasse, l'autre à un cocher de fiacre, l'un à un jockey, l'autre à un postillon. Mais il constate, par contre, que celui qui ne tient pas à se distinguer parmi de pareilles gens, peut, dans son costume habituel, aller où bon lui semble.

Un chapitre intéressant, entre tous ceux qui sont consacrés aux usages et habitudes des Parisiens, est celui dans lequel l'auteur étudie ce qu'il appelle *une nouvelle manière de s'unir*. Il s'agit, on l'a compris, des demandes d'union faites par la voie des papiers publics, et qui, déjà, étaient fort à la mode. Comme il n'y est presque jamais question, d'une manière bien précise, tout au moins, de mariage, il conclut que *s'unir* et

se marier tendent à devenir deux choses distinctes, « d'autant plus, » dit-il, « que lorsqu'il s'agit réellement de mariage, on ajoute presque toujours *s'unir légitimement.* » Et il cite à l'appui de sa thèse un certain nombre d'annonces, prises dans les feuilles de l'époque, et qu'on pourrait croire découpées dans nos journaux mondains. En voici, au reste, deux amusants spécimens :

« Un veuf sexagénaire, bien portant, sans enfants, avec quatorze cents francs de rente, demeurant depuis dix ans dans un joli quartier près des Tuileries, cherche une dame d'un âge convenable, d'un caractère doux et qui ait un peu de fortune, pour lui faire, ou pour recevoir d'elle, des propositions acceptables; son seul but est un bonheur mutuel. »

« Une femme veuve, intéressante sous tous les rapports, tant pour le caractère que pour le physique, ayant perdu sa fortune, désirerait tenir compagnie à une personne seule. »

Assurément, la femme qui demande une personne seule, tout en vantant son physique, ne peut être qu'à la recherche d'un homme.

Après avoir consacré aux filles quelques pages qui ne nous apprennent rien de nouveau, Kotzebue passe au Palais-Royal, à la veille de devenir le Palais du Tribunat, et qui continue à être le point de mire de tous les voyageurs allemands. « On ne peut y faire un pas, dit-il, sans être attiré par les chants des syrènes qui logent à l'entresol, et sans recevoir dans la main

une carte réclame quelconque, posée là avec une habileté incroyable, et qui, neuf fois sur dix, vous donne une adresse de demi-castor. On pourrait s'y faire enfermer pour le reste de ses jours tant on y trouve de choses, et pourvu qu'on eût de l'argent, on ne serait privé d'aucun objet d'utilité ou d'agrément, depuis le Théâtre-Français jusqu'à l'atelier des décrotteurs, qui ont arboré la pompeuse enseigne : *Aux artistes réunis.*

Artistes dont la main *légèrement essuie*
Le vernis de la botte, altéré par la pluie. »

Laissons ces descriptions qui, à si peu de distance, surtout, de celles d'Arndt, finiraient par devenir monotones et fatigantes, et recherchons dans les « Souvenirs » de Kotzebue ce qui concerne plus particulièrement l'esprit français dans son ensemble.

Si la révolution lui paraît avoir enveloppé, d'une teinte sombre et mélancolique, l'imagination des peintres français, il trouve, d'autre part, qu'une des qualités les plus louables des Français de l'époque est le noble enthousiasme avec lequel ils accueillent et encouragent le génie et les arts, peinture, musique, poésie, art dramatique. « Aucuns (1) des hommes qui se distinguent dans les sciences, les lettres et les beaux-arts, ne sont ici, comme en plusieurs endroits

(1) La traduction française de Kotzebue, dont je respecte le texte, porte *aucun* au pluriel.

de l'Allemagne, des pèlerins ambulants, qu'on daigne à peine souffrir, et qui doivent être charmés qu'on ne leur dispute pas tous les moyens d'existence. Ici on les aime, on les estime, on les honore; on a trouvé même qu'il était intéressant de faire des lois en leur faveur. » Et Kotzebue s'étend longuement sur les droits d'auteur au théâtre, question qui l'intéresse tout particulièrement comme auteur dramatique, et lui fournit l'occasion de fulminer contre *les cités boutiquières d'Allemagne*, où des Mécènes marchands se figurent qu'un homme de génie est bien assez payé par l'honneur d'amuser ses concitoyens. A l'appui de son dire, il cite une de ses propres pièces, *Misanthropie et Repentir*, pour laquelle il aurait reçu *sept cent cinquante francs*, tandis qu'elle a rapporté au traducteur, Mme Molé, *soixante mille francs*. [1]

Ce qu'il a dit des auteurs, il l'applique également aux acteurs du premier rang, qui, « outre les avantages dont ils jouissent, ont encore beaucoup moins de travaux que les Allemands. » Mais, ce qu'il n'oubliera jamais de sa vie, ce sont les dejeuners du dimanche des auteurs dramatiques, où il a entendu, en une heure, plus d'observations fines, de critiques spirituelles et délicates, qu'on n'en peut voir, pendant toute une année, dans une

(1) Une telle somme paraît exorbitante à une époque où les droits de propriété littéraire étaient encore si incertains. Kotzebue, en s'exprimant ainsi, n'avait évidemment pas d'autre but que de faire valoir sa propre personne.

savante gazette d'Allemagne (*sic*). L'auteur de *la Petite Ville* et de tant d'autres pièces si populaires n'avait pas, on le sait, pour ses concitoyens, une bien grande sympathie.

Au sujet des mœurs et des habitudes, Kotzebue a noté dans ses tablettes une série d'observations souvent assez justes, et dont quelques-unes présentent un certain intérêt au point de vue documentaire. Ce sont celles-là que je vais reproduire, leur laissant la forme de pensées détachées, sous laquelle elles se présentent dans le volume allemand :

Au théâtre, les dames des premières galeriessont couvertes de diamants et semblent, pendant tout le spectacle, uniquement occupées à compter réciproquement leurs bijoux et à critiquer leur parure; quant à la pièce, elles ne paraissent pas y prêter la moindre attention.

La jalousie se montre fort rarement à Paris; on ne la laisse apercevoir que par quelque ironie piquante, ou sous les formes de la galanterie. [Et ici, Kotzebue raconte l'histoire de la femme qui, sachant son mari en partie fine, fit donner à son heureuse rivale une sérénade où, après chaque morceau, un homme à voix de Stentor criait : « Cette musique est pour Mme X. au nom de M. Y., qui est, dans ce moment, couché avec elle. »]

Qu'on ne croie pas que le plaisir règne dans les lieux publics, dits lieux de plaisir. Le Parisien se jette dans le tourbillon parce que les plaisirs tranquilles d'un heureux ménage lui sont étrangers. Le mot *plaisir* n'est qu'une

açon de parler: on a le *plaisir de vous voir, de vous entendre*, de s'entretenir avec vous, tandis que rien au monde n'est plus indifférent que *vous* à celui *qui a ce plaisir.* Il a eu le plaisir de dîner chez tel ou tel, où il n'a fait que s'ennuyer horriblement. Vous l'invitez, il accepte avec grand plaisir et ne vient pas. Vous lui demandez le bras: *Avec beaucoup de plaisir, Madame*, et intérieurement il vous donne au diable, car cette contrainte l'ennuie à périr.

La parure de la mère et de la fille est aujourd'hui exactement la même, et s'il s'élève quelque dispute, elles ne cèdent point l'une à l'autre. Toutes deux dansent la gavotte, chantent, jouent aux cartes, rentrent seules à la maison, font des sottises et se les avouent réciproquement avec une aimable ingénuité. Elles se boudent, et toutes deux commandent au logis. La seule différence qu'il y ait entre elles dans leur toilette, c'est que la mère porte des diamants dans ses cheveux, alors que la fille n'orne les siens qu'avec des fleurs.

La piété actuelle ne semble être à Paris, comme tout le reste, qu'une affaire de mode. J'ai assisté à une messe solennelle dans l'église Notre-Dame où il y avait une grande affluence de monde. J'ai observé très attentivement et n'ai vu que fort peu de dévots; presque tous les assistants s'étaient munis de leur visage de comédie.

On fait en Allemagne beaucoup de bruit de la cherté qui règne à Paris. Moi, j'ai trouvé le contraire, et je suis persuadé qu'on peut y vivre à meilleur compte qu'à Berlin. J'ai logé dans un beau quartier, à l'hôtel d'Angleterre, à proximité du Palais-Royal et de cinq ou six théâtres. J'avais

un très bel appartement pour douze louis par mois, et l'on peut en avoir un pareil pour deux ou trois louis dans les quartiers plus éloignés. Je dois dire à la vérité que le bannissement des Anglais a fait diminuer les prix. Il n'y avait pas longtemps que mon appartement coûtait vingt louis par mois.

On peut très bien dîner pour trente à quarante sous, y compris une demi-bouteille de vin; c'est ce qu'on ne pourrait faire à Berlin. Les équipages et les spectacles sont chers. On peut avoir pour quatre ou cinq louis un habit du plus beau drap, et pour trente-six francs les meilleures bottes.

J'en viens à une autre partie des « Souvenirs » de Kotzebue, c'est-à-dire à ses jugements sur Bonaparte, « cet homme extraordinaire qui, tel que Jupiter, imprime, d'un clin d'œil, le mouvement à des mondes.»

En lisant de telles flatteries, on se demande si elles sont bien de l'homme qui, à partir de 1808, dans ses revues *l'Abeille* et le *Grillon*, poursuivra de ses attaques Napoléon I, poussant l'animosité jusqu'à rédiger contre la France la plupart des manifestes du cabinet de St.-Pétersbourg.

« On accuse Bonaparte, » dit-il, « de ce qu'on a déjà reproché à tant de grands personnages avant lui, qu'il estime peu les hommes et ne les regarde que comme les instruments de sa gloire et de son ambition.

« Supposons un instant que cela soit vrai: ne sait-on pas qu'aux yeux de celui qui se trouve élevé sur le sommet d'une montagne, les hommes qui sont dans la plaine paraissent bien petits?

« Et qu'importe au peuple de savoir pourquoi Bonaparte l'aura rendu heureux?.. Il jouit, généralement, de son bonheur sans s'informer à qui il le doit, et agit à l'égard des souverains comme la plupart des hommes envers la Divinité : ils ne se plaignent et ne murmurent que dans les revers, se les fussent-ils attirés par leur propre faute. »

Kotzebue vit plusieurs fois celui qu'il appelle *le héros de ce siècle :* au Théâtre-Français et à la grande parade, alors une des choses les plus curieuses de Paris ; il s'entretint même avec lui, et c'est ainsi qu'il nous fait connaître ses préférences au point de vue du théâtre. Tout le monde sait que Bonaparte affectionnait particulièrement les tragédies, mais d'après Kotzebue il ne faudrait pas croire pour cela « qu'il fût précisément ennemi des comédies et des drames. Au contraire, je l'ai vu assister à la représentation d'une nouvelle comédie, et il est venu voir mon drame des *Deux frères,* qui fut joué après une tragédie, à laquelle il n'avait point paru. »

Le futur conseiller en titre de la réaction allemande nous donne également son appréciation au sujet du physique de Bonaparte. « Aucune des gravures que j'ai vues de lui en Allemagne ou en France ne lui ressemble parfaitement, et la plupart ne lui ressemblent pas du tout : le fameux tableau de David est du nombre de ces derniers. Isabey est celui qui a le mieux saisi sa ressemblance ; mais ce qui me paraît beaucoup plus frappant, c'est son effigie sur les nouvelles pièces de

5 francs de l'an XII. [1] Chaque fois que j'en vois une, le Consul apparaît vivant devant moi. Depuis quelque temps, il a pris de l'embonpoint ce qui ne sied pas à un homme tel que Bonaparte; car on est si habitué à se le dépeindre tout génie que l'imagination ne lui permet absulement pas plus d'enveloppe matérielle qu'il n'en faut pour être l'instrument de l'esprit. »

Kotzebue qui s'était fait présenter aux Tuileries, suivant le cérémonial d'usage, par son ambassadeur, nous apprend que Bonaparte lui adressa la parole à plusieurs reprises et qu'il fut encore question entre eux de théâtre. C'est même, à cette occasion, que le premier Consul gratifia les Allemands de l'épithète de *mélancoliques;* mais cette conversation ne paraît pas avoir présenté rien de particulièrement intéressant.

Revenant, plus loin, sur le caractère du premier magistrat de la République, il déclare que, tout en reconnaissant en lui ce qu'il y a de grand et de bon, il est fort éloigné de se joindre au nombre toujours croissant de ses adulateurs. Il blâme surtout sa conduite envers Mme de Staël « tant qu'il ne daignera pas en faire connaître les motifs, » et ne veut pas se prononcer sur ses qualités d'homme d'État « tant que la tranquillité n'est pas parfaitement rétablie. »

Aux Tuileries, où Kotzebue fut invité en soirée chez Mme Bonaparte, il dit avoir eu occasion

(1) Kotzebue fait allusion, ici, au beau profil de Bonaparte gravé par Tiolier.

d'admirer le rare mérite avec lequel le premier Consul savait, sans cesse, adresser quelque chose d'aimable ou d'obligeant à chacune des nombreuses dames qui se trouvaient là. Et il paraît s'y être fort plu, car il ajoute : « On pense souvent, et avec raison, que l'étiquette et l'ennui président à toutes les fêtes de cour, mais on ne pourrait, en vérité, passer en grande société une soirée plus agréable que celle-ci, et je ne me souviens pas que le temps se soit plus vite écoulé pour moi dans aucune cour, si ce n'est aux bals de notre charmante reine. Rien ne fut épuisé, chaque plaisir se succéda rapidement, et tandis qu'on regrettait encore celui qu'on venait de perdre, on était déjà surpris et charmé par celui qui le remplaçait. »

Bref, Kotzebue quitta Paris enchanté de tout, des hommes et des choses, louant jusqu'à la politesse des employés, des valets, des sentinelles surtout, avec lesquelles, il eut, paraît-il, souvent occasion de causer, déclarant que ni aux frontières, ni dans les grandes villes, ni même à Paris, il n'a eu à subir les regards ou les questions des employés de douane, des espions de police ou des gendarmes. Aussi, non seulement ses mémoires furent-ils accueillis et lus avec avidité, mais encore il en parut plusieurs traductions dont une de Guilbert de Pixérécourt : la censure, il est vrai, supprima ou, tout au moins, modifia quelques passages, mais sans altérer l'esprit de l'ouvrage dans son ensemble. Kotzebue

n'avait-il pas dit lui-même, au sujet de certains personnages dont il parle : « Je ne saurais m'expliquer plus ouvertement, jusqu'à ce que ces météores qui entraînent tout ce qui se rencontre sur leur passage se soient évanouis, avec leur cortège, sur les ailes rapides du temps. »

Tels sont, dans leur partie essentielle, ces « Souvenirs » qui constituent le plus important des documents d'outre-Rhin sur les mœurs du premier Empire ou plutôt à l'époque du Consulat, alors que les Allemands croyaient encore au maintien de la paix en Europe.

Presque tous les écrivains de quelque valeur qui avaient visité le Paris de la Révolution, voulurent, comme Kotzebue, revoir le Paris impérial, mais leurs relations ne présentent rien de particulier. Ils décrivent surtout les gens et les choses du dehors ; s'ils entrent dans les détails de la vie intime, c'est pour admirer le luxe de l'ameublement, la richesse des modes, l'élégance des Parisiennes. Les galeries du Palais Royal soit du Tribunat exercent toujours sur eux un attrait particulier ; l'on sent à leurs tableaux qu'ils ne sont pas venus seulement pour voir, mais aussi pour jouir de la vie.

Campe, que nous retrouvons en 1813, est le seul, peut-être, qui étudie les modifications qui se sont produites dans les mœurs et dans les idées. Il loue tout particulièrement les savants, les gens de lettres, vante leur entrain, leur esprit, leur bonne humeur. Si les savants français, dit-il au

jeune ami à qui ses lettres sont adressées, écrivent moins que nous, ils ne sont pas atteints, non plus, comme nous, d'hypocondrie. » Il est ravi de la société française au milieu de laquelle il se sent plus à l'aise, tout comme Humboldt qui voyage sans cesse entre Paris et Berlin, au dévouement duquel on devra — pour une bonne part tout au moins — la conservation du pont d'Iéna que Blücher allait faire sauter en 1815. [1]

Et maintenant, après les descriptions de Paris, il est intéressant de rechercher ce que les Allemands pensaient des hommes et des conquêtes du premier Empire.

(1) Il est bien connu que Louis XVIII menaça de se faire porter sur le pont si Blücher persistait à vouloir le faire sauter.

CHAPITRE VIII.

LES PAMPHLETS SUR NAPOLÉON ET LES FRANÇAIS (1806—1814).

Rachel de Varnhagen. — Les Français dans le royaume de Westphalie. — Les chants patriotiques de la guerre sainte. — Les pièces satiriques : les douze articles de la foi allemande, les anagrammes. — Épigrammes sur Napoléon et les Français. — Les pièces documentaires. — Napoléon voleur d'argenterie. — Simple conversation entre un bourgeois hanovrien et un soldat français. — L'orgueilleux Paris est pris.

« Napoléon a presque toujours terminé les leçons qu'il a données aux princes en moins d'un semestre, tout comme les professeurs ordinaires, c'est-à-dire dans le même temps qu'il faut à ces derniers pour achever leurs cours. »

Ainsi s'exprime Jean-Paul Richter, le profond philosophe, celui-là même qui a attaqué la poésie française, non dans un esprit de dénigrement à l'égard de la France, mais pour viser l'Allemagne devenue française, pour lui rappeler combien son esprit national diffère de celui des pays voisins.

De fait, la bravoure des armées victorieuses et les projets gigantesques de Napoléon I avaient

surpris bien des Allemands qui se demandaient quelles pouvaient être les causes de ces rapides succès. Richter, lui, n'hésita pas à les attribuer à ces qualités toutes spéciales : la vivacité de l'esprit, la préférence marquée pour les forces physiques, la célérité. « Chez les Français comme chez les Grecs,» dit-il, «Mars est jeune et imberbe; chez les Allemands, un homme n'est jugé capable de commander à quelques milliers de régiments et de les ranger en bataille, que lorsqu'il ne peut presque plus se soutenir lui-même, à moins qu'il n'ait, pour lui, les privilèges de la naissance. »

Si, à l'époque de la reine Louise, ce modèle des vertus princières et domestiques, suivant la donnée allemande, le temps était passé où la cour de Prusse accueillait les Voltaire par des fêtes; si la réaction contre la France devenait injuste à force d'être excessive, il n'en était pas moins encore des esprits éclairés qui conservaient pour les Français une sympathie particulière.

Parmi ceux-ci se remarquait une femme, Rachel de Varnhagen, qui tient une grande place dans le mouvement littéraire, au commencement du siècle, et dont on connaît les idées sur Paris. N'est-ce pas elle qui définissait ainsi l'Allemand et le Français : l'un comprend mieux ses pensées, l'autre comprend mieux ses mots? « Dévouement, sacrifice, sentiment de la nature, disait-elle, autant de coups de cloche pour une oreille française; le cœur vient au secours. Où sont les foules allemandes

qu'on pourrait haranguer de manière à s'en faire entendre ? »

Et Rachel de Varnhagen, dans son enthousiasme, protégeait contre les critiques tous les Français, *ses chers petits Français*, aussi bien ceux de passage à Berlin que ceux qui se rencontraient avec elle dans les salons. Lorsque la paix de Paris fut signée, elle ne cacha point son contentement, avouant qu'elle se réjouissait surtout de pouvoir enfin aimer *la charmante nation*, sans scrupule de conscience. Une semblable largeur de vues se rencontrerait aujourd'hui difficilement [1].

Cela tenait, il faut bien le dire, à des circonstances particulières. L'Allemagne avait été tellement imprégnée des mœurs et des idées françaises, que, lorsque les armées, issues de la Révolution, puis façonnées par l'Empire, entrèrent chez elle, on assista, pour ainsi dire, à la lutte, sur son territoire, de deux civilisations françaises. De là le nom de *Nouveau Franc*, donné par les partisans de la réaction germanique aux combattants de la Révolution.

Toutefois, les Allemands auront beau se précipiter au devant de Napoléon I, dans toutes les villes où il passe, les femmes se faisant remarquer par leur enthousiasme pour « le séducteur corse, » il ne faut pas s'attendre à voir les Français couverts de fleurs. Juger impartialement

(1) Cette sympathie de Rachel tenait pour beaucoup au fait qu'étant Juive, elle savait gré aux Français d'avoir affranchi ses coreligionnaires.

l'ennemi qui vous opprime n'est point conforme à la nature humaine.

A la création du royaume de Westphalie, les nouvelles mœurs s'introduisirent tout naturellement. Cette invasion de Français de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, et *même de Parisiens*, apportant, dit un pamphlet de l'époque, « leur inconstance, leurs désordres, leurs vices, » ne fut pas sans effrayer les paisibles Hessois. Restaurants, cafés, spectacles, concerts, sortant de terre à l'arrivée des maîtres du jour, purent les surprendre et même les charmer, mais lorsqu'ils virent maisons de jeu et maisons de débauche s'ouvrir dans Cassel, où c'était jusqu'alors chose inconnue, l'indignation fut à son comble. Voilà, disait-on, les mœurs de ces Français qui prétendent régénérer l'univers.

Mais cela, il faut le reconnaître, n'empêchait pas les Allemands de postuler, de solliciter, d'assiéger les ministères du royaume de Westphalie : malgré leurs seize quartiers, les hauts et puissants barons de la contrée s'inclinaient, avec humilité, devant « un petit avocat de Bar-sur-Aube, le nommé Beugnot, » qui occupait le portefeuille des finances. Que d'affronts à subir, que de courbettes à décrire ! Car Beugnot, profitant de la situation, aimait à railler cette noblesse réduite aux expédients.

« Savez-vous le latin, Monsieur le baron ? » demandait-il à un solliciteur, tout heureux de se voir, enfin, parvenu au bout de ses peines.

— Oui, Excellence.

— Ah! vous savez le latin! Eh bien! comment dit-on, en latin: Je mets mes culottes?

Et comme le postulant, malgré tous ses grades conquis à Gœttingen, à Tubingen, paraissait hésiter: — Allons, Monsieur le baron, s'écriait Beugnot, je vois bien que vous ne savez pas le latin!»

Cette façon de procéder n'était, certes, point faite pour se concilier les esprits. Blessés dans leur orgueil, froissés dans leurs sentiments les plus intimes, les Allemands se vengèrent comme ils purent des affronts qu'on leur faisait subir.

Ils sont, avant tout, le peuple qui tient, par excellence, à ses mœurs, à ses habitudes; que tout changement effraye et indispose: or, le roi Jérôme, suivant l'exemple donné au XVIII[e] siècle, par tant de princes germaniques, affectait presque du mépris pour les mœurs et l'idiome de ses sujets. Mais les idées de l'époque n'étaient plus les mêmes, et d'autre part, le peuple n'entendait pas subir, de la part de monarques étrangers, ce qu'il avait dû forcément supporter venant de ses souverains. Ainsi, tandis que la cour, par son luxe, ses profusions et les scandales de toutes sortes, froissait les habitudes de simplicité innées chez la race allemande, fut-il, lui, profondément humilié en voyant la langue nationale proscrite des actes publics.

Les Français, qui modifièrent tout de fond en comble, qui apportèrent jusqu'à leur paperasserie administrative, secouèrent cependant le pays de

sa longue torpeur. L'auteur d'un des nombreux pamphlets publiés à cette époque estime que les Hessois doivent leur savoir gré d'avoir supprimé les queues de dix-huit pouces de long et les habits à la prussienne du temps de la guerre de Sept Ans. Un autre écrivain veut bien reconnaître qu'ils arrivèrent remplis de bonnes intentions, mais qu'ils s'y prirent d'une singulière façon pour mettre en pratique leurs projets. « Ce n'est pas, dit-il, avec des Parisiens, jeunes écervelés de vingt ans, ni avec de vieux courtisans pourris de vices, qu'on peut prétendre accomplir une révolution dans les idées germaniques. Ce n'est pas avec des sots, des imbéciles, ou des fripons que les Allemands apprendront à aimer ou même à respecter les Français. »

Les Hessois se plaignaient de la haute police, qui les inquiétait pour des futilités et trouvaient particulièrement cruel qu'on prît leur argent sans même leur laisser la faculté de protester (1). S'il faut en croire l'auteur allemand d'un volume de souvenirs sur le royaume de Westphalie, tout était mis en réquisition contre la tranquillité des citoyens : faux rapports, chantage, on ne reculait devant rien pour les intimider.

« Les Allemands de la classe vulgaire, » ajoute donc notre auteur, « ne jugeant les Français qu'en

(1) Il n'y a pas vingt-cinq ans, la police hessoise ne permettait pas de fumer dans la rue parce que.... le grand duc ne fumait pas. Voilà qui vaut bien, je crois, les tracasseries de la police du roi Jérôme.

masse sur les infamies d'une poignée de misérables, les confondaient tous dans la même catégorie, ce qui rendait la position des honnêtes gens de cette nation fort désagréable. »

Obligés de subir un régime qui, entre parenthèses, valait bien celui de leurs princes, les Hessois se vengèrent donc, surtout, sur les fonctionnaires dont ils avaient à redouter les abus d'autorité.

La chronique allemande a enregistré les hauts faits d'un certain Provençal, ex-ministre protestant, qui, nommé secrétaire des finances, ne savait, paraît-il, où aller chercher la Westphalie et poussa ainsi de l'avant jusqu'à Vienne, demandant s'il était encore loin de Cassel. Mille anecdotes croustillantes sur le chef de la police, sorte de Fouché au petit pied, qui excellait à rédiger pour le roi, son maître, des bulletins quotidiens, relatant les scandales de la cour et de la ville, eurent également le don d'amuser les populations. On prenait l'ennemi par ses côtés faibles; on le montrait sans cesse occupé à la bagatelle, débauchant les pudibondes Germaines et même celles qui ne l'avaient jamais été.

Les folies amoureuses de la cour, *les orgies de Caprée*, comme on les appelait, donnèrent lieu à quantité de pamphlets. Plus tard, on en fit des romans remplis de scènes dignes d'une Messaline ou d'un Arétin, au milieu desquelles apparaissait le roi en personne, prenant avec la favorite du jour des privautés de toutes espèces.

Jérôme, quand il n'était plus *Herr ohne Moos*, le Monsieur sans argent, suivant l'expression en patois westphalien, devenait pour ses administrés le *Immer Lustig*, le toujours Joyeux, épithète qu'il s'était, paraît-il, donné lui-même, et qui avait fait le tour de ses États.

Les Allemands marchaient, au reste, de surprise en surprise. Soit qu'il eût réellement la manie de bâtir, soit qu'il voulût singer en tout Napoléon, Jérôme fit bouleverser une partie de Cassel. On démolissait souvent, le soir, ce qui avait été construit le matin, les choses une fois exécutées ne plaisant plus au roi.

Une nuit, on démonta ainsi toutes les grilles posées autour du château, parce qu'il les trouvait trop hautes; les gens qui passaient par là tous les jours, ne les voyant plus, finirent par croire qu'ils avaient la berlue. C'étaient là autant de griefs que les mécontents surent habilement exploiter.

Et pourtant, chose singulière, lorsque Jérôme visita l'université de Gœttingen, maintenant les privilèges des étudiants et décorant les professeurs, la population montra le plus grand enthousiasme à l'égard des Français. Il en fut de même après la retraite de Moscou, lorsque Jérôme revint à Cassel, recevant partout, sur son passage, les acclamations du peuple. Enfin, au moment de la déroute impériale, et plus tard encore, dans l'exil, il n'eut autour de lui que des Allemands.

Explique qui voudra ces anomalies, ces contradictions; d'emblée, pour qui sait lire entre les

lignes, elles signifient que le peuple westphalien n'était pas contre les Français, mais bien plutôt contre le fonctionnarisme, dont les abus et les excès finissaient par faire prendre le nom français en horreur.

II.

On connaît le mot rapporté par Heine de cette servante allemande qui, annonçant à sa maîtresse la victoire de Leipzig, s'écria: « Ah! madame, les aristocrates triomphent: nous sommes perdus! » La liberté française, qu'on avait voulu implanter au-delà du Rhin, n'était, en effet, pour les princes germaniques qu'un synonyme de vol et d'assassinat. La propagande des bonnets rouges avait, à les en croire, continué avec l'Empire, qui incarnait en un seul homme le peuple tout entier; en se coalisant contre Napoléon I, ils estimaient encore faire la guerre au jacobinisme.

Tous les pamphlétaires allemands appréciaient l'armée de Napoléon à la façon de l'Anglais Goldsmith, une réunion d'hommes parlant la même langue, sachant lire et écrire, vivant familièrement avec leurs officiers, pouvant, tous, aspirer au maréchalat, et doués de la légèreté particulière aux Français, c'est-à-dire dansant, chantant, faisant des calembours, aussi plaisants que des singes quand ils ne sont pas cruels comme des tigres.

« Avant comme après la bataille, » ajoute un écrivain populaire de l'époque, « on met en usage toutes les fanfaronnades qui plaisent au caractère

français, le soldat sait bien qu'il y a beaucoup de charlatanerie dans cette façon de procéder; il sait qu'on le trompe, mais, pour l'instant, cela l'amuse, d'autant plus qu'une fois hors de France, que ce soit en pays ennemi ou allié, il a pleine et entière permission de piller. »

Les mêmes auteurs disent que Bonaparte a su tirer très habilement parti des institutions de la Révolution pour faire de la France une nation purement militaire, et ils ajoutent que si le peuple paraît mécontent, les Parisiens, eux, ne s'en soucient guère. Le sang qui coule en Europe leur importe peu, pourvu qu'ils aient des amusements, de la représentation, du luxe.

Mais d'autres sentiments devaient peu à peu se faire jour dans cette Allemagne foulée aux pieds, tyrannisée de toutes les façons par les troupes et les commissaires du premier Empire. Les peuples d'outre-Rhin, qui avaient salué dans la Révolution de 1789 la grande émancipatrice du genre humain, s'aperçurent qu'ils étaient le jouet d'une ambition démesurée qui opprimait leur sol, organisait le malheur de l'univers, essayait de ramener les Français aux temps barbares, en habituant à toutes les cruautés de la guerre la nation la plus policée d'Europe. Ils se levèrent donc à la fois, pour défendre leur patrie et pour arracher l'humanité au despotisme militaire; d'où le double caractère des combattants de l'époque qui eussent pu prendre pour devise: *pro patria; pro humanitate.*

S'il est très vrai que la Sainte Alliance monarchique sut fort habilement profiter des dispositions du peuple, il ne faut point représenter celui-ci comme ayant obéi à une haine vivace et invétérée à l'égard de la France. De bonne foi, il crut conquérir sa liberté et rendre aux Français la leur qu'ils venaient de perdre (1). 1813 et 1814 se repurent donc de chants terribles et sanglants comme *le Chant du glaive* de Julius von Heyden, comme les *Sonnets harnachés* de Rückert, comme les *Chants pour les Allemands* de C.-M. Arndt, notre voyageur de 1799, comme les poésies de Gœrres dans *le Mercure du Rhin*, comme les *Chants de Victoire de la guerre sainte* de Chr. Niemeyer, comme toutes les poésies de Kœrner, de Uhland, de Kotzebue, et de bien d'autres encore.

Les poètes ceignirent l'épée, « le glaive béni de la liberté, » et montèrent à cheval avec la coalition. Il en fut comme Jahn qui, après avoir prêché à leurs concitoyens la réforme des mœurs et du costume, se donnèrent la mission, suivant en cela l'exemple des anciens Bardes, d'exalter le courage des armées. Jahn, l'auteur de l'ouvrage *De la Nationalité*, qui respire le patriotisme le plus ardent, n'a-t-il pas continué ses prédications jusque sur la plate-forme de la colonne Vendôme ?

Et comme toujours, lorsque le patriotisme allemand fut poussé à l'excès, les revendications

(1) Il suffit, pour en avoir la preuve, de lire certains pamphlets de l'époque.

ne tardèrent pas à se formuler, en termes nets et précis, à l'égard des pays où la langue avait encore conservé ses origines germaniques. Gœrres, le fougueux publiciste, tour à tour défenseur enthousiaste de la Révolution française, démagogue international, patriote anti-napoléonien et mystique catholique se fit surtout l'interprète de ces sentiments. Ce fut lui qui, en parlant de ce qu'il appelait *l'infidélité de l'Alsace*, écrivit: « Brûlez Strasbourg, et ne laissez subsister que la flèche de la cathédrale pour éterniser la vengeance des peuples allemands. »

Paroles haineuses qui ne l'empêchèrent pas de venir y chercher un asile en 1821 !

Qui ne connaît les strophes enflammées de Rückert, trop longues pour prendre place ici, mais dont il convient cependant, de donner quelque idée? « Marchez plus doucement, ô mes pieds, là est la frontière! Je te salue, ma patrie, d'une joie mêlée d'amertume. Je prends de ton sein la première pierre, et, d'ici, je la lance avec force sur la terre française. Que ce soit un souvenir de moi! et si, en tombant, elle écrase un épi, je le proclame à voix haute, mon cœur en sera charmé. — Que pendant vingt ans l'insolence d'un peuple étranger t'ait foulée en raillant et ait sucé le sang de ton cœur, Dieu et toi, vous le savez. Ta froide poitrine, ô ma mère, ne l'a pas senti avec feu; mais moi, ton fils, mon sang est brûlant, et j'ai dû doublement le sentir. C'est pourquoi, lorsque l'aurore du jour de la vengeance

se leva dans les flammes, j'allai au combat et à la mort pour venger l'affront, avec l'espérance d'un double triomphe : le nid des brigands livré aux flammes, et la tête des brigands séparée du tronc. Qui m'a enlevé le but? Qui m'a volé le triomphe? Mon ardeur guerrière est tombée dans la poussière, et ma lame s'est émoussée. J'étais là, à la porte de la ville des bandits, brandissant ma torche avec menaces, mais on tira un rideau devant moi, et je restai comme ami....

« Et pourtant, si je touche le seuil de cette amitié nouvelle, de tous les coins la haine s'élance comme hôtesse. La haine me suit et me heurte à chaque pas. Quelle est cette colonne qui s'élève comme une tour? On y lit Austerlitz ! Pourquoi mon souffle n'est-il pas une tempête, et mon regard la foudre? Et ce pont sur ce fleuve, portant le nom d'une ville allemande! Pourquoi mon pied ne peut-il le faire écrouler, et ma main le briser?....

« Oui, vous êtes encore la grande nation comme auparavant! Vous ne voulez pas être vaincus et vous n'êtes pas vaincus; vous ne sauriez l'être tant que toute la France ne sera pas gisante, broyée en fine poussière. Mais toi, ma patrie, tu as pensé, dans ta douceur, qu'il fallait montrer de la grandeur d'âme. De la grandeur d'âme avec un pareil ennemi! Il ne s'est pas évaporé, va, et sa patrie ne s'est pas réconciliée. Elle est irritée, et vois comme elle te brave ! »

Et ces *Sonnets cuirassés*, d'une si grande puissance, d'une allure si sauvage, respirant, en

quelque sorte, une férocité mystique qu'on ne rencontrerait chez aucun de nos poètes, se terminent également par une allusion à l'Alsace.

« Notre cortège victorieux est-il donc une fuite? Toute la France nous raille; et toi aussi, Alsace, province arrachée à l'Allemagne! O dernier affront! Ne sens-tu pas, mère, tressaillir tes entrailles de pierre? » — Autre part, le poète fait intervenir un pin de Strasbourg, reste des jours où le pays était allemand. Le vieil arbre raconte tout ce qu'il a vu et son récit se termine par une prophétie. « Vivez, aigles! Vivez, faucons! je ne donnerai pas mes poutres pour une maison allemande. On me jettera à bas, et l'on fera de moi des marches pour une mairie ou pour une préfecture.... Un jour, un d'entre vous, lorsqu'il sera vieux, tombera, comme je vais tomber moi-même, et fournira des matériaux à quelque construction nouvelle, où un prince habitera et veillera *sur le pays devenu allemand;* alors, dans le bâtiment de la préfecture, mes poutres craqueront encore. »

Dès le commencement de la guerre avec la France, l'Alsace avait été l'objet des convoitises d'outre-Rhin. La façon dont cette province, acquise par Louis XIV, affirma son attachement envers sa nouvelle patrie, lorsqu'il fallut défendre, pied à pied, le territoire envahi, exaspéra encore plus les Teutomanes, et l'on peut dire que, sans la sagesse, sans l'habileté politique de quelques souverains, les conditions du traité de paix de 1871 eussent été, déjà, imposées en 1815. Mais

grâce à cet esprit politique, la question alsacienne occupa, alors, une plus grande place dans les pamphlets que dans les conseils des monarques ([1]).

C'est, au reste, toute une littérature, curieuse à plus d'un titre, que celle des écrits relatifs aux Français, à Napoléon I et aux siens, les Allemands ayant joué à cette époque, vis-à-vis du souverain, abandonné par la fortune, le rôle des Hollandais, au XVIIe siècle, vis-à-vis de Louis XIV. Ces pièces se peuvent diviser en trois grandes catégories :

les pièces patriotiques,
les pièces satiriques,
les pièces documentaires.

Les premières, toujours imprégnées du même souffle, toujours animées du même esprit de haine envers le tyran, appellent le peuple aux armes, exaltent les *héros* alliés, célèbrent chacune des victoires de la *guerre sainte.* « Nettoie la terre, ô mon peuple, » dit Kœrner, « nettoie avec ton sang le pays allemand. Ce n'est pas une guerre, comme en font les têtes couronnées, c'est la croisade, c'est la lutte sainte. » Placards, feuilles volantes, chants de combat, se succèdent sans interruption, sous des titres à peu près identiques: *un Allemand à Napoléon*, *Napoléon et l'écho*, *un Allemand à l'armée française*, *la Patrie*

(1) C'est l'intervention toute-puissante du tsar Alexandre, qui empêcha le démembrement de la France proposé *sur carte coloriée* par le roi de Prusse ; il le fit, disons-le, non par grandeur d'âme, mais pour ne pas trop fortifier son voisin.

allemande, le Chant de la liberté, le Chant de la victoire de Leipzig.

Toutefois, les pièces satiriques occupent la place la plus importante, ce qui ne doit point surprendre à une époque de luttes acerbes. Inconnues en France, elles n'offrent pas seulement l'attrait de la nouveauté, mais servent, encore, à nous renseigner sur les véritables sentiments des Allemands à notre égard, durant cette période.

Je laisse de côté celles qui n'ont qu'un caractère purement comique, mandats d'amener fantaisistes contre Napoléon et ses frères, ou lamentations en vaudevilles des anciens personnages de la cour de Westphalie. A toutes les époques, dans tous les pays, on vit ces sortes de pamphlets, gros sel à l'usage du peuple, où la violence le dispute souvent à la grossièreté. Il est, toutefois, une pièce populaire, pour laquelle je crois devoir faire exception et que je reproduis ici, sous sa forme originale, à titre de curiosité.

DOUZE ARTICLES DE LA FOI ALLEMANDE.

1. Je crois au seul Dieu terrestre, Napoléon, créateur impuissant de la guerre et de la paix sur terre, et

2. En son fils, le prince Eugène, roi d'Italie;

3. Qui a été conçu par l'esprit parisien et est né de Joséphine, une ancienne vierge;

4. Qui a passé par beaucoup de péripéties, a été crucifié par les Cosaques, a été laissé pour mort entre Witepsk et Smolensk, et enterré dans la boue et la neige entre Moscou et Borisow;

5. Qui est descendu au Purgatoire dans Moscou en

feu, et a été retrouvé le troisième jour, vivant parmi les morts;

6. Qui est revenu au quartier-général, se tenant assis derrière, à la droite de Napoléon,

7. D'où il viendra pour chercher les vivants parmi les morts.

8. Je crois à un esprit tout-puissant du pays des anges et de la Russie; à un bon *statu quo* universel;

9. A la fin de la guerre, de tous les crimes et fléaux de la guerre;

10. A la résurrection de la paix;

11. A une vie tranquille et meilleure;

12. A côté d'une paix éternelle sur la terre.

Napoléon, notre père, toi qui es au Ciel à Paris, que ton nom soit profané, que ton Royaume disparaisse, que ta volonté s'accomplisse en enfer et non sur terre. Rends-nous notre pain, notre argent, notre sang, et tout ce que nous avous dû te donner par force. Paye-nous nos contributions de guerre, ne nous fais plus tomber en tentation française, mais, au contraire, éloigne de nous tout mal français. Amen!

Sois révérée, ô toi, Louise, Impératrice en France, pleine de grâce napoléonienne. Le Seigneur Napoléon est auprès de toi; tu es bénie parmi les femmes françaises et bénie également est le fruit de tes entrailles, le petit Napoléon. O belle Louise, mère du roi de Rome, prie pour nous, pauvres pécheurs allemands, au moment d'une nouvelle guerre. Amen!

O la plus belle des Louise, épouse de Napoléon le Petit! Nous aussi, Allemands, nous prions pour toi, pauvre Autrichienne, alors que s'annonce un nouvel enfant de ton lit.

Distribués à profusion, ces placards obtenaient souvent, dans les campagnes, plus de succès que les chants patriotiques. Il ne faut point s'en étonner, car ils répondaient bien à l'*humour* tentonique, à l'enfantine intelligence qui, riant de tout au

milieu des drames humains, allait à nouveau se complaire dans les *Narrenbuch* et les *Lalenbuch* (1).

Voulez-vous connaître les titres décernés à Napoléon dans ces pamphlets populaires ? Choisissez parmi les suivants :

« Enfant de prostituée corse, — Empereur par le courroux de Dieu, de 30 millions de fanfarons français, — Ravisseur de tous les États, grand voleur de toute la terre, — Fabricant et démolisseur de rois, — Général en chef des bandes de brigands, — Envoyé de Lucifer, précurseur de l'antechrist, — Chevalier du grand ordre de Satan, fléau de l'humanité, auteur de toute injustice ici-bas. »

Et les satires, elles, n'abondent pas moins. Lisez ces titres : *la Napoléonade*, poème héroï-comique en six chants ; *les Aventures de Napoléon durant son dernier voyage*, suivies du Notre Père des paysans ; *la Bonapartiade*, ou vie et hauts faits du vaillant héros Napoléon Bonaparte, natif de Corse ; *le Retour en Corse de la famille Bonaparte ; la Grande vente de la collection Napoléon, ayant eu lieu le* 18 *Janvier* 1814, *à Paris*, tout cela sous la forme des farces, travestissements et parodies, dont la littérature allemande offre de si nombreux exemples.

Parlerais-je des anagrammes, logogriphes, apocalypses et autres jeux de mots ? On en formerait des volumes. Tantôt, c'est le mot *Nihil* contenant la

(1) Recueils de facéties et de bouffonneries, histoires de fous dans le genre de *Tiel l'Espiègle*.

première lettre du nom de tous les princes régnants de la famille Bonaparte [1], tantôt, c'est Vienne (sous son orthographe allemande, naturellement), annoncée comme devant être la dernière capitale que Napoléon conquerra :

Wien Ist Ende Napoleons,
Napoleons Ende Ist Wien ;

tantôt, c'est l'île d'Elbe (Elba) qui fournit l'épigramme,

Er Lachte Beim Anfang.
Europa Lacht Beim Ausgang.

« Il riait au commencement. C'est l'Europe qui rit à la fin. »

Enfin, à la question suivante, posée en 1813, certaines lettres de chaque mot étant formées par des chiffres romains :

Wan sInkt NapoLeons Macht gänzLICh nIeDer, soit : Quand la puissance de Napoléon tombera-t-elle complètement à bas ?

On répondait par l'addition suivante, le chiffre W devant compter pour deux fois V.

(1) Les noms doivent être orthographiés à l'allemande : Napoléon. Ioachim. Hieronymus. Joseph. Ludwig.

Deux fois		V	font	10
Une fois		I	fait	1
»	»	L	»	50
»	»	M	»	1000
»	»	C	»	100
»	»	L	»	50
»	»	I	»	1
»	»	C	»	100
»	»	I	»	1
»	»	D	»	500
				1813

Mais, laissons des amusements puériles, qui font, aujourd'hui encore, le bonheur des habitués de tous les cafés de nos sous-préfectures, et parcourons ces séries d'épigrammes où, sous le titres de *la Charité pour Napoléon*, *Coups de plume ou vie de l'ex-Empereur des Français*, la France n'est souvent pas plus ménagée que Napoléon lui-même. Allemand, latin, français, toutes les langues y figurent. On y trouve le:

Napoléon a bona parte
In malem partem abiit,

tout comme des vers écrits en un français dont on peut juger par ce précieux échantillon:

Napoléon, grand Empereur,
Vous n'avez plus que de malheur,
Et vouz serez en peu de temps,
Napoléon le ci-devant.

Voici la traduction littérale de quelques-unes de ces épigrammes — avec leurs titres, tels qu'ils figurent dans l'original allemand, — sur

Napoléon, nature essentiellement magnétique, dont la puissance ne se soutient que par le fer et l'acier (*sic*) :

— *Sur l'aigle de Westphalie.* — De notre royaume de Westphalie tout l'or a disparu, au point qu'il ne s'en est pas trouvé pour peindre en jaune l'aigle de la Poste.

— *Le père du pays.* — Till, un paysan westphalien, disait à une puce, qui cherchait à le pincer : « Chez moi, pauvre animal, plus rien n'est à trouver ; le père du pays a déjà tout pris. »

— *Titre d'honneur.* — Il appela les Allemands *cochons* et les siens *cràpauds*. Les Allemands ne l'ont point oublié, et c'est pourquoi, ils ont mangé ses crapauds.

— *Je vous ferai pendre* (1). — Impertinent, grossier, comme Hans Hagel, Hieronymus a parlé de pendre. Or, voyez comme vont les choses, peu de semaines après, c'est lui qui, en vérité, pend la couronne au clou.

— *En Saxe.* — Tout dernièrement, Napoléon disait à une noble dame de la cité des bords de l'Elbe : « La Saxe est décidément un vrai paradis. — Eh oui ! répondit la dame, le nom s'applique on ne peut mieux, car ici, comme en paradis, grâce à la protection de Votre Majesté, le peuple va tout nu. »

Les *Coups de plume* contiennent plus de cent épigrammes sur Napoléon, son génie, sa foi, sa vie, ses amours, sa politique, son arrogance, ses illusions, sa vanité, son égoïsme, ses desseins ; sur son caractère et sur ses actes, sur lui et sur les siens. A côté de cela, on trouve tout un chapitre consacré aux Français, et c'est à ce chapitre que nous allons faire une série d'emprunts, en maintenant, également, l'arrangement de l'original allemand.

(1) Ce titre est en français dans l'original.

SUITE D'ÉPIGRAMMES SUR LES FRANÇAIS.

— *Façon française.* — Là où se montre un groupe de Français, apparaissent tout aussitôt les lamentations, les larmes, le malheur, car ils ruinent à la fois pays et gens.

— *L'ouvrier français et le paysan allemand.*

Le Français:

» Secouez-vous, indolents Allemands; laissez donc les illusions de la foi jurée à vos souverains, peuple de chiens couchants. Devenez libres et égaux. Mettez-vous à l'œuvre avec le poing; pour faire grand, il faut concevoir les choses grandement. La liberté est une création divine qui de chenille vous fait papillon. Laissez-vous conduire par les grands Français, qui font tout pour la liberté et qui, pour elle, n'épargnent point leur propre sang. »

Le paysan allemand:

« Eh justement! Grand Monsieur, le sang français ne sert pas à autre chose qu'à être versé.»

— *Notre époque.* — Singulière époque! Les Français ont pu voir qu'ils étaient, à la fin, moins avancés que nous, au commencement.

— *Mieux que grand.* — La France veut prendre, pour elle seule, l'épithète excessive de: *grande nation :* combien ne préfèrerait-on pas pouvoir l'appeler *la plus juste!*

— *Fragment d'une statistique de la France.* — C'est l'empire des Francs qui a le plus grand nombre de filles de joie, et les plus grandes assemblées législatives; il a aussi la crème des beaux esprits, les citoyens les plus pauvres et, en même temps, les magistrats les plus riches.

— *Les frontières du Rhin.* — Le Rhin, ne cessez-vous de crier, le Rhin doit être entièrement français. Son vin, qui n'est pas bon pour un peuple d'eau claire, ne profite qu'au sang allemand. S'il le devient, grâce à vos manières de faire et à vos intrigues, — vous vous inclinez devant la force, mais ne respectez point le droit —, il ne le restera pas longtemps.

— *L'art en France.* — Beaucoup a pris cet empire de l'art; quand donnera-t-il quelque chose delui-même ? (1)

— *Les nouveaux ci-devant.* — Autrefois, c'étaient des voleurs de Français, licencieux, grossiers, sales, sans culottes; maintenant, ils sont, de nouveau, élégants, polis, ils prennent des airs affectés, rient et, de fait, sont..... risibles.

— *Enseignement des Français..... en masse.* — Aucun peuple, sur la terre, n'était plus ignorant pour la connaissance des pays. Leur Empereur, en les conduisant, leur apprend au moins la géographie.

— *Iterum Crispinus !* — Le désordre de vos finances, Français, vous déconcerte et vous pousse en tous pays. Rentrez chez vous, soyez utiles à votre patrie, et procurez-lui, de l'argent, autant qu'elle en aura besoin.

— *Aux Français.* — Vous avez souvent apporté au pays étranger les misères de la guerre. La France est, maintenant, battue et blessée par le même fléau. C'est ainsi que le vieux mot reçoit ici son application : Ce qui m'arrive aujourdhui t'arrivera demain.

— *Conseil aux Français.* — Tout finit par fatiguer à la fin; c'est pourquoi, à cause de la nouveauté, faisons la paix. Vous avez trouvé, un jour, qu'un roi était trop bon pour vous ; vous l'avez renversé et vous avez répandu son sang. Sur ce, vous vous êtes mis à délirer dans la fièvre de la liberté, puis la guerre et les victoires eurent vos préférences. Ce que vous gagnâtes alors est maintenant perdu. Des changements sont arrivés. Tout finit donc par fatiguer.

— *Commencement et final.* — Sans pudeur et comme des fous, vous avez commencé tout votre tapage de liberté, pensez donc..... sans culottes ! Sans pudeur, pour terminer, un étranger vous asservit, Français, ô Français !

(1) Allusion aux objets d'art envoyés à Paris par les vainqueurs d'Italie.

A côté de ces épigrammes, un très curieux document, parce qu'il exprime bien les sentiments des Allemands à l'égard de Napoléon, est le pamphlet intitulé : *Lettre missive à Bonaparte, par un de ses plus chauds partisans d'autrefois, en Allemagne*, pamphlet daté de 1804 et qui commence ainsi :

« Non, Bonaparte ! T'aimer n'est plus possible. Tu fais trop de mal ! Tu fais juste l'opposé de ce que la morale, la vertu, la raison te conseillaient. Des milliers d'Allemands qui s'étaient attachés à toi avec enthousiasme, dont tu fus l'idole pendant plusieurs années, ne peuvent pas faire autrement : il leur faut, aussi, se placer sur la rive opposée et reconnaître que, loin d'être un homme extraordinaire, tu es devenu un vulgaire hypocrite, un simple fou, un misérable. L'amitié trahie se change en haine implacable. »

Emanant d'un de ces républicains qui, comme Beethoven, avaient placé tout leur espoir en Bonaparte, le pamphlet dont il s'agit est une violente condamnation de la future politique impériale. Il devait être suivi de plusieurs autres du même genre et, notamment, des deux que voici, publiés en 1806 : *Nous aussi comprenons Bonaparte ?* — *La politique franco-napoléonienne démasquée.*

Dans ces brochures populaires, on retrouve certaines accusations des pamphlets du XVIIe siècle, mais présentées à un point de vue beaucoup plus élevé, et tout en reconnaissant les grandes idées

qui ont pu enflammer les Français. Elles traduisent, surtout, les aspirations de la patrie allemande, en formation, sous le poids des désastres publics; des Allemands qui ne veulent ni conquérir la France, ni se mêler des affaires des Français, mais qui entendent être « des hommes, des citoyens d'un État libre, et non les esclaves d'une province française, ce qui arrivera aussitôt que Bonaparte sera le maître de l'État ».

« Il y a longtemps, » lit-on dans la seconde de ces brochures, « que les Européens ont pu constater combien les Français étaient une nation turbulente, et facile à mettre en mouvement, très facile à détourner de ses affaires intérieures par les entreprises lointaines et surtout par la guerre qui flatte sa vanité.... La France napoléonienne cherche à assujettir l'Allemagne, comme elle a assujetti l'Italie, afin qu'il n'y ait plus une noble idée, une libre parole sur terre.... L'Allemand, qui pense en homme émancipé, a horreur de l'esprit de conquête: ce qu'il veut, c'est le règne de la loi et de la liberté pour tous. »

L'esprit d'animosité, de haine contre la France apparaît surtout dans l'opuscule: *Cent et quelques fanfaronnades de l'aventurier corse Napoléon Buona Parte*, reproduisant depuis 1798 jusqu'en 1814, les principaux passages des discours, lettres, adresses ou proclamations militaires de Napoléon, et les annotant d'une façon assez peu bienveillante. L'auteur de cette espèce de paraphrase des discours officiels, s'élève contre la

qualification de « Grande Nation, » donnée par l'empereur à la France, dans sa réponse à l'adresse du Sénat (28 janvier 1806). Voici, du reste, le passage en question:

« Grande nation! comme si l'humanité n'était pas susceptible d'autres grandeurs que de celles offertes en spectacle par toutes les horreurs d'une guerre barbare! Être courageux ne suffit point pour rendre grand. Les actions humaines n'acquièrent quelque importance que par leur valeur morale. Combattre avec courage pour le bon droit, mener la guerre d'une façon humaine, cela rend un peuple, tout comme un général, grand. Mais entreprendre une guerre sauvage pour une cause injuste; égorger, saccager, mutiler des pays, répandre partout la dévastation, la désolation, et cela sans motif, sans raison plausible, une telle humeur brutale étant le fait de l'habitude, ne rend point grand; sans cela les bédouins, les mameloucks, les flibustiers et bien d'autres pillards de grands chemins seraient plus grands que les Français. »

Veut-on, laissant de côté ces violentes sorties où, sous les apparences d'un noble et généreux amour pour l'humanité, apparaît quand même, quelque pointe de jalousie, veut-on, dis-je, descendre dans le domaine de la réalité? Qu'on lise alors la pièce suivante, écrite en un français plus ou moins pur et en un français germanisé fort bien trouvé; car elle traduit, d'une façon exacte, l'état des esprits et surtout, la lassitude du bon

peuple allemand, après plusieurs années d'occupation militaire:

SIMPLE CONVERSATION ENTRE UN BOURGEOIS HANOVRIEN ET LE SOLDAT FRANÇAIS LOGÉ CHEZ LUI.

Le Français.

Vite, qu'on me serve à l'instant (1)
Un dîner honnête et solide.
Mon appétit est aussi grand,
Que c' chien de pays est arride.
Allons du Schnick et du bon vin,
Que ne suis-je déjà bien loin!
De ce maudit pays d'Hanovre!

Le Bourgeois:

Moa ossi *nicks* Kuntang pur wu,
Musie fese tro de Schpetakel;
Tuschur fene che moa pieng su,
E fese Dischput e Mirakel.
Sche feh tonneh manscheh suwang,
Me moa sche swi *viel* power.
Miserabel *und Kein Larschang*
Mehr dang la Wille Hannover.

Le Français:

Que me fait à moi ton malheur
Et le récit de ta misère!
Crois-tu que de gaieté de cœur
Je veuille faire maigre chère?
Si l'on vendange ton pays,
En Décembre comme en Octobre,
Ce n'est pas le soldat, mon fils,
Qui peut récolter en Hanovre.

(1) Il va sans dire que nous respectons absolument l'orthographe de la pièce allemande.

15

Le Bourgeois :

Mon Dieh, Musieh, *ich weiss* for bieng
Was sie da tuschur parliren;
Me nu *Alle haben Kein* Peng,
Biengto *für Hunger mussen* kreviren.
Moa *viel* Depangs, *bin nicks mehr froh;*
Denn pa ein Su *ich mehr erobre.*
Ja, wenn das nicht finir biengto
Ich desertire von Hannover. (1)

Le Français :

Console toi, mon cher ami,
C'est une misère commune.
Nous partirons bientôt d'ici,
Pour terminer ton infortune.
A la barbe des fièrs Anglais,
Nous irons débarquer à Dovre,
Pour changer des guinées épais
Pour les petits-chevaux d'Hanovre.

Le Bourgeois :

Das is tutmehm, mon scher Musieh,
Ich nicks glaub, Parole donnehre !
Von Soldat *sind Sie*, mon Dieh !
Doch — nicks *Sie landen* in Angleterre.
Partir *Sie lieber nach Franz zurück* (2).
Ist sürer, *als nach* Dower
Moa *Sie* tracktir mit Wein und Schnick,
Nur fort zum Abmarsch von Hannover.

(1) — Soit en un français moins panaché : Mon Dieu, Monsieur, je sais fort bien ce dont vous parlez toujours ; mais nous tous, nous n'avons pas de pain, et bientôt il nous faudra crever de faim. J'ai beaucoup dépensé, moi, et ne suis pas content, car je ne rattraperai pas un sou. Oui ! si cela ne doit pas bientôt finir, je déserterai le Hanovre.

(2) Rentrez plutôt de préférence en France.

Ce qui n'est, ici, que le fait d'un mécontentement bien naturel après tant d'années d'occupation militaire, revêt une autre forme dans le *Registre des iniquités commises par les Français en Allemagne*, véritable réquisitoire dans lequel se trouvent successivement développés les points suivants: compression de la pensée, ruine du commerce et de l'industrie, humiliation de la noblesse et du peuple, dégradation du militaire, dévastation complète des pays allemands. J'ouvre le pamphlet à ce dernier chapitre et j'y lis:

«Là, où les Français apparurent, ils se conduisirent comme des barbares. Ils emportaient ce qui leur plaisait, et ce qu'ils ne pouvaient pas traîner avec eux, ils le détruisaient. Ils n'eurent d'égard ni pour la condition ni pour le mérite, maltraitant tout, sans différence et sans raison. Combien de villages n'ont-ils pas détruits; combien de provinces et d'états n'ont-ils pas réduits à la mendicité. N'ayant ni pitié ni miséricorde, ils enlevaient au malheureux son dernier avoir: il est connu que là où se trouvait le quartier-général de l'Empereur, c'était encore bien pire.»

Suivent les anecdotes suivantes sur Napoléon I:

«En 1813, après la bataille de Lützen, lorsque Napoléon vint à Pegau, il déjeuna chez la veuve d'un pharmacien. A peine était-il levé de table, que ses domestiques vinrent et emportèrent tout ce qui se trouvait là, surtout de table, argenterie, etc.... La même chose arriva à

Borna, et dans d'autres villes où se trouvaient de fort belles collections. Même fait, en 1806, chez la veuve du célèbre médecin Meckel, à Halle, qui possédait d'intéressantes pièces historiques données à son mari par l'Empereur de Russie. Pour faire honneur à Napoléon, elle avait placé sur la table toute sa vaisselle plate : grande fut sa surprise quand elle vit la plupart de ces souvenirs disparaître avec l'Empereur. »

Après Napoléon, c'est le tour des généraux qui commandent à de malheureux ouvriers, bottes et vêtements, et ne les payent généralement pas; qui prennent les chevaux à leur convenance et donnent ordre à leurs serviteurs de faire la chasse aux volatiles; qui se font donner la plus belle chambre de la maison et en salissent à plaisir les meubles et les tapis.

Pages entières, pour détailler par le menu, les méfaits que les Français ont pu commettre, comme si c'étaient là des actes de barbarie qui leur soient particuliers, comme si toutes les armées, vivant en pays ennemi, n'avaient pas, toujours, exercé les mêmes déprédations. Argenterie d'un côté, pendules de l'autre, cela pèse d'un poids égal dans les deux plateaux de la balance.

Les lignes suivantes, qui cherchent à faire ressortir d'une façon peu flatteuse les modifications subies par le caractère français, sont plus intéressantes à consulter :

« La guerre » y lit-on, « a beaucoup gâté la nation française, au point que sa politesse, autrefois

si universellement apréciée, devient de plus en plus rare. Son instruction a été fort négligée, le sens moral ne s'y est pas développé, le sens de la tenue s'y est oblitéré, et comme les parents ne peuvent apprendre que peu de chose à leurs enfants, appelés de bonne heure par la conscription, la nation se montre toujours plus ignorante, plus grossière, plus immorale. Elle ne s'enflamme pour aucun intérêt élevé, aucun noble but ne s'empare de son âme, en sorte que l'égoïsme le plus vulgaire continue à la dominer. Les mauvaises causes pour lesquelles elle a combattu n'ont servi qu'à la précipiter plus tôt dans cet abîme de corruption, et comme elle n'entrevoit pas la possibilité d'un avenir meilleur, son esprit est sans espérance. Les guerres continuelles dans lesquelles l'a impliquée la soif de conquêtes de Napoléon, l'ont tellement pervertie, qu'elle est devenue le fléau de la terre, la malédiction du genre humain. »

Du reste, tandis que *ce grand livre des iniquités françaises*, comme l'appelait un Allemand, mentionne avec le plus grand soin chaque fait isolé, un autre document, dont nous avons déjà parlé, *Le miroir des Français pour les patriotes Allemands*, porte, lui, des appréciations d'ensemble et s'évertue à tracer un tableau du caractère français aux différentes périodes de l'histoire, en remontant, pour cela, jusqu'aux anciens Gaulois.

Ce sont, presque toujours, les mêmes reproches: tendance marquée à la barbarie, profond

machiavélisme, besoin d'intrigue, perfidie poussée presque aussi loin que celle du Corse, fanatisme se manifestant dans les guerres religieuses, comme si les Allemands en avaient été exempts. Et l'auteur voit dans Bonaparte un génie malfaisant, qui a su exploiter ces vices, tout en reconnaissant cependant, que, si une bonne part du mal, commis alors, le fut dans son intérêt, il faut aussi tenir compte de l'œuvre personnelle à chacun. « Je me suis informé dans plusieurs endroits, dit-il, où des Français de toutes classes et de toutes espèces ont habité, et l'on m'a affirmé qu'il n'en fut pas un, dont on aurait pu dire quelque chose de bien : pour ne parler que des défauts les plus insignifiants, ils étaient tous vaniteux, fanfarons, intéressés et assoiffés de richesses. Je dois reconnaître, pour ma part, la parfaite exactitude de ce jugement.

« Les meilleurs, parmi les Français, que nous avons appris à connaître en Allemagne, furent encore les simples soldats, principalement les jeunes conscrits : après une campagne, ils prenaient déjà la brutalité et les manières impérieuses de leurs compagnons d'armes, quoique cependant, le vol fut chose rare chez eux.

« Un grand général, qui a pris une certaine part aux premiers combats victorieux de 1814, disait après la campagne : Les Français sont une nation qu'on peut mépriser, prise en masse, tandis qu'il y a chez elle, beaucoup de bons individus. Finalement, ils se sont laissés donner

un maître par des étrangers. — Que dirait-il aujourd'hui après tous les parjures, toutes les bassesses, toutes les délations de Mars 1815.»

Et comme l'auteur du *Miroir pour les patriotes Allemands* est un de ceux, qui ne croient pas à la nécessité de respecter l'absolue intégrité du territoire français, il conclut ainsi : « Les Français sont utiles au monde, lorsqu'on les laisse petits et faibles ; ils ne le sont plus, lorsqu'ils commandent. Dans l'une et l'autre de ces situations, ils apportent leurs talents naturels et savent en faire un bon emploi. Souverains, ils fournissent leur part d'arrogance, de vanité, de folie, se montrent hautains et cupides, se repaissent dans la débauche et dans toutes sortes de frivolités. »

Ce pamphlet qui, on le voit, respire la haine du Français, nous représente la Prusse et la Saxe comme ayant tout particulièrement soufferts de l'occupation ennemie. De la Prusse je n'ai rien à dire, c'est elle qui présida à toutes les levées de boucliers ; mais, en ce qui concerne la Saxe, il est assez curieux de constater que, seuls, les Saxons ne bougèrent pas lors des coalitions formées contre Napoléon. Il ne faut donc pas que les exactions commises chez eux aient été bien terribles.

Les Allemands, qui se plaignent d'avoir été traités par les Français sous Napoléon, comme les Juifs, autrefois, par les Chrétiens, aiment aussi à faire ressortir la grandeur d'âme dont ils firent

preuve, eux et les puissances alliées, vis-à-vis de la France. Ce n'est pas le glaive de la vengeance, disent-ils, que nous avons brandi, au jour de la victoire, mais bien le glaive de la justice. Soit: s'ils firent preuve, effectivement, d'une certaine magnanimité, il faudrait, avant d'aller plus avant, en rechercher les causes, mais ce que l'on ne saurait trop répéter, c'est que ce ne fut pas de leur plein gré, car, sans cesse, on voit apparaître dans les journaux et les placards de l'époque, des phrases de cette espèce:

On a dit, dans plusieurs feuilles, que la France devait être et rester grande et forte. — Pourquoi donc? — Sans doute, pour qu'un jour, lorsque la pensée, le courage, l'héroïsme des Allemands se seront endormis, elle puisse, à nouveau, tirer l'oreille à l'Allemagne.

Lorsque Napoléon sera depuis longtemps oublié, son esprit planera encore sur la France. C'est pourquoi chaque Allemand doit se dire souvent: *Veillez et exercez-vous*, afin que les Français imbus de l'esprit napoléonien ne nous tombent pas dessus et ne nous dévorent pas.

Les peuples allemands ne se connurent plus de joie, lorsque leurs armées tant de fois vaincues, haineuses et rapaces, elles aussi, entrèrent dans Paris. Si elles ne pillèrent pas la capitale, si elles ne la brûlèrent pas, ce fut comme une invasion, comme un flot d'envahisseurs, se jetant sur un objet depuis longtemps convoité, exprimant bien haut son contentement, et, tout heureux de voir tembler, à son tour, ceux qui l'avaient fait trembler si longtemps.

Ces sentiments se trouvent au reste exprimés, tout au long, dans une feuille volante de l'époque : *l'orgueilleux Paris est pris; quelques pensées pour la joie du cœur de tout honnête Allemand.* « Réjouissez-vous, frères allemands, » y lit-on, « Paris qui, aussi loin qu'on peut regarder dans l'histoire, n'a jamais été soumis, vient d'être pris par les troupes victorieuses des armées alliées.... Paris, la grande et terrible ville, est domptée ; le siège du pouvoir législatif est, une fois, renversé. » C'est déjà, sous une autre forme, le : *chantons et dansons,* qu'on retrouvera plus tard chez Wagner.

« Français rentrez chez vous, laissez-nous avec toute votre monnaie de liberté. Votre bagage infernal ne vaut pas une pipe de tabac.

« Dieu nous préserve d'avoir des Français dans le pays et dans nos culottes, car ils n'amènent que pleurs et grincements de dents.

« Ainsi donc, messieurs de Paris, dites-nous, comment cela vous convient-il ? »

Cette chanson populaire, rimée pour les Français, nous dit assez quels vont être désormais les sentiments de l'Allemagne. Les *Teutomanes* l'emportent, et nous allons voir, pendant quelques années, se développer, dans le pays même, comme dans les récits de voyages, toutes les phases de la lutte entre gallophobes et gallophiles.

CHAPITRE IX.

GALLOPHOBES ET GALLOPHILES (1816—1850).

Antipathies et sympathies pour la France après le premier Empire. — Les manœuvres des princes. — « Franzosenfresser » et « Jeune Allemagne »; Menzel et Bœrne. — Les poètes de l'épopée napoléonienne.— La question alsacienne.— Les Français et les Allemands jugés par Bœrne. — Henri Heine; ses appréciations sur la France, sur Paris et sur le journalisme français. — Comparaison entre Bœrne et Heine. — Friedrich von Raumer et les sympathies des démocrates allemands pour la République de 1848.

Le baron de Gagern, ce politicien mystique, dont les idées prévalurent si souvent dans les conseils de la réaction européenne, disait en 1815: «Les ressources intérieures de la France, en hommes, en argent, en produits naturels, en objets d'échange, indispensables à ses voisins, sont tels que l'Europe entière, coalisée contre elle, est à peine un adversaire sérieux. Il faudrait, pour la réduire à l'impuissance, épuiser ses ressources. »

Méconnaissant les besoins du présent, *besoins factices créés par la France*, au dire d'un prince prussien, les souverains cherchèrent, avant tout, à conserver le moins possible de l'édifice politique élevé par Napoléon. Si l'on voulait relire

avec soin toutes les discussions des congrès de Châtillon et de Vienne, si l'on voulait parcourir tous les réquisitoires des hommes d'Etat, on retrouverait facilement dans ces pièces différentes la trace des sentiments qui animaient à l'égard de la France l'auteur du pamphlet de 1648.

Les derniers événements avaient prouvé que la puissance française en Allemagne manquait de force morale, mais cela devait, pour une bonne part, être attribué à la mauvaise politique de Napoléon. Épuisant les peuples pour des intérêts qui n'étaient pas les leurs, l'Empereur avait fait naître dans les esprits germaniques un ressentiment grâce auquel le mécontentement, concentré jusqu'alors dans quelques classes, devint général, et put amener le triomphe de la réaction. La haine de la France tint lieu d'amour pour la Prusse.

En somme, les peuples allemands avaient forcé leurs souverains à prendre les armes contre Napoléon, pour conquérir cette liberté que les Français avaient proclamée en 1789. Mais lorsqu'ils virent, d'une part, que les promesses solennelles de leurs princes étaient illusoires, d'autre part que la France ne voulait pas d'un gouvernement militaire et conquérant; qu'après avoir passé par toutes les erreurs de la Révolution, qu'après avoir supporté dix années de tyrannie, elle ne demandait que la paix et un régime constitutionnel, leurs idées se modifièrent, leur haine s'apaisa.

Gœrres, qui, dans son *Mercure du Rhin*, avait personnifié toutes les passions anti-françaises de

l'Allemagne en 1813, fut le premier à attaquer les actes du congrès de Vienne, et c'est avec sa violence habituelle qu'il se retourna contre les princes allemands, despotes et parjures.

Bientôt, les journaux changèrent de langage ; ils cessèrent de représenter la nation française comme voulant acquérir le titre de *grande nation* en dominant sur l'Europe par la terreur, et reconnurent que les armées et les douaniers n'étaient point le peuple, dont la majorité détestait toujours le gouvernement militaire de Bonaparte. Mais, en même temps, les grandes idées, colportées à un certain moment par ce dernier, apparaissaient à nouveau devant eux.

Dans ses *Considérations politiques sur l'état actuel de l'Allemagne*, ouvrage saisi au-delà du Rhin lors de son apparition en 1820, le célèbre professeur Fischer traduisait, comme suit, cet état de choses :

« Des milliers d'Allemands, animés par les sentiments les plus nobles, guidés par l'esprit le plus calme, sentaient qu'ils servaient une grande cause en combattant dans les rangs des Français et en partageant la gloire de leurs victoires immortelles. Il faut avouer que l'existence d'une armée telle qu'était celle de l'empire français, est un des plus grands phénomènes de ce siècle, phénomène capable de développer chez les âmes fortes un enthousiasme sublime. Nos plus grands hommes se sont formés dans ses rangs. Il ne s'agissait pas de la gloire d'un seul homme ; des milliers

d'hommes ne se vouaient pas à la mort sans un but utile et comme des automates. Ce seul homme n'était qu'un chef suscité par le ciel pour venger le passé et préparer un meilleur avenir. Sous ses ordres, des héros s'honoraient de combattre pour la cause de l'humanité que, durant dix siècles, on avait opprimée et avilie, et dont l'émancipation ne pouvait être l'ouvrage d'une seule année. Tels sont les motifs qui ont rangé les soldats allemands sous les bannières de Napoléon ; ce n'étaient pas comme instruments aveugles qu'ils y figuraient, c'était pour y servir l'esprit du siècle ; et voilà pourquoi ils étaient fiers de montrer leur poitrine décorée de l'étoile de la Légion d'honneur. »

Dès lors, il faut bien le dire, l'Allemagne va être divisée en deux camps : le camp gothique, féodal, anti-français, ce qui sera bientôt les *Franzosenfresser* [1], et le camp sympathique aux idées libérales préconisées par la France, qui se souvient des victoires remportées par les soldats de la Confédération et qui célèbre ces jours de gloire grâce auxquels il put entrevoir l'aurore d'un ère nouvelle.

Mais ce jeune parti libéral est loin d'être français à la façon de ses ancêtres des XVIIe et XVIIIe siècles. Patriote avant tout, il cherchera à régénérer sa patrie, en lui donnant des mœurs, un esprit, un caractère national. Toutefois, il n'est pas pédant, bouffi de science indigeste, et on ne le verra pas s'intéresser à des vétilles comme les *Teutomanes*,

(1) Littéralement *les mangeurs de Français :* nom qui devait être donné à Menzel et aux siens par les *Jeune Allemagne.*

dont le grand chef est toujours Jahn, le fougueux sectaire. Il laissera à ces illuminés d'un autre âge le soin de discuter pour savoir si un Allemand peut porter des gants, et de quelle peau ils doivent être, en peau de daim ou en peau de buffle.

Pour les *Teutomanes*, c'était un crime que d'avoir eu des relations d'amitié avec les Français; pour les *Jeune Allemagne*, c'était le souvenir vivant des grandes années de lutte et de combat côte à côte. Il en fut ainsi de 1830 à 1848.

Durant cette période, le journalisme allemand devait exercer une déplorable influence sur l'opinion de l'Allemagne vis-à-vis de la France. Les princes, qui, de 1813 à 1815, avaient déjà tant profité du concours de la presse, surent diriger cette arme à merveille. Des journalistes, sans conscience comme sans condition, affichèrent bien haut ce patriotisme bruyant, qui consiste uniquement à insulter l'étranger, et propagèrent sciemment sur la France les plus grossières erreurs. «Ce fut,» dit l'auteur *De la Prusse et de sa domination*, «une calomnie perpétuelle sur le caractère du peuple français, sur son esprit, sa morale, ses tendances, son histoire même. Ces journalistes ont créé un Français de fantaisie, sur lequel ils s'escriment tout à leur aise, ne se donnant pas même la peine de dépenser d'autre esprit que celui qu'il faut pour accumuler contre ce pauvre être idéal, qu'ils qualifient inséparablement de vaniteux Gaulois, toutes les épithètes du mépris, de la colère, de la haine ou de l'envie. — C'est ce pauvre

mannequin, qu'ils traînent et vilipendent dans les trente-deux États de la Confédération, pour réveiller dans ces parties inférieures du cœur ce qu'il y a de vieilles rancunes, de basse jalousie, de préjugés ignorants. Ils vont feuilletant nos listes criminelles, rendant compte de nos débats de Cours d'assises, afin de nous représenter comme un peuple sans morale, sans foi, où toutes idées de religion et de famille ont disparu.

« Les journalistes allemands, grâce à notre liberté, à notre publicité, qu'ils doivent cependant toujours insulter, vont ramassant les mensonges, les scandales, les calomnies, les accusations, les cris aveugles des partis passionnés que chaque jour vomit la presse parisienne, que la bonne foi repousse, que notre bon sens public dédaigne. — Eux, au contraire, ils les ramassent précieusement, et vont, sous l'œil de la censure royale, vendre à leurs gouvernements, parmi ces guenilles, les plus dégoûtantes, qu'ils devront présenter aux peuples germaniques comme des échantillons de la France, mettant autant de mauvaise foi dans ce tableau que de lâcheté dans les insultes. C'est par de tels moyens que l'on cherche à irriter les esprits, à les maintenir dans une sourde inquiétude. Il n'est peut-être pas un seul journal allemand dont, ordinairement, presque la moitié ne soit occupée par l'article France.

« Quand on connaît la puissance du mensonge persévérant et mille fois répété, surtout s'il flatte les passions et se couvre de beaux sentiments, on ne

sera plus étonné que d'une chose, c'est que l'hostilité de l'Allemagne contre la France ne soit pas plus grande encore. »

Telle fut donc, de 1820 à 1848, l'attitude des princes et de leur presse stipendiée, ne reculant devant aucune invention pour répandre dans le peuple les idées les plus fausses. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises on lui fit accroire, on pense bien dans quel but, que l'Alsace et la Lorraine avaient les plus vives sympathies pour leur ancienne patrie; c'est ainsi qu'on essaya de lui montrer les dangers dont il était menacé par l'ambition de la France *convoitant toujours les provinces rhénanes.*

L'attitude de certains hommes politiques français et le caractère de certains événements, contribuèrent, on ne peut mieux, au but des princes : rodomontades de quelques écrivains, scènes tragiques de la rue, violences du parti démagogique, tout fut exploité pour arriver à faire disparaître jusqu'au dernier germe de sympathie entre les deux peuples.

Mais les princes avaient compté sans la révolution de Juillet. Celle-ci fut accueillie en Allemagne avec un tel enthousiasme que les *Teutomanes* comme Arndt, comme Wolfgang Menzel, furent forcés de dépouiller leurs vêtements et leur langage, et durent s'habiller, d'esprit comme de corps, suivant l'expression de Heine, du vêtement moderne taillé à la française.

Toutefois, s'ils «déposèrent leur livrée à la Jahn, s'ils s'affublèrent des couleurs et des semblants

du libéralisme, s'ils se mêlèrent à l'armée des révolutionnaires, s'ils chantèrent même *la Marseillaise*, c'est qu'il s'agissait pour eux, également, de la lutte en faveur de l'unité de l'Allemagne.»

Pour être exact, Heine, à qui j'emprunte ces lignes aurait dû ajouter que les *Teutomanes* applaudirent à la révolution de 1830, parce qu'ils crurent voir en elle le signal de la ruine complète du catholicisme en France. C'est avec le parti qui arrivait au pouvoir qu'ils sympathisaient et nullement avec les idées libérales: la preuve en est dans le fait qu'ils se retournèrent avec acharnement non seulement contre la révolution, mais encore contre la France, dès que la coterie qui avait montré les sentiments les plus anticatholiques dut abandonner le gouvernement. «Menzel et les siens, » dit Henri Heine, « détachèrent du clou les pensées en vieux costume allemand et recommencèrent leurs exercices gymnastiques dans le cercle des anciennes idées. »

«Il est bon de noter,» fait encore observer à ce sujet l'auteur des *Reisebilder*, «que Menzel ne connaissait pas le français. Toute sa ferblanterie germanique se résume dans de vieilles tirades sur Hermann le Chérusque, le Corse, Luther, Blücher, la bataille de Leipzig, Dieu, les bonnes mœurs, et la Patrie. »

Plus tard, sous Louis-Philippe, les princes allemands se montrent jaloux de la popularité acquise de l'autre côté du Rhin par le roi-citoyen. La France est trop calme, trop paisible, il faut lui

chercher noise, et alors, en 1840, la Prusse reforme la coalition de 1815, conviant l'Europe *à venir une troisième fois coucher dans Paris*, sous le vain prétexte de mettre un terme à la propagande radicale française, qui menaçait, à l'entendre, les bases mêmes de la société. La majorité des révolutionnaires allemands rendait effectivement hommage au libéralisme français, et se recrutait parmi les étudiants des Universités, enivrés de théories, d'utopies généreuses, rêvant je ne sais quelle égalité chimérique. Le représentant le plus considérable du parti, qui cherchait ainsi à introduire dans les affaires allemandes le jacobinisme français, fut Ludwig Bœrne, alors que Heine, lui, se contenta d'être un tirailleur, un pamphlétaire et, avant tout, un éclectique.

Aussi grand par le sentiment que distingué par l'esprit, a dit Cormenin, Bœrne aimait la France comme sa seconde patrie, il l'aimait dans l'intérêt de l'Allemagne, dans la pensée que l'union des deux pays serait éminemment profitable aux progrès de l'esprit humain. Dans son introduction à *la Balance*, revue française et allemande publiée par lui à Paris, Bœrne ne s'exprimait-il pas ainsi à cet égard :

« L'histoire de la France et de l'Allemagne n'est, depuis des siècles, qu'un continuel effort de se rapprocher, de se comprendre, de s'unir, de se fondre l'une dans l'autre. L'indifférence leur a toujours été impossible, il fallait s'entre-haïr ou s'entre-aimer, s'allier ou se faire la guerre... Qu'il sera beau le jour où les Français et les Allemands

s'agenouilleront ensemble sur les champs de bataille où jadis leurs pères s'étaient entr'égorgés, et prieront en s'embrassant sur leurs tombeaux communs !..

« J'aime l'Allemagne plus que la France par ce qu'elle est malheureuse et que la France ne l'est pas ; du reste, je suis autant Français qu'Allemand. Dieu merci, je n'ai jamais été dupe du patriotisme, je ne me suis jamais laissé prendre à ce leurre de l'ambition. »

Mais Bœrne qui, à trois reprises successives, vint à Paris, où l'avait déjà précédé sa réputation d'écrivain patriote ; Bœrne, qui écrivit des *Tableaux de Paris*, estimés en Allemagne à l'égal de ceux de Mercier en France ; Bœrne, dont les *Lettres de Paris* en 1830, jugeant avec tant de sagacité les machinations des ultra-royalistes, provoquèrent de l'autre côté du Rhin une si bruyante polémique de la part des *Franzosenfresser;* Bœrne, qui nourrissait l'idée d'écrire une histoire de la Révolution française dans un esprit favorable aux grandes idées émancipatrices ; Bœrne enfin, qui devait terminer sa carrière à Paris, entouré de ses amis et de ses compatriotes, n'a pas seulement cloué au pilori de l'histoire les excentricités des gallophobes, il a encore écrit sur les Français et les Allemands, à propos de Béranger et de Uhland, le parallèle le plus juste qui soit jamais sorti d'une plume étrangère.

Pour Menzel et pour ses disciples, — il est nécessaire d'insister sur ce point, — haïr la France était

plus qu'une affaire de mode, c'était presque un devoir politique et religieux. Ne faut-il pas déplorer une semblable aberration d'esprit, quand il s'agit d'un des littérateurs les plus distingués du pays, d'un de ceux qui ont su tracer l'image la plus fidèle de la nationalité germanique, qui ont changé la face de la critique d'outre-Rhin, en voilant leur lourde et pédante érudition sous le bon goût d'un homme du monde, qui ont toujours donné l'exemple d'une rare impartialité, ne ménageant pas plus les amis qu'ils n'accablaient les adversaires ? Mais, semblables à ces passionnés du crime, qui à certains instants voient rouge, ou à ces exaltés religieux que la vue d'une robe violette fait tomber en catalepsie, Menzel était rendu souvent injuste par sa haine aveugle à l'égard de la France. « Cette funeste passion, » a fort bien dit Bœrne, « enveloppait son brillant esprit d'une légère vapeur de niaiserie. On ne trouve qu'en Allemagne de ces hommes qui sont, en même temps, spirituels et imbéciles. »

La haine de Menzel et de ses partisans était une haine réglée, si l'on peut s'exprimer ainsi, «une passion scientifique, philosophique, religieuse et même mystique.» Un peu comme Humboldt, ce roué du XVIIIe siècle qui a ridiculisé plus ou moins tous les hommes politiques de l'époque, parce qu'il était incapable de les comprendre, ces prussophiles retardaient toujours d'un demi-siècle, quand il s'agissait de juger l'état social ou l'état moral du pays. En fait de France politique, ils ne voyaient

que celle de l'empire; en fait de France intellectuelle, ils ne connaissaient que celle de Voltaire.

Ajoutez que, dans toute idée nouvelle, dans tout mouvement libéral, ils apercevaient toujours la main de la France; c'est dans cet esprit qu'ils poursuivirent de leur haine, de leur polémique acrimonieuse, le groupe de la *Jeune Allemagne*.

Le poète Immermann est un exemple frappant de cette antipathie quand même. Immermann, qui s'était battu contre les armées de Napoléon pendant la guerre de l'indépendance, n'avait pu s'empêcher, lorsque la révolution de Juillet éclata, d'admirer la grandeur de la nation française. « Catastrophe glorieuse, » écrit-il quelque part, « et qu'on peut appeler unique, car loin de sortir d'un malaise physique, elle a pour mobile un besoin de l'esprit, le besoin de se maintenir dans son droit. » Certes, cet enthousiasme était sincère, mais il ne fut pas de longue durée. Ennemi né des idées constitutionnelles, Immermann, lorsqu'il vit les principes révolutionnaires s'étendre sur les bords du Rhin, se montra plus absolutiste que jamais, à l'égard des idées qu'il traitait de *misérable parodie du libéralisme français*. Novateur, quand il s'agissait de choses d'un ordre intellectuel ou littéraire, il devenait réactionnaire, dans toute la force du terme, dès qu'il se trouvait en face d'idées avancées dans le domaine politique.

Français et libéral passaient alors, au-delà du Rhin, pour deux mots synonymes. On peut en juger par le cas de l'écrivain Th. Mundt, poursuivi par

l'autorité comme « coupable *d'irréligiosité française* et de conspiration contre toutes les institutions sociales. »

Nombreux, il est vrai, étaient les esprits éclairés qui, aimant la France, se sentant attirés de son côté par leurs habitudes d'esprit, par leurs goûts de société, rêvaient l'alliance intellectuelle des deux pays. Combien, comme Edouard Gans, s'étaient pris d'enthousiasme pour Napoléon ! Ce spirituel disciple de Hegel n'avait-il pas voulu, durant l'hiver de 1833, exposer dans un de ses cours de l'Université de Berlin, l'histoire du conquérant ? Mais l'annonce seule d'un tel dessein effaroucha l'autorité : Frédéric-Guillaume ne voulut pas admettre qu'on réveillât dans sa capitale le nom d'un homme qui avait failli effacer la monarchie prussienne de la carte d'Europe.

Cela n'empêchait pas le baron de Gaudy de publier ses poésies napoléoniennes, Edouard Brinckmeier son *Napoleons-Album*, d'autres écrivains des *Napoleons-Erinnerungen*. Le culte de Napoléon n'était pas seulement français, mais universel. Battue par l'Empereur, l'Europe n'en reconnaissait pas moins la valeur de cet homme extraordinaire. « L'ennemi est mort, » disait Brinckmeier ; « il faudrait être un bien pleutre personnage pour ne pas lui rendre justice. Et puis, pour l'historien, pour le poète, un ennemi de cette taille n'est plus un ennemi : il appartient à l'histoire comme Alexandre, comme César, comme Charlemagne. Jamais le monde ne vit son pareil. » Toutefois,

Brinckmeier ne faisait nulle difficulté de reconnaître que l'Allemagne abondait en pleutres personnages (*sic*) prêts à voir un sacrilège dans cette manière de procéder.

Au premier rang de ces *pleutres* se placent évidemment Menzel et ses partisans. On pourra juger de leur manière de procéder par deux articles de la *Feuille littéraire*, consacrés, l'un aux œuvres de Gaudy, l'autre aux œuvres de Dietz, un poète alsacien, chantant sa patrie, c'est-à-dire la France, en allemand.

Voici d'abord pour Gaudy:

« Un baron allemand qui chante Napoléon! Cela est-il honnête? Si c'est un malheur pour nous de ne pas compter parmi les nôtres un grand homme tel que Napoléon, eh bien! envions les Français, mais du moins, ne nous prêtons pas à augmenter encore leur triomphe par de honteuses acclamations. Ce Napoléon nous a déshonorés; mais des peuples qui sont en jubilation quand on les déshonore sont des prostitués. Celui qui s'amourache de l'aimable Napoléon n'a qu'à le suivre à Paris comme l'a fait Heine, mais la malédiction du tyran au cœur de bronze est tracée en lettres de sang sur le sol germanique, et malheur au poète allemand qui déshonore son luth et n'a pas honte de chanter le tyran qui nous a outragés, qui fut notre plus grand ennemi, et surtout celui qui nous méprisait le plus. »

A l'égard de Dietz l'animosité est encore plus grande.

«Un poète allemand (*sic*) chante en vers allemands sa patrie, et cette patrie n'est pas l'Allemagne! Nous avons dû souvent supporter le dédain des Français; au moins, ce sont des Français, nos ennemis héréditaires ; ils ont le droit de se réjouir quand ils peuvent nous opprimer, nous ne nous en étonnons pas....... Un grand nombre d'Alsaciens se sont acquis de la gloire au service de la République française et de Napoléon. En vérité, cette gloire est une honte, car ils combattaient, quoique Allemands d'origine, contre l'Allemagne; mais du moins, ils désavouaient leur nationalité, ils avaient la délicatesse de ne parler que français, de ne vouloir être que Français et de vivre comme tels.... Le poète alsacien a l'audace, lui, de parler en langue allemande de sa patrie, et cette patrie est la France! Une telle stupidité est inouïe, jamais elle ne s'est rencontrée, et nous nous contenterions volontiers de ne la trouver que ridicule, si elle ne devait pas nous irriter comme un suicide de l'honneur national. Qu'un véritable Français doit rire en voyant la rampante servilité de semblables Allemands, qui ont une si grande envie de s'attacher à lui comme des parents?»

De 1820 à 1840, les *Franzosenfresser* ne manquèrent ainsi pas une occasion de ramener sur le terrain, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, la question alsacienne: mais il est intéressant de voir que les Allemands eux-mêmes se chargeaient de leur répondre. Tel fut le cas

ici. Voici, en effet, de quelle façon Bœrne s'exprime dans son article sur la *gallophobie de Menzel :*

« Armez-vous, nobles défenseurs de l'honneur national, reconquérez l'Alsace sur la France ; mais hâtez-vous, l'affaire est pressante. Bientôt les forteresses de Spielberg, d'Olmutz, de Spandau, de Magdebourg, d'Ehrenbreitstein, ne suffiront plus aux besoins paternels de vos gouvernements, allez prendre Strasbourg d'assaut, et il y aura alors une citadelle de plus pour servir de prytanée à votre patriotisme. Mais avant de vous exposer aux dangers de la gloire, demandez d'abord aux Alsaciens s'ils consentent à redevenir Allemands, s'ils seraient heureux d'échanger leur roi contre un des princes de la Confédération germanique, leur chambre des députés contre la diète de Francfort, la liberté de la presse contre l'infâme censure, la garde nationale contre la gendarmerie, la publicité des débats judiciaires contre des tribunaux secrets, le jury contre des juges dépendant du pouvoir, et l'égalité des conditions contre la morgue et l'insolence de la noblesse et des satrapes. Adressez-leur un peu ces questions, et ils vous répondront : Nous sommes les plus chauds, les plus fidèles patriotes d'entre tous les Français, précisément parce que nous sommes limitrophes de l'Allemagne. »

Avec son ardent amour pour la liberté et pour l'indépendance des peuples, Bœrne avait vu la question alsacienne sous son vrai jour, il avait com-

pris la folie de ses compatriotes qui, antiquaires passionnés, se plaisaient à rêver du passé, au lieu de considérer le présent; qui, pour un rien, eussent adressé le même reproche à la Bourgogne, si l'occasion s'en fût présentée.

Telle était la lutte entre gallophobes et gallophiles, lorsque Bœrne publia dans *la Balance* son article sur Uhland et Béranger, où les particularités du caractère allemand et du caractère français se trouvent si bien exposées. D'emblée, il constate une différence notable dans la façon dont les deux pays entendent la popularité, puis au côté terrestre des Français et de leur poète, il oppose ce qu'il appelle le *côté céleste* des Allemands. « Pour les Français, l'amour est un amusement; pour les Allemands, c'est un culte et les baisers sont des prières. La divinité d'Uhland est la fidélité; la divinité de Béranger est l'infidélité. » Bœrne appelle ce dernier l'apôtre des hommes heureux et voit dans Uhland le prophète des gens malheureux, d'où il conclut, la vie étant mêlée de plaisirs et de douleurs, qu'il faut vénérer et Béranger et Uhland, aimer Dieu et Lisette, être tantôt Français, tantôt Allemand. Poursuivons avec lui ces études comparatives :

« Béranger est aimable, et Uhland est respectable : ils sont de leur pays. Il serait à souhaiter que les Français fussent quelquefois moins aimables et que les Allemands fussent un peu moins respectables. Si, un jour, les Allemands, trompés par les mensonges et les ruses de leurs

princes, la puérilité de leurs poètes et l'ignorance de leurs savants, s'animaient une seconde fois d'une haine suicide contre la France, la lecture des chansons de Béranger éclairerait et désarmerait leur colère. Si les Français étaient poussés de nouveau par leur vanité nationale ou par l'ambition d'un chef belliqueux contre l'Allemagne, qu'ils lisent alors les chansons d'Uhland, pour apprendre qu'un nation qui met sa gloire dans la justice ne peut jamais être subjuguée, et que son amitié est plus avantageuse que la victoire même.»

Suit une analyse du vin allemand, grave, froid, âpre, cachant une âme de feu sous son air grondeur, et du vin de France babillard, aimable, caressant, mais sans vérité et sans persévérance, «si bien que boire est pour les Allemands une affaire, une étude, un service divin, et pour les Français un plaisir, un amusement; si bien que l'Allemand ivre se noie dans la bouteille et perd la tête, alors que le Français sait nager dans le vin et ne perd que le sentiment.» Et ces traits distinctifs, Bœrne les retrouve dans la chanson à boire des deux pays.

Partout, du reste, il constate les mêmes différences entre la nation allemande « si éminemment religieuse » et la nation française « manquant de religiosité. » Il voit la patrie des Français dans la maison, celle des Allemands dans la rue (1), et ajoute: «En France, la gloire est roturière alors

(1) L'appréciation émise ici par Bœrne est assez étrange. C'est plutôt le contraire qui serait vrai, aujourd'hui du moins.

qu'en Allemagne elle est comme un droit régalien. Les souriantes grâces de Béranger, en passant le Rhin, se transforment en déesses sévères, aux sourcils froncés. » Puis, il définit comme suit le but, l'objectif principal qui met les deux nations en mouvement :

« La vanité nationale des Français, c'est d'avoir la puissance ; la vanité nationale des Allemands, c'est d'avoir la justice de leur côté. Quand Béranger, dans ses touchantes élégies, pleure la défaite des Français lors de la chute de l'empire, il est trop fier pour faire valoir les forces supérieures des ennemis, comme la cause du malheureux succès de ses armes. Il préfère s'en prendre à la colère du ciel, à la trahison, à l'or de l'Angleterre.

« Les Allemands, au contraire, quand ils se vantent de leurs victoires remportées sur les Français, aiment à parler de la justice de leur guerre, et se complaisent à faire l'énumération de tous les peuples qui, convaincus de cette justice, avaient embrassé leur cause, et les avaient assistés contre Napoléon. Ils ne songent pas qu'en comptant le grand nombre de leurs alliés, ils rabaissent leur propre gloire. Justes jusqu'à l'injustice, c'est la devise de ces honnêtes Allemands. Et quand tous leurs princes eurent trahi la France, en rompant leur alliance pendant la guerre, et quand plusieurs d'entre eux eurent déserté le drapeau français sur le champ de bataille même, ils n'y trouvèrent jamais rien à redire. »

Comme dernière différence caractéristique, Bœrne mentionne le fait que les Français se sont moqués de tous leurs rois, même de ceux qu'ils aimaient, alors que les Allemands ne se moquent jamais de leurs maîtres, même quand ils les haïssent.

C'est ainsi que, tout en voulant comparer Uhland à Béranger, ce qui est, peut-être, une grossière méprise, comme le dit quelque part M. Challemel-Lacour (1) Bœrne a tracé les grandes lignes du caractère français et du caractère allemand; et ce tableau présente, sous sa plume, un attrait particulier, parce qu'on sait quelle réelle et sincère estime il portait à la France.

II.

Tout autre va nous apparaître Henri Heine, le *Prussien libéré* qui, comme Bœrne, écrit en français, qui, comme lui, adresse des correspondances aux journaux allemands. Tandis que Bœrne timide, doux, sensible, restait peu connu en France, où, pour se rendre populaire, il faut avoir des camarades, Heine, personnage multiple, mais avant tout sceptique, fut, dès son arrivée à Paris, reçu comme un hôte illustre. On ne tarissait pas en éloges sur ses lettres à *la Gazette d'Augsbourg*, considérées comme des modèles de grâce piquante et de railleuse ironie, et sa réputation était déjà considérable, lorsqu'il publia ses deux ouvrages : *De l'Alle-*

(1) Voir l'article publié par M. Challemel-Lacour dans la *Revue Germanique* de décembre 1864.

magne, — *De la France.* — Du premier, réponse, on le sait, à Mme de Staël, je n'ai pas à m'occuper ici ; l'autre, au contraire, m'intéresse directement puisque, publié en 1833, il était destiné à faire comprendre la France en Allemagne. C'est, à vrai dire, une série de lettres sur la politique et les beaux-arts, adressées à *la Gazette d'Augsbourg* et donnant sur les premières années du règne de Louis-Philippe, à Paris et dans la province, des informations d'un intérêt plus ou moins historique. Il en est de même des volumes qui ont été publiés plus tard, en 1835 *Lutèce*, lettres sur la vie politique, artistique et sociale de la France, et en 1868 *Allemands et Français*, recueil posthume.

J'ai dit que Heine était un personnage multiple. On peut facilement en juger. Avant tout flatteur, traitant la France en coquette, contant des douceurs aux Parisiens, vantant leur gentillesse et leur sagesse, leur souriant gracieusement, les approuvant fort de ne croire en somme ni à Dieu ni au diable, se vantant de n'avoir jamais fumé ni mangé de la choucroute, ce qu'il considère comme des titres tout particuliers à l'estime publique, Heine, on l'a dit au moins, appartient presque autant à la France, sa seconde patrie, qu'à l'Allemagne. Avant de venir vivre à Paris, il avait toujours les yeux fixés sur la France ; lorsqu'il renonça tout à fait à l'Allemagne, ses regards se tournèrent constamment au delà du Rhin, si bien que la plupart de ses lettres de Paris parlent fort peu de la France.

En 1824, il écrivait de Hanovre à Moïse Moser : « Ma lumière va s'éteindre, et je suis trop endormi pour écrire en allemand. Et d'ailleurs, je ne suis point Allemand, comme bien tu sais, et certes, si je l'étais, je ne m'en ferais pas gloire. Oh ! ce sont des barbares. »

Après 1832, on peut lire dans une de ses lettres de Paris : « Heureux ceux qui pourrissent lentement dans les cachots de la patrie, car ces cachots sont une patrie avec des barreaux de fer, l'air allemand souffle au travers, et le porte-clefs, quand il n'est pas tout à fait muet, parle la langue allemande ! Il y a, aujourd'hui, plus de six lunes qu'aucun son allemand n'a résonné à mon oreille. »

Donnant de temps à autre quelques croquis au milieu de ses lettres politiques, Heine a tracé de Paris, pendant les embarras politiques de 1832 un tableau fort exact. On pourra le comparer aux pages écrites sur le même sujet par Forster et Gœthe.

« Pendant que toutes les institutions, y compris la royauté, sont compromises, que le désordre politique menace toutes les existences, Paris est toujours l'ancien Paris, la belle ville des merveilles, qui sourit avec tant de grâce au jeune homme, exalte si puissamment l'homme fait, et console si doucement le vieillard.... Paris est, à proprement dire, toute la France. Celle-ci n'est que la grande banlieue de Paris. Sauf ses belles campagnes et les aimables qualités de ses habitants, en général

toute la France est déserte, au moins sous le rapport intellectuel. La France ressemble à un jardin où l'on a cueilli les plus belles fleurs pour les réunir en bouquet, et ce bouquet s'appelle Paris, et brille au sein de l'Europe comme un bouquet de fiancée. Paris n'est pas la capitale de la France seule, mais bien de tout le monde civilisé; c'est le rendez-vous de ses notabilités intellectuelles. Ici, est rassemblé tout ce qui est grand par l'amour ou par la haine, par le sentiment comme par la pensée, par le savoir ou par la puissance, par le bonheur comme par le malheur. Quand on considère la réunion d'hommes distingués ou célèbres qu'on y trouve, Paris nous apparaît comme un Panthéon des vivants. On crée ici un nouvel art, une nouvelle religion, une nouvelle vie; c'est ici que s'agitent joyeusement les créateurs d'un nouveau monde. Les hommes du pouvoir s'y démènent d'une façon mesquine, mais le peuple est grand et sent la hauteur vertigineuse de sa mission.... On entrevoit l'aurore de puissantes actions et de nouveaux dieux veulent se révéler. Et puis on rit et l'on danse partout, partout éclate la plaisanterie légère, la moquerie la plus gaie, et comme nous sommes en carnaval, beaucoup se déguisent en doctrinaires, se griment la figure avec du pédantisme à mourir de rire, et vont soutenant qu'ils ont peur de la Prusse.»

Heine ne s'est pas borné à ce tableau de Paris; il a, à plusieurs, reprises, porté sur le caractère des Français des appréciations qui ne diffèrent guère

de tout ce que les Allemands ont l'habitude d'écrire dans cet ordre d'idées. De 1840 à 1843 il les définit ainsi : aimant la guerre pour la guerre, leur vie n'étant, même au milieu de la paix, que bruit et combat, regardant l'amour de la patrie comme la plus haute vertu, mêlant la crédulité au plus grand scepticisme, alliant la vanité à la recherche des places les plus lucratives, montrant de l'inconstance dans leurs affections, possédant la manie générale de la destruction, gardant éternellement l'étourderie de la jeunesse, sa légèreté, son insouciance, sa générosité. Ce qu'il dit à ce sujet est toujours intéressant à lire.

«Oui, la générosité, une bonté non seulement générale, mais même puérile, dans le pardon des offenses forme un trait fondamental dans le caractère des Français, et je ne puis m'empêcher d'ajouter que cette vertu émane de la même source que leurs défauts : le manque de mémoire. L'idée de pardonner répond en effet chez ce peuple au mot oublier, oublier les offenses. »

Heine note encore l'esprit d'industrialisme qui pénétrait alors dans toute la vie sociale de la France, trace un tableau fort humoristique des Académies, des représentations du Palais-Royal, en ce moment dans tout leur éclat, des bals privés et publics. [1]

(1) Il est intéressant de noter ici combien Heine, malgré son scepticisme, se laissa prendre facilement aux bonnes grâces d'une « demi-douzaine de grisettes tournoyant au-dessous d'un lustre en fer-blanc et ricanant à la mode française. » — Voir Camille Selden, *l'Esprit moderne en Allemagne.*

A ce propos, il s'élève contre les danses obscènes des bastringues, persiflage dansé, suivant sa propre expression, qui raille non seulement les rapports sexuels, mais encore les rapports sociaux, non seulement tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde, mais encore toute espèce d'enthousiasme, le patriotisme, la fidélité, la loyauté, la foi, les sentiments de la famille, l'héroïsme. Heine attribue fort justement ce dégoût des choses idéales aux fanfaronnades des Tartufes politiques et littéraires.

« Bonhomiques et légers Français, aimables badauds des bords de la Seine ! » Est-ce bien lui qui s'exprime ainsi, ou n'est-ce pas plutôt quelque Wagner de 1840 ? Eh bien ! non, ces qualificatifs appartiennent en propre à l'auteur des *Reisebilder*, qui fut, certes, Parisien dans l'âme et qui nous apprend que cette sympathie pour Paris a été le fait de tous ses compatriotes. « Beaucoup de braves gens, d'entre les nôtres, » lit-on dans *Lutèce*, « résidant dans cette ville, soutiennent qu'en aucun endroit du monde l'Allemand ne peut mieux se sentir chez lui que justement à Paris, et que la France elle-même, n'est, pour nos cœurs, *rien autre qu'une* ALLEMAGNE FRANÇAISE. »

Que de choses dans cette correspondance de Heine, fort souvent piquante lorsqu'il s'agit de questions littéraires, artistiques ou musicales ! J'y retrouve, par exemple, un jugement sur la presse française qui, quoique datant de 1840, serait aujourd'hui encore d'actualité.

Heine a bien vu la cuisine qui préside à la création de nos organes politiques, voués à l'exploitation des partis ou du ministère ; les entraves de la censure allemande lui paraissent des chaînes de fleurs en présence de la dépendance étroite, de l'exclusivisme dans lesquels ils tombent. « Le rédacteur en chef d'un journal français, » dit-il, « est un condottière qui défend dans ses colonnes les intérêts et les passions du parti qui l'a pris à sa solde par des abonnements ou une subvention. Ses sous-rédacteurs, ses lieutenants et soldats obéissent avec une exactitude militaire, et ils donnent à leurs articles la direction et la couleur voulues. Ici règne la plus stricte discipline de pensée et même d'expression. Un collaborateur inattentif a-t-il par hasard oublié le mot d'ordre, et écrit tant soit peu en dehors de la consigne, le rédacteur en chef taille alors en pleine chair son article avec une dureté militaire, telle qu'on ne la rencontrerait jamais chez un censeur allemand... Que quelqu'un arrive et lui apporte un travail qui n'est point tout à fait conforme au but de son journal, ou qui traite d'un sujet sans intérêt immédiat pour le public auquel le journal sert d'organe, ce travail est sévèrement repoussé avec les mots sacramentels : « Cela n'entre pas dans l'idée de notre journal. »

« Du moment qu'on s'éloigne de la discussion des intérêts du jour, des prétendues actualités, du moment qu'on veut développer des idées étrangères aux banales questions de partis, ou

seulement traiter la cause de l'humanité, les rédacteurs des journaux parisiens repousseraient un semblable article avec une politesse ironique.»

Assurément, il y a dans ce tableau, peu flatteur, beaucoup d'observations justes, car, aujourd'hui encore, les mesquines affaires de coterie tiennent dans la presse française une bien trop grande place. Heine a donc raison de reprocher à nos journaux leur peu d'intérêt pour les questions d'un ordre plus élevé, mais si, pour employer son expression, leur sorte d'esclavage est étranger à la presse allemande, il ne faudrait point croire que celle-ci fut alors le modèle de toutes les vertus. Le fonds des reptiles n'existait pas encore, il est vrai, mais stipendiés par les princes, les organes d'outre-Rhin ne se faisaient pas faute, on l'a vu, d'exciter les passions populaires.

L'œuvre de Heine est trop connue pour que je m'y arrête longuement. Avant tout, homme d'esprit, sans convictions précises, le poète de *l'Intermezzo*, s'il avait des sympathies toutes françaises, n'était pas, comme Bœrne, de ceux qui s'étaient donné pour mission de réconcilier, *per fas et nefas*, la France et l'Allemagne. Mondain, il aimait la société française à la façon de Frédéric II; il flattait son public, préoccupé surtout de lui plaire, à lui ainsi qu'à la *déesse des bords de la Seine*. Accusé de s'être livré à des plaisanteries plus ou moins respectueuses à l'égard des hommes et des choses de France, voyez comme il se fait mielleux dans sa préface de *Lutèce:*

«Quand même quelque part, à mon insu,» y lit-on, «j'aurais pu encourir son mécontentement, par une locution un peu rude ou par une remarque malencontreuse, elle ne doit pas m'accuser d'un manque de sympathie, mais seulement d'un manque de culture et de tact. Ma belle Lutèce, n'oublie pas ma nationalité: bien que je sois un des mieux léchés d'entre mes compatriotes, je ne saurais pourtant pas tout à fait renier ma nature, c'est ainsi que les caresses de mes pattes tudesques ont pu te blesser parfois, et je t'ai peut-être lancé plus d'un pavé sur la tête, dans la seule intention de te défendre contre des mouches!» On n'est vraiment pas plus galant.

Et quel singulier effet produisent ces douceurs, ces chatteries, à côté des rudesses sincères et parfois naïves de Bœrne dont l'honnêteté ne peut admettre qu'on caresse en France cette aristocratie qu'on a repoussée en Allemagne. «Ma foi, il ne valait pas la peine de nous avoir fait bannir de notre patrie par la hardiesse de nos opinions et la rudesse de notre libéralisme,» dit-il, «pour, ensuite, nous apprivoiser en pays étranger, faire là le complaisant envers le beau monde, et échanger notre peau d'ours contre une peau de renard.» Ces quelques lignes en disent plus que tout le reste, sur le caractère des deux gallophiles.

Toutefois, si nous laissons de côté ces querelles d'homme à homme, de parti à parti, qui sont, ici, d'un intérêt médiocre, il faut reconnaître que Heine qui a, lui aussi, poursuivi de ses sarcasmes

Menzel, le dénonciateur comme il l'appelle, a bien jugé l'état de la France sous le règne de Louis-Philippe.

« Les Français d'aujourd'hui, ne sont plus les Français d'hier, leur caractère même est changé : à la place d'un léger esprit de conquête est survenu un sérieux mélancolique, quasi allemand ; ils font alliance avec nous dans le domaine de l'esprit, tandis que, dans celui de la matière, leurs intérêts se ramifient tous les jours plus étroitement avec les nôtres. La France est maintenant notre alliée naturelle. Celui qui ne s'en aperçoit pas est un imbécile ; celui qui s'en aperçoit et agit à l'encontre est un traître. » Mais si Bœrne et Heine vécurent loin l'un de l'autre, grâce à leurs différences de goûts et de caractère, comme ils sont bien Allemands tous deux, l'un avec sa *politicaillerie* et son amour pour la sainte cause de l'humanité, l'autre avec son amour pour les lettres, se rendant, à peine arrivé à Paris, à la Bibliothèque Royale à seule fin de voir les manuscrits des poésies de Walther de Vogelweide, le grand lyrique allemand. (1)

Tous deux, par leurs écrits, ont contribué à ouvrir les yeux des Français sur le jeu doublement faux des *Teutomanes* qui, s'ils ne revêtaient plus l'habit de la *vieille Allemagne* « portaient encore, cependant, de vieux caleçons allemands, et

(1) On verra, au chapitre suivant, que beaucoup d'Allemands ont eu cet amour excessif pour les lettres.

continuaient à aboyer comme les vieux chiens rogneux de basse-cour. »

Tous deux enfin, sont des patriotes germaniques, ce qui surpendra peut-être chez Heine, ce *Prussien libéré.* Dans le combat de la Prusse contre le parti catholique ils sont pour la première « dont la défaite amènerait la perte des provinces rhénanes.» Absolument typique est l'exclamation de Bœrne à ce propos: «Je ne voudrais pas céder à la France, même un seul pot de chambre allemand.»

Epoque à la fois grande et bizarre que celle où les libéraux de tous les pays ne cachaient point leurs sympathies françaises et où partout, également, les doctrinaires chauvins se disaient patriotes pour défendre Dieu, les bonnes mœurs, la patrie, contre la propagande française. ([1])

Quelques mots maintenant d'un troisième personnage, l'historien Friederich von Raumer, dont

(1) A quoi sert l'esprit, cependant! Tandis que Bœrne cet honnête homme qui rêvait une république franco-germanique serait, sans Alexandre Weill, complétement oublié de notre génération, chaque jour on écrit quelque nouveau volume sur Heine. Ne lisais-je pas l'autre jour, à propos d'un ouvrage tout récent, que ce dernier avait toujours placé les Français au-dessus des Allemands. Je ne puis donc résister au plaisir de reproduire ici ce simple paragraphe sur la bravoure des deux peuples appréciée par lui :

« Les Allemands sont le peuple brave par excellence. D'autres peuples aussi se battent bien, mais leur combattivité a toujours pour auxiliaire certains motifs étrangers. Le Français se bat bien quand beaucoup de spectateurs le regardent faire ou que quelqu'une de ses marottes favorites, liberté, égalité, gloire, est en jeu. »

les *Lettres de Paris* en 1848—49 firent un certain bruit. Raumer, que Heine qualifiait de *personnage malpropre* et Bœrne de *bete*, «petit homme de réglisse, allant chercher de par le monde la gloire, qui ne lui tombe pas toute rôtie à domicile,» ne méritait pas ces insultes. Homme d'étude, historien consciencieux, il avait été chargé d'une mission délicate auprès du gouvernement de la République et, soit avec M. Bastide, le ministre des affaires étrangères, soit avec le général Cavaignac, il a toujours manifesté les plus vives sympathies pour la France, mettant tout en œuvre pour que cette dernière reconnût le gouvernement issu du parlement de Francfort.

Je relève, parmi les nombreuses missives officielles que contiennent les *Briefe aus Paris* de Raumer, quelques appréciations particulièrement intéressantes, parce qu'elles mettent à nu les craintes que les Allemands allaient de nouveau concevoir à l'égard de la France, lorsque surgit le nom de Bonaparte, en novembre 1848.

«La France a offert la fraternité à l'Allemagne et celle-ci a accepté cette offre; mais vis-à-vis de l'avenir inconnu de la France, nous désirons de recevoir des garanties si fortes d'union et d'amitié, qu'un autre gouvernement ne soit pas capable de les mettre arbitrairement de côté. (1) Pourquoi suivre l'exemple malheureux d'autres nations et se soumettre à la remorque d'une politique qui

(1) Je respecte l'orthographe des déclarations officielles de M. de Raumer.

désire que la France et l'Allemagne ne soient jamais unies par une amitié sincère et une paix durable. Le gouvernement présent de la France devrait se hâter de gagner par un service éclatant l'opinion publique de l'Allemagne qui n'est pas loin de méfiance en entendant prononcer un nom qui n'a apporté à elle ni paix, ni amitié, ni bonheur. On dit: Tout cela a changé et ne revient pas; je l'espère, mais je crains en même temps que les doutes et retards d'à présent se peuvent transformer en objections et refus.» [1]

N'est-il pas bizarre de penser qu'un nom seul ait suffi à réveiller de l'autre côté du Rhin des craintes et des susceptibilités qui, depuis plus de trente ans, avaient eu, cependant, tout le temps voulu pour se calmer?

Nous allons successivement voir dans les chapitres qui vont suivre et les jugements si importants portés par Gœthe sur les hommes et les choses de ces années, et les récits des voyageurs assez nombreux, qui, durant la période de 1816 à 1850 se rendent à Paris, soit pour étudier la grande capitale, soit pour venir y habiter.

(1) Tournure de phrase vicieuse, particulière à tous les Allemands. Raumer veut dire : je crains que les doutes ne se transforment en objections.

CHAPITRE X.

PENSÉES DE GŒTHE SUR LA LANGUE, LA LITTÉRATURE, LES ÉCRIVAINS DE LA FRANCE.

Comment les Allemands apprennent le français. — Ce qu'était celui de Gœthe. — La réaction contre l'influence littéraire de la France. — Gœthe admirateur de Napoléon I. — Des qualités nécessaires à un écrivain français. — Jugements sur Molière et sur Victor Hugo. — Paris, ville unique au monde.

I.

A la France jugée par un roi prussien, souvent plus moral dans ses pensées que dans ses actes, on peut opposer la France appréciée par un des princes de la littérature allemande : j'ai nommé Gœthe, dont on a déjà vu les impressions intimes, lors de cette fameuse campagne de 1792 à laquelle il assista en amateur, et qui, soit dans ses *Mémoires*, soit dans ses *Entretiens* avec Eckermann, s'est, sans cesse, occupé du « beau pays latin. » Le pays et les habitants, si le grand penseur ne les aimait pas comme sa chère patrie germanique, il avait, du moins, pour eux, la plus profonde estime ; il se trouvait lié à eux par une sorte de confraternité

littéraire; il se souvenait que, jeune, il en avait appris la langue, et qu'alors, peu s'en était fallu qu'il ne l'adoptât pour écrire ses immortels ouvrages.

Ses appréciations sur les hommes et les choses de France n'ont donc pas seulement une importance capitale; elles nous font connaître encore comment les Allemands qui étaient portés vers les mœurs, vers les idées de notre pays, se trouvèrent subitement, amenés à d'autres tendances, et remplacèrent les sympathies d'autrefois par une indifférence qui devait, souvent, friser l'antipathie.

Mais reprenons la question à son origine, et voyons comment Gœthe apprit le français. Ce fait qui, pour tout autre, serait insignifiant, a, ici, son intérêt, parce qu'il nous explique de quelle façon procèdent les Allemands, lorsqu'il s'agit de l'étude de notre langue:

« Les mots français dérivés du latin, » dit Gœthe, « qui avaient quelque ressemblance avec l'italien m'aidèrent, d'abord, à deviner les autres, et bientôt, je compris tout ce qui se disait autour de moi; mais, c'est au théâtre français que j'appris à parler. Assis devant les acteurs, dont je ne comprenais pas le langage, je m'attachais aux gestes, à l'expression des physionomies, aux inflexions de la voix. Les comédies, surtout, me paraissaient très difficiles à comprendre, parce que le débit y est vif et naturel; je saisissais mieux la tragédie, à cause de la marche mesurée et grave des alexandrins et de la lenteur de la déclamation. »

Le théâtre et la causerie ont, de tout temps et partout, passé pour la meilleure des grammaires: nous-mêmes, lorsque nous voulons apprendre sérieusement une langue étrangère, ne procédons pas autrement. Toutefois, à l'époque où il fréquentait ainsi le théâtre, Gœthe avait dix ans. Comment donc, un homme, familiarisé dès sa plus tendre enfance avec la littérature dramatique française, put-il quelques années plus tard, c'est-à-dire à vingt-deux ans, abandonner une langue, dont il connaissait déjà maintes particularités, et, suivant sa propre expression, « revenir à l'Allemagne après avoir été pour la France » ?

Ce phénomène, il se charge lui-même de nous l'expliquer, et son récit est trop instructif, trop curieux à plus d'un titre, pour que nous ne lui laissions pas la parole:

« J'aimais la langue française.... je me l'étais appropriée sans le secours de la grammaire, et comme une seconde langue maternelle; j'espérais m'y perfectionner à Strasbourg, et ce fut là, au contraire, que j'en perdis le goût et l'amour. Les Français, qui mettent de la politesse en tout, ne rient jamais des fautes que les étrangers commettent lorsqu'ils parlent leur langue; mais, comme ces fautes blessent leurs oreilles, ils ont l'habitude de répéter correctement ce qu'on vient de dire d'une manière vicieuse. Ce procédé fort utile, lorsqu'on a la résignation nécessaire pour se reconnaître constamment écolier, ne laisse pas d'avoir quelque chose de fort humiliant. »

Gœthe avait bien compris les motifs pour lesquels le Français reprend l'étranger, alors qu'il prononce les mots d'une façon défectueuse. De tous les peuples d'Europe nous sommes, en effet, celui qui écoute avec le plus de patience et de bienveillance. Souvent même, nous venons au secours de celui qui cherche ses phrases, chose que, pour ma part, j'ai rarement rencontrée en Allemagne.

Mais notre jeune auteur, qui s'étonne des perpétuelles interruptions et réprimandes qu'on lui adressait, parce que, dit-il, « ce que je disais était assez intéressant pour qu'on l'écoutât sans s'occuper de la correction du langage, » montre, en s'exprimant ainsi, qu'il connaissait encore bien imparfaitement le caractère français, d'une telle délicatesse esthétique, qu'il préférera renoncer aux communications *les plus intéressantes*, plutôt que d'entendre estropier sa langue. Et puis, il faut savoir ce qu'était le français de Gœthe.

« Le mien était plus bizarre que celui de tous les autres étrangers. J'avais eu pour maîtres de langue des valets et des sentinelles, des acteurs et des amateurs de théâtre, des héros et des paysans ; en mêlant les locutions et les accents de ces divers personnages, je m'étais formé un idiome véritablement *babélien*, auquel j'ajoutais les tournures de phrases et la prosodie des ministres protestants français que j'aimais à entendre prêcher ; et, comme pour achever de rendre mon jargon inintelligible, j'embrassais, dans mon amour

subit pour le XVIe siècle, tous les auteurs français de cette époque, tels que Montaigne, Amyot, Rabelais et Marot, dont j'employais hardiment les expressions les plus inusitées et les plus abhorrées par la bonne société du jour. »

Joli mélange, par ma foi! Et l'écrivain allemand s'étonnait qu'on le reprît, quand, en présence d'un tel massacre, c'était déjà, ce me semble, faire preuve d'une grande vertu et surtout de cette extrême politesse française, que de bien vouloir l'écouter.

Gœthe conclut qu'il sera toujours impossible à un étranger de parler français *comme un Français.* «Et voilà pourquoi,» ajoute-t-il, «nous trouvant devant des exigences aussi difficiles à satisfaire, nous prîmes la résolution, nous autres jeunes gens, de renoncer à ce doux rêve.» Ce retour à la langue du pays remit également en faveur les institutions et les lettres allemandes, tandis qu'on s'éloignait de plus en plus des poètes et des philosophes français. Les Allemands finirent par dédaigner ceux qui les accusaient, sans cesse, de manquer de goût, et voici de quelle façon — on peut s'en rapporter à Gœthe sur cette matière, — ils jugèrent alors notre littérature:

« La littérature française avait un air d'ancienneté et d'aristocratie peu propre à attirer une jeunesse, pleine d'énergie et de tendances novatrices.... La comédie, surtout, avait besoin de se rajeunir pour se rattacher à la vie et aux mœurs nouvelles; plusieurs tragédies avaient disparu de

la scène, et Voltaire avait profité de cette occasion pour publier Corneille, afin de prouver au public combien avait été défectueux le prédécesseur qu'on lui reprochait de n'avoir pu égaler.

«Le public français demandait toujours du nouveau, et ce nouveau ne paraissait que pour mourir aussitôt sous le poids d'un blâme perpétuel. Les natures allemandes ne se feront jamais à ces manières d'être; nous aimons à fixer les impressions que les objets font sur nous. Nous étions loin cependant de méconnaître les avantages que nous pouvions tirer du grand et magnifique monde français. Jean-Jacques Rousseau nous avait entièrement captivés; mais en jetant nos regards sur sa destinée, nous reconnûmes à regret, qu'il était forcé de se trouver suffisamment récompensé de ses utiles et glorieux travaux parce qu'on lui permettait de vivre à Paris, méconnu et oublié.

«Quand on nous parlait des encyclopédistes ou que nous ouvrions un des volumes de leur œuvre colossale, il nous semblait qu'on venait de nous jeter au milieu des nombreux métiers d'une grande fabrique de drap, où, à force d'entendre des bruits inconnus et de voir des mécanismes incompréhensibles, on se forme sur tout ce qu'il faut pour arriver à faire une pièce de drap, une idée si confuse et si peu agréable, qu'on se dégoûte de l'habit dont on est vêtu.»

Et Gœthe ne se contente pas de critiquer d'une manière fort spirituelle l'œuvre des encyclopédistes, il ajoute que sa génération n'avait aucun

penchant à puiser de nouvelles lumières dans la philosophie française, dont les querelles avec le clergé « ne pouvaient nullement intéresser des gens éclairés en matière de religion. » La lecture du *Système de la Nature,* « ce livre si gris, si cimmérien, si cadavéreux, » acheva de les désillusionner parce que, au lieu du jour nouveau qu'ils croyaient voir luire devant eux, ils se trouvèrent plongés dans les ténèbres de l'athéisme. « Si ce livre nous a été nuisible, ce n'est que parce qu'il nous a dégoûtés de la philosophie et surtout de la métaphysique, et qu'il nous a fait embrasser avec passion la vie d'expérience, l'activité et le savoir vivifiant. » — Voilà de quelle façon, au moment où il entrait en France, Gœthe s'était dépouillé de ses anciennes prédilections d'enfance pour les Welches, trouvant, dès lors, *leur vie sociale prétentieuse, leurs poésies froides, leurs critiques anéantissantes, leur philosophie incomplète.* Ce jugement est à retenir, car tous les écrivains allemands le reproduiront à l'envi, en ayant bien soin d'omettre les circonstances dans lesquelles Gœthe fut appelé à le porter.

II.

Le grand génie, le grand penseur qui a, peu à peu, perdu sa sympathie pour la langue et pour la littérature françaises, va-t-il, lui aussi, dans les époques troublées que nous venons de traverser, se prononcer contre la France? Vivant

au milieu des princes allemands, va-t-il épouser leurs querelles? sera-t-il contre la France impériale, après avoir vainement essayé de cacher sa sympathie pour la France républicaine?

Nous allons répondre en le mettant en présence de Napoléon I.

Nous sommes en 1808 à Erfurt, au moment du fameux congrès des souverains, et là, chez son maître, le duc de Weimar, chez Mme de Recke, femme aussi séduisante par sa beauté que par son esprit, ou encore chez la princesse de la Tour et Taxis, propre sœur de la reine Louise, il se livre à une critique approfondie des tragiques français et du jeu des acteurs.

Là, tandis que les représentations du Théâtre-Français lui rappellent son enfance, l'entrevue avec Napoléon va produire sur lui la plus profonde impression. L'Empereur lui ayant dit: «Venez à Paris, je l'exige de vous, vous y trouverez un cercle plus vaste pour votre esprit d'observation;» il est, dès lors, sans cesse, préoccupé par cette sorte d'invite; il s'informe auprès de Jean de Müller « des frais du voyage, des dispositions à prendre, des usages de la grande cité, » et, s'il renonce à ce projet, ce n'est assurément qu'à cause de son âge avancé.

Paris l'attire, tout comme la civilisation française, comme les grandes idées que les soldats de la Révolution colportent à travers le monde, comme Napoléon I surtout. Si le monarque tout-puissant dit, en voyant Gœthe: *Voilà un homme;*

Gœthe, lui, n'a point caché son enthousiasme pour la grandeur du héros. En quelques vers d'un rythme sublime il peint à larges traits le génie, la gloire, de celui dont les pamphlets ont essayé de faire un vulgaire voleur d'argenterie. N'est-ce pas lui qui a écrit :

« Napoléon vivait toujours dans l'idéal et n'en avait cependant pas conscience ; il niait l'idéal, et lui refusait toute réalité, tandis qu'il en poursuivait avec ardeur la réalisation. Mais sa raison, si lucide et si incorruptible, ne pouvait supporter perpétuellement cette contradiction intérieure, et ses paroles sont de la plus haute importance lorsque, dans les occasions où il est pour ainsi dire forcé, il s'exprime sur ce sujet de la manière la plus originale et la plus intéressante. »

Si le portrait de Napoléon à l'apogée de sa fortune est un chef-d'œuvre de poésie lyrique, combien plus émouvantes encore sont les paroles d'admiration qu'il trouve pour le grand souverain trahi par le sort ! Plus l'infortune augmente, plus il lui reste attaché : c'est avec une profonde douleur qu'il assiste, lui, conseiller du duc de Weimar, à tous les préparatifs de l'Europe coalisée contre la France.

Que va-t-il faire en cette terrible occurrence ? Placé entre deux sentiments bien différents, l'esprit de nationalité et ses sympathies napoléoniennes, il hésite longtemps, mais, à la fin, son amour pour l'Empereur l'emporte, et il refuse de prendre part aux combats acharnés dirigés contre cette France

qui «redevient» — le mot est de lui — sa seconde patrie.

Entre Frédéric et Gœthe, la différence est donc grande. L'un aime l'esprit français et méprise la France; l'autre trouve beaucoup à redire sur les mœurs et la littérature, mais il voit dans la grande vaincue, dans la grande sacrifiée, la cause de l'humanité, et il aime sincèrement celle dont il a sucé, si jeune, l'esprit. De lui il faut dire non seulement : *Voilà un homme,* mais encore : *Voilà un honnête homme.*

III.

Les *Entretiens avec Eckermann,* ce fils de paysan hanovrien, que Gœthe dégrossit et gouverna, et qui, de 1823 à 1832, vécut en commerce intime avec le Maître, nous présentent une autre face de la question et une nouvelle phase au point de vue des idées émises. Quoiqu'ils aient été traduits en français, quoique Philarète Chasles en parle dans ses études sur l'Allemagne, il est bon d'y revenir ici, car ils ont une immense portée au point de vue littéraire. C'est plus qu'une curiosité, c'est le document le plus important que l'Allemagne intellectuelle nous ait laissé sur la littérature de la France.

Gœthe, qui appelle Voltaire l'écrivain *le plus éminemment français,* donne comme suit l'énumération des qualités que les Français recherchent chez un littérateur, et on va le voir, ces qualités sont

nombreuses, si nombreuses même, qu'elles tendent presque à la perfection, qui, elle aussi du reste, figure dans l'énumération dont il s'agit.

Ecrivains, mes frères, lisez et faites-en votre profit.

« Profondeur, génie, imagination, élévation, naturel, talent, mérite, noblesse, esprit, bel esprit, bon esprit, sensibilité, bon goût, savoir-faire, justesse, convenance, bon ton, cœur, variété, abondance, richesse, fécondité, chaleur, magie, grâce, agrément, facilité, vivacité, finesse, éclat, du brillant, du saillant, du pétillant, du piquant, délicatesse, poésie du style, bonne versification, harmonie, pureté, correction élégante, perfection. »

Quelle énumération! Quelles qualités! Abondance de biens ne nuit pas, dit le proverbe. Gœthe était de cet avis, et il donnait tout cela à Voltaire, à l'exception de la profondeur dans la conception et du fini dans l'exécution.

Gœthe, qui reconnaît encore à chaque nation un style particulier, dit que les Français, « sociables par nature, s'efforcent d'être clairs afin de convaincre leur lecteur, et ornés afin de lui plaire, » mais, tout en déclarant, d'autre part, que le champ de notre littérature est très borné dans la forme et dans le fond.

« On a beau nous reprocher, » dit-il, « à nous autres Allemands, une certaine négligence dans la forme, nous sommes cependant supérieurs aux Français par le fond. Le théâtre de Kotzebue et d'Iffland est si riche en motifs, que nos voisins auront longtemps à y moissonner avant

d'avoir tout épuisé. Ce qu'ils accueillent de préférence est notre idéalisme; en effet, tout ce qui est idéal sert à un but révolutionnaire. » Depuis lors, les choses ont bien changé; nous ne sommes plus, il est vrai, à l'époque où Cousin, Villemain, Guizot, ces trois hommes pour lesquels Gœthe avait une admiration toute particulière, cherchaient à opérer un rapprochement entre la France et l'Allemagne et créaient une langue dont la qualité la plus essentielle était de faciliter aux deux nations le commerce des idées. Mais loin de nous inspirer en quoi que ce soit du théâtre allemand, ce sont, au contraire, les Allemands qui moissonnent dans notre champ dramatique,

Gœthe reconnaît aux Français de l'intelligence, de l'esprit, mais « ils n'ont, » dit-il, « ni base, ni respect religieux. Aussi bien quand ils nous louent ce n'est point qu'ils reconnaissent nos mérites, c'est seulement parce qu'ils peuvent nous alléguer à l'avantage d'une opinion de parti. »

A vrai dire, le reproche pourrait être adressé plus justement aux Allemands, avec cette différence peut-être que ces derniers, lorsqu'ils nous citent, ont rarement une question de parti en vue, mais bien plutôt une opinion désagréable à formuler sur le compte de la France.

Gœthe, qui admire Racine et Corneille, qui voit en eux les représentants les plus typiques du grand siècle et du grand roi, a porté sur Molière et sur Victor Hugo les appréciations les plus différentes et, par cela même, les plus curieuses. Sur Victor

Hugo son opinion n'a pas toujours été la même, mais sur Molière il n'a jamais varié, c'est-à-dire qu'il a vu en lui un des plus grands génies de l'humanité. Le mieux est, ici, de citer textuellement :

« Molière est tellement grand, qu'on est toujours frappé d'étonnement lorsqu'on le relit. C'est un homme complet. Ses pièces touchent au tragique; elles vous captivent, et personne n'a le courage de marcher sur ses traces. Son *Avare*, dans lequel le vice ruine toute affection entre le père et le fils, a un caractère particulier de grandeur dramatique. Mais si, comme un imitateur allemand, vous convertissez le fils en un parent, vous affaiblissez le rôle, et il n'a plus guère de signification.

« Je lis, tous les ans, quelques comédies de Molière, de même que, de temps à autre, je contemple mes gravures d'après les grands maîtres italiens. »

Gœthe a bien saisi la véritable supériorité de Molière, qui « châtiait les hommes en les dépeignant sous leurs traits véritables », qui « commandait aux mœurs contemporaines, alors que les Iffland et les Kotzebue s'inclinaient devant celles de leur époque. »

Mais, en défendant Molière contre ceux qui l'attaquaient, il montrait encore ses sympathies françaises, car depuis 1815, les Allemands ne parlaient plus qu'avec un certain mépris de l'auteur de *l'Avare.* Ne s'était-il pas trouvé un Schlegel

pour le traiter de *farceur vulgaire*, d'homme n'ayant vu la bonne compagnie que de loin, ayant imaginé toutes sortes de jongleries pour le divertissement de son maître (*sic*)? Gœthe prit donc Schlegel à partie, et voici de quelle façon spirituelle et profondément ironique il répondit au pédantisme du savant germanique:

«Assurément, Schlegel doit être offusqué à la vue d'une nature d'élite comme celle de Molière; il sent qu'il n'a pas la moindre fibre analogue et il ne peut le supporter. *Le Misanthrope*, que je lis et relis sans cesse, comme ma pièce favorite entre toutes, lui répugne; s'il accorde quelques éloges au *Tartufe*, c'est par contrainte; mais aussi il se hâte de le rabaisser autant qu'il peut. Quant au ton d'afféterie des *Femmes savantes*, ridiculisées par Molière, c'est un délit impardonnable aux yeux de Schlegel: il sent probablement, selon la remarque qu'en a faite un de mes amis, qu'il l'aurait tourné lui-même en ridicule, s'ils eussent vécu du même temps.»

Sur Victor Hugo la manière de voir de Gœthe diffère, suivant qu'il s'agit de la poésie napoléonienne *les Deux îles*, ou de cette œuvre unique, *Notre-Dame de Paris*. Autant il admire la première, autant il s'élève contre la seconde, et ces opinions contradictoires tiennent assurément à la façon dont Allemands et Français envisageaient le romantisme. [1]

(1) Le romantisme allemand est de plusieurs années antérieur au romantisme français; il est également plus populaire plus sincère, plus naïf.

Au reste, Gœthe, comme la plupart de ses contemporains, comme les écrivains allemands de la génération présente, paraît ne pas avoir du tout compris le génie de Victor Hugo. Qu'on en juge :

« Victor Hugo est un beau talent, mais il est imbu des funestes tendances romantiques de son époque. Voilà pourquoi il est entraîné à peindre, à côté du beau, ce qu'il y a de plus insupportable et de plus hideux. J'ai lu, ces jours derniers, sa *Notre-Dame de Paris*, et il ne m'a pas fallu une médiocre patience, pour endurer les tourments que cette lecture m'a occasionnés. C'est le livre le plus détestable qu'on ait jamais écrit. On n'est même pas dédommagé des tortures auxquelles il nous condamne par le plaisir qu'on pourrait éprouver à voir une peinture vraie de la nature humaine, de caractères d'hommes. Cet ouvrage est, au contraire, absolument dénué de naturel et de vérité. Les prétendus personnages qu'il met en scène ne sont point des êtres vivants, formés de chair et d'os, mais de misérables marionnettes, auxquelles il fait faire, selon ses caprices, toute espèce de gambades, de contorsions ; il leur prête nombre de fadaises, pour certains effets qu'il a en vue. Qu'est-ce donc qu'une époque, qui, non seulement rend possible et provoque un pareil livre, mais le trouve même tout à fait supportable et amusant ? »

Que dirait Gœthe, aujourd'hui, alors que *Notre-Dame de Paris* qu'il s'étonnait de voir trouver

supportable et *amusante*, passe aux yeux de tous pour un véritable chef-d'œuvre!

N'insistons pas et sachons lui gré d'avoir fait l'éloge de cette poésie française si souvent maltraitée par les siens, tout en s'élevant contre le pédantisme de ses contemporains. «Les poètes français ont des connaissances,» affirme-t-il avec beaucoup de justesse, «tandis que nos Allemands pensent qu'ils compromettraient leur talent s'ils cherchaient à acquérir de l'instruction.»

Après avoir ainsi touché aux hommes et aux choses de la littérature, il eût été bien surprenant que Gœthe ne se trouvât pas amené à donner son appréciation sur Paris. Il avait été toujours frappé de la sagesse, de la haute culture intellectuelle, du rapide coup d'œil, de la profonde connaissance de la vie dont faisaient preuve les jeunes écrivains comme Ampère ou Mérimée. Dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il recherchât les raisons de cette supériorité, et les raisons, pour lui, sont dans ce contact de personnes, dans cet échange oral d'idées qui, en une ville de l'étendue de Paris, se produisent constamment. Le tableau qu'il a tracé, à cette occasion, de la grande cité est assurément le plus louangeur et le plus exact, en même temps, qui soit jamais sorti d'une plume allemande. Hélas! pourquoi n'y vint-il pas dans ce Paris qu'il connaissait, qu'il pressentait si bien!

« Et maintenant, imaginez-vous une ville comme Paris, où les hommes les plus remarquables d'un grand empire sont réunis sur un seul point et

en rapport journalier; où les luttes et l'émulation amènent la réciprocité des lumières et des progrès; une ville, où ce qu'il y a de plus parfait dans tous les règnes de la nature, dans les arts de l'univers entier, est journellement offert en spectacle public; représentez-vous cette métropole du monde, où chaque pas que l'on fait sur un pont, sur une place publique, rappelle quelque grand événement du passé; où chaque coin de rue a servi de théâtre à quelque épisode historique. Et pour compléter cet ensemble, faites surgir devant vos yeux, non pas ce Paris d'une époque de ténébreux obscurantisme, mais bien le Paris du dix-neuvième siècle, dans lequel, depuis trois générations d'hommes, et grâce à des génies comme Molière, Voltaire, Diderot et leurs pareils, une telle abondance d'esprit a été mise en circulation que, sur la surface entière du globe, on n'en retrouverait plus autant en un seul point, et vous comprendrez qu'une intelligence aussi heureuse que celle de M. Ampère, au milieu de tant de ressources, lui permette d'être quelque chose, même à vingt-quatre ans. »

A l'appui de cette influence de l'air ambiant, Gœthe cite encore l'exemple de Béranger, et il demande ce qu'aurait pu produire ce fils de parents pauvres, ce petit apprenti imprimeur, ce modeste employé de bureau, dans toute autre atmosphère que celle de Paris. Sa conclusion est qu'il faut dans une nation beaucoup d'esprit infus, un développement bien marqué, pour qu'un

talent se déploie rapidement et prenne son libre essor.

Ainsi donc, l'éducation première fut, chez Gœthe, plus forte que tout le reste; malgré son entourage, malgré la réaction si prononcée contre l'influence française, il ne cessa jamais d'aimer et d'admirer ces Welches qui, « après avoir bouleversé le vieux monde, étaient en train de conquérir le nouveau par leur science et leur aménité. »

C'est en lisant ces appréciations diverses, que s'explique la phrase qu'il se plaisait à répéter: « On ne saura jamais assez tout ce que nous devons à Voltaire. » Il s'en souvenait, lui, quand tant d'autres paraissaient l'avoir oublié, et son mérite est d'autant plus grand qu'il dit, quelque part dans ses *Mémoires*, avoir perdu confiance en ce même Voltaire, lorsque, pour combattre la tradition du déluge, il nia l'existence des coquillages pétrifiés.

S'il se désintéressa peu à peu des questions politiques, s'il resta indifférent au mouvement de 1830, Gœthe, gallophile convaincu, ne perdit cependant point de vue la France. Aux derniers moments de son existence, il avait encore les yeux tournés vers elle et s'en entretenait souvent avec Eckermann. Ne l'a-t-il pas appelée *un phare lumineux*, tout comme Paris était pour lui *la ville unique?*

C'est pourquoi, le jour où les haines de races auront disparu de la surface du globe, les Latins pourront élever à ce grand Germain le monument auquel il a bien droit.

CHAPITRE XI.

LES VOYAGEURS DE 1816 A 1850.

Johanna Schopenhauer et les femmes de Bordeaux et de Marseille. — Bavarderie et sobriété des Français. — Le Dr. Isensée et ses appréciations sur la Parisienne. — Karl Gutzkow et ses impressions parisiennes. — Les sympathies de la France pour l'Allemagne reconnues par lui, ainsi que la magnanimité du gouvernement à l'égard des journalistes allemands, qui médisent sans cesse de la France. — Les femmes écrivains sympathiques à la France: Thérèse von Lutzow et Ida Kohl. — La vie parisienne et toutes les particularités du caractère français exposées par cette dernière.

Il avait été de bon ton, pendant l'Empire, de mettre Paris en interdit, un homme bien né ne pouvant aller dans un pays « où les regards se trouvaient sans cesse blessés par la vue des dépouilles de l'univers ». Uhland, le poète, qui, tout jeune alors, avait fait des économies en vue d'un voyage dans la capitale, ne nous dit-il pas que, lorsqu'il fit part de son projet à ses amis, ils poussèrent les hauts cris, lui proposant toutes sortes d'excursions, beaucoup plus agréables.

Mais, comme Varnhagen von Ense, comme le poète Adalbert de Chamisso, comme le philologue

Bekker, comme le Dr. Hœfer, comme Humboldt lui-même qui, à Paris, toujours joyeux, toujours serein, passait à la cour de Prusse pour un Jacobin, malgré ses satires sur les hommes du jour, Uhland n'était point un voyageur à la façon de ce comte Pückler-Muskau dont les récits obtenaient un certain succès (1). Il ne se rendait pas en France pour chercher *la petite bête*, pour ridiculiser l'ignorance des habitants, car il appartenait à ces nombreux Allemands, coureurs enthousiastes de musées et de bibliothèques, venant les uns, pour admirer les toiles et les marbres, les autres pour étudier les manuscrits et les codes, contemplant, compulsant, analysant, traduisant et toujours admirant, hommes rangés et studieux qui, dans la capitale des plaisirs mondains, menaient une vie exemplaire.

Je ne parle que pour mémoire des voyageurs forcés, de ceux, fort nombreux, qui, déportés pendant l'invasion française, internés dans divers

(1) Pückler-Muskau, voyageant dans le Midi de la France, parle de l'incroyable ignorance des habitants (*sic*) en se basant sur le fait suivant :

« Déjà, à quelque distance d'Orange, j'apercevais l'arc de triomphe de Marius, qui se trouve tout près des portes de la ville. Comme je ne pouvais pas le distinguer bien nettement, je me renseignai auprès d'un homme de bonne apparence, qui venait au-devant de moi ; il me répondit que c'était une antiquité de l'époque de Sémiramis. Parmi toutes les supériorités que les Français croient avoir sur nous, il faut donc ranger leur ignorance, bien au-dessus, en effet, de celle des Allemands. »

Et voilà comme quoi *un homme de bonne apparence* fait quelquefois mal juger tout un peuple.

départements mais plus particulièrement dans les contrées de l'Est, ont laissé des volumes de souvenirs, empreints la plupart du temps, d'une grande bienveillance. Le fait, toutefois, doit être signalé, d'autant plus, que beaucoup, parmi ceux qui avaient occasion de revenir dans le pays, s'empressaient de rechercher, leurs logeurs d'autrefois, preuve qu'ils n'avaient, de leur séjour, rapporté que de bons souvenirs.

Les voyageurs, les vrais, revinrent avec la Restauration, et le premier qui se présente alors à nous est une femme, Johanna Schopenhauer, la mère du célèbre philosophe, qui fut un des écrivains les plus estimés du temps. (1) Son voyage date de 1817, de l'époque qu'elle a elle-même qualifiée *époque des nouveaux riches*, des gens étonnés de se trouver dans une brillante position, faisant des pieds et des mains pour attirer sur eux l'attention des autres. Quoiqu'elle soit peu restée à Paris, elle fut, paraît-il, frappée de l'appétit des habitants, car elle dit n'avoir jamais vu de pareils mangeurs, les femmes y comprises, mangeant surtout avec une telle rapidité. La beauté des enfants ne lui échappe pas, mais ce qu'elle remarque, surtout, c'est la passion des Parisiens pour la promenade, ou, du moins, le besoin qu'ils ont de se trouver hors de chez eux.

(1) Schopenhauer, pessimiste autant que sa mère était optimiste s'était nourri de nos moralistes, écrivait d'une façon vive et claire, à la française, et avait, en fait, pour les Français une sympathie des plus grandes.

Toutefois, ce que notre voyageuse a minutieusement observé, c'est le Midi. Sur la vie de Bordeaux, elle nous donne des détails qui peignent bien la province avec ses préjugés, ses petitesses, et qui nous font pénétrer dans certains détails curieux des mœurs de l'époque. Et partout, ainsi, à Montpellier, à Nîmes, à Aix, à Marseille, elle note quelques particularités intéressantes.

A Bordeaux, elle trouve que les femmes mènent une vie facile et joyeuse, pensant fort peu à sauver les apparences. « Il en est même qui le prendraient en mal, » fait-elle observer, « si dans le monde, c'est-à-dire dans la maison du voisin, on ne parlait pas d'elles. Qui pourrait trouver à redire à ces femmes? Elles font, il est vrai, à regret un pas, si elles ne savent pas derrière elles au moins un de leurs admirateurs, mais elles ne sont peut-être pas moins vertueuses pour cela, que leurs sœurs plus sérieuses du Nord (1). »

A Marseille, elle remarque qu'il ne se fait pas de grandes toilettes, qu'un équipage pour soi est presque un luxe inconnu, qu'il n'y a pas à proprement parler de *société*, que les familles importantes de commerçants ou autres vivent pour elles, que les réunions, thés, soirées, qui se donnent par toute la France, y sont chose fort rare. Enfin, ce qui a le plus frappé notre voyageuse, c'est l'habitude ou plutôt l'immoralité, partout admise, s'il faut l'en croire, que chaque homme,

(1) Voir la petite plaquette, publiée en 1870 par Jacques Le Doux, sous le titre de: *La Bordelaise.*

marié ou non, entretienne une maîtresse chez laquelle il passe tous ses instants de libres. « Jeunes mariés de quelques semaines ou vieux pères de famille, » dit-elle, « les uns comme les autres conduisent publiquement au théâtre leur soi-disant amie, et restent avec elle, tandis que, dans la loge vis-à-vis, se trouvent leur femme et leurs enfants, grands fils et grandes filles. Quant à la femme qui laisserait voir le moindre mécontentement de cette manière de faire, elle se rendrait risible, même auprès des autres femmes. Nulle part, du reste, le vice ne s'affiche avec moins de retenue: la ville fourmille de filles perdues, qu'on rencontre à chaque pas.

« Des créatures réprouvées, que l'on ne supporterait pas à Paris ou à Bordeaux, apparaissent ici partout, et si l'une d'elles arrive à captiver un de ses adorateurs au point que celui-ci l'épouse, alors elle prend rang parmi les femmes honnêtes et obtient dans la société les mêmes honneurs que ces dernières. »

Assurément, Johanna Schopenhauer, malgré tout son sérieux doit avoir quelque peu exagéré une tendance fâcheuse des mœurs marseillaises qui pouvait être fort développée, mais qui n'était certes pas générale. D'autre part, quand on lit ce qu'elle écrit au sujet du peu de luxe existant alors dans la cité phocéenne, on ne peut s'empêcher de s'écrier: *Quantum mutatus ab illo!*

Sur Lyon et les Lyonnais ses impressions diffèrent du tout au tout. Elle en trace, en effet, un

tableau des plus flatteurs: « Le caractère des habitants de Lyon, » écrit-elle, « est plus sérieux, plus moral qu'habituellement en France. Je dirai presque qu'ils ont quelque chose d'allemand dans leur manière d'être, ce qui provient naturellement de leur vie active, travailleuse, et peut-être aussi, de leur proximité de la Suisse. Ils dansent et chantent bien; pendant le carnaval on mène joyeuse vie entre pauvres et riches, mais la joie est plus réglée, plus contenue que dans les autres grandes villes françaises. Le luxe est moindre et la soif du jeu presque inconnue.

« Dans les maisons des grands commerçants le ton de la société est fort agréable; il y a là quelque chose de cordial, de familial, qui m'a souvent rappelé notre Allemagne. Dans les maisons règnent l'ordre et la propreté, mais il y a peu de faste: tout porte à une douce et paisible intimité; tout indique une vie de famille et une grande hospitalité à l'égard des étrangers. A Lyon personne ne songe à faire un second Paris, quoique la ville ne soit pas moindre comme étendue et comme population que Bordeaux ou Marseille. »

Au point de vue du caractère général des Français, Johanna Schopenhauer fait surtout deux observations, d'un ordre bien différent: elle les trouve bavards et sobres. « Il faut que le Français bavarde toujours, » lit-on dans ses récits, « même quand il n'a rien à dire: dans le monde, il croirait offenser la bienséance, s'il gardait le silence, ne serait-ce que quelques minutes. Un

mourant lui-même considère comme un devoir d'entretenir ceux qui viennent lui rendre visite, et cela jusqu'à ce que la mort lui ait cloué la langue. Qu'on juge par là de ce que cela doit être avec les Gascons, ces Français au superlatif! »

Quant à leur sobriété, voici ce qu'elle en dit:

« Aucune nation n'est plus sobre que la nation française. En Allemagne, l'homme du peuple a besoin tout au moins de bière, de tabac et d'un *Kegelbahn*, pour savoir qu'il est jour de fête; en France, rien de tout cela. Se promener parmi la foule, en habits de fête avec femme et enfants ou avec la *petite amie*, saluer les connaissances, être galant envers les dames, — car, ici, la femme est tout — offrir des fleurs à la préférée de son cœur, et obtenir en récompense un regard bienveillant, il n'en faut pas plus au Français pour être heureux comme un dieu. »

En somme, plutôt sympathique aux Français, Johanna Schopenhauer ouvre la marche aux nombreux voyageurs du sexe féminin qui, de 1820 à nos jours, doivent parcourir le pays dans tous les sens, apportant à leurs récits une note plus individuelle, une étude plus précise des gens et des choses. Du reste, romanciers, poètes, artistes, acteurs, musiciens, politiciens, tous se sentent attirés vers la France, soit que le besoin de locomotion — ce besoin inné chez tout Allemand — les travaille, soit qu'ils se trouvent trop à l'étroit au milieu du vieux monde germanique.

Chose assez bizarre, en 1831 les *Teutomanes*, qui prennent peur aux premiers troubles d'Allemagne, viennent dans cette France exécrée. On n'y voit pas seulement des nobles comme le comte de Moltke, mais encore des savants comme Schlegel. L'ennemi de la littérature française ne craignit pas — ceci dit entre parenthèse, — de recevoir des mains de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur.

Quelle longue liste parmi les gens qu'attire plus spécialement l'étude de Paris! C'est Mendelssohn qui, peu ravi en 1825, — le jeune musicien n'avait alors que 16 ans — verra la grande cité, quelques années plus tard, sous un tout autre jour (1); c'est Fanny Lewald, la femme écrivain, voyageant avec son père, qui nous a laissé, sous le titre de: *Album aus Paris*, une fort intéressante description; c'est Franz Dingelstedt, le poète, romancier, rédacteur de la *Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, qui vint en France comme correspondant de ce journal; c'est Karl Gutzkow le célèbre romancier dramaturge qui, à partir de 1834, étudiera Paris et la France, à plusieurs reprises et sous différents aspects; c'est von Eckstein, écrivain à la solde de la réaction; c'est A. von Bornstedt, l'auteur des *Pariser Silhouetten;* Ludwig Rellstab, romancier, auteur dramatique, rédacteur de la *Vossische Zeitung;* Schnitzler, l'historien, qui a écrit sur la révolution de 1830;

(1) Voir, pour Mendelssohn, le chapitre sur les musiciens.

Heinrich Laube, un des chefs de la nouvelle école littéraire de 1830; des médecins, comme le Dr Carus, conseiller de la cour de Saxe; des acteurs, comme Devrient (1); des magistrats, comme le Dr Isensee; puis Kölle, Kolloff, Arnold Ruge, qui a consigné le fruit de ses études et de ses observations dans le volume *Zwei Jahre in Paris;* Alfred Meissner, enfin les femmes comme l'ultramontaine comtesse de Hahn-Hahn, auteur des *Erinnerungen aus und an Frankreich,* comme Ida Kohl, qui a écrit trois volumes d'esquisses et croquis sur Paris et les Français, comme Thérèse von Lutzow, dont le journal de voyage, publié sous son petit nom, va de Paris au monde des Alpes.

Analyser tout cela ne serait ni possible, ni fort intéressant: contentons-nous donc des appréciations les plus originales, les plus typiques, d'autant plus que bien peu de ces voyageurs voient d'une façon personnelle.

Le Dr Carus est un de ceux que Paris tient sous le charme. Depuis le peuple jusqu'à la nature qui lui paraît bien supérieure à celle de l'Allemagne, il vante tout. Sans cesse, il s'extasie sur la beauté du ciel et sur le côté pictural des bords de la Seine, disant que trois choses le retiendraient à Paris envers et contre tout, le Jardin du Roi avec ses animaux, ses plantes, sa bibliothèque, ses collections anatomiques et zoologiques, l'Académie des Sciences et les trésors du Louvre.

(1) On trouvera, au chapitre sur le théâtre et la littérature appréciés par les Allemands, les opinions de Devrient.

Le Dr Emile Isensée ne doit pas avoir subi les mêmes impressions. En tout cas, dans ses *Humoristische Reiseskizzen in Europa*, il déclare que la Parisienne a pour lui peu d'attraits et qu'il lui serait facile de rester auprès d'elle dans la situation de saint Antoine sans succomber à la tentation. Voici, du reste, le portrait qu'il en trace : «A côté de tant de tournures ravissantes, le visage de la Parisienne touche rarement à la perfection. Si le grand nez lui donne quelque chose de caractéristique, elle se rapproche plus de la beauté masculine que de la beauté féminine. La Parisienne deviendrait difficilement une Vénus, et en tout cas, ce ne serait jamais qu'une Vénus Callipyge. Mais la toilette sert à constituer le chef d'œuvre : véritable ordonnatrice de la beauté parisienne, c'est elle qui donne la vie et la lumière à toutes les parties du corps. L'œil seul peut lutter d'importance avec elle. »

Du physique, le Dr Isensée passe au caractère : « La Française ne sait, en général, rien de cet hiéroglyphe allemand : la tendresse. Là où l'Allemande soupire, elle parle haut ; là où celle-ci reste timide et honteuse, elle rit à gorge déployée. La Française est un caractère, l'Allemande est un cœur. Les femmes françaises sont les artistes de leur passion : elles en font ce qu'elles veulent, un vaudeville, un roman dans la manière de Balzac, un drame, une ariette, une poésie de circonstance.

« Ce savant mélange de chaud et de froid, de calcul et d'amour, qui constitue, en somme, le fond

de leur caractère, est, justement, le secret de leur autorité, de leur amabilité et de la résistance qu'elles opposent à l'envahissement des années. Elles sont, on peut le dire, les diplomates de l'amour.

« Si, enfin, la femme mène à Paris la vie la plus agréable, si, nulle part, elle n'a autant de plaisir, c'est que nulle part, non plus, elle n'a acquis une telle liberté. »

Le Dr Isensée observe encore qu'en France, la physionomie est très caractéristique. « Non seulement les Françaises savent admirablement s'habiller, mais où, dans le monde entier, trouverait-on des dames sachant mieux présenter *le cul de Paris !* [1] (*sic*). » Enfin, avec juste raison, il voit la force principale de la nation dans cette intelligence nationale que l'on rencontre partout, dans la chaumière comme dans le palais. Il a soin d'ajouter, du reste, que le Français honore moins l'emploi que l'homme : « ce que sont les gens lui importent peu, il s'inquiète seulement de ce qu'ils pourront produire, se laissant à peine éblouir par ce qu'ils ont déjà fait. »

Voici, pour nous, un voyageur du plus haut attrait : Karl Gutzkow, qui arrive à Paris, en mars

(1) Sans vouloir, en aucune faaçon, atténuer la grossièreté de l'expression dont se sert ici le Dr. Isensée il est bon d'observer que les Allemands, très matériels, appellent généralement ainsi l'ampleur, la rondeur des hanches. Dans beaucoup de leurs magasins on peut lire à côté des tournures qui servent à la toilette des dames : *faux culs* (prononcez : *quils*) *de Paris.*

1842, mal disposé à la suite de toutes les vicissitudes du voyage, mais qui, d'emblée, déclare qu'il ne veut pas, comme tant d'autres l'ont déjà fait, juger la France d'après son café au lait et les pourboires qu'il y faut donner (1). C'est donc dire, que nous nous trouvons vis-à-vis d'un observateur impartial ou, tout au moins, disposé à l'être. C'est encore dans ce but, qu'il laisse loin derrière lui les souvenirs du Paris de 1830, ne voulant voir que le printemps, dont il jouirait complètement, dit-il, si la mode féminine du moment ne rappelait pas autant les vêtements de deuil. Ciel bleu, soleil éclatant, arbres verts, fontaines dont les eaux brillent comme des diamants, tout cela a vite dissipé les ennuis du voyage. Puis, voilà le salon qui ouvre ses portes, » le salon qui vient avec les violettes, » auquel il trouve cependant moins de poésie qu'à celui de Berlin ; qu'il qualifie de dramatique, alors que celui de la cité des bords de la Sprée lui apparaît plus lyrique, où il remarque enfin plus d'effet que de sentiment. Gravures sur cuivre coloriées, ou lithographies en couleur, telle est l'impression que lui produisent nos tableaux avec leur recherche constante de la mode.

Il y a, dans ces lettres, maint tableau de Paris écrit avec une poésie, une élégance de style qui

(1) Les Allemands ont beau faire une grande consommation de café au lait, le leur est loin de valoir le nôtre. Quant aux pourboires, plus l'on voyage, plus l'on acquiert la conviction, qu'ils constituent partout le même fléau.

ont certainement contribué pour beaucoup au succès de l'œuvre. Mais, comme ici, le fond doit passer bien avant la forme, il me faut laisser dans l'ombre cette partie des écrits de Gutzkow pour aborder les grandes questions.

Après avoir dit que le gouvernement français n'est plus un organisme, que la France elle-même n'est gouvernée que par des idées administratives, Gutzkow touche à la question toujours brûlante des rapports entre Allemands et Français:

« C'est un thème favori des Français, » dit-il, « que l'Allemagne doit marcher avec la France la main dans la main. Autrefois, cette phrase résonnait un peu à notre oreille avec la prudence du lion invitant l'âne à venir prendre part à la dépouille commune; aujourd'hui elle présente quelque chose de plus sincère. Les Français nous accordent tant, qu'il y aurait plus que de la méfiance à ne pas prêter foi à leurs affirmations. Pour ma part, j'ai souvent entendu exprimer le regret que la question du Rhin ait été soulevée par quelques cerveaux brûlés. Les Français disent, en effet: « Ne prenez pas en mal que nous pensions quelquefois à nos conquêtes; n'avez-vous pas été deux fois dans notre pays, pendant les guerres de la Révolution et à la fin de la grande tragédie napoléonienne?

« Je conseille à tous les Allemands qui voyagent en France de se présenter ici avec le vrai sentiment de leur nationalité. Les Français, en ce qui les concerne, n'emploient pas d'autre méthode

et n'estiment que celle-là. Qui pourrait encore conserver quelque rancune vis-à-vis de sa patrie, alors que à la question: *Monsieur est Allemand?* chacun, en France, commence à tirer le chapeau. Mais ce qui donne à Paris cette importance au nom allemand, ce n'est pas la Diète germanique, ce n'est pas le prince de Metternich, mais bien l'esprit de notre peuple, notre glorieuse histoire, notre profondeur, notre poésie! »

Gutzkow regarde comme un honneur que Guizot lui ait offert de s'exprimer en allemand, tandis que lui-même lui répondrait en français. « Montrer qu'on comprend notre langue, c'est déjà un grand point », dit-il, et il ajoute: « On achète plus en France de notre littérature que de nos œuvres de médecine, d'histoire, de philologie. De notre ardeur au travail on en est venu à notre génie. Si, avec raison, on nous refuse la forme, on reconnaît notre profondeur dans tous les domaines, à l'exception peut-être de la philosophie sociale. C'est, actuellement, en France, un excellent moyen pour se créer une situation, que de se vouer à la spécialité allemande. Notre musique est estimée, et il en sera de même avec la peinture si le salon, comme tout semble le faire croire, empire d'année en année, et si l'art allemand, de son côté, se débarrasse de son mysticisme et de sa tendance à la sainteté. Le temps viendra, sans doute, où, dans le domaine de la littérature aussi, nous dépasserons les Français, qui furent nos maîtres et qui, déjà, ne le sont plus. »

Fréquentant les salons, recherchant les célébrités du jour, Gutzkow passe en revue les écrivains et les hommes d'État, Ph. Chasles, Jules Janin, E. de Girardin, Thiers, Cormenin, Guizot. Il cause avec eux de tout, mais principalement philosophie, puisque, s'il faut l'en croire, dès qu'un Français rencontre un Allemand, c'est de questions semblables qu'il s'entretient avec lui. Jules Janin lui ayant demandé, si son style se pouvait facilement traduire, Gutzkow lui sert tout aussitôt quelques pages allemandes imitées de sa façon d'écrire, et cela dans un style tel, ajoute-t-il, que « J. Janin lui-même ne pourrait pas écrire d'une façon plus enfantine ». Seulement, il demande où est le journal allemand qui lui donnerait 20,000 fr. par an pour des articles de cette espèce.

Mais c'est avec Guizot qu'il semble surtout avoir eu du plaisir à causer. Il le considère comme un homme d'État remarquable, et cela est d'autant plus à noter que, ni en France ni en Allemagne, il ne fut l'ami des doctrinaires. « Guizot », il le reconnaît, « déplaît aux Français, même à ceux qui sont d'accord avec sa politique, mais la France est en situation d'avoir un médecin et non un flatteur ; elle a besoin non pas tant d'ordre que de sérieux. La frivolité ne devrait pas pénétrer jusque dans les choses les plus élevées de l'existence d'une nation, et, à l'exception de quelques noms, je trouve qu'à côté de Guizot et de ses amis, la politique en France est frivole. »

Gutzkow ne s'est pas contenté des ministres :

il a encore cherché à donner de Louis-Philippe un portrait plus vrai que la plupart de ceux qui avaient été tracés jusqu'à lui. On trouve, en effet, dans ses lettres, quelques observations assez justes sur l'homme privé, qui constituait, on le sait, un des côtés les plus particuliers du monarque constitutionnel.

Touchant à tout, traitant à la fois les questions les plus diverses, il dépeint le public du paradis aux théâtres populaires « ces gamins de Paris si typiques, qui portent casquette de velours et ne savent pas lire; » il va dans les bals publics et cherche à caractériser le cancan en l'appelant « la danse de la jeunesse en cheveux blancs » ; il s'élève contre ceux qui ont médit de la famille française, et donne pour raison de la fausseté des jugements portés à cet égard la difficulté de pénétrer dans la vie intime. « Maints voyageurs qui n'y sont jamais entrés, » dit-il avec beaucoup de sens, « affirment par cela même que les Français ne possèdent pas de vie de famille. Quelle profonde erreur! On donne bien de temps à autre des réunions, mais jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la famille est chose de discrétion, et lorsqu'on y est convié, on cherche toujours des échappatoires. L'étranger regrette amèrement que sa lettre de recommandation ne lui donne pas accès au-delà du salon, et il ne désire rien tant qu'une occasion qui lui permette de passer ses soirées dans le cercle intime où l'on a bien voulu le recevoir. » Rééditant sous une autre forme le mot de cet

Allemand qui appelait nos *cocottes* des *femmes de passage pour étrangers*, Gutzkow conclut que c'est l'affaire des grisettes, soit des *petites femmes*, de donner une intimité à ceux qui n'en ont pas.

Sur Paris il a des idées assez bizarres et, en tout cas, bien à lui. Ainsi, il a peine à s'expliquer l'impression de grandeur que la capitale produit sur ses concitoyens. Pour lui, la grande cité n'offre pas le tableau de la vie d'un peuple : il n'y trouve ni gaieté, ni liberté d'allures, ni expansion. A côté de la vie italienne, le tout lui semble triste et morne.

Mêmes appréciations particulières sur la province. A l'entendre, Lyon se rapproche déjà de l'Italie et les femmes pourraient y porter le voile blanc des Italiennes au lieu des modes parisiennes. Enfin, dans le français qu'on y parle il ne reconnaît plus la langue de Racine et de Molière et ne voit qu'une langue « parlée par besoin, que les chevaux comprennent aussi, une langue comme beaucoup d'autres, qui n'a pas été trouvée par l'esprit, mais plutôt par l'estomac. »

Comme la plupart de ses compatriotes, Gutzkow a essayé de tracer un parallèle entre Allemands et Français dont voici les côtés les plus particuliers. « Le côté gouvernable, obéissant, des Français saute aux yeux. Qu'on regarde avec quel calme, quelle tranquilité, les Parisiens font la queue au théâtre ; jamais en Allemagne le public n'attendrait aussi longtemps au guichet, s'il n'avait l'espérance de pouvoir s'ouvrir un chemin à la

force du poignet. Le Français obéit à chaque volonté énergiquement exprimée, à chaque parole enflammée. Celui qui ne sait pas lire, obéit à celui qui sait lire. Celui qui ne se croit pas apte à être officier est, avec obéissance, simple soldat sous un vaillant officier. Il en est autrement chez nous. Le Français est né monarchiste, nous sommes républicains de naissance.

« Caractéristique pour l'égoïsme allemand et pour la simplicité française est ce petit détail qui n'a pas encore été observé : qu'on compare les écriteaux en Allemagne et en France ! Ici on lit partout en grosses lettres, cependant modestes : *Lacombe, coiffeur — Morel, restaurant — Petitjean, menuisier.* En Allemagne, chacun trouve cela trop simple, trop effacé, pour sa haute personnalité. Déjà tout près de Metz, dans le Forbach allemand, et d'une manière précise à partir de Kaiserslautern, chacun écrit sur sa maison : *Johann Caspar Stemmeisen, maître menuisier*, ou bien : *Commerce de denrées de Friedrich August Kramer.* Bref, que l'on parcourre toutes nos petites villes, du Rhin à la Pregel, partout on y rencontrera la personnalité *bien noblement née.* Cela ne tient point au changement des noms, car, à Paris aussi, il y en a des séries qui se reproduisent, comme Müller et Schmidt chez nous, c'est le sentiment orgueilleux de soi-même qui, dès la porte cochère, présente à la vue de tous ses *honorés* prénoms et noms de famille et souvent même l'historique de sa vie. Les Français sont fiers, les Allemands sont vains. »

Plus loin, appréciant à divers points de vue la littérature française et la littérature allemande, Gutzkow s'exprime encore ainsi sur ce sujet: «Les Français ne veulent bien reconnaître aux Allemands que ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes. La littérature allemande leur apparaît ainsi comme une ruine spectrale au clair de la lune, avec accompagnement d'elfes et d'esprits de toutes sortes. Ils n'admettent chez les Allemands que fantômes, sorcières, châteaux en ruines, légendes de chevaliers et contes bleus. Ils jugent le reste comme superflu et n'y voient, au demeurant, qu'une contrefaçon française.»

Enfin, on ne lira pas sans intérêt, dans cette correspondance, ce qui est relatif aux Allemands, alors si nombreux à Paris, d'autant plus que Gutzkow est loin d'apprécier la manière de faire de certains de ses compatriotes. Le premier visé se trouve être Eckstein, le père, je crois, de l'écrivain actuel, qui habitait Paris depuis de longues années, occupait ses loisirs par l'étude de la littérature orientale, et adressait, sans trop s'en vanter, des lettres à la *Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, « afin de pouvoir, » disait-il, « s'acheter des livres indiens. » Dans ces lettres, il ne cessait de rabaisser la nation française, de ridiculiser ses hommes d'État, ne voyant pas autre chose à recommander dans tout le bagage intellectuel de la France que les absurdités de *la Gazette de France* et les thèses vides de *la Quotidienne* (1).

(1) Eckstein qui tenait beaucoup à son *de* était une sorte d'ultra-royaliste à la façon de Joseph de Maistre.

«Quand on entreprend une œuvre semblable, on devrait en parler d'une façon moins légère» dit fort bien Gutzkow, qui ajoute tout aussitôt: «Tous les hommes d'État français se plaignent de la manière dont Eckstein diffame la France. Saint-Marc Girardin me disait: «C'est inouï de quelle façon on habille la France dans ces correspondances. Tandis que chaque jour, elle devient plus heureuse et plus calme, on la représente devant l'Autriche, la Prusse et la Russie, comme si sa corruption intérieure allait, chaque jour, grandissant, comme si, chaque jour, elle s'en allait en pièces à la façon de quelque torchon troué. De même que Voltaire qui, quarante ans durant, écrivit dans sa correspondance: «Je suis malade, je me meurs, je suis mort,» ce qui ne l'empêcha pas de vivre au-delà de quatre-vingts, de même ces correspondances disent: La France est malade, la France meurt, la France va mourir, la France est morte, et cependant, malgré ces bulletins, la France vit, mieux portante que jamais.» Je dois à ce propos faire une observation: M. d'Eckstein qui, depuis dix ans, rabaisse la France, qui invoque son exemple pour inspirer à l'Allemagne et à la Russie la crainte de la souveraineté populaire, qui enserre dans sept ou huit catégories, comme dans les libellés de passeports, toute la vie intellectuelle et politique du pays, M. d'Eckstein vit à Paris considéré, supporté, ici et là bien reçu, protégé par cette amitié pour les étrangers que nous ne connaîtrions pas en Allemagne.

Combien de temps se maintiendrait, à Berlin où à Vienne, un Français qui enverrait au *Journal des Débats*, sur les actes du gouvernement en Prusse et en Autriche, des appréciations semblables à celles que M. d'Eckstein envoie, depuis des années, quotidiennement, à Augsbourg?» Observation fort juste qui, aujourd'hui encore, n'a rien perdu de son actualité.

Réfugiés, artisans, savants, artistes, banquiers, Gutzkow passe successivement en revue toutes les classes d'Allemands à Paris, dont le chiffre total s'élevait alors à 80,000. Il tourne d'abord en ridicule les jeunes musiciens, qui croient se faire mousser en affectant les manières et les caprices des grands artistes. «Ils veulent être invités comme hommes et non comme musiciens,» dit-il, «ne jouent pas au dessert, trouvent les instruments mauvais; j'ai vu un jeune fat de cette espèce qui déclarait ne jouer que sur un Érard. Ces gens-là ne savent pas qu'en France, on se rit de pareilles choses. Et on se rit de vous, si vous ne le voyez pas. Paris ne connaît pas l'enthousiasme enfantin des Allemands pour les artistes» Puis viennent quelques détails sur les réfugiés allemands: J. Venedey, l'auteur d'un curieux volume, dont je parlerai tout à l'heure, et d'un assez violent pamphlet contre la Prusse, à laquelle il reprochait de ne pas être allemande; Dr. Schuster, de Rochau, Kolloff, qui devait surtout étudier les galeries de peinture; Savoye, et notre confrère l'alsacien Alexandre Weill que Gutzkow dit être Français ou

Allemand, suivant la façon dont il a dormi: « Se lève-t-il de bonne humeur, il va chez Alphonse Karr, Pierre Leroux, Altaroche, et écrit pour *le Charivari* en un françaisfort coulant. A-t-il mal à la tête, alors il se considère comme Allemand, et adresse à la phalange germanique des lettres d'un style anti-français sur Schelling, Ruge et Feuerbach. » Manière assez piquante, et peut-être plus vraie qu'on ne le pense, de présenter la différence du caractère français et du caractère allemand. Cette étude sur les écrivains allemands se termine par quelques mots sur Franz von Dingelstedt, le poète qui envoyait, lui aussi, de France, de Belgique, de Hollande, des lettres à la *Allgemeine Zeitung*.

Gutzkow nous mène encore aux banquets des Fouriéristes où, à côté de choses passablement ridicules, il note le toast porté par Venedey, au nom de la petite phalange allemande, à l'union de la France et de l'Allemagne. L'enthousiasme produit par ce discours avait été, paraît-il, tel que chacun quitta sa place pour serrer dans ses bras les Allemands. Un de ces derniers s'écria alors: « Voilà la France, que nos journaux rabaissent journellement, de l'humilation de laquelle ils se réjouissent avec une joie mal dissimulée ! »

Si l'on veut savoir dans quelles dispositions d'esprit notre écrivain quitta la France, il suffit de lire sa propre correspondance : « Je quitte la France, » écrivait-il à un ami à Paris, « dans la conviction que j'ai trouvé un pays sain, une

nation un peu indisposée, un État complètement malade. La maladie de l'État ne provient donc pas du pays ou du peuple, mais bien de l'indolence de la dynastie et de la réaction de l'étranger. L'Europe n'a plus rien à redouter de la Révolution, mais il peut se faire qu'elle ait tout à craindre de la nation française.

« Avez-vous été content de votre séjour ? me demandent ceux qui prennent congé de moi. Vous êtes-vous plu à Paris ? me demanderont ceux qui salueront mon retour dans la patrie. Ma réponse est simple : aimer et jouir à la folie à Paris, mais vivre et mourir dans la patrie ! Paris fourmille d'amour mensonger, mais nulle part le véritable amour ne saurait être plus caché, plus heureux. Il embaume, et on ne le voit pas. Il ne manque de rien, Paris offrant tout. Si la beauté est enviée, elle n'y est pas assaillie. Paris est le coin de la gloire, des déceptions et des périls ; Paris, l'illusion la plus amère pour les intentions les plus nobles, pour les œuvres les plus audacieuses ! Que reste-t-il donc à l'homme, si ce n'est la consolation calme et invisible de l'amour ?

« A Paris seulement, l'on peut faire des excès. Tout n'y arrive pas, mais l'on peut tout espérer. L'on cherche et l'on trouve. On ne trouve peut-être pas ce qu'on cherchait, mais ce que l'on trouve est souvent encore plus étonnant que ce qu'on cherchait. On y a toute liberté pour être bon ou mauvais. Dans la patrie, combien tout est petit ! Tout y est défendu ; peu de choses seulement

sont permises. A Paris tout est permis, et quelques rares choses seulement sont défendues. »

Ainsi pensait Gutzkow, après un premier séjour de trois mois dans la capitale. Quatre ans plus tard, lorsqu'il y revint, les choses ne s'étaient pas suffisamment modifiées pour donner lieu à une appréciation différente de sa part. Il admire toujours le mouvement de Paris, devant produire et travailler non pas seulement pour lui, mais pour la France, pour le monde entier. Cette pièce légère et toute d'actualité qu'il vient de voir au théâtre, il sait bien que cent savants professeurs n'arriveraient pas à la faire. Et il en est de même avec le journal, où se dépense tant d'esprit, où les choses les plus insignifiantes sont traitées avec grâce. « Nous sommes plus profonds, nous autres Allemands, » dit-il, « et il ne faut point donner à cette observation un sens ironique, car nous avons réellement plus d'idée, plus de poésie. Mais qu'est-ce qui vient au jour parmi tout cela ? Les éléments de Berlin sont, incontestablement, d'une grande richesse, mais à quoi servent-ils, que produisent-ils ? Où un talent peut-il mûrir ? »

On a déjà pu voir, dans le cours de ce volume, avec quelle facilité les Allemands revenaient à ces comparaisons entre les deux races. Venedey, dont il vient d'être question, en a fait le sujet d'un volume : *Les Allemands et les Français, d'après l'esprit de leur langue et de leurs proverbes*. Il y définit leur caractère réciproque dans tous les domaines, nature, famille, femmes, sentiments, usages, aptitudes

militaires. De même qu'on a dit: *le style fait l'homme*, Venedey dit, lui: *la langue est le peuple*, et il trouve que la française a moins de liberté, moins de sentiment artistique. C'est en se fondant sur l'étude de la langue qu'il ajoute: « Le Français a le sentiment de son droit, l'Allemand de sa tâche; le Français est plus vite déterminé et plus précis que l'Allemand; il est plus actif, plus heureux. En effet, la langue française dit: *je gagne* mon pain, tandis qu'en Allemagne il *faut le mériter*. Le Français *sait*, l'Allemand *peut*. L'un *sait* une langue, *sait* faire une chose, *sait* se taire; l'autre *peut* parler une langue, *peut* faire une chose, *peut* se taire. »

Fermons cette sorte de parenthèse et arrivons aux récits d'un des plus intéressants voyageurs de cette période, Ida Kohl, qui, sous le titre de *Paris und die Franzosen*, a laissé une série d'esquisses, véritable tableau de Paris à la fin du règne de Louis-Philippe. Ida Kohl, qui, tantôt seule, tantôt avec l'écrivain Georges Kohl, a parcouru l'Europe, compare Paris à « un bouquet de fleurs, arrangé par quelque artiste parisien, à un de ces bouquets de choix d'un prix inestimable, lorsqu'ils sont entre les mains d'une beauté au balcon des Italiens. » Au reste, à l'en croire, il y a du bouquet dans toutes les choses de la vie parisienne, depuis les bouquets de parfums jusqu'au bouquet des feux d'artifice. Caractère national, femmes, types de la rue, bals, cimetières, promenades, habitudes et coutumes particulières,

façons de causer, Paris et la province, Ida Kohl passe tout en revue.

Les principaux points du caractère national sont, pour elle, le patriotisme, la tendance au pardon, la franchise, la causerie, l'esprit, la grâce et la politesse. Parmi les idées, qu'elle émet à ce propos, je remarque les suivantes:

«Le plus grand compliment qu'on puisse faire à un étranger est de lui dire: Vous êtes devenu très Français. — Il est un évangile que les Français suivent au pied de la lettre, c'est celui du pardon. Constamment on les entend dire: Sans rancune, c'est une affaire oubliée. Ils sont tous bons enfants, et, en effet, chacun d'eux est tout à la fois *bon* et *enfant*.

«Leur franchise est grande. Chez eux, rien n'est caché, rien n'est laissé de côté intentionnellement. Chaque chose — les larmes même, — est prise pour de l'argent comptant. Comparées aux larmes françaises, les larmes allemandes sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'eau dormante.

«La causerie est tout un monde. Ici, il faut réellement faire des frais, et les Français apprécient au plus haut degré le talent de s'exprimer. Causer, pour eux, c'est penser tout haut. Conversation française et musique française sont sœurs: générosité, liberté, énergie, se trouvent chez l'une, comme chez l'autre amour, sentiment artistique. Aussi, nulle part ne rencontre-t-on, par exemple, autant de *bavards* et de *bavardes*.

« Esprit, grâce, politesse, enthousiasme, voilà la France, et l'on peut dire d'elle que c'est un verre de champagne mousseux.

« En France, il n'y a, en quelque sorte, ni enfance, ni vieillesse. Une petite fille de douze ans emploie des phrases toutes faites et a une politesse telle qu'on pourrait la prendre pour une jeune comtesse. De leur côté, les vieillards ont une telle fraîcheur d'esprit et prennent aux choses un intérêt tellement vif, qu'ils produisent l'effet de jeunes gens. Pour tout, les Français ont trouvé un juste milieu, qui laisse difficilement une place aux extrêmes. Quant à l'amitié française, elle est sans égale : j'ai eu souvent occasion de constater que les Français défendaient leurs amis jusqu'au sang. »

Ida Kohl n'admire pas moins la Française. Elle la trouve vaillante et admirablement bien douée. « Gagner son pain, » dit-elle, « n'est point considéré par elle comme une honte, loin de là. Innombrables sont les femmes qui, sans qu'on le sache, ont, une ou deux fois dans leur vie, travaillé à refaire leur fortune. Les fonctions officielles viennent en aide à ce noble zèle de la femme. Elle doit, il est vrai, beaucoup solliciter avant de pouvoir arriver à obtenir une place, mais les Françaises ont, pour cela, un goût particulier. Ce sont de merveilleuses solliciteuses. » Et l'auteur ne tarit pas en éloges sur le compte des employées de bureaux de tabac, sur les *Timbrefräulein*, comme elle les appelle, disant que si l'on veut avoir une vraie image de cette activité féminine, il faut aller

au Louvre où le nombre des femmes occupées à prendre des copies est presque aussi grand que celui des hommes. Elle estime, d'autre part, que les Parisiennes sont supérieurement organisées pour le calcul, à en juger tout au moins par la quantité de demoiselles de comptoir qui, dans les magasins, tiennent les grands livres. »

Mais, à côté du travail, le plaisir, et Ida Kohl croit que, pour la plupart des Parisiennes, le travail est le moyen permettant d'arriver à ce but toujours tant désiré, sous quelque forme qu'il se présente.

« La Française a plus de caractère que l'Allemande: beaucoup plus renfermée en elle-même, elle vise à être reine. Tandis que l'Allemande croit, la Française sait. Elle est assurée de son triomphe, parce qu'elle commande par elle seule, par sa grâce, par la flamme de son regard, par le charme de sa parole. »

Pour Ida Kohl Paris est, effectivement, le pays « des grandes et belles passions » elle est persuadée que, « sur cette mer brûlante, il doit y avoir de beaux et nobles sacrifices. » Et à l'appui de son dire, elle soumet le cas suivant à l'attention des jeunes Allemandes: « Que fait une Française dont le mari vogue vers les îles Marquises et reste là deux ans? Elle se retire chez sa mère, s'astreint à ne porter que du noir, à ne pas paraître dans une soirée, et elle prend des leçons de piano pour, au retour, réjouir son mari par un nouveau talent. »

Pour elle encore, la mère française est entourée d'une auréole. Mère et fille lui paraissent être comme des sœurs, et elle parle des fils modèles qui accompagnent leur mère partout, qui, chaque soir, font le trajet d'une extrémité de Paris à l'autre pour venir dîner avec leur vieille mère. Enfin, comparant Paris et la province, elle fait de la Parisienne un éloge aussi juste que mérité :

« Quand on sait,» dit-elle, « combien les Parisiennes de tout âge sont aimables, il ne faut point s'étonner si elles font des pieds et des mains pour ne pas être envoyées, lorsqu'on les marie, dans cette ennuyeuse province. « Fais-moi revenir à Paris, écrivait une fille à sa mère, je m'ennuie après toi. » Est-il besoin de dire que cela signifiait : Je veux revenir à Paris ?

« La Parisienne porte ses vêtements, comme si elle était née dedans, comme s'ils constituaient une partie d'elle-même. Les vêtements lui poussent sur le corps comme les feuilles à un arbre, et la parure, c'est-à-dire les fruits, est également merveilleuse. Pas une couleur, pas un ornement n'est en trop. »

Dans ces croquis, où il y aurait, certes, encore beaucoup à puiser, aucun détail de la vie intime n'est négligé : confort intérieur, étiquette de la table, ameublement, tout est étudié avec soin, aussi bien que la façon de s'embrasser ou de porter la barbe. On sent que l'auteur a pénétré fort avant dans la vie parisienne.

Ce qu'Ida Kohl dit de la chambre à coucher, par exemple, est très caractéristique. « Les Françaises,» lit-on sous ce couvert, «tiennent à ce que leur chambre à coucher soit bien arrangée, beaucoup plus qu'à ce que leur salon paraisse élégant. Le lit est discrètement recouvert de mousseline, ou d'un couvre-pied de soie avec transparent pardessus. Ainsi paré, il apparaît, quelque peu enfoncé dans un coin, comme un élégant divan ou comme un trône à baldaquin, sur lequel, par exemple, personne ne prend place. C'est le salon de l'intimité.»

Cet esprit d'observation, qui se rencontre à un si haut degré dans Ida Kohl, uni, d'autre part, à une réelle sympathie pour la France, est le trait caractéristique des femmes-écrivains de l'Allemagne. Au reste, tous les voyageurs de l'époque, qui écrivent sur Paris portent, en général, des jugements favorables, quel que soit le point de vue auquel ils se placent.

Toutefois, depuis trente ans les voyages ont pris un développement tel, qu'il ne faut point demander des aperçus bien nouveaux à cette littérature spéciale. Rendant compte de leurs impressions personnelles, la plupart des écrivains renoncent d'eux-mêmes à donner quelque chose d'inédit sur la grande capitale. Que leur manière de procéder soit objective ou subjective, ils rééditent toujours plus ou moins les précédents tableaux de Paris. Mais comme l'on vit dans une période de calme relatif, d'observation réciproque, on recherche soigneusement ce qui peut rappro-

cher, et l'on écarte tout ce qui peut diviser. La restauration de l'Empire avec Louis Bonaparte, va, seule, porter les esprits vers un autre ordre d'idées, ce qui n'empêchera point, cependant les écrivains d'étudier le Paris du second Empire, comme leurs prédécesseurs ont étudié le Paris du premier Empire ou de 1830. Il n'en est pas moins vrai qu'une ère nouvelle va commencer pour les Allemands.

CHAPITRE XII.

LES ALLEMANDS ET LE SECOND EMPIRE.

Différence des sentiments suivant qu'il s'agit de l'homme ou du régime. — Appréciations du prince de Bismarck. — La brochure du conseiller Klopp. — Henri de Sybel et son « Histoire de l'Europe pendant la Révolution ». — Les Allemands à Paris sous le second Empire. — Les politiques : de Bismarck et de Moltke. — Les satiriques : Schultze et Müller à l'Exposition de 1867. — Les descripteurs et les admirateurs : Wachenhusen, Rodenberg, Gottschall, Paul Lindau. — La bière signalée par Gottschall comme un agent de germanisation. — Quelques personnalités : L. Kalisch, et sa description de Paris ; Gutzkow, les femmes et la société de 1852 ; Lucien Herbert et l'Alsace. — Le véritable historien du second Empire dans sa politique et dans ses mœurs Th. Mundt et le livre «Paris et Louis-Napoléon. »

I.

Rien ne diffère comme les appréciations, portées par l'Allemagne, sur la France du second Empire, et il est d'autant plus difficile de se reconnaître dans ce monceau d'articles de journaux, de brochures et de livres, qu'on est en droit de se demander si la restauration du trône des Napoléon n'a pas été, dès l'origine, le prétexte, visé par la Prusse, pour mener à bien son vaste plan de domination.

Pour avoir une idée exacte des sentiments allemands pendant cette période de vingt ans, il faut, tout d'abord, séparer l'homme du régime. L'homme, on le connaissait; il avait fait ses études au collège Ste-Anne à Augsbourg, et dans cet hôtel de la reine Hortense, où s'écoulèrent ses premières années, il avait lié connaissance avec bien des gens qui, depuis, furent chez eux ministres ou, tout au moins, magistrats. De son éducation, de sa fréquentation avec de jeunes Allemands, il lui était resté un certain *mélancolisme*, un certain lymphatisme qui, plus tard, devait tourner à l'apathie : il portait en lui, sur sa figure et dans ses manières, un je ne sais quoi de germain. Comme il parlait la langue de Gœthe d'une façon fort correcte, on ne pouvait être que satisfait de le voir parvenir à d'aussi hautes destinées. Et puis, le nom, porté par lui, exerçait toujours une certaine attraction sur les masses : quelque bizarre que puisse paraître la chose, je ne crois pas qu'on parvienne jamais à déraciner de l'Allemagne le culte des *Napoléonides*. N'a-t-on pas vu tout récemment encore, le docteur Arthur Kleinschmidt, dans son ouvrage sur *les Parents de Napoléon I*, afficher le bonapartisme le plus orthodoxe, en reprochant au prince Napoléon de ne pas aimer M. Rouher, d'être un radical, un traître, un *Catilina?*

Un ouvrage, qui éclaire bien ce côté de la question, c'est le si curieux recueil de documents, publié par M. Henri Bordier, de la Bibliothèque

Nationale, *l'Allemagne aux Tuileries*, lequel reproduit plus de 2,000 suppliques, adressées d'Allemagne au cabinet de l'Empereur, suppliques provenant de toutes les classes sociales, négociants, ouvriers, artistes, médecins, professeurs, nobles, hommes de lettres même, sans en excepter les femmes, actrices, veuves tombées dans le besoin ou les anciennes amies personnelles du souverain. Quoique la plupart de ces lettres aient toujours pour objectif principal, et cela d'une façon plus ou moins dissimulée, des demandes d'argent, il n'en est pas moins vrai que, aux yeux des Allemands, surtout après le succès des guerres de Crimée et d'Italie, Napoléon III apparaissait comme une sorte de pontife, de souverain omnipotent, dispensateur de la justice et des biens de ce monde. On s'adresse à lui comme à un tribunal suprême, jugeant en dernier ressort, pour obtenir la cassation de jugements iniques; on va même comme le *Bundschuh*, cette association de paysans, jusqu'à solliciter son intervention, lors de l'affaire du Schleswig-Holstein, « au nom d'une grande partie du peuple allemand contre la brutale oppression de la Prusse. »

C'est, du reste, une vraie macédoine de demandes et d'adresses. Personnages dans le besoin, flattant le culte de la légende impériale en offrant des objets qui ont appartenu à Napoléon I; vieux soldats, désireux de voir l'Empereur honorer par sa haute présence,leur mariage de cinquantaine; bons bourgeois, exploitant la vanité dynastique,

en rappelant que leur fils est né le même jour que le prince impérial; savants et bibliothécaires, demandant de tous les coins, de Berlin, d'Iéna ou d'Heidelberg, un exemplaire de cette *Histoire de la vie de Jules César*, dont ils font les plus pompeux éloges; ingénieurs-géographes proposant, dès 1863, le percement de l'isthme de Panama; écrivains, comme Ottfried Mylius, l'auteur des *Nouveaux Mystères de Paris*, demandant de dédier à l'Empereur des romans historiques sur la reine Hortense, alors que d'autres voudraient leurs entrées au Théâtre-Français pour se perfectionner dans la langue (*sic*); éditeurs, envoyant des opuscules, qui montrent l'opinion du peuple allemand sur la France, ajoutant même quelquefois, — tel fut le cas d'un libraire de Leipzig, — que « Sa Majesté compte en Allemagne un grand nombre de partisans, comme lui-même, qui s'efforcent d'exprimer de leur mieux leurs sentiments de respect et d'admiration » ; employés de la poste, envoyant un manuscrit destiné à répondre aux mensonges (*sic*) de Mirecourt dans la plaquette *Les Femmes galantes des Napoléons;* tout cela prend place à côté de brutales demandes d'argent, adressées, on ne sait pourquoi, par n'importe qui, par des femmes de chambre de baronnes, comme par des nobles, peu chatouilleux sur le chapitre de la dignité personnelle; à côté de naïves demandes de remboursement d'assignats ou bien encore à côté de la kyrielle des remèdes, proposés au souverain malade pour sa guérison,

qui « importe tant au salut de l'Europe », remèdes qui empiètent sur l'empirisme, sur le charlatanisme et même sur la sorcellerie.

Tel est un des côtés sous lesquels l'Empire apparaissait à l'Allemagne, côté encore plus curieux, quand on sonde l'opinion des chancelleries officiellement représentées par leurs gazettes. Cet homme qu'on félicitait de toutes parts, qu'on considérait comme le suprême arbitre de l'Europe, c'était pourtant le même que, quelques années auparavant, lors de son mariage surtout, la presse traitait en parvenu et appelait plus ou moins irrévérencieusement: *Louis-Napoléon.* Ce sans-gêne avait frappé jusqu'à M. de Bismarck, puisqu'il le qualifie quelque part de *parfaitement inconvenant.* (1)

En général, les Allemands ont considéré la politique extérieure de Napoléon III, comme ayant un tout autre caractère que celle de son oncle, « qui écrasa les peuples à la tête de ses armées, pour finir en exil, chargé des malédictions de l'Europe. » « La politique extérieure de la France actuelle, » disait *la Gazette de la Croix*, en 1857, « a trouvé assez d'amateurs parmi les hommes d'Etat.... En tout cas, il faut que *nous*, de notre côté, nous nous tenions sans cesse sur

(1) Je dis à dessein *plus ou moins irrévérencieusement*, car le côté peu respectueux pour l'homme doit être vu non point dans le nom qu'on lui donnait, puisque, aujourd'hui encore, les Anglais ont gardé l'habitude de l'appeler ainsi, — mais bien dans l'intention qu'on y mettait.

le qui-vive, pour que le régime impérial ne devienne pas l'idéal des peuples européens. » Lorsqu'on vit Napoléon III soutenir le principe des nationalités, l'Allemagne respira plus à l'aise, et pensa que, dès lors, l'Empereur ne serait plus un obstacle à ses projets d'unité.

Très caractéristiques sont les appréciations de M. de Bismarck, qui devait venir assez souvent à Paris durant le second Empire, (1) observant chaque fois, avec ce flair qui lui fut de tout temps particulier, la ville, les mœurs et les gens.

Dans un mémoire, qu'il envoyait en 1857 à son ministre, on voit que les souverains allemands nourrissaient encore, à l'égard de la France, les mêmes craintes que manifestaient leurs prédécesseurs, en 1792, sous le premier Empire, en 1830, en 1848. «Un des plus importants motifs de l'aversion qu'inspire chez nous une alliance plus étroite avec la France,» dit-il, «c'est, que l'empereur Napoléon est le principal représentant de la Révolution, et qu'un compromis avec cette dernière ne peut pas être plus approuvé dans la politique extérieure. » Or, c'est contre cette théorie que s'élève M. de Bismarck, non pas qu'il soit un chaud partisan de l'alliance française, — en 1853 il la considérait comme un malheur pour la Prusse, — ou qu'il se sente particulièrement attiré vers Napoléon III. Non point. Mais, c'est au nom du bon sens public qu'il parle, démontrant

(1) Notamment en 1853, en 1855, en 1857, en 1862, en 1867.

que bien peu de souverainetés pourraient, à l'heure actuelle, faire preuve de titres de propriété parfaitement légitimes, ou affirmant que la Révolution, bien antérieure à l'apparition de la famille Bonaparte dans l'histoire, a battu son plein, de 1830 à 1848, sans que cette famille y ait été alors pour rien. Volontairement ou non, M. de Bismarck prit donc ainsi en main les intérêts de la France.

Il la vengea également des accusations portées contre elle, qui persistaient à la représenter comme travaillée toujours par l'esprit de conquête. Or cet esprit, il le dit bien haut dans son mémoire, « affecte tout autant l'Angleterre, l'Amérique du Nord, la Russie et d'autres pays que la France napoléonienne, » et, ajoute-t-il, « chaque fois que les moyens et l'occasion de satisfaire cette ambition se trouvent réunis, elle n'a guère été arrêtée par la discrétion et l'amour de l'équité, même dans les monarchies les plus légitimes. Chez Napoléon III cet esprit ne paraît pas dominer d'instinct : ce souverain n'est pas un capitaine.... Il ne cherchera donc la guerre que quand il s'y croira contraint par des dangers intérieurs. »

Paroles prophétiques qui ne se sont, malheureusement, que trop réalisées et qui rappellent, par leur profondeur la sureté de jugement du plus grand des Hohenzollern.

Mais la phrase capitale de ce mémoire est, sans contredit, celle qui montre la politique prussienne sous son vrai jour, c'est-à-dire, qui nous

fait connaître les véritables motifs de la nécessité d'un rapprochement.

« Les États allemands » avoue M. de Bismarck, « n'ont de ménagements et d'attachement pour nous qu'autant qu'ils nous croient amis de la France. Ils n'auront jamais confiance en nous. »

Veut-on avoir, par les Allemands eux-mêmes, une confirmation éclatante de cette vérité? Qu'on ouvre la brochure publiée en 1868 sous le titre significatif: *Quel est l'ennemi héréditaire de l'Allemagne?* et dont l'auteur était un conseiller intime du nom de Klopp. L'ennemi dont il s'agit ici, c'est, y lit-on, « la dynastie des Hohenzollern devenue, par sa politique impie, le fléau des peuples européens, » et c'est à la France qu'on s'adresse pour mettre un terme à ses prétentions.

Qu'on lise et qu'on médite surtout ce qu'écrivait alors le conseiller Klopp: « Tout désir qu'aurait la France de s'annexer une terre allemande, serait une désertion des principes que la France professe. Et, assurément, une désertion imprudente, car elle changerait la nature d'une guerre qui, quelle qu'en soit la cause, avec la renonciation formelle de la France à toute augmentation de territoire, est essentiellement défensive contre les envahissements de la politique des Hohenzollern. Elle la changerait en une guerre offensive. La France, alors, au yeux des Allemands, ramènerait le droit du côté de la dynastie des Hohenzollern; elle livrerait à cette dernière, qui ne demande pas mieux, des armes, qui se tourneraient

contre elle; elle autoriserait les Hohenzollern à appeler tous les Allemands au combat contre l'ennemi commun. »

Voilà donc, comment on jugeait la France, et voilà ce qu'on attendait d'elle. C'est pourquoi, du jour où elle devint un obstacle pour la politique prussienne, M. de Bismarck chercha à l'isoler de l'Allemagne, je veux dire, travailla à lui enlever toutes sympathies au-delà du Rhin. Reprenant contre elle les accusations qu'il qualifiait, autrefois, lui-même, d'injustes, il la représenta comme dévorée d'ambition, comme ayant toujours conservé des vues sur certaines terres allemandes.

L'œuvre machiavélique, à laquelle la France ne voulut rien voir, fut entreprise à l'aide du fonds des reptiles. La presse devint l'exécuteur des basses œuvres; par la plume comme par le crayon, par les journaux charivariques, genre du *Kladderadatsch,* comme par les plus graves organes, on ridiculisa Napoléon III, la France et les Français. Je signale le fait, sans m'y appesantir plus longuement, en ayant déjà fait l'objet d'un chapitre spécial dans mon livre *Les Mœurs et la Caricature en Allemagne.*

L'Allemagne fournit contre Napoléon III toute une littérature de pamphlets, qui se distingue de celle produite antérieurement contre Napoléon I, par le fait qu'elle est uniquement tintamarresque. Elle commence en 1852 avec *l'histoire du sultan Bonne-Attrape,* et se termine après Sedan, avec *Die Louisiade,* histoire héroïque grotesco-comique

d'un nommé Wilhelm Andreä. Et, sur le tombeau du régime on place cette épigraphe : *L'empire c'est la paix* (lisez : *l'épée*), à moins que, suprême ironie, on n'enferme l'homme dans une cage qui est une crinoline.

Le journal et la caricature ne suffisant pas, on a recours au livre. Les *Franzosenfresser* existent toujours, et parmi les historiens de l'époque, il en est plus d'un qui ira ramasser tous les griefs des *Teutomanes* contre la Révolution. Tel fut le cas de Henri de Sybel, directeur des Archives royales de Berlin, auteur de l'important ouvrage : *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, dont les premiers volumes parurent en 1866. L'auteur qui, évidemment, n'est pas un vendu du fonds des reptiles, déclare qu'il faut voir dans ses recherches et dans les idées qu'il soutient : « non un sentiment de malveillance envers un passé glorieux mais le désir de contribuer à éclairer la politique à venir du peuple français. » Toutefois, il est certain que son œuvre est, avant tout, dirigée contre la France — et contre l'Autriche — ; il est clair, pour quiconque a pris la peine de le lire, qu'il a cherché à tuer en Allemagne l'idée française, à effacer les souvenirs de 1792, encore vivaces dans certaines contrées, et cela en passant, très brièvement, sur le bien accompli en 1789, pour s'appesantir, au contraire longuement sur le mal commis en 1807.

Mais toute cette presse, toute cette propagande anti-bonapartiste n'ont pas empêché

Napoléon III d'avoir, en Allemagne, de nombreux partisans, soit qu'il ait pris à sa solde des écrivains de l'autre côté du Rhin, soit qu'il ait rencontré, personnellement, de réelles sympathies. C'est ainsi qu'en 1861, Albert Mansfeld publiait une histoire de sa vie, traduite, depuis, dans notre langue.

Quant à la guerre aux idées françaises, commencée vers 1860, elle ira en revêtant une forme toujours plus hostile, jusqu'au jour où, jetant le masque, la Prusse prétendra au rôle de régénératrice.

Quoiqu'il en soit, il y a encore, avant 1870, une Allemagne sympathique à la France: après la guerre, le charme sera définitivement rompu, la Prusse aura accompli son œuvre, et tout Allemand, voyant dans sa victoire l'intervention directe de la Providence, se constituera en soldat de Dieu contre Sodome et Gomorrhe.

II.

Le nombre est grand sous le second Empire des Allemands qui viennent à Paris. C'est une véritable poussée, un flot toujours montant. En 1850, on estime leur chiffre à 80,000, en 1870 il y en a plus de 100,000. L'Empire les attirait.

Quels sont-ils ? Avant tout, des viveurs, des financiers, des chercheurs d'argent et de plaisir, pour la plupart Juifs berlinois. L'élément israélite, il ne faut pas se le dissimuler, constitue les trois quarts de la

colonie allemande. Quant aux voyageurs de marque, ce sont des écrivains ou des hommes politiques, mais surtout des journalistes qui viennent comme correspondants, envoyant à la *Kölnische Zeitung*, à la *Allgemeine Zeitung*, à la *National Zeitung*, à la *Vossische Zeitung* des lettres de toutes espèces sur Paris et les Parisiens, étudiant les points faibles de l'organisme impérial et fournissant dès à présent les renseignements qui serviront, par la suite, de jalons à la grande invasion armée de 1870.

Parmi les personnages politiques M. de Bismarck et M. de Moltke ont jugé avec l'œil du maître; il ne leur a pas fallu longtemps pour voir le peu de sérieux, le peu de fondement de ce monde impérial, si brillant à la surface.

Ce n'est pas à M. de Bismarck qu'on en impose, lui qui est blasé sur toutes les grandes représentations, lui qui s'est promené tout le temps d'Allemagne en Autriche et d'Autriche en Russie! En a-t-il vu depuis ce fameux dîner de gala en 1851 à Francfort, où il y avait à table, dit-il, «pour 20,000 thalers de galons d'uniformes!»

Mais avec ce côté bonhomme et d'observation humoristique qui constitue toujours une des particularités du caractère allemand, il note tous les détails de la vie, s'occupant aussi bien d'un gâteau à faire fabriquer et de la disposition des appartements dans l'hôtel de l'ambassade, que de la tournure et de la coiffure des femmes. En 1862 l'Empereur ne lui paraît ni engraissé, ni vieilli:

il ne trouve pas chez lui la bedaine avec laquelle son ami Scholz aime à le représenter dans les caricatures du *Kladderadatsch.* Quant à l'impératrice, dès la première fois qu'il la vit, il ne cacha point son admiration: « c'est une des plus belles femmes que je connaisse malgré St-Pétersbourg, » écrit-il, en 1862 également. Dans ses lettres à Mme de Bismarck et à Mme d'Arnim, on rencontre aussi beaucoup de petites choses, finement observées, qui feront sourire les gens habitués à trouver plus de pompeux, plus de solennel, dans la correspondance d'un ministre, mais qui n'en sont pas moins intéressantes pour l'étude des mœurs, à une époque donnée.

M. de Moltke, dans son voyage accompli vers 1856, ne se contenta pas, non plus, d'appréciations magistrales sur l'organisation militaire; il étudia la cour et le grand monde. L'illustre stratégiste semble avoir été frappé, surtout, de la démoralisation des hautes classes. Habitué à vivre au milieu d'une société, plutôt guindée, plutôt prude, il fut étonné du sans gêne, du sans façon de la cour. « L'Impératrice, » dit-il quelque part, « a la parole rapide et abondante et des allures d'une vivacité qu'on ne s'attend pas à rencontrer en si haut lieu. » Quant aux soirées intimes des Tuileries, elles furent, pour lui, l'objet de plus d'une surprise; souvent il se demandait s'il était bien à la cour de France ou s'il ne se trouvait pas plutôt dans le boudoir d'une femme à la mode. « Un soir, » écrit-il dans ses lettres intimes, « la

conversation vint à porter sur le magnétisme. Un M. B*** fut magnétisé par un médecin qui se trouvait là. Il joua très bien son rôle, s'il ne dormait pas. Il transpira et pleura. Vous souffrez? lui dit-on. — Oui. — Où donc? — Au cœur. — Vous ne dormez pas bien ici? — Non. — Où voudriez-vous être? — Ici l'impératrice interrompit vivement: Oh! ne posez pas cette question-là: il dit quelquefois des bêtises. » De pareilles historiettes en disent long sur les mœurs, et surtout sur l'atmosphère qu'on respirait, alors, aux Tuileries. En somme, Bismarck et de Moltke, pressentaient déjà cette auberge du monde qui devait, en 1867, atteindre à son plein développement.

Ouvrez le *Schultze et Müller à Paris pendant l'Exposition*, vous y trouverez dans cet ordre d'idées des choses bien typiques. Voici, par exemple, une poésie à l'usage des bons Biedermann berlinois, pour les mettre en garde contre les charmes des sirènes parisiennes, cette grande attraction de tout étranger, soit-il allemand, russe ou anglais.

« Sur le boulevard tu contempleras des femmes gracieuses sans nombre; bas blancs porte la nymphe avec un chignon colossal. Beaux mollets, mais de mœurs point, à moins qu'elles ne soient mauvaises.

Avant tout, garde-toi des cafés. Vois-tu étinceler, vois-tu cligner de l'œil chaque bas, blanc comme neige? Dans le coin sied la biche, sans l'ombre de porte-monnaie.

Avec un mécontentement déguisé tu payes une demi-tasse à bain de pied. Du bas blanc tire-toi vite comme

d'un enfer, car dans sa poitrine — Wachenhusen l'a découvert (1) — aucun cœur ne bat.

Au théâtre — Saint Père protège moi! — vois qui est assis là devant se pavanant, effrontée, sur le bord de la loge, et t'agaçant avec un sourire gracieux! Les lèvres sont humides, les yeux pétillent! Paf, ton cœur est emporté.

Pauvre ver de terre! La cocotte te happe, avant que tu aies pu t'en apercevoir. Aujourd'hui tu embrasses, — demain tu seras congédié et tourné en ridicule. Fils de la Germanie, écoutez la chanson des bords de la Seine. Veillez sur vous.

Du haut en bas de l'échelle sociale nos Allemands ne voient que *la cocotte*, ce produit *essentiellement parisien*, pour lequel la France « n'a à craindre aucune concurrence. » L'un d'eux n'a-t-il pas appelé Paris *la grande cocotte!* Schultze et Müller, eux aussi, ont jugé l'Empire. Voici de quelle façon ils le personnifient dans leur compte-rendu grotesque des merveilles et autres curiosités de l'exposition de 1867 :

Description de quelques objets médaillés à l'Exposition. — Section de sculpture. *Morale et Croyance*, groupe plastique par *Lui* (Ihm, l'Empereur) Un ravissant objet d'art exécuté pour le plus grand ornement de chaque appartement. La conception des deux colonnes de *Son* état est idéale, naïve et tout à fait caractéristique. L'exécution en est magistrale jusque dans les plus petits détails. Quand on tourne la manivelle, les poupées dansent sur un couplet de cancan d'Offenbach, ce qui est du plus haut

(1) Écrivain-journaliste, auteur de plusieurs volumes sur Paris, dont il va être question plus loin.

comique (1). Nous apprenons qu'*Il* a ordonné l'exécution en grand format de ce groupe, qui doit avoir sa place sur tous les bâtiments de la couronne.

Et Schultze et Müller, qui ont la manie d'écorcher le français, complètent cela par des spécimens de conversation, avec un membre du Sénat ou avec une grande dame de la bonne société (*sic*). Je traduis leur baragouin gallo-tudesque des bords de la Sprée, tout en maintenant en note le texte original qui mérite de passer tel quel à la postérité.

CONVERSATION AVEC UN SÉNATEUR.

— Qu'avez-vous contre Renan?

— Quoi donc? Alors seulement parcequ'il ne danse pas le *cancan?*

— Alors celui qui n'entonne pas chaque matin la chanson du *Sapeur*, de sainte Thérèse, n'est pas un chrétien. C'est trop fort!

— Pourquoi votez-vous toujours dans le sens du gouvernement?

— Mais lui élever un temple et payer au plus haut pour avoir la clef de la chambre à coucher de Cora ne peut pourtant pas être une œuvre agréable à Dieu?

CONVERSATION AVEC UNE DAME DU GRAND MONDE.

— Où avez-vous couché cette nuit?

— Vous avez raison. A quoi bon faire une si longue cour.

— Combien gagnez-vous par semaine?

(1) Une vignette, fort amusante, représente sur une sorte de boîte à musique un petit crevé, donnant la main à une dame, aussi dépoitraillée que couronnée, qui relève sa jupe pour exécuter un cancan quelconque.

— Cette robe de soie vous appartient-elle, ou l'avez-vous seulement empruntée ?

— Je ne me mêle de rien! Dégager des reconnaissances n'est justement pas mon affaire!

— Autrement, vous n'avez pas de chagrin? Non, cela m'est égal! (1)

Sous cette forme ironique qui veut être légère, mais ne parvient qu'à rester parfaitement lourde, Schultze et Müller ont cherché à traduire le vide

(1) Traduction française (!!) faite par Schultze et Müller eux-mêmes de leur texte allemand.

I. Qu'avez vous contre Rénan? — Comment? Parcequ'il ne danse pas le Cancan? — Ainsi qui ne chant pas chaque matin les chansons de Sapeur de la sainte Thérèse, n'est pas chrétien! C'est fort! — Pourquoi accordez-vous toujours dans le sens du gouvernement? — Mais mettre un temple et payer le prix le plus haut pour le clef de la chambre à coucher de la mademoiselle Cora ne peut pas être un œuvre complaisant à Dieu?

II. Où avez-vous couché, cette nuit, Madame? — Vous avez raison. A quoi bon trancher la cour longtemps? — Combien gagnez-vous la semaine? — Vous avez prêté cette robe de soie n'est-ce-pas? — Je ne me laisse pas dedans à rien. Les apparences de gage ne sont pas ma chose sur la tête. — Autrement vous n'avez pas des douleurs? Eh bien! c'est cela m'est Niquet!

Les Allemands ayant la manie, non seulement d'écrire et de parler en français, mais encore de se traduire, on voit quel joli *charabia* ils sont arrivés à constituer. Et dire qu'ils ont, quelquefois, poussé la prétention jusqu'à vouloir nous donner des leçons de français! En traduisant, ils entendent quand même imposer les genres et le génie de leur langue. Je ne sais plus quel éditeur germain voulait me faire mettre pour *Das Gretchen* «le Gretchen.» J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que notre langue n'avait pas de neutre et qu'un nom de femme, quel qu'il fut, générique ou personnel, ne pouvait prendre que le féminin.

des idées et des conversations dans la société du second Empire. Quoi qu'ils n'y arrivent qu'imparfaitement avec leur prose digne du *Journal des Toqués*, leur but est visible et peut-être a-t-il été atteint pour les Allemands, moins difficiles que nous sur les finesses de la langue.

III.

Laissons ces plaisanteries tintamarresques et arrivons aux écrivains qui ont tracé de l'époque des tableaux plus exacts.

A l'exception de quelques esprits indépendants, réels observateurs, la plupart de ces écrivains ne nous dépeignent pas le caractère français. Ils ne visent pas à l'étude mais bien à la description pure et simple. Ce sont des *renseigneurs*, — qu'on me permette le mot, — qui écrivent pour leurs concitoyens des monographies, des sortes de *Parisiana* sur le Paris des boulevards et du Jardin Mabille. Tous, ils diraient volontiers comme M. de Bismarck écrivant à sa femme : *il faut venir voir Paris*, cette capitale européenne du luxe et des plaisirs, la ville aux sept merveilles, aux larges boulevards, aux promenades, aux bois si bien aménagés, aux cafés-concerts, aux bals publics, aux cocottes provoquantes et irrésistibles. Ils donnent, pour tous les Müller d'outre-Rhin, qui vont venir *s'amusiren* en laissant là-bas, dans quelque Dorotheastrasse, la *frau*

Professorin, des cours complets d'argot, de parisianisme, j'allais dire de demi-monde.

Un peu plus, on les accuserait d'excitation à la débauche, tant ils ont recours à de séduisantes peintures. L'un d'eux, à la veille de l'exposition de 1867, ne va-t-il pas jusqu'à attirer l'attention des siens sur la quantité de femmes allemandes, avec lesquelles on peut facilement *intriguiren.* Moyen pratique et galant pour visiter Paris tout en faisant l'amour. Ce n'est plus comme la formule si populaire du commerçant d'alors : *n'allez pas aux bains de mer sans Amélie,* c'est : « allez à Paris sans crainte, vous y trouverez *Gretchen.* »

Voyez Hans Wachenhusen, le voyageur intrépide dont les récits d'aventure sont fort goûtés. Ce rédacteur de la *Gazette de Cologne* qui mène, aujourd'hui, à Wiesbaden, une vie calme et retirée de conseiller de cour, s'était fait une spécialité de la description parisienne.

Familier de l'asphalte, habitué des cafés du boulevard, lié avec les chroniqueurs à la mode, il a pu facilement écrire, pour les Parisiens d'Allemagne, nombre de volumes au titre significatif, *Le Nouveau Paris* (1855), *Paris et les Parisiens* (1855), *Les Femmes de l'Empire* (1858), *Ève à Paris* (1862), *Photographies parisiennes* (1868). Il est ferré sur l'argot ; rien de ce qui a trait à la femme, au luxe, à la mode, aux scandales de la petite presse ne lui est étranger ; il décrit, pour les siens, le genre *benoîton,* le genre *canaille,*

et leur donne, par le menu, un jour de la vie de Cora Pearl. Actrices, grandes et petites, figurantes, chanteuses, danseuses, marcheuses, il connaît toutes les célébrités de genre et les cite sans oublier un nom. Alice la Provençale, Rigolboche, Finette, Louise la Blanchisseuse figurent dans son *Ève à Paris*, petit volume à couverture de couleur, tout comme dans *Ces Petites Dames*, *les Cocottes*, et autres joyeuses plaquettes de l'Empire. Faut-il s'en étonner, alors que la plupart de ces actualités parisiennes, le *Voyage de découverte autour d'un volant*, de E. de Lyden, *Sur un usage des anciens de battre leurs femmes*, ou même *les Mariages de Paris* d'About (avec l'annotation : *pleins de la plus folle humour*), venaient prendre place dans la bibliothèque des *Curiosa et Jocosa* du libraire Scheible, à Stuttgart ; alors que dans le volume *Eros*, de la même collection, danse en caractères latins, au milieu des *termes* gothiques les plus affriolants, le mot *Cul de Paris*.

Ouvrez le *Pariser Bilderbuch* de Julius Rodenberg (1), dédié à Varnhagen von Ense, l'auteur des *Chants du Soldat*. Vous y trouverez de même des esquisses sur Paris sous forme de feuillets d'album ; *Vie de la rue*, *Ce que racontent les boulevards*, *Temps de pluie*, et l'inévitable chapitre sur les femmes entretenues. Et si, pour chercher

(1) Julius Rodenberg, autrement dit Julius Levy écrivain de mérite, est actuellement directeur de la *Deutsche Rundschau*, la *Revue des deux Mondes* de l'Allemagne.

autre chose de plus sérieux, de plus profond, vous vous adressez à Rudolf Gottschall, le poète lyrique et dramatique, le littérateur-historien, rédacteur des revues graves *Unsere Zeit*, *Blætter für litterarische Unterhaltung*, le critique qui, pour tous au-delà du Rhin, est une autorité, vous serez étonnés de voir que les plaisirs, nopces et festins du second Empire tiennent également une certaine place dans ses lettres. Toutefois, Gottschall qui a vu Paris sous la République, constate que les cafés des boulevards, fréquentés autrefois par les bourgeois et leur famille, sont maintenant abandonnés au «vice en soie», que les danses des bals publics sont plus effrontées, que le demi-monde est devenu partout, dans la presse, dans la littérature, sur les planches, une puissance.

Mais Gottschall, il faut bien le dire, ne se contente pas de ce simple aperçu sur les mœurs : son étude du Paris d'alors porte également sur le journalisme, sur le theâtre, sur les poètes lyriques, sur les romantiques, sur le drame populaire. En général, il montre un goût très vif pour les œuvres de nos écrivains, traçant un tableau, fort exact, des œuvres dramatiques représentées depuis 1850, et jugeant les auteurs avec la compétence exceptionnelle qu'il a toujours apportée aux choses du théâtre. C'est, en quelque sorte, une histoire complète de la scène dramatique et musicale pendant quinze ans, étudiée, surtout, dans ses auteurs les plus à la mode, Ponsard, Augier, Alexandre Dumas fils, Labiche, les

Offenbachistes, et cela sur les deux théâtres qui, pour lui, traduisent le mieux les mœurs du jour, le *Vaudeville* et le *Gymnase*.

De toutes ces études, je ne veux retenir que deux choses qui méritent de prendre place ici, et qui, toutes deux, sous une forme ou sous une autre, ont trait au germanisme. D'abord, à propos de la représentation au *Châtelet* de Cendrillon, le *Aschenbrödel* de nos voisins, Gottschall émet l'avis que le génie allemand et la fantaisie allemande sont beaucoup supérieures, comme force créatrice, au génie et à la fantaisie des Français.

« Que nos poètes créent des féeries d'une réelle conception poétique, dit-il, se prêtant, en même temps, à une brillante mise en scène, nous sommes assuré qu'on viendrait des bords de la Seine pour nous faire des emprunts, tandis qu'aujourd'hui, malheureusement, le théâtre allemand demande l'aumône aux Français. *Cendrillon* est à moitié allemand. Les temps viendront où des féeries entièrement allemandes seront jouées au théâtre du *Châtelet*, quand bien même la Victoire de la fontaine devrait avec ses quatre vertus allégoriques en faire la moue (littéralement se tordre le nez). »

Ces temps sont-ils venus? J'en doute!

Seconde observation, fort juste celle-là, car ce n'est, en somme, que la constatation d'un fait qui a pu frapper quiconque est quelque peu observateur.

« Paris » dit Gottschall, « s'est, ces derniers temps, lourdement et à bien des points de vue, germanisé, non par les études allemandes de Saint-René Taillandier, Nefftzer, Dollfus, Seinguerlet, Thalès Bernard, non par les articles, consacrés à des questions allemandes, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue Contemporaine*, de la *Revue Moderne*, mais bien par une force autrement empoignante, par la bière. Avant le second Empire, la bière était à Paris une exception ; à présent elle est devenue la règle. Il y a partout de véritables cabarets allemands ; bien plus, dans tous les cafés on boit de la bière. C'est à cela qu'il faut attribuer la quantité d'ivrognes abrutis qu'on rencontre par les rues, tandis qu'autrefois les Parisiens avaient des ivresses pétillantes et batailleuses. La bière est l'ennemi de la grâce, de la légèreté, c'est une boisson essentiellement germanique. Maintenant, elle règne sur les bords de la Seine comme à Rome, comme au pied du Vésuve. Ne met-on pas en perce aux portes de Pompéï de la « vraie bière de Bavière » ? Les Welches feront bien de se garer de ses charmes. Un historien de l'avenir fera peut-être dériver l'ère du triomphe du germanisme dans toute l'Europe de l'époque de la propagation de la bière, qui, depuis Tacite déjà, est étroitement unie aux mœurs germaniques. »

En 1866, date à laquelle Gottschall s'exprimait ainsi, la bière n'était encore qu'à la première période de l'invasion. Que dirait-il aujourd'hui ?

Toutefois, il est curieux de noter qu'un Allemand a, bien avant les *Germanophobes* actuels, jeté le cri d'alarme, au sujet de l'influence néfaste que ne peut manquer d'exercer Gambrinus sur les mœurs et les idées de la race française.

Comme Wachenhusen, comme Rodenberg, Paul Lindau a été un ami de la France impériale. Il a, sur beaucoup d'autres, l'avantage, toujours grand, d'avoir habité longtemps parmi nous et de connaître admirablement la langue; il est à la fois homme de lettres et homme d'affaires, correspondant de journaux et éducateur de prince. Il se recommandera à notre attention en publiant des études sur Molière et dans ses *Souvenirs littéraires* il s'occupera plus ou moins de tous les écrivains du second Empire. Mais si Rochefort « le prince de la causerie, » l'intéresse tout autant que Ste Beuve « le prince de la critique, » on peut dire qu'il admire par-dessus tout un homme dont les œuvres lui paraissent résumer admirablement l'état des mœurs dans la société française, Alexandre Dumas fils. Que M. Lindau soit charmé par les préfaces magistrales du maître-écrivain, que son théâtre le captive, cela se conçoit, d'autant plus qu'il emprunte sans cesse à ce théâtre et que beaucoup ont vu en lui l'Alexandre Dumas de l'Allemagne, mais sa sympathie ne va pas plus loin. Lui aussi voit dans le second Empire la cocotte, le demi-monde et surtout « le triomphe prochain de la prostitution universelle. » Tout en admirant, il constate l'abaissement moral.

De ci de là, dans les différents volumes de l'époque on trouve quelque note plus piquante, ou tout au moins plus individuelle. Gustave Rasch, par exemple, qui devait publier en 1871 le *Livre de compte de Louis Bonaparte*, qui vint à Paris, et y vécut même plusieurs années, est l'auteur d'un volume sur *les Maisons sombres de Paris*. Ces études sur les prisons, les hôpitaux, les cimetières ne nous apprennent, assurément, rien de bien neuf, aussi, le seul emprunt que je compte faire à son ouvrage, porte-t-il sur un tout autre domaine. Il est relatif à la façon dont les feuilles étrangères arrivaient alors à Paris et c'est un dialogue entre l'auteur et un garçon d'hôtel :

— Avez-vous *la Gazette de Cologne?*

— Assurément.

— Alors, donnez-moi le numéro d'aujourd'hui.

— Mais il n'est pas arrivé.

— Pas arrivé. Y aurait-il donc eu un accident de chemin de fer?

— Non point. Le train est arrivé ce matin comme d'habitude; mais, le journal est confisqué.

— Alors donnez-moi le numéro d'hier. Il sera encore nouveau pour moi.

— Il n'est pas arrivé non plus.

— Celui d'avant-hier, donc, puisqu'il en est ainsi.

— Nous ne l'avons pas, non plus. Voilà vingt-quatre jours que *la Gazette* n'est pas parvenue. »

Un fait qui donne encore plus de saveur à ce petit récit. Sur l'exemplaire du volume de

G. Rasch, que j'ai eu entre les mains, un lecteur avait ajouté en marge l'annotation suivante : *Napolion il etre bien bete de supprimer ainsi la « Kölnische Zeitung », puisque les Français y savent pas lire allemand.*

Je n'ajouterai rien, me contentant de faire remarquer que notre auteur paraissait tenir plus que M. de Bismarck à la lecture des journaux de son pays, puisque, dans une lettre écrite des Pyrénées à sa femme, ce dernier dit être depuis huit jours sans organes de cette espèce, « ce dont il ne se plaint pas, du reste, » ajoute-t-il malicieusement.

Pour l'exposition de 1867 les Allemands tinrent à se distinguer. Sous le titre de : *Paris bei Sonnenschein und Lampenlicht* (Paris à l'éclat du soleil et à la lumière des lampes), Julius Rodenberg publia une série d'études, dues au concours de différents littérateurs allemands et même suisses, Heinrich Ehrlich, Rud. Gottschall, Eugène Laur, Arthur Levysohn, Charles Marelle, H.-B. Oppenheim, William Reymond, Alfred Woltmann. Ces études sont intéressantes, parce qu'elles contiennent souvent des aperçus originaux. Ainsi le travail de Alfred Woltmann sur les beaux-arts à Paris est loin d'être une simple compilation. Le célèbre critique d'art qui passe en revue le style de tous les bâtiments de la grande cité, ne peut s'empêcher d'admirer Paris. « Paris est beau, » dit-il, « on ne saurait cesser de le répéter quand, nuit et jour, on circule à travers les rues

et les boulevards. Beaux sont les aperçus qui s'offrent à vous, beaux les bâtiments de toutes les époques, beaux les magasins avec leur montre riche et brillante ; beaux sont la vie et le mouvement partout. »

Arthur Levysohn (1), dans son article sur la presse, prend la défense des journalistes français accusés, en Allemagne, d'être légers et superficiels.

« Malgré le manque de connaissances générales, » fait-il observer, « il se dépense journellement dans la presse parisienne une somme de savoir et de science pratique qui a droit à tout notre étonnement. Autant il faut abandonner aux Allemands le côté humain de l'éducation, autant il faut admirer l'esprit de spécialité pour lequel les Français sont sans égaux. »

Eugène Laur, dans une autre étude, reconnaît la puissance du feuilleton parisien, s'étendant bien au-delà des frontières du pays, et cette puissance il l'attribue « à l'heureux talent d'exposition des Français, lequel se marie, on ne peut mieux, avec la légèreté de la langue. »

Les théâtres, naturellement, devaient être traités par Gottschall, qui a profité de la circonstance pour faire ressortir un côté particulier des mœurs françaises.

« On a en Allemagne des idées tout à fait fausses sur la moderne Sodome et Gomorrhe,

(1) C'est le même qui devait rédiger, en 1870, *le Moniteur Prussien* de Versailles.

lorsqu'on croit que les filles de bonne famille y fréquentent le théâtre comme chez nous où l'on voit, au premier rang des loges, de pudiques jeunes filles avec les joues rouges de honte. Un père de famille prudent ne conduit pas, ici, sa fille au théâtre avant de s'être tout d'abord assuré que la pièce ne contient aucune atteinte à la morale. » — Et Gottschall montre à ce propos toute la différence qui sépare l'éducation allemande de l'éducation française.

IV.

Remontons quelques années en arrière, aux commencements de l'Empire. Ludwig Kalisch, un parent de Kalisch du *Kladderadatsch*, va nous donner, au sujet de Paris, des appréciations fort justes, dont tous ceux qui veulent écrire sur la grande ville devraient bien tenir compte. « Quand on vient à Paris, » dit-il, « il faut vouloir apprendre et non point se croire savant. L'on m'avait assuré de différents côtés, que, les premiers temps surtout, je me sentirais très isolé : je n'ai rien éprouvé de semblable. Il suffit, pour cela, d'avoir la volonté de ne rien vouloir être, et de savoir trouver un plaisir à se perdre parmi la foule. Il faut se considérer comme une goutte au milieu de cet Océan, et ne point se prendre pour un vaisseau, richement pavoisé, naviguant en pleine eau. Or, beaucoup d'écrivains et de savants allemands viennent ici, portant à la main les lauriers

qu'ils ont récoltés dans leur patrie, et se montrent fort surpris lorsqu'on ne remarque point tout de suite l'éclat de leur renommée. Grand Dieu ! A Paris les immortels marchent par douzaines dans les rues, et personne ne les connaît ! Celui qui, en arrivant, n'oublie pas immédiatement sa petite personnalité, éprouvera d'amères déceptions. » Et à l'appui de son dire, Kalisch dit qu'un écrivain lyrique allemand lui a raconté, les larmes aux yeux, que lorsqu'il alla visiter Lamartine, celui-ci ne connaissait seulement pas son nom, lui dont les œuvres avaient été longuement analysées dans tant de journaux.

Kalisch se moque non moins agréablement des gens qui prétendent pouvoir connaître Paris en quelques jours de congé, et qui le coupent en tranches, absolument comme on mange dans un buffet. Une demi-portion de Panthéon, un regard sur les Gobelins, une bouchée de Louvre, et les voilà qui retournent en hâte chez eux. Cela lui rappelle l'histoire de ce professeur allemand qui, n'ayant que douze jours à passer dans la capitale, navigua du matin au soir de par les rues, sans prendre un instant de repos, et s'aperçut avec effroi, alors qu'il était déjà parti, qu'il avait oublié de voir le principal, la grande Biblio-tèque.

Kalisch, pour sa part, s'en tient modestement à quelques tableaux, reconnaissant l'impossibilité de donner une étude d'ensemble. On trouve dans son volume *Paris et Londres*, — car il avait tenu à

visiter en même temps ces deux grandes capitales, — tout ce qu'on rencontre habituellement dans les recueils de ce genre, c'est-à-dire qu'il y est question des théâtres, des grisettes, de la blague parisienne, de la politesse parisienne, et des Allemands habitant la capitale. Mais il trace, pour satisfaire à l'actualité, sans doute, un portrait du prince-président, qui n'est pas flatté: il ne lui accorde aucune autre valeur que celle de ses dettes et de son nom, et il nous le représente comme abandonné des bonapartistes eux-mêmes, grâce à sa politique flottante. «Pour son malheur,» ajoute-t-il, «pas l'ombre de ressemblance avec son oncle, car il a l'aspect d'un caporal autrichien. Lorsque je l'aperçus, pour la première fois, aux Champs-Élysées, un Français, qui, sans doute, ne l'avait pas encore vu non plus, s'écria: *Mon Dieu, a-t-il l'air bête ce pauvre président!* sur quoi un autre observa: *Que voulez-vous? Il n'est pas hypocrite!*»

On peut également retenir ce que Kalisch dit au sujet des Allemands à Paris. Les savants, paraît-il, sont ceux qui ont le plus de difficulté à percer, leurs confrères parisiens ne voulant laisser arriver aucun savant étranger; les plus heureux sont, au contraire, les musiciens «qui obtiennent leurs entrées dans les premiers salons.» Un Allemand, s'il faut l'en croire, oublie facilement sa patrie une fois en France. «Il se fait, souvent, naturaliser,» dit-il, «et l'on en rencontre à Paris qui ne parlent plus l'allemand qu'avec répugnance.

Le Français reste toujours Français, prenant intérêt aux bonheurs et aux vicissitudes de son pays ; il en est de même de l'Anglais et du Russe, tandis que l'Allemand non seulement perd le souvenir de sa patrie, mais encore deviendra un excellent Français ou un Russe accompli, suivant où l'aura conduit sa destinée. » (1)

Gutzkow, que nous retrouvons en 1852, ne fait guère l'éloge, lui, de ses concitoyens allemands dans la grande ville. Il les trouve, en général, apathiques, blasés, égoïstes, faisant la mine dès qu'on leur demande seulement de se bouger. « Il est vrai, » ajoute-t-il, « qu'il n'y a pas grand chose à attendre non plus des Français. Si l'on veut bien se souvenir que nous avons à faire à un libéral et à un des premiers écrivains du pays, ceci vaut la peine d'être reproduit. Voici, du reste, sur quoi il se base pour formuler une telle appréciation.

« C'est une nation étrange ! Un Souabe de mes amis les a appelés une omelette qui n'a été cuite que d'un côté. Au commencement on s'approche assez facilement d'eux, plus près que des Anglais, puis subitement, on dirait que le second côté de leur être leur fait défaut, comme aux reliefs plastiques.

(1) Ce que dit ici Kalisch était absolument vrai en 1850. Jusqu'en 1870, les Allemands par le fait, sans doute, du morcellement de leur pays, n'avaient pas l'instinct de la patrie excessivement développé. Au reste, aujourd'hui encore, malgré un certain chauvinisme, ils ont toujours une grande tendance au cosmopolitisme. Ne pas oublier, non plus, je le répète, que la plus grande partie des banquiers, coulissiers, tripoteurs de toute espèce, et commissionnaires allemands, sont Juifs.

« Le Français veille sur son existence privée avec autant d'avarice que sur sa bourse [1]. On n'habite pas Paris, on ne fait qu'y camper; on dresse sa tente sur le grand champ de bataille de sa carrière ou de la spéculation. Les hommes sont perpétuellement en mouvement et les femmes non moins. Rester chez soi est si peu à la mode que l'on a inventé les jours de réception, afin de pouvoir, une fois au moins, voir ses amis au lieu de leur carte. Le Parisien n'a ni pantoufles, ni robe de chambre.

« L'on mène une existence de salon qui, encore, n'est accessible qu'aux amis les plus intimes, à côté d'une existence privée, connue, peut-être, d'une seule âme féminine, celle qui pourvoit au ménage quotidien.

« L'on parle de la réserve de la vie de famille en Angleterre; mais celle des Français est encore bien plus fermée. L'esprit théâtral du peuple, son aversion pour ce qui est naturel, sa préférence pour le côté représentatif de l'existence et pour les charmes du dehors, son peu d'enthousiasme pour tout ce qui est sentiment, contribuent beaucoup à ce résultat. [2]

(1) Où Gutzkow a-t-il vu que le Français veillait avec un soin aussi jaloux, sur sa bourse? L'avarice — si tels ou tels vices appartiennent de préférence à certaines races — est bien plutôt le fait de l'Allemand, très souvent ladre et presque toujours parcimonieux. Le Français a au contraire la réputation, fort exacte du reste, d'être trop dépensier.

(2) Comparer cette appréciation avec ce que Gutzkow disait, en 1842, de la famille française (Page 299).

« Une spirituelle Parisienne m'a dit : la véritable famille française est le *Bed-room* anglais. Ainsi donc, les lares et les pénates du sol français sont là où, pour les Anglais, se trouvent déjà les lits. Là assurément, on ne saurait pénétrer, et, étant donné le caractère des Français, l'on n'y perd rien. L'intérieur est, chez eux, semblable à l'extérieur. »

Et c'est sur ce mot peu aimable que Gutzkow termine ses remarques.

Avait-il éprouvé des désappointements dans ses relations à Paris, cela est possible, mais, assurément, il nous était plus sympathique lors de ses précédents voyages.

Au reste, ce qu'il a surtout voulu cette fois c'est étudier l'état des mœurs sous la seconde République, et à cet effet, il recherche, dans un chapitre spécial, de quelle nature sont les modifications que les changements de gouvernement peuvent faire subir au caractère de la femme. D'emblée donc, il reconnaît que la République a apporté un grand bouleversement dans la manière d'être du sexe faible. « Si l'on voulait dire, » a-t-il soin d'observer, pour répondre à toute objection, « que la femme est devenue plus aimable depuis quatre ans, ce serait là une chose fort relative, et, en tout cas, une affaire de goût.

« En principe, les Françaises n'ont jamais été des créatures aussi souples, aussi gracieuses, aussi douces, aussi captivantes, que la réputation qui leur a été faite : pendant cinq siècles

on les a, à cet égard, beaucoup trop adulées. Leur égoïsme les a, depuis longtemps déjà, rendues froides et acariâtres. Mais si elles sont plus froides, elles sont devenues aussi plus vertueuses. A Paris, le vice a pris des proportions plus réduites, les mœurs ont acquis un niveau plus élevé, et ce n'est point seulement par amour de la vertu mais aussi par fierté que les femmes se sont ainsi élevées.

« La Française d'aujourd'hui est sérieuse, réfléchie, apathique. Mais dans chaque fleur de son amabilité, apparaît la pointe du poignard. C'est une tradition, disent-elles, que notre fonction est d'aimer; nous nous prêtons à cette condition, nous nous y prêtons, froides et sans passion, mais malheur à celui qui traite un cœur de femme comme une paire de gants, malheur à celui qui osera se plaindre des notes de la couturière!

« La Parisienne est aussi peu romanesque que Mlle Rachel dans la tragédie. Regardez-la! Cela roule les yeux, rit comme une lame de poignard, gronde des orages, entr'ouve les lèvres et sait cacher ses roses sous une glace sibérienne.

« A Paris tout est contrat. Contrat social, aussi en amour. Es-tu ainsi, je serai de la sorte. *Si, si; no, no.* Même dans l'amour excentrique de *la Dame aux Camélias* qui paie les dettes du jeune homme qu'elle aime. »

Cette froideur de la femme, Gutzkow l'attribue pour beaucoup à la République, le sexe faible ayant sous ce régime, bien plus que sous la monarchie, à veiller au maintien des mœurs.

Quant à la différence qu'il entrevoit, à ce point de vue, entre les deux formes gouvernementales, voici de quelle façon il la formule, aux portes mêmes de l'Empire:

« Ou la République avec des hommes obéissants, timides, désespérants pour les mœurs, et des femmes froides, convenables, sévères, ou — l'Empire avec des hommes qui laisseront la police et l'armée veiller à la conservation des mœurs, et, à côté, des femmes qui ne fronceront plus le sourcil, qui n'empoigneront plus le poignard de Rachel, de nouveau modestes, légères, joyeux enfants de la nature. »

Et Gutzkow fait avec raison le procès à la société de 1852, cette société qui n'a aucune conception poétique de la vie, qui manque totalement d'idéal artistique et littéraire. Peut-être n'insiste-t-il pas suffisamment sur ce fait que la République est, en somme, étrangère à un tel état de choses, mais il indique fort bien ce qui produit cette froideur calculée de la femme :

« Pas un seul poète enthousiaste, à l'heure actuelle, qui décrive avec feu les sentiments de la femme. Les grands chantres d'autrefois, Victor Hugo, Lamartine, ont souvent, un ton rude et ennuyé. La muse romantique et chevaleresque de Balzac l'a suivi dans la tombe. Georges Sand est devenue bas-bleu, calculatrice, industrielle au possible ! Elle est aussi *philistine* (1) que si

(1) *Philistin* est, on le sait, le terme générique sous lequel es étudiants allemands englobent tous les bourgeois.

elle n'avait jamais écrit *Indiana* ou *Valentine.* Augier et Ponsard n'ont en vue que leur vanité, ou les actrices pour lesquelles ils écrivent des rôles. Nulle part, dans Paris, une fleur d'idéalité, une étincelle dans le champ de la beauté. Partout le calcul, l'intérêt du présent, l'adulation, le caractère blasé de la vieillesse. »

On pourrait ajouter : Et l'Empire fut parce-qu'il devait être. Mais ce que je tenais à signaler, c'était l'impression ressentie alors par un homme qui avait déjà pu juger de la France sous d'autres régimes. Et c'est pourquoi il était précieux de recueillir ici son opinion.

Je ne puis m'empêcher, en lisant les *Pariser Stereoskopen* du Berlinois Kossak, séries d'études ou de monographies sur les choses et les gens de 1855, de constater, que si beaucoup d'écrivains allemands font preuve de jugement et de bonne volonté, ils mettent singulièrement en pratique ces qualités. Voici, en effet, un homme qui, avec grande raison, trouve que l'on peut juger des peuples par leur intérieur. Or savez-vous comment il va s'y prendre, c'est-à-dire, sur quel intérieur il va se baser pour juger les Français? Sur la chambre garnie qu'il habite dans le quartier Favart, avec ses petites fenêtres, la petite table, sur laquelle il ne peut écrire que les coudes dans l'espace, sa commode dont les tiroirs ne peuvent pas arriver à s'ouvrir, son canapé sur lequel on ne peut s'asseoir, sans être condamné au supplice des noyaux de pêche.

« Après m'être réjoui pendant longtemps « de mon tranquille intérieur, j'en viens à la conclusion que le Parisien est dans le vrai quand il préfère la rue à la maison ou quand il exécute ses travaux littéraires dans un cabinet de lecture. » (1) C'est vraiment trop de naïveté que de prendre comme type des intérieurs parisiens une chambre garnie, où « l'heure de midi vous est indiquée par les odeurs de la cuisine. » Il se peut qu'il en soit ainsi dans beaucoup de maisons construites à une certaine époque, mais de là à généraliser il y a loin. Kossak, avant d'écrire de pareils enfantillages, aurait dû lire la page de Kalisch que je citais tout à l'heure.

Toutefois, je suis heureux de trouver dans son volume, à propos du faiseur et de la lorette, une observation plus juste sur une des grandes différences de la scène française et de la scène allemande. « La scène des Français est liée d'une façon si étroite, si intime aux agitations mêmes de la société, » dit-il, « que l'on peut avec autant de raison appeler la vie des Parisiens une comédie que leur comédie peut s'appeler la vie parisienne.

« Tandis qu'en Allemagne, entre la réalité et l'image représentée sur les planches, la différence frappe toujours, soit par l'agrandissement, soit par le rapetissement des originaux reproduits, réfléchis comme dans un miroir, à Paris nous rencontrons sur les planches les mêmes hommes dont

(1) Kossak, évidemment, confond ici les écrivains et les vulgaires *pondeurs de copie* des journaux boulevardiers.

les mœurs et la conversation nous ont surpris dans les salons. » Cela ne revient-il pas à dire que notre scène est plus moderne que celle des Allemands, chose absolument vraie, du reste.

Lucien Herbert, autrement dit Julius Grundling, un Allemand de Prague, traite, lui, de questions bien différentes. Ce qui l'intéresse, c'est le souverain dont il se constitue en quelque sorte le biographe dans une série de volumes : *Anecdotes de la vie de Napoléon III*, *Louis Napoléon*, *Le roman et l'histoire*, *Napoléon III et sa cour*, volumes qui ne présentent rien d'absolument personnel, et sont d'un attrait historique assez médiocre. Par contre, son livre : *Aus Frankreich*, dans lequel il étudie plus particulièrement l'homme et sa politique, contient sur l'Alsace un chapitre curieux.

Lucien Herbert fait le bon apôtre en constatant l'arbitraire de toute délimitation de frontières et en s'élevant contre la soif des conquêtes, mais pour peu qu'on le lise attentivement, on verra bien vite qu'il ne se contente point de ces simples discussions rétrospectives.

Naturellement, pour lui la France est toujours l'ambitieuse incorrigible qui, malgré ses insuccès, réclamera encore le Rhin, à la première occasion. Quand on pense que les lignes suivantes : « Metz se hérisse de canons qui sont peut-être appelés à mettre en musique dans des temps prochains, la chanson des frontières naturelles de la France », sont datées de 1860, on se demande si Herbert

ne faisait pas partie de ces missionnaires ou plutôt de ces enquêteurs politiques, sortes de *missi borussianences* (?) envoyés, dès cette époque, en Alsace pour sonder les dispositions du pays.

Ce qui est certain, c'est qu'il tient, à la fois, à rassurer ses concitoyens sur les conséquences possibles des visées ambitieuses de la France, et à s'enquérir de l'état des esprits dans ces contrées. Suivant lui, Strasbourg est le «jusque là et pas plus loin», imposé par l'Allemagne aux convoitises annexionnistes de sa voisine, et il en voit la preuve dans le fait que toutes nos prises de possession sur la rive gauche du Rhin, qu'il s'agisse de Kehl ou de n'importe quel autre point, n'ont jamais été de bien longue durée.

Herbert parcourt l'Alsace à pied, s'entretenant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Voici, par exemple, une conversation avec un de ses compagnons de route, qui explique parfaitement les raisons des sympathies francaises dans ce pays aux dehors encore si germaniques. On retrouvera, du reste, dans la bouche du paysan alsacien, plusieurs des idées que développait jadis Bœrne, alors qu'il répondait aux convoitises de la réaction germanique.

«Les Alsaciens n'ont donc pas encore oublié l'allemand? demande Herbert à son compagnon qui lui parle en langue tudesque.

— Ils ne l'oublieront jamais, assurément.

— Pourtant le gouvernement français fait de puissants efforts pour refouler cette langue et la détruire entièrement, si possible (1).

— Oui, mais nous autres Alsaciens sommes des gens tenaces! Nous sommes Français depuis 180 ans à peine, et le ciel veuille qui nous ne cessions jamais de l'être; mais nous ne voulons pas entendre d'autre sermon que celui qui nous est prêché en allemand, et nous nous opposerons, tant que faire se pourra, à ce qu'on apprenne à nos enfants à prier en français.

— Ce que vous me dites là ne se produit-il pas seulement à la campagne? En est-il de même dans les villes?

— A Strasbourg, actuellement, on ne prêche qu'en allemand; malheureusement, les catholiques font de trop grandes concessions aux mœurs françaises, à la langue française.

— Comment alors expliquez-vous ce fait que, tenant tant aux habitudes et à la langue de l'Allemagne, vous vous sentiez un tel attachement pour la France?

— D'une façon bien simple: grâce à la liberte civile qui existe en France. Tenez, j'ai un fils qui a embrassé la carrière militaire et a obtenu des grades. Si ma patrie était allemande, mon fils serait-il, aujourd'hui, capitaine? Quant à la France et à l'Empereur, ce sont deux choses

(1) Voir sur ce sujet un très instructif ouvrage, publié en 1867: *La langue française dans les départements de l'Est*, par J. Wirth. Paris, Berger-Levrault.

différentes qu'on n'a pas de peine à séparer. On peut aimer la France et ne point sympathiser avec l'Empereur. Tel est le cas en Alsace. En 1848 comme en 1852, les départements du Rhin ont voté contre l'Empereur. Tous les efforts de la propagande bonapartiste sont restés vains. »

Ainsi donc ce que Karl Jäger, l'ancien secrétaire du prince Pückler-Muskau, écrivait en 1841, était encore vrai sous l'Empire. L'Alsacien se considérait, avant tout, comme enfant de l'Alsace. Pour lui, les autres Français sont toujours des *Welsches*, tandis qu'il donne aux Allemands l'appellation uniforme de *Souabes*.

Quant à cet esprit d'égalité et de liberté civile qui, depuis 1789, constitue une des principales raisons de l'attachement des Alsaciens à l'égard de la France, Herbert est loin de le méconnaître, et il en cite, dans son volume, un exemple tout à fait frappant, à propos d'un bal militaire au camp de Châlons. Là, il a vu soldat et sergent venir se placer à côté d'un capitaine ou d'un colonel, chacun ayant le droit incontesté d'entrer en lice lorsqu'il s'agit de la conquête de quelque beauté, et sur ce chapitre particulier, il trouve que le fantassin français n'est point timide. Cette différence dans les mœurs publiques des deux nations s'accuse du reste, également, dans le caractère privé des individus, ainsi que Herbert n'a pas de peine à le constater:

» Dans une situation aussi délicate, les soldats allemands s'y prendraient d'une façon beaucoup

plus maladroite. On peut en faire l'observation à un bal de sous-officiers. Tandis que, en Allemagne, le soldat devra être autorisé par une permission spéciale, avant d'oser, seulement, lever les yeux sur la fille du général ou sur la femme du colonel, pour l'inviter à un tour de valse, le soldat français, lui, n'a à attendre aucune autorisation de cette espèce. Il danse avec qui bon lui semble, sans que son supérieur intervienne. »

Étonnez-vous, après cela, du peu de succès de la propagande germanique. Toutefois, Herbert est loin de désespérer, et, en entendant des chœurs d'hommes, dans la forêt, entonner des chants allemands, il s'écrie : « Aussi longtemps que les Alsaciens chanteront en allemand, ils ne seront pas encore perdus pour l'Allemagne. » Ceci se passe de tout commentaire, n'est-ce-pas ?

V.

Ils sont nombreux les écrivains qui, comme Edouard Mautner [1] Karl Grün, E. Niendorf, Ida von Düringsfeld, la femme-auteur, Wartenburg, Schubert, Schmidt-Weissenfels, Moritz Saphir, l'humoriste autrichien, ont encore, écrit sur la France et les Français, sur la littérature, sur les hommes ou sur les mœurs, mais je cherche la

(1) Un Allemand de Pesth qui, de 1855 à 1864, occupa à Paris de hautes fonctions dans les chemins de fer et publia contre Napoléon III, en 1859, une violente poésie *In Catilinam*, ce qui toutefois, ne l'empêcha point d'accepter, plus tard, une décoration du dit Catilina.

note originale et j'ai hâte d'arriver au véritable historien du second Empire, Théodore Mundt, celui-là même dont le nom figure plus haut comme ayant été condamné par la réaction allemande pour *irréligiosité française* (1).

Ce que les républicains français ne pourront écrire qu'après la chute de l'Empire, Mundt le publie dès 1858 avec son volume: *Paris et Louis-Napoléon*, études sociales d'une haute portée sur la société de l'époque, sur la conception politique de l'Empereur, et spécialement sur les deux éléments qui ont joué alors le plus grand rôle, le monde ouvrier et le monde féminin. C'est un livre qui eût mérité et qui mériterait, aujourd'hui encore, les honneurs d'une traduction, car la façon de procéder de Mundt est fort ingénieuse et tout à fait neuve pour les esprits français. Pas de longues tirades sentimentales, mais l'étude des faits jusque dans leurs moindres détails; avec cela on fait de l'histoire, et de la bonne.

Voyons tout d'abord de quelle façon il apprécie les tendances socialistes du second Empire. Son chapitre *le Paradis des travailleurs* est caractéristique. On a voulu grouper la classe ouvrière en une grande armée, dit-il, et la preuve, ce sont ces brillants cafés installés depuis peu à Paris, destinés à procurer tout le confort désirable. La blouse se faisant gloire d'étaler ce vêtement de

(1) Voir page 245. — Th. Mundt, mort en 1861, était l'époux d'une femme célèbre dans la littérature allemande, Louise Mühlbach, la romancière.

travail dans un café luxueux est, pour lui, un signe des temps; car c'est le triomphe de l'art moderne avec sa nature démocratique.

Voici, du reste, une rapide analyse des idées émises par Mundt.

«Le luxe, ce véritable démon du nivellement dans notre société, qui s'efforce de rendre égaux tous les états, tous les principes, toutes les religions, tache aussi d'englober l'ouvrier dans son filet d'or. Mais tant que l'ouvrier viendra au café avec la blouse, l'assimilation ne sera pas encore complète.

«L'ouvrier sait qu'il doit à l'Empereur personnellement, ce bien-être sans précédent; il sait qu'il est le véritable auteur de ces prix-courants d'un bon marché extraordinaire. Avec son argent l'ouvrier parisien peut s'ouvrir tout un horizon de jouissances, et si, dans l'ornement extérieur de sa personne, il ne se pose pas encore en nouveau gentleman du siècle, il a adopté, cependant, une certaine façon cavalière de vivre. Devant ces tables de marbre et sur ces divans de velours, au milieu desquels il montre presque les manières achevées d'un homme du monde qui n'aurait jamais connu d'autre ameublement, combien l'ouvrier allemand apparaîtrait gauche et emprunté!

«De même qu'il a créé une nouvelle noblesse, l'Empereur a voulu donner à la classe ouvrière une organisation telle, qu'elle se sentît étroitement unie au régime napoléonien et qu'elle trouvât

en lui une nouvelle garantie pour le travail et pour les jouissances de la vie. Elle ne doit pas que le biscuit de l'estomac à la prévoyance impériale : celle-ci lui a encore ouvert le chemin de la culture intellectuelle. »

Mundt ne se fait, par exemple, aucune illusion sur la moralité de la classe travailleuse ; il estime même qu'elle a plutôt baissé, la prostitution de la femme et des filles étant souvent la conséquence forcée de cette vie de café. Il s'arrête également à la question bière, et formule ainsi la pensée du règne :

« Ce n'est pas seulement la physionomie de la capitale que l'Empereur cherche à changer, il veut aussi modifier le caractère national, et il attend un heureux effet de l'importation de la bière anglaise. La pacification du caractère parisien par la création de larges rues et par la bière est une pensée de la politique impériale qui est tirée de la physiologie de l'État.

« Il se peut donc que l'introduction de la bière, qui se répand toujours plus, apporte avec le temps une influence calmante, car le peuple qui boit de la bière devient plus nuageux, plus pesant, dans toutes les fonctions de la vie, et perd surtout cet aiguillon qui pousse actuellement les Français aux entreprises précipitées et aux aventures périlleuses de toute espèce. Ce qui est certain, c'est que Napoléon III a partagé cette manière de voir en s'occupant des moyens propres à développer les brasseries à Paris, et en

appelant l'Anglais Bass. Si l'usage de la bière se développe, les ouvriers français, qui sont, en général, maigres, seront redevables à l'Empereur de leur embonpoint. Napoléon a lu le *Jules César* de Shakespeare, et il sait que la maigreur est le symptôme d'un politicien dangereux. Donc l'ouvrier deviendrait moins à craindre, s'il pouvait être engraissé. »

De la question ouvrière passons à l'opéra et aux tendances artistiques.

Mundt a, sur ce point, une idée qui lui est personnelle; c'est qu'il vaut toujours mieux pour une nation être gouverné par le sabre que par les *mensonges esthétiques*. Voici, du reste, ce qu'il pense à cet égard du gouvernement :

« En principe, le nouvel Empire n'est point le royaume de la musique. Napoléon III est un homme d'État trop théorique et un diplomate trop exercé pour que le monde idéal de l'art puisse compter à ses yeux d'une façon précise. Il a une éducation intellectuelle et un sens poétique assez développé, mais les malheureux exemples que lui ont laissé les gouvernements esthétiques et parlementaires lui paraissent suffisants pour qu'il ait écarté l'art de son programme.

« Même dans les grandes constructions architecturales, comme le Louvre, le côté artistique n'a joué qu'un rôle secondaire ; le côté de l'intérêt national a toujours prévalu. La force de production individuelle de l'artiste passe pour dangereuse sous un régime qui, quoique provenant

de libres élections populaires, cherche à se maintenir comme un mécanisme militairo-policier.

«Il n'y a point d'esthétique de cour, point d'opéra de cour pour le nouvel Empire qui veut s'appuyer sur des hommes nouveaux, lesquels, eux non plus, ne sont pas sensibles au prestige esthétique. Leurs plaisirs, leur corruption pèsent d'une façon trop matérielle pour qu'ils puissent être bercés par les ailes de papillon de l'opéra italien. La sphère joyeuse de l'opéra ne portait pas, autrefois, ce caractère lourd, à double entente, et honteusement lascif, que la prostitution dramatique, particulière au second Empire, a revêtu depuis. La littérature, comme le théâtre, vit d'immoralité et de scandales; le roman de vol et d'assassinat est à la mode. Ce sont là les conséquences morales et intellectuelles que l'industrialisme et la soif pécuniaire de notre époque ont exercé sur la vie intime de la société.

«Personnellement, l'Empereur est une des têtes les plus intelligentes, de France, et l'on peut croire que les principes sur lesquels repose son Empire doivent lui répugner intérieurement. Il est impossible que celui qui, dans sa prison, traduisait *l'Idéal* de Schiller prenne plaisir à un tel abaissement de l'esprit français. Mais dans un gouvernement absolutiste, puissamment organisé, et qui, en fait, veut dominer sur une vaste échelle, il est assez indifférent que les hommes, servant de pierres à un pareil édifice, aient reçu une profonde éducation intellectuelle ou soient nourris de

romans de vol et de drames de prostitution. La grandeur de l'ensemble reste toujours l'objectif principal.

« Le système napoléonien s'est appliqué à l'architecture avec l'achèvement du Louvre, et il faut admirer ici l'art machiavélique de Napoléon III laissant apparaître tout ce qui est oblique, cachant ce qui est par ce qui apparaît, si bien que la désharmonie, masquée au moyen d'ailes et de pavillons, finit par passer pour de l'harmonie et présente à l'œil un ensemble réjouissant. » [1]

Après les ouvriers, après les principes esthétiques, Mundt aborde la question femmes, la plus délicate, la plus importante de toutes, et il la traite de main de maître.

« Le nouveau principe d'égalité qui a absorbé en lui, dans le nouvel Empire, toutes les conditions de la vie sociale et politique est le principe de la vénalité de tous pour tout. Les facteurs d'une telle époque sont l'argent et la prostitution, et c'est par eux que le communisme a reçu un commencement d'application.

« La lorette est tout, et tout, aujourd'hui, doit,

(1) Les architectes et les spécialistes allemands n'étaient pas il est vrai de cet avis. Ernest Förster, le critique et peintre d'histoire, parle avec enthousiasme des grandes transformations que l'Empire fit subir à Paris, et Gottfried Semper, le célèbre architecte, compare Napoléon à Ninus, à Nabuchadonosor, à Néron, en ce que, comme ces souverains, il a rompu avec le passé et attaché le nom de sa dynastie à l'embellissement de la capitale.

forcément, devenir lorette, s'il veut se maintenir au niveau brillant du moment. La lorette peut être considérée comme l'expression symbolique de l'époque; elle triomphe sur toutes les autres femmes, sur toutes les institutions sociales et morales qui passaient, jusqu'à ce jour, pour les lois de la société, l'honneur et la famille notamment.

« Le monde entretenu, qui ne devrait se rencontrer que dans les rangs obscurs de la société, prend place, au contraire, à sa tête, toujours plus brillant, et apparaît comme le seul monde organisé de la France actuelle, toutes les autres conditions sociales semblant subir une désorganisation complète.

« La lorette à Paris n'est pas seulement la Vénus de la bourse; elle est encore devenue un des principaux pourvoyeurs de l'usurier. Étant tout, elle a influé jusque sur la toilette féminine, qui a pris dans son ensemble le caractère lorette : la femme honnête, adoptant cette toilette provocante faite en vue de l'effet, est entrée en rivalité avec la courtisane.

» De plus en plus, la crinoline apparaît comme le moyen dont la femme honnête et la lorette se servent pour présenter leurs avantages sur le marché public. C'est une boutique pour la vente, dans laquelle la femme fait le trafic de ses charmes.

« Cette sorte d'habillement n'est, du reste, qu'un déshabillement masqué, car la crinoline est une réclame pour le corps qui s'y trouve enfoui, qui

paraît, à la vérité, dissimuler chaque contour des formes, mais pour amener tout aussitôt une question brûlante, à savoir s'il y a quelque chose dessous et ce qu'est ce quelque chose.

« La Française a toujours possédé cette qualité de pouvoir faire de son corps tout ce qui lui plaît : n'aurait-elle qu'une demi-tête et qu'un demi-derrière, elle s'arrangerait encore de façon à constituer avec cela un entier.

« La vie intime des Français paraît n'avoir jamais eu aussi peu de connexion intérieure que sous le nouvel Empire, dans le programme duquel il n'entre pas de grouper la nation intérieurement et de l'administrer dans sa communauté sociale et intellectuelle. Il est bien plus conforme à son esprit de la distraire par les choses extérieures, par l'éclat du luxe, et de l'habituer à cette vie de parade, qui a commencé avec les institutions napoléoniennes et le suffrage universel, et qui se termine avec la crinoline.

« Assurément, par suite de la nature errante du Français, aimant à vivre dans la rue, la vie de famille ne pouvait jamais acquérir une grande importance chez nos voisins. Mais quoi qu'il en soit, la famille était restée le noyau social de tous les rapports et possédait encore, sous la royauté bourgeoise de Louis-Philippe, une grande intégrité, qui s'était maintenue et conservée par le développement des mœurs patriarcales. Aujourd'hui, avec l'Empire, la famille a reçu un coup terrible. Sous un tel régime, la femme est devenue

de l'étoffe dont on se sert, où et comme il convient, dans un but unique de corruption.

«La femme a laissé tomber de ses mains les rênes du salon, et l'ancien salon parisien ne saurait être reconstitué avec les éléments qui, extérieurement comme intérieurement, composent l'Empire, parce que ces élements ont pour fondement l'égoïsme et le matérialisme jusque dans leur extension la plus grande. Que peut-on attendre, d'une société dont le but est l'argent et qui, moins elle affiche d'idées, se montre d'autant plus heureuse et d'autant plus en communion étroite avec le pouvoir?

«Les femmes ayant perdu la domination des salons, il ne leur est donc plus resté que la toilette et la rivalité avec les lorettes. Le développement considérable du luxe dans le monde féminin à Paris coïncide justement avec l'entrée de la courtisane dans la société.

«La lorette représente le principe de la femme en actions, et cela est partout admis et reconnu en France, parce que le luxe de la toilette ne peut plus être entretenu aux frais d'un seul homme.»

Mundt termine par l'actrice cette étude si observée, si fouillée, sur la femme du second Empire, dont je n'ai fait, bien entendu, qu'esquisser les traits principaux. En passant, il note une différence assez importante dans la façon dont Français et Allemands considèrent l'actrice. Tandis que nous savons toujours, «de la manière la

plus ingénieuse,» dit-il, séparer l'art de l'individu, n'admirant pas plus ou moins un effet artistique, suivant que la femme qui le produit est belle ou laide, jeune ou vieille, vertueuse ou débauchée, en Allemagne il n'en est point ainsi. Mundt n'entend nullement dire que les actrices allemandes soient, comme vertu, supérieures à leurs congénères françaises, mais le public, lorsqu'il les entend, remonte, d'une manière tout à fait spécifique, de leur art à leur personne, à leur jeunesse, à leur beauté, à leur moralité. Sur ce point, une partie du public allemand a encore de la peine à admirer, à honorer comme artistes, des actrices qui mènent ouvertement une vie de débauche.

«A Paris,» dit Mundt, «l'actrice donne le ton au monde des lorettes; sa puissance est telle et si universellement reconnue, qu'elle pourrait édicter des lois dans le royaume de la prostitution. C'est également à cette prise de possession de la scène française par la lorette que l'on doit les figures qui, depuis quelques années, occupent le terrain. Presque toutes les femmes qui apparaissent sur le théâtre actuel des Français ont mené, jadis, une existence débauchée.

«L'actrice est devenue, et elle reste sous le second Empire, la personne la plus à la mode, se substituant ainsi à la danseuse qui fut, autrefois, le dada de la galanterie, de la diplomatie, de la débauche aristocratique, pour tout dire. Chez la danseuse, il y avait encore un élément sympathique qui n'est plus de mode aujourd'hui;

on est devenu bien trop sensuel pour comprendre tout l'attrait des charmes. Maintenant qu'il s'agit de pratiquer l'amour comme une branche de l'industrie, sans faire appel à la passion, l'actrice est plus apte que la danseuse à exercer ce rôle, elle qui traduit et imite déjà des sentiments qui lui sont étrangers. »

Et voici la conclusion que donne Mundt à sa très remarquable peinture de la société contemporaine:

« Cachemires et diamants, voilà l'idéal de toute fille à Paris: à les acquérir, elle emploie toutes ses facultés aimantes. Que peut-elle encore aimer, quand elle a cachemires et diamants, si ce n'est à nouveau diamants et cachemires?

« Toutes les questions, politiques, morales, sociales ou intellectuelles, sont donc, actuellement, des questions d'étoffes. Liberté, idées napoléoniennes, principes de 1789, honneur, amour, vertu, sont devenus sous l'Empire des étoffes, dans lesquelles on s'est taillé autant de vêtements éclatants, qui cachent le vide de la situation aussi brillamment que possible. »

Mundt, on le voit, ainsi que beaucoup de ses concitoyens, du reste, avait bien jugé la société du second Empire, et il faut s'étonner qu'une œuvre aussi forte, qui, évidemment, ne pouvait pas être considérée d'un mauvais œil, vu les antécédents de l'auteur, soit restée inconnue à la France. Le livre, avec sa date de 1858, est d'autant plus curieux, que bientôt vont poindre les écrits

non moins remarquables des hommes de la protestation française, dont le premier sera, en 1862, *la Nouvelle Babylone* d'Eugène Pelletan.

Les Allemands, à ce moment là surtout, étaient loin de partager les conceptions gouvernementales de Napoleon III. La partie de la génération de 1830, sympathique aux idées francaises, avait en effet appris à connaître et à apprécier une autre France. Mais les Juifs berlinois allaient se jeter sur Paris, « le paradis des femmes et du boursicotage, » entonnant pendant dix ans un chant de triomphe et d'accents de joie, que les événements de 1870 devaient transformer en une suite non interrompue d'accusations, souvent aussi fausses qu'indignes.

Ainsi donc, tandis que les philosophes et les grands historiens à la Ranke, les hommes aux idées nobles et généreuses se taisaient ou imitaient Mundt, les autres venaient boire à pleines lèvres à la coupe des plaisirs parisiens. Et ceux-là, notons-le, ne seront pas des derniers à se jeter sur la France sanglante, en défenseurs de la morale et des bonnes mœurs.

CHAPITRE XIII

NOUVEAU DÉCHAINEMENT GALLOPHOBE EN 1870.

La campagne contre la France, par la plume. — La haine éclate de nouveau comme en 1815. — Les paroles de Scharnhorst en 1840, et celles de Bismarck en 1870. — La poésie guerrière en 1870. — La tactique judaïco-prussienne pour déconsidérer la France. — Les meilleurs esprits s'y laissent prendre. — Les défenseurs quand même de la France : Karl Vogt. — La femme française pendant le siège défendue par la *Neue Freie Presse* de Vienne. — Appréciations du major Meerheimb sur la France et les Français. — Notes sur les deux sièges par les journalistes allemands qui y ont assisté : Gustave Schneider, Wachenhusen, Hermann Robolsky, Pietsch, Strodtmann. — Notes d'un prisonnier : Th. Fontane. — La littérature de la guerre.

« Qui a fait la guerre ? Tout le monde.

« Qui la voulait dans le peuple ? Personne.

« Mais la Prusse la désirait pour entreprendre l'unité allemande à sa manière, et Napoléon III en avait forcément besoin pour asseoir son autorité chancelante. »

Ainsi s'exprime un Allemand, qui a joué un rôle marquant au parlement de Francfort.

Un fait certain, c'est que la Prusse s'est toujours considérée comme ayant une mission sociale

à remplir, c'est qu'elle a affirmé qu'elle combattait pour débarrasser Paris et le monde de l'Empereur, Rome du pape. C'est pourquoi, à côté de son armée de soldats devant exécuter la trouée humaine, elle a rangé en ligne toute une armée d'écrivains qui, la plume à la main, ont reçu la mission de censurer la nation française sur un ton professoral et violent.

Dans cette armée, il y a des soldés et des indépendants.

Voyez *la Gazette d'Augsbourg* d'août 1870. Elle compare la race française à « ces races inférieures du nouveau monde, disparues ou tendant à disparaître devant les races plus fortes qui ont envahi leur sol et les refoulent dans le désert où elles meurent de maladies. »

Voyez Venedey, celui-là même qui buvait autrefois à l'union des deux peuples. Dans un manifeste de franc-macons, n'engage-t-il pas la France à céder bénévolement l'Alsace-Lorraine comme gage de ses intentions pacifiques ?

Voyez Strauss dans sa réponse à Rénan. Tout en maudissant cette *reprise de haine*, il cherche surtout à se placer sur le terrain du nationalisme.

Voyez Gustave Schneider, une personnalité sympathique du journalisme allemand, qui va nous servir tout à l'heure de guide pour cette période. En juillet 1870, il écrit à *la Gazette deCologne :*

« Comme Thiers l'a dit souvent, la France, la vaine, la coquette, l'envieuse France ne se croit

grande que lorsque ses voisins sont petits. Il est impossible d'oublier que cette nation qui, pendant deux siècles, prétendit au premier rang dans le centre de l'Europe, exerça cette suprématie au détriment de notre patrie. Ce peuple, dans sa vanité provocatrice, prétend, aujourd'hui, de nouveau à une position exceptionnelle: ne permettant, en ce qui le concerne, aucune immixtion, il se permet cette immixtion à l'égard des autres, d'une façon encore plus impudente. »

Que de titres significatifs, si l'on veut se donner la peine de chercher dans le monceau de publications qui voient, alors, le jour. Ici c'est un savant Franz von Löher, qui intitule quelques pages de revue : *Règlement de compte avec la France;* là c'est Heinrich Treitschke, l'historien national prussien, qui met son nom sur la brochure : *Que réclamons-nous de la France ?*

Et l'Université prête également à cette œuvre le concours de sa science et de son talent. On n'a pas oublié le discours que le recteur de l'université de Berlin, M. Dubois-Reymond, un descendant de réfugiés, prononçait le 3 août 1870, contre l'ignorance et l'abaissement de la France [1].

En somme, au moment de la guerre, les Prussiens écrivent, publient, impriment par tous les organes qui leur servent de canal, qu'il y a à Paris une population débauchée, corrompue, perdue de

(1) *La Revue des Cours Littéraires* de 1870 a, dans son numéro 42, publié le texte complet de ce discours.

vices, des bourgeois efféminés qui ne sont bons qu'à rester le soir sur les boulevards, à prendre leur absinthe devant les cafés, tandis que des hommes payés vont se faire tuer à leur place. Et naturellement, il y a de l'autre côté du Rhin de bonnes gens pour le croire.

La forme varie à l'infini; le thème reste toujours identique: la France ne connaît pas la vie de famille, le libertinage a tout miné.

C'est également sur ce terrain que se placera l'auteur de la curieuse brochure publiée en français sous le titre de: *Réponse d'un Allemand à M. Victor Hugo*, qui n'est autre que le prince Emile de Wittgenstein, aujourd'hui décédé. S'il admire le caractère et les œuvres de Victor Hugo, il ne partage point son enthousiasme pour Paris, et traite notre ville de « grand égoût collecteur du monde, café chantant central du globe où l'on vient s'amuser et se corrompre. » S'amuser soit: se corrompre, c'est vraiment accorder trop de vertu aux jeunes étrangers.

Dans cette campagne par la plume, commencée déjà dès Sadowa, on cherche surtout à piquer l'amour-propre national, en lui rappelant le souvenir d'Iéna. L'œuvre s'accomplit par la presse, par l'armée, par l'école: on irrite les grands, on apprend aux jeunes à haïr et à maudire ce qu'ils ignorent.

Mais, entre ces deux grandes dates de l'histoire, 1815 et 1870, il y a, comme l'a dit Michelet, une différence capitale. En 1815, en effet, c'est

l'invasion populaire, c'est le grand mouvement national. La fureur est sincère, et tout est imprévu. En 1870, tout est, au contraire, prévu, dirigé par une main froide et sûre : le mouvement part d'en haut.

On peut faire, si l'on veut, un rapprochement curieux, en remontant à l'époque où l'Allemagne était encore nettement scindée en deux camps : *gallophobes* et *gallophiles*.

Varnhagen von Ense, dans ses *Mémoires*, mentionne, à la date du 3 octobre 1840, la conversation suivante qu'il eut, sur une des places de Berlin, avec le genéral de Scharnhorst, le fils de celui qui organisa l'armée prussienne après Iéna.

«Scharnhorst affirme que nous aurons la guerre et sur-le-champ, et que la France succombera, et qu'on se la partagera. « Les Français, dit-il, représentent le principe de l'immoralité en ce monde ; depuis deux cents ans la France est le foyer du mal ; il faut qu'il soit anéanti, et si cela ne se faisait pas, il n'y aurait pas de Dieu au ciel. Les Français ne valent rien ; donc ils doivent disparaître. » Et sur ce, il accable les Français d'injures avec une rage insensée, en fanatique aveugle. »

Voilà qui est clair et tout à fait caractéristique. Trente ans plus tard, en septembre 1870, quatre hommes se trouvaient réunis pour discuter des conditions de la capitulation de Sedan : M.M. de Wimpffen, de Castelnau, de Bismarck et de Moltke. Or, voici de quelle façon, d'après la brochure allemande qui parut alors, M. de Bismarck s'exprima sur le compte de la nation française :

Vous êtes un peuple irritable, envieux, jaloux et orgueilleux à l'excès. Depuis deux siècles, la France a déclaré trente fois la guerre à la Prusse... à l'Allemagne, veux-je dire; et cette fois-ci, vous nous l'avez déclarée, comme toujours, par jalousie, parce que vous ne pouviez nous pardonner notre victoire de Sadowa, et pourtant Sadowa ne vous avait rien coûté, elle n'avait pu en rien atteindre votre gloire. Mais il vous semblait que la victoire était un apanage qui vous était uniquement réservé, que la gloire des armes était pour vous un monopole. Vous n'avez pu supporter à côté de vous une nation plus forte que vous; vous n'avez pu nous pardonner Sadowa, où vos intérêts ni votre gloire n'étaient nullement en jeu.

Et vous nous pardonneriez le désastre de Sedan? Jamais!

Si nous faisions maintenant la paix, dans cinq ans, dans dix ans, dès que vous le pourriez, vous recommenceriez la guerre; voilà toute la reconnaissance que nous aurions à attendre de la nation française.

Nous sommes, nous autres, au contraire de vous, une nation honnête et paisible, que ne travaille jamais le désir des conquêtes et *qui ne demanderait qu'à vivre en paix*, si vous ne veniez constamment nous exciter par votre humeur querelleuse et conquérante.

Aujourd'hui, c'en est assez. Il faut que la France soit châtiée de son orgueil, de son caractère agressif et ambitieux; nous voulons pouvoir assurer la sécurité de nos enfants, et pour cela il faut que nous ayons entre la France et nous un glacis: il faut un territoire, des forteresses et des frontières qui nous mettent pour toujours à l'abri de toute attaque de sa part.

Ceci est non moins clair et non moins caractéristique.

C'est donc la reprise de haine des Stein, des Arndt, des Scharnhorst, et au besoin Menzel, le vieux *Franzosenfresser*, est là pour l'attiser. M. de

Bismarck n'a-t-il pas dit, tandis que les plumes de tous les professeurs d'histoire se mettaient en branle pour démontrer les origines germaniques de l'Alsace, qu'il continuerait la guerre «jusqu'à l'épuisement complet des Français?»

Nous avions tous ri en lisant, jadis, dans Henri Heine la boutade du jeune *Vieille Allemagne* qui demandait à venger dans le sang des Français le supplice de Conrad de Hohenstauffen. Il faut être sérieux quand on lit ce court dialogue échangé en septembre 1870 à Florence, entre M. Thiers et Léopold de Ranke:

« Contre qui donc l'Allemagne fait-elle la guerre maintenant que Napoléon III qui l'a déclarée est vaincu et prisonnier?

« Contre Louis XIV! »

Mais cette guerre savante, préparée par le livre et exécutée par le fusil à aiguille, eut aussi son enthousiasme. On peut s'en rendre compte en parcourant les volumes de poésies de la grande année — c'est ainsi que les Allemands appellent 1870, — signés Ch. Simrock, (1) Em. Geibel (l'auteur du *Psaume de Sedan*), Julius Sturm, Julius Rodenberg, Rittershaus, Hugo von Blomberg, Feodor Wehl (2), Georg Hesekiel, l'auteur du recueil *Contre les Français*, (3) Bodenstedt, Lingg et Freiligrath.

(1) Simrock (1802-1876) avait fait en 1830 des vers en faveur de la Révolution de Juillet. Ses poésies de 1870 sont intitulées: *Chants de Guerre.*

(2) Intendant des théâtres royaux à Stuttgart.

(3) Georg Hesekiel (1819—1874) était rédacteur de la *Kreuzzeitung*, le journal piétiste.

C'est comme une répétition, une copie des grandes allures de 1813! ([1]) La liberté joue encore un rôle important à côté du sentiment de la haine quand même contre « cette France enragée, maudite, altérée de sang, cette France sans vertu, sans liberté, sans Dieu ([2]). » Il faut en finir avec les mensonges des Welches et le *Norddeutsches Lesebuch*, publié après la guerre, contient, en effet, sous le titre de: *le jugement de Dieu*, une poésie qui apprend aux petits que « la Babylone moderne, l'orgueilleuse et insolente nation, a été châtiée d'une effroyable manière pour avoir épuisé la coupe de la colère céleste. » La Prusse se pose donc en *gendarme de Dieu.*

Au moment où les hostilités éclatent, chacun se sent obligé, pour faire montre de son patriotisme, d'injurier *l'ennemi héréditaire.* Tandis que les organes juifs représentaient la France comme une pépinière de jésuites qu'il fallait détruire au nom du progrès et de la civilisation, les feuilles piétistes s'armaient du glaive de la justice divine contre Sodome qui « n'a pas voulu écouter la parole de Dieu, » enfin les feuilles catholiques

(1) Voir le volume : *Chansons des Allemands contre la France pendant la guerre d'invasion* 1870-1871, traduits par V. Charlot. Paris, Lachaud, 1872. — On y trouvera le chant de *Kutschke*, ce type du fusilier prussien qui part en guerre au refrain de *Pas de quartier*, et en répétant :

Napoléon, Napoléon!
Ton affaire ne sent pas bon:
Grâce à Dieu la voilà finie
L'impériale comédie!

(2) Ces mots sont d'Arndt.

l'injuriaient encore, parce que, tout en étant catholique, elle n'était pas ce quelle devait être.

Et ce fut ainsi, de toutes parts, un déchaînement de passions qui atteignit jusqu'au paroxisme de la haine. Le jour où, dans le calme du cabinet, on voudra reconstituer les phases diverses par lesquelles a passé cette animosité sans exemple dans l'histoire, il faudra bien, quand même, remonter aux responsabilités. On se trouvera alors, vis-à-vis d'un mot d'ordre donné : « attiser par tous les moyens la haine et la colère du peuple allemand contre le souverain et le peuple de France, » et l'on verra que ceux qui en ont fait l'application sont les exécuteurs ordinaires des basses œuvres de ce genre en Prusse, les Juifs. Ce mot d'ordre était bien simple :

Imputer perfidement au peuple que l'on est allé combattre tous les attentats imaginables, toutes les infamies possibles sur les personnes des blessés ;

Puis livrer à la haine et au mépris de ses compatriotes la religion de ce peuple abominable.

Ce complot des bandits de la presse devait porter ses fruits. Quand on eut, en effet, publié, à son de trompe, dans tous les journaux, *l'inhumanité monstrueuse de la France*, (1) quand on eut

(1) On a publié, pendant la guerre même, chez Duncker à Berlin un opuscule qui eut à la fois une édition allemande et une édition française : *Comment les Français font la guerre. Recueil de faits pour servir à l'histoire des mœurs et de la civilisation au XIXe siècle.* Cet opuscule, est-il besoin de le dire, avait pour but de mettre toutes les infamies possibles sur le compte des Français.

dressé un inventaire, des traitements barbares infligés par les franc-tireurs aux prisonniers prussiens, quand on eut raconté avec force détails les histoires d'hommes surpris aux avant-postes, liés, garrottés, quand on nous eût montré arrachant la peau de ces prisonniers, leur coupant le nez et les oreilles, leur sciant le cou, il arriva ceci, c'est que tout le monde vit désormais dans les Français des monstres exécrables; c'est que les esprits les plus éminents et les plus pacifiques de l'Allemagne finirent, eux aussi, par ajouter foi à toutes ces calomnies. Tel fut le cas, par exemple, avec Mommsen, le savant collaborateur des *Œuvres de Borghesi*, entreprise aux frais de Napoléon III qui, dès la déclaration de guerre, adressait aux Italiens un manifeste hostile envers la France; [1] qui, plus tard, donnait son nom à cette pétition des Berlinois réclamant avec instance le bombardement de Paris. Tel fut le cas, encore, avec Théodore Fischer, le célèbre professeur d'esthétique à Tubingen, un homme honoré et respecté de tous pour l'ampleur de sa pensée, qui, dans la *Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, se montra d'une violence inouïe à l'égard de la France.

Dans cet ordre d'idées, la Prusse fit encore mieux : elle créa sur territoire français, au fur et à mesure qu'elle s'y établissait, des journaux, des *Moniteurs* prussiens, dont le plus complet

(1) Schultze-Delitsch, le célèbre économiste, adressa également une lettre aux patriotes italiens sur la guerre allemande et ses suites.

fut, sans contredit, celui que rédigeait à Versailles Arthur Levysohn, le défenseur des journalistes français sous l'Empire, l'auteur d'un volume de souvenirs paru depuis, en 1878, *Aus einer Kaiserzeit*. Jusque là, rien d'extraordinaire. Mais ce qui devait rendre ces publications particulièrement odieuses, c'est qu'elles avaient pour but de servir aux populations envahies les diatribes les plus calomnieuses contre leur pays, de leur démontrer que la patrie était perdue sans ressource, de leur inspirer la haine et le mépris de ceux qui cherchaient encore à défendre le sol français, en un mot de les effrayer et de les décourager par tous les moyens. Ouvrez celui que vous voudrez de ces *Moniteurs;* vous verrez défiler dans ses colonnes toujours le même thème: « la France a voulu la guerre, la France a provoqué la pacifique Allemagne, la France doit payer ses folies et acheter la paix au prix où l'on voudra bien la lui vendre; du reste, si elle avait été victorieuse, elle n'eût pas manqué de mettre la main sur une partie du territoire allemand. »

A cette politique machiavélique ne se laissaient prendre, il est vrai, que ceux qui le voulaient bien. De même qu'au moment de la déclaration de guerre tous les journaux allemands qui avaient gardé une certaine indépendance, dénonçaient les manœuvres de la Prusse en vue de charger uniquement la France; de même, plus tard, de nombreux personnages politiques comme le député bavarois Kolb, affirmaient que c'eût été un devoir

pour la Prusse de prévenir «cette guerre criminelle évoquée par la France;» de même il se trouva des écrivains comme Louis Walesrode, comme l'historien Henri de Treitschke, comme Karl Vogt, le célèbre physiologiste, pour répondre aux attaques des Mommsen et des Fischer, pour élever la voix en faveur de la France, alors que sa cause semblait définitivement perdue.

Karl Vogt, surtout, dans ses *Lettres Politiques*,(1) sut s'élever à une hauteur de pensée qu'il est fort rare de rencontrer, en France comme en Allemagne. Quoi qu'elles aient été déjà traduites en français, il est bon d'en rappeler ici certains passages:

«Les services que la France a rendus à la civilisation européenne, même sous la domination des Napoléon, sont si considérables, et sa coopération au progrès et à la culture de notre temps est si nécessaire qu'en dépit de toutes les fautes commises et de la responsabilité encourue, les sympathies lui reviennent à mesure que le sort l'accable de ses coups. Toutes les déclamations de notre presse sur la démoralisation et la corruption morale de la France, même les crimes véritables, n'y feront rien: les sympathies l'emportent et l'emporteront de plus en plus.»

Mais le plus grand mal dont souffre la France, Karl Vogt le connaît bien, et c'est imbu de cette idée, qu'il conclut ainsi:

(1) Publiées dans un journal suisse *Le Courrier du Commerce*, elles ont été traduites en 1871 par M. Alfred Marchand, du *Temps*.

« Si le siège, le bombardement et la prise de Paris, (car je ne doute pas de ces événements), avaient cette seule conséquence de briser la centralisation et de la ramener dans ses vraies limites, je crois que ce serait un service extraordinaire rendu à la France et au peuple français. Les armées allemandes le leur rendront peut-être sans le vouloir.

« J'aime Paris ; j'y ai passé les plus belles, quoique les plus dures et les plus laborieuses années de ma vie ; (1) sous la couche légère qui surnage dans toute grande ville, j'ai appris à connaître le noyau sain, qui manque tout aussi peu en France que dans tout autre pays. Je ne prêche pas la destruction de la Babel moderne, et je ne crois pas davantage, comme Victor Hugo et d'autres héros de la phrase, que le monde doive périr si un obus éclate au quartier latin ; je ne pense pas que le mensonge et l'hypocrisie ne se rencontrent que dans Paris, comme le prétendent les uns, ni que le cœur magnanime de l'Europe ne batte qu'à Paris, comme le proclament les autres ; je n'estime pas que Paris, ses monuments et ses œuvres d'art soient des choses absolument saintes et sacrées, mais je crois encore moins que la vie de chaque animal de la Poméranie soit plus précieuse que la conservation d'une madone de Murillo. »

Voilà certes, dans un style pétillant de verve et d'esprit, de quoi faire oublier bien des injures

(1) Karl Vogt était à Paris en 1847.

bien des insultes gratuites. Au reste, les Allemands devaient, quand même, aux points de vue les plus divers, rendre justice à la France. Les écrivains militaires ont su reconnaître, dans de nombreuses brochures, les efforts héroïques des vaincus, et si le peuple leur a paru quelquefois manquer de patriotisme, la résistance des cinq mois n'en fut pas moins, pour eux, *imposante et honorable*. Ceux qui n'étaient pas de parti pris ont profité de leur séjour avec l'armée d'occupation, dans «la belle France», pour étudier le pays et les habitants, et ils sont ainsi revenus avec des idées bien autres que le commun des touristes, c'est-à-dire avec la certitude qu'on avait été, en Allemagne, beaucoup trop sévère à notre égard, qu'on nous avait par trop généreusement attribué à tous les vices de quelques-uns. C'est ainsi qu'en 1872 un officier supérieur donnera à Berlin une très intéressante conférence sur la France et les Français, dans laquelle vices et vertus se trouvent exposés, sans passion et sans haine.

M. von Meerheimb, commandant d'état-major — tel est le nom de cet officier, — affirme bien haut que les descriptions qui amoindrissent ou dénaturent le caractère français émanent toujours d'écrivains superficiels généralisant des observations faites sur une imperceptible fraction de la population. Pour lui, si le Français montre une grande indifférence politique et patriotique même, il est, en général, paisible, réfléchi, laborieux, économe, casanier. M. de Meerheimb n'a

pas trop d'admiration pour la façon dont les frères se conduisent à l'égard de leurs sœurs, et pour l'excellence des rapports entre maîtres et domestiques. Il signale encore, comme traits saillants du caractère, le culte des tombeaux qui prend ses racines dans un sentiment profond de la famille, et la résignation, le calme, la dignité avec lesquels le Français accepte la souffrance et la mort.

Ce ne sont plus, on le voit, les injures des feuilles reptiliennes. Au reste, pendant la guerre même, beaucoup d'écrivains refusèrent de partager *l'indignation morale* à l'égard des Français ; des journaux, des assemblées populaires protestèrent contre la prolongation injustifiable de la lutte, et le correspondant de *la Gazette de Francfort* à Versailles, Hermann Voget, se faisait chasser du quartier-général pour ne pas avoir voulu ajouter foi à la perversité de la nation vaincue [1].

La paix, une fois acceptée, on put croire que la presse stipendiée allait cesser ses insultes ; il n'en fut rien. Aussi, à plusieurs reprises, les Allemands eux-mêmes « indignés, dégoûtés, » se chargèrent-ils de la rappeler à la pudeur. Le 7 mars 1870 la *Neue Badische Zeitung* écrivait :

« Les phrases sur la dégénérescence irrémédiable, sur la banqueroute définitive des mœurs et de l'esprit français, sont un bavardage que nous espérons voir disparaître avec la rubrique : *Théâtre*

(1) Il n'est pas inutile de rappeler qu'en Prusse plusieurs démocrates furent emprisonnés, en raison, disait-on, de leurs sympathies pour les Français.

de la guerre, des colonnes de ces journaux qui, jusqu'ici, ont reproduit sur ce thème leurs variations chaque jour renouvelées. — Quel homme libre peut désespérer de la vitalité d'un peuple qui a pris d'assaut la Bastille? Qui oserait même penser à la décadence de la France, à ce malheur sans nom pour la civilisation du monde? » — Le plus piquant de la chose, c'est que le véritable auteur de ces lignes se trouvait être l'historien national de la Prusse, M. de Treitschke.

Enfin, au milieu du concert d'injures que les journaux reptiliens ne cessaient de faire entendre sur le compte de la femme, poussant l'infamie jusqu'à représenter Paris comme un vaste lieu de prostitution (*sic*), — il devait aussi se trouver un Allemand, d'origine tout au moins, si ce n'est de nationalité, pour prendre en main la défense de la Française, si injustement calomniée. Cet homme d'honneur fut un des correspondants de la *Neue Freie Presse* de Vienne: (1)

On ne peut pas dire assez, écrivait-il, quelle est leur sagesse. Souvent des dandys au doux sourire ont affirmé que la Française est un jouet très agréable entre les mains du premier venu, et on le croit. On a raconté en termes méprisants, comment, pendant cette guerre, les femmes sont venues au-devant des vainqueurs; et on l'a cru. Tout est mensonge cependant. On s'est habitué à juger des mœurs des femmes françaises d'après le *Journal amusant* et d'après les aperçus de jeunes libertins de tous les pays, qui n'ont jamais été plus loin que les boulevards, le bal

(1) Peut-être le célèbre professeur Hillebrand.

Mabille, et la Closerie des Lilas. Mais ce n'est pas là un jugement exact, digne d'un Allemand. Honneur à la femme française! Honneur à la Parisienne! (1)

Je ne prétends point glorifier les donzelles qui, à Paris, comme partout ailleurs au sein des grandes villes, se vautrent dans les bas fonds de la société; je ne veux point rompre de lance pour les dames des salons du grand monde, sans âme et sans caractère, chez lesquelles, de longue date, la mollesse extérieure a corrompu la vigueur intérieure; mais la bourgeoise, la femme du petit commerçant, aisé ou besogneux, celle de l'employé, de l'ouvrier, du paysan, ce sont là d'excellents modèles pour les femmes de tous les pays.

Les femmes françaises n'ont pas moins de zèle pour l'honneur de leur patrie, que pour celui de leur sexe. A Paris, surtout, elles ont supporté le poids de la misère avec une merveilleuse résignation! Elles n'ont pas perdu un seul instant le courage et l'entrain, et si la grande ville a résisté, le mérite en revient principalement à elles.....

Qui saurait énumérer les soucis et les inexprimables tourments, soit des mères, qui avaient à chercher le pain pour leurs enfants mourants de faim, soit des épouses, qui avaient à porter secours et conseil à leur mari malade? Avec cela, elles sont restées, toutes et chacune, résignées

(1) Qu'on ouvre les Mémoires de Stieber, conseiller intime de S. M. le Roi de Prusse, et voici ce qu'on y lira, en réponse à une lettre de sa femme qui, comme beaucoup de vertueuses Germaines, se figurait que *son homme* profitait de la situation pour donner des coups de canif dans le contrat:

« Nous hochons la tête, étonnés, quand vous nous dites que nous faisons la cour aux Françaises. Une Française cracherait à la figure de la femme qui nous adresserait un sourire. Vous pouvez être tranquilles sur ce point. Avec la meilleure volonté du monde, il ne nous serait pas possible de vous être infidèles. » — Cet hommage indirect, rendu à la vertu des femmes françaises, précieux dans la bouche d'un préfet de police, coupe court, ce me semble, à toutes les calomnies.

et paisibles. La femme de l'ouvrier accompagnait son mari jusqu'à son poste aux fortifications, afin de partager ses fatigues et ses dangers.

C'est dans le caractère honorable, courageux et énergique des femmes françaises, de celles de Paris, non moins que de celles du reste de la France, que repose l'espoir de la régénération future de la nation. Quiconque les outrage commet une injustice criante. Honneur aux femmes françaises!

Autour de cet article courageux l'on fit, il est vrai, le vide autant que possible: seuls, quelques journaux de l'Allemagne du Sud le reproduisirent dans leurs colonnes. Mais l'effet moral n'en était pas moins porté: il ne serait pas dit, au moins, que l'étranger laisserait imprimer tous les jours de pareilles calomnies, sans faire entendre un mot de protestation.

Au reste, de tous côtés, la France, la vraie France, celle qui travaille et celle qui pense, put voir que l'Allemagne, la vraie aussi, celle qui a toujours pensé et travaillé, n'avait jamais cessé d'avoir pour elle la plus profonde estime. Le 28 mars 1871, à la fête de l'Académie des Sciences de Bavière, au moment même où la France subissait les épreuves d'un nouveau siège, Liebig et Giesebrecht [1] rendaient honneur à la science française.

« Nous n'oublions pas », disait Liebig, « tout ce dont nous sommes redevables envers les grands

(1) Voir de Giesebrecht ses discours académiques publiés sous le titre de *Deutsche Reden.*

philosophes, les grands mathématiciens, les naturalistes de la France, qui furent, dans tant de domaines, nos maîtres et nos exemples. Il y a 48 ans, j'étais à Paris pour apprendre la chimie; jamais je n'oublierai avec quelle bienveillance Arago, Dulong, Thenard, vinrent au-devant de l'étudiant allemand, et beaucoup de mes concitoyens, médecins, physiciens, orientalistes, que je pourrai citer, furent comme moi redevables aux savants français de leurs visées scientifiques. Une chaude sympathie pour tout ce qui est noble et grand et une hospitalité entièrement désintéressée appartiennent aux plus beaux traits du caractère français. Ils deviendront de nouveau vivants et puissants, nos voisins, avant tout sur le terrain neutre de la science, ce terrain sur lequel les meilleurs esprits des deux nations doivent se rencontrer, à la poursuite commune de tous les nobles buts, de toutes les hautes visées, et c'est ainsi que la fraternité, dans le domaine de la science, arrivera peu à peu à combattre l'aigreur dont le sentiment national français, si profondément blessé par les suites d'une guerre qui nous a été imposée, est animé à l'égard de l'Allemagne. »

Et Giesebrecht ne s'exprimait pas avec moins de respect, en rappelant tout ce que l'Allemagne devait à la France, « cette nation particulièrement honorée, en fait d'initiations géniales. »

Que veut-on de plus? Lorsque le vainqueur traite ainsi le vaincu, il faut assurément, qu'il l'ait en haute estime!

II

Les lettres des soldats allemands, écrites pendant la guerre, et contenant des détails sur la France constitueraient, à elles seules, un volume. Elles touchent à tout, au pays, aux habitants, aux mœurs. [1] Beaucoup admirent la richesse et la variété du paysage, la plupart rendent justice au caractère d'aménité des habitants, à leur bonne humeur, à leur stoïcisme, et presque toutes maudissent *Napolion*, sur lequel leurs auteurs rejettent avec un touchant accord la responsabilité des maux actuels. Elles trouvent la vie bonne, le vin *famos*, mais se plaignent des éternelles côtelettes de mouton *fumées* (lisez: grillées). Quelquefois, on voit apparaître la crainte d'être faits prisonniers et, par suite, d'avoir à subir les mauvais traitements des Français. Les mensonges de la presse reptilienne produisaient leur effet!

Toutes les fois qu'une guerre est menée sur territoire étranger, les lettres entre le soldat et ceux qui restent au pays présentent un caractère particulier; il y a échange constant, souvent même tacite, de questions et de réponses; les impres-

(1) Un écrivain Ernst Leistner a publié sur ce sujet deux volumes dont l'un porte le titre: *Ce que racontent nos soldats rentrant.* Il faudrait signaler dans cet ordre d'idées, un grand nombre d'ouvrages, esquisses, tableaux, ou feuilles de voyage ayant pour auteurs des officiers ou des sous-officiers, surtout dans les armes spéciales.

sions sont naïves, amusantes, surtout lorsque le soldat met, pour la première fois, le pied dans la contrée.

Les Allemands, spécialement les Allemandes, paraissent avoir été friands de détails sur la femme : on voulait avoir *etwas pikant* sur ces Françaises dont les journaux s'étaient tant occupés, et, au besoin, on eût demandé du *skandal.* Il faut lire les recommandations que de jeunes *Gretchen* faisaient à leurs fiancés, pour les mettre en garde contre les *koketten Pariscrinnen !* Mais les lettres des soldats laissent voir toujours le plus profond respect pour les belles ennemies : avec les enfants, elles constituent, pour eux, la famille, la chose sacrée.

En somme, la haine véritable du *Franzos* paraît avoir existé souvent chez l'officier, rarement chez le simple soldat. Ce dernier a surtout pillé, *chapardé*, pour emporter au pays un souvenir de la *belle France. Napolion faire comme nous ! — Vous avoir assez ennuyés nous ! — C'est à vous pour obéir maintenant !* — sont des phrases qui, répétées à satiété, finirent par passer à l'état de clichés. Grisés par le succès, les Allemands ont, en plus d'une circonstance, émis une piètre opinion de la valeur intellectuelle de nos troupes : l'un d'eux, directeur d'une revue savante, M. von Leutsch, est allé jusqu'à écrire que les pertes de l'armée française ne pouvaient pas se comparer aux pertes de l'armée allemande, laquelle comptait dans ses rangs l'élite de la jeunesse universitaire.

Mais laissons ce côté particulier, malgré tout l'intérêt qu'il peut présenter, et faisons appel à quelques journalistes allemands qui ont vu de près les choses et vont ainsi nous donner des impressions vécues.

C'est une personnalité curieuse que ce Gustave Schneider, qui s'intitule lui-même sur la couverture de ses quatre volumes de *Lettres Parisiennes* (Pariser Briefe): *seul publiciste allemand s'étant trouvé à Paris lors des deux sièges et de l'insurrection.* Et, en effet, depuis mai 1869, il n'a pas quitté la capitale, écrivant au jour le jour sur toutes les questions du moment. Lorsque le siège arrive, il y reste, malgré les arrêtés d'expulsion pris contre les Allemands, ayant soin de se faire passer pour un américain naturalisé. Le 10 septembre 1870, il adresse à *la Gazette de Cologne* sa dernière lettre, sous le titre de : *Paris, un Charenton politique*, et jusqu'en février 1871, les journaux pour lesquels il écrit n'entendront plus parler de lui. Mais, bravant la misère et la faim, épuisé par la maladie, lorsqu'on parvient à le retrouver après l'armistice, il n'a pas cessé de prendre des notes. Ces dernières, assurément, ne présentent pour nous rien de bien neuf: ce sont, avant tout, des documents officiels. De ci, de là, quelques impressions personnelles à l'écrivain, qui ne peut trop remarquer l'inconstance, la légèreté du caractère parisien, mais qui rend justice au dévouement des femmes, « bien plus grand que celui des hommes. »

Au moment de la déclaration de guerre, il écrit :

« Discuter avec les Français est, pour l'instant, tout à fait impossible. Est-ce un raisonnement que ce qui s'entend, journellement, dans les cafés et sur les boulevards : *Bismarck et la Prusse nous ont dupé de la façon la plus indigne.* En fait, la grande nation est atteinte d'un mal chronique, l'antipathie à l'égard de la Prusse.

« Les Français ont une peur horrible que leur héritage de gloire ne vienne à être entamé. Certains journaux comme *le Rappel*, par exemple, pour rassurer le public, représentent les soldats allemands comme sortis des fabriques de Nuremberg. — Déjà, ceux qui ne croient pas au succès, sont traités de *mauvais patriotes*.

« La France a une fort belle flotte, il faut le reconnaître, mais son armée de terre, se compose d'une foule de soldats assez indisciplinés, dont l'enthousiasme démesuré ne pourra jamais remplacer ce qui leur manque en connaissances tactiques.

« L'on serait fort embarrassé s'il fallait répondre d'une façon précise à la question : quelle est l'opi nion de la population parisienne relativement à la guerre ? Il en est ici comme avec les caricatures sur lesquelles on lit : *Ce qu'on dit, ce qu'on pense*. Ce que l'on dit, parce que c'est en somme le langage du droit, de l'humanité, c'est une protestation contre la guerre *in abstracto*. Mais en lui-même chacun pense : Quelle bonne affaire si l'on venait à une complication sérieuse, si

nous donnions, une fois pour toutes, une correction salutaire à ces Prussiens, si nous prenions enfin notre revanche de Waterloo et de Sadowa! Si la pièce de Gustave Lemoine: *les Prussiens en Lorraine*, était reprise aujourd'hui, à l'Ambigu ou à la Porte Saint-Martin, elle serait accueillie avec le plus grand enthousiasme. »

Avouons qu'il y a beaucoup de justes appréciations dans ce tableau si brièvement esquissé.

Pendant le siège, ce qui frappe le plus G. Schneider, c'est la persistance dont les Français ont fait preuve en fait d'espérance et de naïveté. « La France, » dit-il, « était l'enfant gâté, la privilégiée de l'Europe, et il lui faut, subitement, descendre de sa hauteur. Elle s'est rarement trouvée dans la situation de devoir obéir, souffrir, endurer, elle a joué communément au maître. De là sa fierté, son orgueilleuse audace et sa propre déification. »

Voici, encore, au sujet du bombardement, quelques observations assez piquantes: « Les Parisiens qui, au commencement d'octobre, semblaient presque réclamer le bombardement, et qui criaient sur tous les tons: nous allons enfin voir ce que c'est qu'un bombardement, sont, actuellement, d'un avis différent. Quelques-uns sont hors d'eux et crient: *Anathème!* comme s'ils étaient des papes. La guerre actuelle n'excluant pas le bombardement, toutes les protestations sont donc naïves et sans but.

« Si les choses marchaient suivant l'esprit romantique français, l'Europe se trouverait sous la

tutelle des avocats parisiens, et toutes les nations devraient, avant d'entreprendre quoi que ce soit, attendre humblement l'autorisation d'ici. Ce qui est impardonnable de la part des Allemands, c'est qu'ils se permettent d'avoir une vaillante armée, des officiers intelligents et de meilleurs canons que les Français.

«Le plus fort l'emporte, c'est la loi naturelle, et ce n'est point la faute de l'Allemagne si la France est plus faible. Parler sans cesse et toujours de trahison, est vraiment trop ridicule et a pour conséquence, quand bien même le quart seulement serait vrai, de compromettre la France plus que cent défaites militaires.

«Avec ses raisonnements et ses récriminations, la France se blâme elle-même. Au lieu de faire simplement, sans phrases, son *mea culpa*, elle prétend être touchée avec des gants glacés, comme si elle n'avait pas commencé elle-même la partie, avec des chassepots et des mitrailleuses.

«Si les Français n'étaient pas aussi aveuglés par le fanatisme, et si Jules Favre avait seulement, en fait de sentiment pratique du droit, la moitié de la sentimentalité outrée qu'il affiche, bien des choses se seraient passées autrement pour le bien de sa patrie. Il n'en est pas moins douloureux de voir combien une population patriotique emploie de moyens faux dans la poursuite obstinée d'un but injuste.»

Gustave Schneider ne ménage pas les vérités et quelques-unes sont dures à entendre, mais,

outre que sa façon de concevoir les choses est conforme à ce que pense la grande majorité des Allemands, il est sincère et l'on va voir par la conversation suivante qu'il eut à Versailles, après l'armistice, avec des officiers et des personnages de l'administration allemande, qu'il savait, au besoin, prendre la défense des Français contre les attaques trop violentes ou particulièrement injustes :

CONVERSATION A SAINT-CLOUD AVEC DES OFFICIERS ALLEMANDS (FÉVRIER 1871).

De cette conversation qui a roulé sur tout, l'éducation des races latines, le bombardement, l'entrée des armées allemandes dans Paris, j'extrais le passage suivant :

Officier berlinois (ayant habité à Paris). — Il faut bien connaître le Parisien pour savoir ce dont il est capable. De la gloire, oui, autant que faire se peut ! Il lui serait impossible d'exister sans les représentations de sa grandeur et de sa gloire nationales. Mais, dans les circonstances actuelles, il ne vit plus dans son élément. Paris, assiégé par ces Allemands qu'il prenait jusqu'à ce jour pour des Béotiens, ou qu'il estimait encore moins, Paris dévasté dans ses environs, privé à l'intérieur de toutes ses jouissances habituelles, de toutes les conditions d'une existence luxueuse, ce n'est plus Paris.... Paris, dans 50 ans, ne sera plus Paris ; le charme est rompu, l'éclat a disparu, les assoiffés de plaisir de toutes les parties du monde ne viendront plus, comme jusqu'à présent, uniquement à Paris. Le crédit est mort, le travail suspendu, le pays proche de la ruine.

Schneider. — Toutes ces questions recevront leur solution par la suite des temps : souhaitons seulement que la présomption parisienne et la suffisance nationale ne se trans-

portent pas autre part; souhaitons, en Allemands sages, que la France se relève bien vite et acquière des forces nouvelles, en prenant chez ses voisins ce qu'il y a de bon. L'Allemagne et la France sont, comme tous les gens judicieux le reconnaissent, deux sœurs; le bien-être de l'une profite à l'autre. Les guerres ont, ainsi que les fleuves, leur dissolvant et leur liant: en temps de paix, le plus fort devrait venir en aide au plus faible.

Un médecin militaire. — Que nous importe de quelle façon la France se remettra sur ses jambes!

Schneider. — Je pourrais répondre à votre plaisanterie, docteur; mais je crois que si, actuellement, de la rente française était soumise à notre signature, l'un ou l'autre de ces messieurs ne refuserait pas.

Un autre jeune Esculape, d'une façon quelque peu railleuse. — Mais Paris est bien, n'est-ce pas, comme je me le représente, une ville tout à fait corrompue, débauchée; la vie de famille doit y être effrayante.

Schneider. — Le siège a corrigé toutes ces appréciations mensongères. Si Paris était ce que vous avez voulu le voir, la capitulation, ou tout au moins la convention préliminaire ne se serait pas fait attendre aussi longtemps.

Tous les assistants. — Vous ne prétendez cependant pas contester que la vie de famille ne soit entièrement corrompue à Paris?

Schneider, avec calme. — Messieurs, c'est toujours la vieille histoire de la poutre dans l'œil. Les grandes villes doivent payer pour les vertus de la province. Ce que l'étranger apporte de maladif à Paris, à Londres, à Berlin, à Hambourg, et dans d'autres grands centres, est porté doublement à l'avoir de ces villes.

Sans doute, il y a à Paris, beaucoup de mariages libres, mais la raison en est diverse. La religion et la loi, avec leurs liens trop étroits, en sont cause pour une bonne part, et d'un autre côté, c'est le fait de la grand'ville, du luxe, de l'instruction vicieuse, du caractère léger des Français.

Pour ce qui est des femmes, elles ont une liberté et une égalité de droits assurément plus grande qu'en Alle-

magne, et elles se trouvent, par cela même, plus facilement dans la position de faire un faux pas. Si les Françaises sont plus coquettes, elles sont aussi plus gaies, d'un esprit plus léger et moins moroses que bien d'autres filles d'Eve.

Il est encore vrai que bon nombre d'entre elles cherchent à se dédommager, par la liberté dans le mariage, de ce dont elles ont été sevrées auparavant, mais encore le fait a été considérablement grossi par le bruit de quelques exemples, car l'exagération est à l'ordre du jour, et c'est sur de tels traits que les historiens travaillent au détriment de la vérité. Le monde admire ou condamne; pour comprendre il sait trop peu. Napoléon, Paris, les femmes, ce sont là les thèmes habituels de la médisance.

Et Schneider ajoute plus loin :

C'est bien moins la vie conjugale que les mauvais moyens d'éducation qu'il faudrait critiquer comme étant les points faibles du Parisien. La situation de la femme sur un pied d'égalité, tout à fait louable, lorsqu'elle est bien comprise, devient chaque jour plus dangereuse par le fait que les enfants sont traités, non point comme tels, mais presque comme de grandes personnes. Le fils âgé de 14 ans est quasi l'ami du père. Mais, comme l'éducation, pendant les jeunes années, est la plupart du temps, dans les mains de la femme, les garçons perdent leur personnalité masculine si nécessaire, la persévérance et la fermeté, tandis que, souvent, l'on trouve que les filles manquent de délicatesse et de modestie.

C'est ainsi que Schneider se montre à nous, au milieu de cette réunion d'officiers prussiens, en défenseur de la France. Assurément, il ne renie point ses origines allemandes, il continue même à partager sur plus d'un point les idées,

peut-être même les préjugés de ses compatriotes, mais c'est justement, ce qui donne tant de poids à ses libres appréciations, et la France qui a été si prodigue de décorations a l'égard de certains juifs berlinois, eût bien pu réserver pour ce loyal ennemi un ruban de la Légion d'Honneur. Les défenseurs comme Schneider ne se rencontrent point tous les jours, et leurs opinions désintéressées sont moins sujettes à caution que celles d'Allemands *dégermanisés*, genre Henri Heine.

Wachenhusen, l'admirateur du Paris impérial, va nous apparaître maintenant, dans son volume *la Nouvelle Babylone* (novembre 1871) sous les traits d'un Teutomane convaincu [1]. La grande ville, après le 4 septembre, n'a pas changé d'aspect pour lui: il la trouve riante et brillante comme toujours. « C'étaient bien mes Parisiens, comme je les connaissais de longue date, » dit-il, « moi seul, je n'étais plus l'ancien parmi eux. — « Vous savez que nous n'aimons pas les Allemands, me dit la seule personne que je rencontre, et qui m'accueille froidement, boutonné, me tendant à peine l'extrémité du petit doigt. — Sans cela, lui répondis-je, vous ne les auriez pas attaqués. »

Plus loin, rendant compte de l'entrée des Prussiens dans la capitale, il constate avec surprise que toutes les maisons étaient fermées, qu'aucun

(1) Wachenhusen a publié plusieurs volumes sur la guerre, entre autres: *Tablettes quotidiennes du théâtre de la guerre*, et: *Sus à l'ennemi!*

magasin n'était ouvert [1]. « Dans l'avenue des Champs-Elysées, » écrit-il, « la populace se groupait pour nous jeter à la figure les noms de *voleurs, assassins, incendiaires!* Elle comptait sur la longanimité des Allemands qui, en effet, atteignit l'incroyable. » La haine lui paraît, du reste, trop ardente, pour ne pas amener à nouveau une conflagration, mais autant cette haine serait naturelle, ajoute-t-il, si l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France, autant elle est inqualifiable dans le cas actuel.

Le pays lui semble être dans un état pitoyable, sans ordre, sans discipline; il doute fort que la réorganisation de l'armée puisse avoir jamais lieu. Il insiste également sur la férocité de la nation. « L'ignorance, » lit-on dans son volume, « a conduit les Français à cette brutalité qui s'est fait jour au 18 mars. La Commune se conduisit comme des hyènes et l'armée versaillaise, lorsqu'elle entra dans Paris, fusilla avec une inhumanité dont les Prussiens furent juges à Saint-Denis. Quant à la vanité, particulière à la race, on peut juger de son degré par toutes les photographies de bataillons de gardes nationaux, ou de communards sur les barricades, qui se voient à toutes les devantures. »

(1) Wachenhusen eût-il voulu que les habitants du *Paris Prussien* — c'est le nom qui fut donné, on le sait, au périmètre accordé aux troupes prussiennes — fussent, chapeau bas, sur leurs portes! Notons, du reste, que tous les Allemands partagent sur ce point l'étonnement de Wachenhusen.

Wachenhusen trace un tableau peu flatteur du caractère français, qui, malgré toutes les exagérations qu'on y rencontre, doit prendre place ici, ne serait-ce que par opposition avec les affirmations si sincères de Schneider. C'est, comme toujours, le second côté de la question : la *gallophobie* après la *gallophilie :*

La légèreté et l'étourderie générale reprennent de jour en jour droit de cité. Le cancan fleurit à nouveau, les cafés-concerts sont en plein épanouissement. La population parisienne ne peut vivre sans plaisirs, sans divertissements, et elle revient aux plaies qui furent déjà cause de sa perte: Offenbach, Hervé, Thérèsa, ses anciens dieux.

L'enfantillage avec lequel la France supporte son malheur ne laisse entrevoir aucune perspective d'amélioration. D'une part, on est forcé de reconnaître la supériorité intellectuelle des Allemands, et, d'autre part, on les traite de voleurs de grand chemin, d'imbéciles, de coquins, de filous habitant les bois, et qui seraient heureux s'ils pouvaient ravir cette haute culture, trésor de la France. Toute la littérature qui est sortie de cette année d'infortune avait l'air d'avoir été écrite par des gamins à l'école. Nulle part trace de jugement ou de la connaissance de soi-même, partout le cothurne, les phrases creuses, la déclamation. La phrase, le mensonge, ne permettra jamais à la France de se relever; car jamais ce peuple n'a montré aussi peu de logique qu'à présent.

On peut chercher où l'on voudra les causes de la ruine de la France; Paris, lui, est tombé par ses femmes. Le sexe féminin a pris, dans la société, la même place effrontée qu'il avait, autrefois, à Babylone, où aucune femme ne pouvait plus passer pour épouse vertueuse, si elle n'avait, antérieurement déjà, sacrifié sa vertu. La femme qui, dans les jours heureux, gouvernait sur tout, ne voulut pas abdiquer lorsque les jours d'affliction arrivèrent. Les chroniqueurs

du siège peuvent s'extasier sur la résignation merveilleuse dont elle fit preuve, elle n'en a pas moins exercé encore son rôle fatal (1).

Le Français nous a souvent montré ses aptitudes au combat, mais il y a dans la nation un sang maladif et putride, provenant du caractère surnaturel des conditions de la vie, le *dévergondage*, pour me servir du terme préféré. Les journalistes français nous disent: « Nous sommes une nation extraordinaire, excessive! Ce que nous faisons, nous ne le faisons jamais comme vous autres! Nous sommes étranges, dans le bonheur comme dans le malheur! Dans tout ce que nous faisons, nous aimons le fantastique! » Cela est incontestable.

Fantasque et *fantaisiste*, cela convient par-dessus tout aux Français.

Ils font une révolution par fantaisie. Ils renversent un gouvernement, c'est de la fantaisie! Ils se laissent, pendant vingt ans, malmener par Napoléon III, parce que cela est original, fantaisiste. Ils déclarent la guerre à la Prusse, ils sont battus. Paris est assiégé, Gambetta sort des armées de terre, Trochu affirme aux Parisiens qu'il a un plan. Assurément, fantaisie que tout cela!

Paris signe une convention avec les vainqueurs. Fantaisie de nouveau, car toute autre ville eut signé une capitulation (2). Paris se jette dans les bras des hommes de la Commune, qui, actuellement, sont assis devant leurs juges, à Versailles, d'une façon pitoyable, comme un écolier qui a manqué l'école devant son professeur. On incendie les

(1) Wachenhusen devrait nous dire en quoi, au moins. Est-ce en soignant les blessés, en supportant bravement toutes les vicissitudes du siège? — En fait de femmes françaises, cet écrivain me paraît surtout connaître les *cocottes* de l'Empire et la partie gangrenée de la bourgeoisie.

(2) Il faudrait s'entendre. Une ville qui résiste pendant plusieurs mois n'est pas une ville qui capitule sans coup férir. Elle a donc droit à demander un armistice et à signer une convention provisoire.

monuments et l'on menace de transformer Paris en un monceau de ruines. Chacun admettra que c'est là une fantaisie capitale! Les Parisiens quand ils se trouvent devant les maisons en ruines reconnaissent qu'eux seuls pouvaient faire pareille chose! C'est avec le même esprit qu'après la capitulation, ils se rendirent à Saint-Cloud: ils regardaient avec surprise le château réduit en cendres par leurs marins et étaient persuadés que, seule, une artillerie, aussi puissante que la leur, pouvait exercer de tels ravages. Toujours la fantaisie!

Par cette tirade de Wachenhusen, quelque peu *fantaisiste* également, on peut se rendre compte, non seulement des articles qui emplissaient alors les colonnes des journaux, mais encore de l'esprit de la plupart des volumes allemands sur la guerre et la Commune.

Hermann Robolsky, dont les notes sur les deux sièges ont été traduites en français sous le titre de: *le Siège de Paris raconté par un Prussien*, s'est surtout étudié à peindre la garde nationale et à nous donner l'aspect, la couleur, en quelque sorte, de Paris en uniforme. « En écrivant la guerre de 1870—1871, » dit-il fort bien, « l'auteur impartial est involontairement entraîné à peindre, sous des traits sinon nouveaux, tout au moins toujours surprenants, le caractère prodigieux de cette nation gauloise ou franque, dont il a été déjà fait tant de portraits depuis l'antiquité. »

Robolsky n'a pas seulement vu, il a vu juste, ainsi qu'on peut en juger par ces quelques lignes, le tableau le plus vrai qui soit jamais sorti d'une plume allemande:

« Les Parisiens ont à peine perdu leur bonne humeur pendant le siège, même lorsque les bombes leur pleuvaient sur la tête et que le pain leur était le plus parcimonieusement rationné. Ils ont beaucoup ri, beaucoup plus qu'ils n'ont grincé des dents. Ils ont ri de tout, de leur ex-empereur, du nouveau gouvernement de Favre et de Trochu, de Guillaume et de Bismarck, des Prussiens, du bombardement et de la faim, et enfin d'eux-mêmes. »

N'est-ce pas cette bonne humeur, ce côté gamin de Paris, que les Prussiens ont pris justement pour la *légèreté impardonnable d'un peuple qui ne veut pas se corriger !*

Schneider, Wachenhusen, Robolsky nous donnent donc à eux trois, la note exacte des nombreux ouvrages sur la France, qui voient alors le jour en Allemagne. A peine la guerre est-elle terminée, que les publicistes d'outre-Rhin font, en effet, paraître en volumes leurs articles au jour le jour.

Ludwig Pietsch, un peintre qui, depuis 1864, tient avec honneur le sceptre de la critique à la *Vossische Zeitung*, publie : *De Berlin à Paris*. En sa qualité de spécialiste, il s'intéresse au côté architectural et pittoresque des villes qu'il traverse. Nancy, Toul, Versailles, sont, pour lui, l'objet d'études fort curieuses à lire.

Un autre correspondant, Théodore Fontane, nous raconte ses péripéties et ses excursions à travers la France dans deux volumes qui portent

les titres significatifs de : *Prisonnier de guerre* 1870, et : *Souvenirs des jours de l'occupation. Voyage de Pâques à travers le Nord de la France et l'Alsace.*

Arrêté à Domremy par des francs-tireurs qui crurent avoir fait en lui une bonne capture, Fontane, fut, pendant deux ou trois mois, promené de prison militaire en prison militaire. Il alla ainsi de Langres à Besançon, de Besançon à Lyon, de Lyon à Moulins, de Moulins à Guéret, de Guéret à Rochefort, de Rochefort à Marennes, de Marennes à l'Ile d'Oléron. Disons qu'il raconte son odyssée sans haine, sans passion, déclarant n'avoir conservé *aucun sentiment contre la France.* Il fait même l'éloge de la gendarmerie et des fonctionnaires français, dont il vante l'humeur toujours égale, la parfaite urbanité, l'humanité surtout.

Le second ouvrage n'est pas moins intéressant. Fontane visite les principales villes du Nord et de l'Est, parcourt les champs de bataille, notant tout ce qu'il observe, tout ce qu'il entend dire aux uns et aux autres. Ses conversations avec les officiers prussiens nous montrent qu'il y a, parmi eux, plus de *Gallophiles* qu'on pourrait le croire. Il en rencontre qui sont tout à fait enthousiastes des Français, notamment un qui lui dit : « Je dois reconnaître que j'ai lié amitié avec toutes les familles chez lesquelles je suis resté plus de huit jours. J'ai quitté, les larmes aux yeux, mon dernier quartier en Normandie et je

suis resté en correspondance avec plusieurs de mes hôtes. Je ne suis en France que depuis neuf mois et je n'ai pas encore rencontré la plus petite incivilité, mais bien au contraire des aménités et des attentions de toute espèce. » Autre part, à Sedan, un officier supérieur, *une Excellence*, lui fait encore l'éloge des Français et des Françaises.

« Ils peuvent être bavards, fanfarons, mauvais politiciens mais sont discrets, intelligents, courageux; cette fois encore, ils ont vaillamment combattu. Il serait difficile de démontrer leur décadence physique. S'ils sont, il est vrai, libertins, il faut dire qu'ils le furent toujours.

« Et les femmes? Je vous assure que ces femmes françaises ne sont nullement en décadence, pas plus au physique qu'au moral. La plupart de celles que j'ai vu m'en ont imposé. Coquettes! Qu'est-ce que cela veut dire! Elles ont quelque chose de piquant et de brillant; un salut, un compliment, signifient encore beaucoup pour elles, elles aiment à se mouvoir dans le monde de la gaieté et du plaisir, mais, à côté de cela, elles comprennent fort bien le sérieux de la vie, sont travailleuses, économes, religieuses et de bonnes mœurs. » — Voilà qui fait plaisir à entendre dans la bouche d'un ennemi, d'un combattant.

En Alsace, Fontane s'étonne surtout de l'animosité des Alsaciens, ces *frères ennemis* comme il les appelle, « qui ont mis dans leur tête qu'ils seraient français, malgré tout. » Il trouve que

les Lorrains ont été, dans leur ensemble, beaucoup plus sociables, beaucoup plus agréables, et eux, ajoute-t-il, pouvaient se conduire en *habitants d'un pays conquis*, car ils furent toujours les ennemis du vainqueur.

Ce côté particulier a été, du reste, observé par tous les écrivains de l'époque. Strodtmann, un autre correspondant, après avoir dit que la guerre était peu populaire en Alsace, après avoir noté les mots très caractéristiques d'un habitant du pays : « Si vous ne voulez pas autre chose que renverser l'Empereur du trône, nous sommes tous d'accord avec vous et vous aurez droit à nos remerciments ; » Strodtmann reconnaît sans difficulté qu'en Lorraine, sentiment, mœurs, langue, tout est français. « Déjà à Saarburg, » écrit-il, « il devenait difficile pour nos soldats, de s'entendre avec l'habitant. »

Strodtmann, (1) comme Hermann Uhde (décédé en 1879), comme Vatke, comme bien d'autres correspondants de journaux, nous donne sur la France, hommes et choses, des appréciations curieuses.

Logé à Versailles chez Anquetil, il trace de cet historien un portrait tout à fait élogieux, entre

(1) Strodtmann (1829—1879) avait été à Paris en 1850 avec Gottfried Kinkel, Ruge et Schurz. Possédant à fond le français, il traduisit sous l'Empire les poésies des prolétaires et le pamphlet de Rogeard : *Pauvre France.* Il fut, en 1870, correspondant du *Hamburger Börsenhalle*, de la *Allgemeine Zeitung* et de l'*Indépendance belge.*

dans l'histoire intime de l'Empire en publiant plusieurs des épigrammes de l'époque, et fait, à Paris même, l'histoire de l'image et de la caricature pendant le siège. Aujourd'hui encore, c'est un livre à lire.

Mais que d'écrivains à côté des correspondants du théâtre de la guerre ! Que de publications d'histoire, plus ou moins indigestes, plus ou moins bienveillantes à notre égard, depuis les gros volumes des Menzel et des Treitzchke, jusqu'aux brochures d'actualité de H. de Sybel, sur la paix ou sur Napoléon, jusqu'aux publications illustrées par livraisons, à l'usage des enfants ou des classes populaires !

Et tout ce qui tient une plume — écrivains ou écrivailleurs, — est sur la brèche. Voici Max Ring, un romancier, qui trouve aussitôt matière à roman, voici un autre de ses confrères, Julius Mühlfeld, qui intitule son volume sur Eugénie, ex-impératrice des Français, *tableau nocturne*, et Auerbach, le romancier populaire, qui donne à ses souvenirs le titre, quelque peu pompeux, de : *Nous de nouveau ! ;* puis Gutzkow que nous retrouvons encore ici avec la plaquette : *Le duel à cause d'Ems*. Tandis que Bamberger, celui-là même qui fut à Paris de 1853 à 1866, comme chef de la maison de banque Bischoffsheim et Goldschmidt, publie *l'Histoire naturelle de la guerre de France*, un écrivain pédagogique, Grübe, étudie *le voisin Welche*, et Hermann Baumgarten, un historien qui, depuis 1872,

occupe une chaire à l'Université de Strasbourg, expose pour les générations futures *Comment nous* (1) *sommes devenus de nouveau un peuple.*

Les titres ne sont pas moins significatifs ! (2) *A* chaque pas on rencontre *la lutte glorieuse, l'époque glorieuse, la guerre nationale, les combats héroïques de l'Allemagne, les combats soutenus pour la liberté allemande contre la tyrannie française,* sans parler des *Marche triomphale de Berlin à Paris.* En voulez-vous d'autres, encore plus typiques? Voici, pris au hasard, *Victoria !*, — *Le « Va Banque » de Napoléon III*, — *La grande nation dans ses discours et dans ses actes,* — *Une réponse allemande à la provocation française,* — *Victoire de l'Allemagne sur le monde Welsche.* On trouve même dans tout cela, des sermons prêchés pendant la guerre: *Si Dieu est avec nous, qui oserait être contre nous!* Voilà ce qui s'appelle avoir un peu trop de présomption.

Enfin, de même que Gottschall avait, précédemment, répondu au manifeste républicain de Victor Hugo, de même un écrivain devait publier *L'Année des Représailles,* en réponse à *l'Année Terrible.*

Quand on a lu ce monceau de publications, on acquiert la conviction que, dès février, les

(1) *Nous*, c'est-à-dire les Allemands.

(2) Ceux qui s'intéressent à cette époque de l'histoire consulteront avec fruit l'excellent et consciencieux travail de M. Albert Schulz : *Bibliographie de la guerre franco-allemande et de la Commune.* Paris, 1886.

Allemands avaient pressenti et même annoncé le mouvement communaliste, qu'ils assistèrent à cette lutte en spectateurs qui sentent bien qu'on se bat dans la cage aux lions — c'est le mot de l'un d'eux, — et, que, dès que la capitulation des forts le permit, ils satisfirent leur curiosité de « spectateurs ennuyés d'être aux premières loges depuis si longtemps, sans pouvoir jouir de la représentation. »

L'Allemagne officielle et militaire crut, un instant, que la France était perdue et qu'elle ne se relèverait jamais !

CHAPITRE XIV.

LES IDÉES ET LES APPRÉCIATIONS ALLEMANDES DEPUIS 1870.

Discours du chanoine Dœllinger en 1872. — L'Allemagne partage ses idées. — Réaction contre l'influence française, contre la mode, la langue, le théâtre, le roman. — Les romans nationaux de G. Freytag. — Attitude politique à l'égard de la France: M. de Bismarck. — Appel à la pacification des esprits: Friedrich Kreyssig, Wilh. Kœnig, Joseph Schlüter. — Suite de la littérature de la guerre: les chants populaires guerriers, les souvenirs d'officiers, les pamphlets. — Les volumes d'étude sur Paris et la France: Hillebrand, Conrad, Zollinger, Paul Lindau, Max Nordau, Schmidt-Weissenfels, Ferdinand Gross. — Les appréciations sur la littérature française: ouvrages de J. Baumgarten. — Conclusion.

I.

« 1870 fut la victoire de la finasserie des bords de la Sprée sur la duplicité des bords de la Seine,» ainsi s'exprime un Allemand indépendant, et ce mot me paraît résumer admirablement la lutte sanglante qui a si profondément modifié les conditions de l'Europe.

Depuis lors, le monde se pose la question suivante: l'Allemagne va-t-elle désarmer, la France

va-t-elle oublier? Un homme au caractère éminemment pacifique, le chanoine Dœllinger, a exposé les raisons — bonnes ou mauvaises, — pour lesquelles l'Allemagne conservait sur pied une armée imposante. Voici, en effet, ce que le célèbre théologien, alors *rector magnificus*, disait à la séance de rentrée de l'Université de Munich, en 1872 :

L'Allemagne ne peut pas encore désarmer. Non! il faut qu'elle tienne la main sur la garde de son épée. Les Français ne nous déclarent-ils pas qu'ils élèveront désormais leurs fils dans la haine de l'Allemagne, comme ils les ont élevés, jadis, dans la haine de l'Angleterre? Il semble que ce soit un besoin pour eux de haïr toujours quelque peuple étranger. L'Allemagne ne rend pas haine pour haine, elle reste fortement attachée à ce principe que tous les peuples chrétiens sont les membres d'une grande famille, et que chaque nation a reçu du ciel une mission particulière pour le développement du genre humain.

C'est pourquoi nous ne verrons pas d'un œil d'envie les Français se relever des blessures cruelles qu'ils ont reçues; et, en ce qui nous concerne, nous recommencerons volontiers à échanger avec eux les biens intellectuels. Il est vrai que, des bords de la Seine et de la Loire, aucune voix ne s'élève pour exhorter les Français à renouer avec nous les liens antiques créés par les bons offices réciproques, mais c'est pour cette raison même qu'il est de notre devoir, à nous, *les vainqueurs*, de constater l'existence d'une sympathie ancienne, ineffaçable, entre l'Allemagne et la France. Les deux nations ont une commune origine: toutes deux sont destinées à se compléter réciproquement.

Nous pouvons, aujourd'hui, constater cette vérité avec d'autant plus d'impartialité, que nous sommes désormais en état de repousser les influences corruptrices de l'esprit

français. On ne verra plus jamais paraître à la fois quatorze traductions allemandes d'un misérable roman à thèse, comme le *Juif-Errant* d'Eugène Sue (1).

Si donc, nous nous occupons ainsi avec impartialité de la vie intellectuelle des Français dans le présent, le trait dominant que nous constatons, c'est une profonde fatigue et un profond découragement chez tous les meilleurs esprits... Des paroles telles que: « Nous baissons » ont été prononcées par des hommes éminents. Les voix qui proclament la chute irrémédiable de la nation se multiplient. Toutefois la vitalité, pour longtemps encore, n'est pas éteinte dans la nation française; elle possède encore une somme admirable d'intelligence et d'énergie, comme de ressources matérielles. Nous ne devons pas abandonner l'espoir de voir un jour la voisine de l'Allemagne, réconciliée avec elle, se relever à son exemple, et *avec son aide.*

Et le chanoine Dœllinger termine en faisant le procès aux historiens français qui *ont inculqué le mensonge dans le peuple,* parce que leurs œuvres ont toujours eu en vue de flatter quelque parti politique, quand ce n'était pas la nation elle-même.

La muse de l'histoire est, en France, une courtisane qui présente au peuple le plus vain de la terre le miroir de la transfiguration. Pour caractériser cette maladie qui leur est propre, la manie de se croire le premier peuple du monde, les Français ont même inventé le mot de « chauvinisme. » En juillet 1870, ce paroxysme de fièvre atteignit son plus haut point, et précipita la nation dans un abîme de malheur....

(1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que les *Mystères du Peuple* furent brûlés à Erfurt en 1851, par la main du bourreau.

Ce qu'a été le livre de Lamartine pour la première moitié de la révolution française, l'œuvre de Thiers l'a été pour la seconde. Ces hommes n'ont qu'un but: flatter la nation. Louis Blanc et Michelet ont suivi la même voie. C'est ainsi qu'on persuada au peuple français que chaque mauvaise action dans l'histoire de France était le résultat d'une nécessité morale supérieure; que, dans chaque guerre, la France a le bon droit pour elle, et que son drapeau appelle la victoire. Dans les écoles et les colléges, on inculquait aux enfants l'idée de la suprématie de la France et de ses « frontières naturelles. »

Cette déification nationale est devenue un dogme d'infaillibilité, lequel renferme ces trois propositions: 1° le peuple français est le plus noble des peuples, et ne peut jamais se tromper; 2° il a un droit imprescriptible sur le peuple allemand et sur le territoire qui s'étend jusqu'au Rhin; 3° l'armée française est invincible.

Le 18 juillet 1870, nous vîmes tomber le fruit de cet arbre vénéneux, sous la forme d'une insensée déclaration de guerre faite à l'Allemagne.

Si j'ai choisi, de préférence à tout autre document, ce discours de Dœllinger, qui dans une certaine mesure, rend justice au vaincu, c'est qu'il résume admirablement les sentiments que l'Allemagne professe à l'égard de la France depuis 1870. Je ne parle, bien entendu, ni de ceux qui ressentent pour les Welches une haine invincible, ni de ceux, peu nombreux, qui ont pour eux une plus profonde sympathie. Mais, sans vouloir approuver ou réfuter ce que le savant théologien formule d'une façon si précise, ouvrez n'importe quel volume d'outre-Rhin sur notre histoire, sur nos mœurs, vous y rencontrerez toujours ces mêmes idées, formulées d'une façon

quelconque : l'Allemagne ne peut pas désarmer, parce que les Français inculquent à leurs enfants la haine du Germain, parce qu'ils se croient toujours le premier peuple de la terre et ne cherchent qu'une occasion pour reprendre la prépondérance qui leur a échappé.

Et alors, de temps à autre, les *Gallophobes*, pour confondre *ces orgueilleux incorrigibles*, publient quelque volume dans lequel on expose tout au long les vices du voisin. Ne croyez point, toutefois, qu'il s'agisse d'étude vécue, de faits observés sur le vif pendant un séjour en France. Nullement. Ce tableau des vices du Français est, tout simplement, la réunion d'articles de journaux *français*, ramassés de côté et d'autre, soigneusement groupés et augmentés de cette sauce spéciale, qu'en terme de métier, on appelle *la cuisine*. Qu'il s'agisse du volume : *Au pays de la Revanche* par le Dr Rommel (1), ou du plus récent

(1) Si je ne parle pas ici de l'ouvrage du Dr Rommel ce n'est nullement parce que je ne veux pas « faire à l'auteur l'honneur de discuter ses calomnies,» comme le firent, bien à tort, tant de journaux, mais uniquement parce que le Dr Rommel, ou du moins celui qui se cache sous ce nom d'emprunt, n'est pas plus allemand que ne l'était, au siècle dernier, l'auteur du très remarquable ouvrage : *Lettres sur les Anglais et les Français*. Le Dr Rommel est un gallophobe suisse et plus spécialement Genevois. En tout cas, il n'est pas allemand ; je n'en veux pour preuve que le fait suivant : la traduction qui vient d'être faite, ces jours mêmes, de son livre sous le titre de : *Frankreich gerichtet durch sich selbst* (La France jugée par elle-même). Quant aux calomnies « tout n'est pas calomnieux, hélas! dans cet ouvrage, comme le disait fort bien M. Mermeix dans un de ses *Paris au jour le jour*. Le

ouvrage encore, *Deutschlands westlicher Nachbar* (Le voisin occidental de l'Allemagne) par le Dr Felix Boh (1), le procédé ne varie que par la façon typographique de présenter les coupures de journaux.

Mais ce n'est pas tout. Dans le discours de Dœllinger, on voit poindre encore autre chose; le désir de l'Allemagne de s'émanciper de la tutelle française, d'imposer à son tour, aux Welches ses principes, ses idées, tout comme ses modes. Et, en effet, tandis qu'on cherche à se débarrasser du tailleur français, du coiffeur français, de la modiste française, tandis qu'on étudie la question d'un vêtement national; dans un autre domaine, on fait le procès à notre langue, on entrepend d'expurger l'allemand de toutes les locutions françaises qui donnent, souvent, au parler familier d'outre-Rhin un aspect si bizarre.

Les Allemands qui possèdent une langue remarquable par sa richesse organique, n'ont pas hésité

Dr Rommel n'est pas un sympathique, cela est vrai, il y a même du fiel dans ses observations, mais « cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître qu'il nous a souvent vus tels que nous sommes. »

(1) Journaliste qui s'occupe de questions politiques dans plusieurs organes allemands, et spécialement dans la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*. Je suis moi-même pris à partie dans ce volume, pour avoir dit, — d'accord avec Vischer et tous les esthéticiens allemands de quelque valeur, — que les illustrateurs du *Kladderadatsch* ne savaient pas dessiner la femme. Le Dr Boh trouve, lui, que c'est une preuve de la pureté des mœurs berlinoises. On n'est vraiment pas plus Boh.......det.

à taxer la nôtre d'infériorité, à l'appeler maigre, stérile, sans couleur. Soit, cela est effectivement vrai. Quant aux locutions françaises qui se sont introduites dans toutes les spécialités, y compris l'art militaire, ils ont eu recours, pour tâcher de s'en défaire, à un moyen assez original: pendant longtemps, certains cercles, dans les grandes villes, firent payer pour les frais de la guerre un pfennig d'amende à quiconque des leurs prononçait un mot français. On pensait, de la sorte, voir disparaître à tout jamais les *correspondiren*, *engagiren*, *ennuyiren*, *præsumiren*, *enschantirt*, *præsentiren*, *entre nous*, *scharmante*, *imposante*, *engagante*, *interessante*, *kolossal*, *famos*, et autres germanisations de la même espèce. Inutile de dire que cette espérance fut déçue.

Mais, fait assez particulier, tandis que d'un côté, on faisait la chasse aux mots welches, d'autre part, plusieurs écrivains ne reculaient pas devant une tâche, plus aride encore, la recherche des origines germaniques dans l'argot parisien. C'est ainsi que Ferdinand Gross, un feuilletoniste de valeur, enseignait à ses lecteurs que les mots *mannezingue*, *frichti*, *chic*, *nazonant* et autres, provenaient de termes particuliers à la langue d'outre-Rhin.

Et après la langue, ce fut le tour du roman, du théâtre, de l'art lui-même. Dans ce dernier domaine on vit formuler les prétentions les plus bizarres. Tandis que Wilhelm Lübke reconnaissait la grande part prise par la France à l'art ogival, PaulSalvisberg, dans ses études artistico-historiques

demande ce que les Francs et les Normands ont bien pu apporter à l'œuvre de la civilisation romano-germanique, et un autre critique, Heinecken, s'élève contre le *Rococo* français, comme si, le *Rococo* dont les Allemands sont, à juste titre, si fiers, n'était pas, le plus souvent, l'œuvre d'artistes français ou, tout au moins, le produit de leur influence. Toute une école de critiques et d'artistes est en train de constituer historiquement un *Rococo* germanique, auprès duquel le nôtre doit être peu de chose.

Pour le théâtre, les Allemands cherchent à émanciper leur scène dramatique de la copie des pièces françaises, et sur ce point, il faut les approuver, quand on songe que pendant vingt ans, Scribe, puis Dumas et Sardou, ont régné en maîtres de Berlin à Baden-Baden. « Imitons l'esprit d'étude des dramaturges français, » disait, récemment, un journal de Munich « mais non point leur genre. La recette gauloise ne nous est pas applicable, parceque nous ne possédons pas,comme en France, des lois reconnues pour ce qu'on appelle les relations mondaines et le bon ton. »

Dans le roman, un des spécialistes qui se sont acquis une renommée, même en dehors de l'Allemagne, Gustave Freytag, a entrepris tout un cycle, autrement dit toute une série de récits patriotiques, sous le titre générique de *l'Ancêtre*. De même que les *Rougon-Macquart* sont l'étude d'une famille sous le second Empire, de même *l'Ancêtre* est une sorte d'étude de la culture

germanique à travers les âges. De 1872 à 1880 l'on vit ainsi apparaître six volumes pleins du souffle national et, souvent aussi, d'une haine non déguisée à l'égard de l'étranger. L'un de ces romans qui est censé se passer en 1647, soit à la fin de la guerre de Trente Ans, met en présence Allemands et Français, et l'on a bien soin d'y représenter les officiers des armées de Louis XIV comme des êtres *fats, prétentieux, aux gestes de singes, faux, vantards, orgueilleux, ne comprenant pas la langue et affectant de mépriser les mœurs du pays.* Assurément, comme fait isolé, il n'y aurait pas lieu de s'en occuper, mais c'est là une des tendances actuelles du roman, et l'on sait quelle place ce genre occupe dans toutes les sociétés. En revanche, il est vrai, il ne faut pas méconnaître que quantité d'écrivains continuent à aller chercher dans l'histoire de France, les sujets de leurs créations littéraires (1).

Quoi qu'il en soit, ce mouvement date de 1870. Fort de son unité, conquise par la guerre, le peuple comprit qu'il lui fallait maintenant combattre dans tous les domaines le prestige exercé par sa voisine, et c'est pourquoi l'on voit se renouveler ces essais d'organisation nationale, au point de vue

(1) En voici deux exemples: Karl Frenzel, un écrivain de la *National Zeitung* qui tient un certain rang dans la presse berlinoise, a écrit des romans sur Charlotte Corday, sur Watteau. Quant à Élise Polko, la sœur du célèbre voyageur en Afrique, Edouard Vogel, elle a mis en action des femmes de la Révolution française.

de la culture intérieure du pays, qui furent, en Allemagne, le propre de tous les lendemains de victoire.

II.

Ceux qui voudront suivre, dans ses détails, l'attitude tenue par l'Allemagne officielle à l'égard de la France n'auront qu'à lire la longue correspondance échangée, en 1872 et 1873, entre M. de Bismarck et M. d'Arnim. On avait cru avoir affaibli la France pour longtemps; on fut étonné de son incroyable vitalité, au moment de l'emprunt. D'où ces phrases typiques qu'on peut trouver dans les dépêches du chancelier allemand: « L'inimitié de la France nous oblige à désirer qu'elle reste faible.» — «Nous devons désirer que la France nous laisse en paix, et dans le cas où elle ne voudrait pas respecter la paix conclue, l'empêcher de trouver des alliances. » — Autre part, on signale le caractère *impressionnable*, *irritable*, des Français; on reconnaît que chaque gouvernement, à quelque parti qu'il appartienne, regardera toujours la revanche comme sa principale mission, en sorte « qu'il ne faut pas songer à pouvoir brider l'ardeur belliqueuse des Français. »

Il y a même, comme les Allemands continuent à se plaindre de la situation qui leur est faite ici, quelques phrases bien senties pour les rappeler à la pudeur. « Ceux qui se sont rendus en France, après la guerre, » lit-on, « pour y chercher des

moyens d'existence, connaissaient les sentiments de la population; ils devaient s'attendre à des persécutions, à des humiliations, et se sentir personnellement aptes à endurer de semblables ennuis moyennant finance. Ils auraient mieux fait, s'ils attachaient surtout du prix à être traités avec respect, de mettre leur talent et leur travail à la disposition de leur propre pays. »

Cette politique du lendemain de la guerre est encore celle qui prévaut aujourd'hui, le gouvernement se servant de la presse stipendiée pour attiser ou calmer le feu, suivant les événements. De là, depuis cette époque, des successions d'articles de toute espèce, violents, haineux et toujours injustes, répondant souvent, il est vrai, à des articles non moins violents, non moins haineux, d'une presse française qui n'est pas à qualifier. Les journaux d'outre-Rhin signalent surtout « l'accroissement incontestable du chauvinisme qui s'oppose à ce que les relations entre Allemands et Français deviennent amicales, » menacent les Français de représailles, et font entendre, sur tous les tons, que Paris aspire à jouer le rôle de Pékin.

Quelquefois aussi, on y lit textuellement des phrases dans le genre de celle-ci : « étant donné qu'un Français soit capable d'avoir une pensée, » ou bien l'on y tonne encore contre la pourriture morale de la race latine. D'où, assurément, un état de malaise, reconnu par plusieurs écrivains de bonne foi.

C'est ainsi que, dès 1873, Friedrich Kreyssig, l'auteur d'une histoire assez appréciée de la

littérature française [1], constatait, dans des conférences données à Darmstadt et à Francfort, les tristes conséquences, pour le progrès, de la brusque rupture des rapports intellectuels entre les deux nations.

Dans la préface de ses conférences, publiées depuis en volume, sous le titre de: *le Mouvement des esprits en France au XIXe siècle*, il ajoutait: « Les côtés lumineux du caractère gaulois, la compréhension si vive de l'humanité, l'énergie toujours prête à la lutte, son sentiment du beau, sa sereine bonté de cœur, ont été envieusement méconnus. »

Un autre écrivain, Wilhelm Kœnig [2], qui a également publié des études et des esquisses sur la littérature française, s'exprime de la même façon, dans un discours prononcé en 1876 pour la fête de Sedan. Il est de ceux qui savent tout ce que la science et la littérature doivent à la France, *à ce peuple si bien doué*, et il est « de cette petite phalange aussi, qui veille assidûment à ce que les ponts, par lesquels de nouveaux arrivages intellectuels pourraient se produire, ne soient pas détruits. » Ce qui l'attriste, surtout, c'est de penser que, alors que les tempêtes de la guerre sont depuis longtemps apaisées, la même haine se manifeste contre l'Allemagne, « qui a pris part, ennemie loyale, à un combat loyal. »

(1) Fr. Kreyssig (1818—1879) s'est occupé de questions d'histoire et d'enseignement.

(2) Professeur à Dresde.

« De même » poursuit-il, « qu'un homme ne doit pas couper le fil, si mince soit-il, qui le relie aux autres hommes, de même les peuples souffrent, lorsque la solidarité intellectuelle n'existe plus entre eux. Le nombre des esprits éclairés qui travaillent en France à un rapprochement du peuple allemand et du peuple français est encore plus réduit qu'autrefois. Et cette attitude de nos voisins a eu son contre-coup ici. Chez nous aussi, l'on rencontre fréquemment, maintenant, la négation absolue du travail intellectuel français ; chez nous, aussi, le nombre de ceux qui travaillent à la construction de ce pont où les peuples se rencontrent et peuvent se tendre la main, diminue. Souhaitons que cette tendance ne prenne pas une extension plus grande ! L'impulsion nationale qui caractérise notre époque ne doit pas être un obstacle au rétablissement et au maintien des rapports intellectuels avec un peuple aussi bien doué, duquel nous avons tant à apprendre. Le chauvinisme est, chez nos voisins, une conséquence de leur tempérament ; chez nous, il ne pourrait être implanté que d'une façon factice. »

Enfin un troisième écrivain, le Dr Joseph Schlüter, l'auteur d'un volume dont je parlerai tout à l'heure, dit avec non moins de netteté : « Nous sommes pareillement très éloignés d'approuver le ton de chauvinisme provoquant d'une partie de notre presse, ou de parler le langage dangereux et borné qui était à la mode après

la grande guerre de la Liberté [1]. De même, nous craignons que toute la peine que nous nous donnons pour le rétablissement d'une sorte de connexité intellectuelle avec nos voisins de France, ne reste inutile, et qu'un sincère ; *Soyons amis, Cinna!* ne soit reçu avec le plus profond mépris. Pour la main amicalement tendue, les Français, si courtois habituellement, devraient bien au moins, nous présenter la main fermée, restât-elle même dans les poches. » [2]

Voilà donc, venant de différentes parties de l'Allemagne, des voix qui se font entendre pour la pacification des esprits, pour le rétablissement des bonnes relations intellectuelles entre les deux grandes nations qui marchent à la tête de la civilisation européenne. Ceci était à noter.

III.

La littérature issue de 1870 se partage en plusieurs périodes. Après les pamphlets, ce qui apparaît, tout d'abord, nous l'avons vu, ce sont les récits du théâtre même de la guerre, les appréciations des correspondants de journaux, puis viennent les ouvrages plus spéciaux, les histoires, les études militaires, diplomatiques ou littéraires. *Dix ans de combats allemands* par Treitschke, *Les Nouveaux événements du Monde* par Trutzschler,

(1) 1815.
(2) Il n'en eût point été ainsi, si l'Allemagne n'avait pas démembré la France.

Quatre livres d'histoire allemande par Johannès Scherr, *Histoire des guerres de la France contre l'Allemagne* par Julius von Wickede [1], *Histoire de la guerre de France* par Menzel ; autant de savantes histoires faites toujours dans un esprit strictement allemand, et ne différant, entre elles, que par le point de vue auquel l'auteur s'est placé.

Sans parler des ouvrages militaires spéciaux, justifications ou explications d'officiers sur les opérations de tels ou tels corps, que de travaux intéressants pour la France, au premier rang desquels apparaît le livre si remarquable de Max Jähns : *l'Armée française depuis la grande Révolution jusqu'à nos jours*, étude historique d'une grande envergure, dans laquelle l'auteur passe successivement en revue toutes les périodes de l'esprit militaire français. Max Jähns [2], on le sait, considère l'armée comme expression du caractère national ; c'est un vrai descendant de Frédéric II, qui développe l'idée si juste de Montesquieu : « il faut que l'armée soit peuple, et qu'elle ait le même esprit que le peuple. »

Littérature française de la guerre ou littérature dite, par eux, *de la Revanche*, les Allemands n'ont rien perdu de vue. Sur le premier sujet il a même

(1) Écrivain militaire né en 1819. A été au service de la France dans la guerre d'Algérie contre les Kabyles (1853—54), et a pris part à toutes les grandes guerres européennes. En 1870, il était au quartier général allemand.

(2) Né en 1837. Depuis 1872 professeur à l'Académie de guerre de Berlin. Il a également publié : *Campagnes allemandes contre la France.*

été publié chez eux un travail en français de A. Borchardt, et, d'autre part, des conférences (généralement à propos de la fête de Sedan) et des ouvrages spéciaux ont pris pour thème la poésie patriotique. De tous ces travaux, le plus intéressant est celui du Dr. Schlüter, qui a essayé d'établir entre les Français et les Allemands un parallèle basé sur l'esprit réciproque de leurs chansons guerrières (1). « Tandis que,» dit-il, « les premiers mois de la guerre donnaient naissance, en Allemagne, à un riche *printemps de chant*, le chant populaire guerrier ne trouva pas grand succès sur la terre française, et, privé du rayon réchauffant des grandes actions d'éclat, il disparut bientôt. Mais, même au commencement, alors que la grande armée pensait encore, avec *bon courage* et *d'un cœur léger*, entreprendre la promenade de Berlin, quelle différence entre la poésie militaire allemande et celle de la France ! Ici, un profond sentiment du devoir, une confiance absolue dans la victoire du juste et du bon, la satisfaction de s'offrir en sacrifice pour la liberté, la famille et la patrie ; là, une vantardise, vide et vaine (2). Toutes les poésies françaises, assez sembables de ton et de caractère, se distinguent par la rapidité de leur éclosion, comme un article

(1) *La Poésie française de la guerre et de la Revanche*, Heilbronn, 1878. — Voir également *la Guerre franco-allemande dans ses chansons et ses poésies*, par Ad. Enslin, Berlin, 1871.

(2) Gabriel Monod exprime la même opinion dans son remarquable travail : *Allemands et Français*.

de *haute nouveauté* apporté sur le marché des produits de la presse : elles traduisent, en somme, bien moins l'âme du peuple que cet *esprit boulevardiér* devenu si fatal pour la France. »

Et le Dr. Schlüter étudie ainsi les diverses périodes par lesquelles a passé le chant guerrier français, depuis les rimes en *gloire*, *victoire*, *triomphe*, *civilisation*, *progrès*, *liberté*, jusqu'au jour où il s'est jeté avec rage sur celui qui devait conduire les armées à la victoire. Avouons-le, c'est là une triste page de la *Gallica ostentatio.*

Me voici parvenu, maintenant, à une littérature au travers de laquelle il faut souvent ne s'avancer qu'avec un crochet à la main, ce sont les récits des souvenirs personnels à tels ou tels officiers : *Trois jours à Paris*, *Mon cantonnement en Normandie*, *Au foyer de l'ennemi*, et les deux tous récents volumes : *Au feu du Bivouac*, histoires joyeuses de garnison par un lieutenant brunswickois, O. Elster, dont il faut reconnaître l'attitude parfaitement correcte à l'égard de la France ; puis, *Vingt ans uhlan* (1855—75), par un officier prussien, porteur du nom historique de Blücher, et qui est bien le type de ces militaires que M. J.-J. Weiss porte aux nues, plus que les Allemands eux-mêmes.

Que de choses vues, et par conséquent, que de choses à raconter en vingt ans de *Uhlannerie !* Que notre officier ait embrassé quelques belles filles et admiré quelques points de vue, quoique dans son ensemble, l'Allemagne lui paraisse plus

belle que la France comme paysage, rien d'extraordinaire ; qu'il ait dégusté en connaisseur les meilleures caves et vécu ainsi *comme Dieu en France* — il le dit lui-même, — c'est la loi de la guerre, mais que faut-il penser de certaines de ses appréciations sur les habitants, dont voici, du reste, un échantillon :

Pour nous Allemands, l'intelligence la plus vive dans toute la France, quoiqu'il faille reconnaître chez les femmes beaucoup d'orgueil national, était celle des femmes, des enfants et des chiens. Les hommes m'en ont peu imposé, et mon jugement sur les Français aboutit à ceci que le Français possède beaucoup *d'élan*, mais qu'autrement le véritable courage viril lui fait défaut. Les femmes ont plus de courage, plus d'énergie que les hommes.

Mon long séjour dans une famille distinguée et mes rapports avec les autres familles du voisinage m'ont permis de jeter un profond coup d'œil dans les intérieurs français, et j'ai pu constater combien l'éducation y était de peu de valeur, aussi bien au point de vue des connaissances que des usages sociaux.

Je connais plusieurs cas dans lesquels nos camarades, quand ils étaient depuis longtemps dans une famille, réussirent auprès des dames [1]. Moi-même, j'ai entendu souventes fois des Françaises, dire que nous autres, officiers allemands, avions des manières beaucoup plus distinguées que les jeunes Français, et que nous traitions les dames avec plus de respect que leurs propres cavaliers. Nos pères nous avaient raconté tant de choses de la politesse, et particulièrement, des manières aisées des Français dans les rapports avec le beau sexe ! Peut-être, aujourd'hui, parle-t-on de la chevalerie des officiers allemands.

(1) Ceci est en contradiction absolue avec ce que dit plus haut Stieber qui, en sa qualité de chef de la police, devait pourtant être au courant de la question. Voir page 385.

Trop de présomption, M. le Uhlan! Te voilà, à ton tour, ô *Germanica ostentatio!*

IV.

Laissons de côté cette littérature spéciale qui, journellement, se grossit de quelque nouveau volume et passons aux écrivains qui, depuis 1870, sont venus habiter, ou tout au moins visiter Paris. Si l'on en excepte Gutzkow qui, traversant pour la quatrième fois le pays, en 1874, reconnaît que la France de Gambetta a donné plus de mal aux Allemands que la France de Napoléon, et observe, à Nice où il séjourne, que les Français ont su entrer dans la place autrement que les Allemands à Strasbourg; si l'on en excepte encore Ernst Eckstein, un jeune journaliste, qui envoie des correspondances aux journaux d'outre-Rhin et publie en 1873, les *Pariser Silhouetten*, on verra que les livres d'étude et d'observation commencent seulement à réapparaître vers 1880. Il faut toutefois ranger à part le si important volume de Hillebrand: *la France et les Français*, dont la première édition date de 1873.

Naturalisé Français, professeur à l'École militaire de Saint-Cyr, puis à la faculté de Douai, Karl Hillebrand fut un des penseurs les plus distingués de notre époque (1). Obvervateur impartial, il chercha toujours à s'élever au-dessus des passions vulgaires, et le livre qu'il a consacré

(1) Né en 1829 à Giessen, mort à la fin de 1884 à Florence.

aux Français est, en effet, débarrassé de toutes les petites questions d'antipathies ou de sympathies personnelles. Mais cela ne veut point dire que Hillebrand se soit entièrement dépouillé de ses origines germaniques. N'est-il pas attristant aussi de voir cet esprit éclairé qui, en 1867, travaillait avec conviction « à cette union de deux grands peuples que des préjugés et des malentendus ont seuls pu éloigner l'un de l'autre, » renoncer, dès lors, à vouloir exercer une influence pratique quelconque? En 1873, il n'a plus l'illusion de croire qu'il pourrait, en quoi que ce soit, contribuer au réveil des sentiments pacifiques entre l'Allemagne et la France, — ce sont ses propres termes. — Soit, mais pourquoi rejeter sur la France seule la responsabilité d'un tel état de choses? Si cette pauvre Gaule a ses défauts, si elle a son orgueil et sa vanité, l'Allemagne en a bien sa part, elle aussi.

Hillebrand a divisé son étude en deux grandes parties : les mœurs et la politique. Il y a là sur la famille, sur l'éducation, sur la société, sur la province, sur la vie intellectuelle, des appréciations piquantes, quoique, à vrai dire, elles ne nous fassent pas sortir de tous les jugements déjà portés par les Allemands sur ces sujets multiples. Notons, toutefois, qu'à plusieurs reprises, l'auteur insiste sur ce fait, qu'il faut bien se garder de tirer de la vie publique de la nation française, — peu enviable, selon lui, — aucune conclusion défavorable pour la vie privée, car, dans

cette dernière, il trouve, au contraire, beaucoup de choses dignes d'être imitées. La stérilité intellectuelle de la France n'est que passagère, tandis que, à son point de vue, il n'y a rien de sain et de durable à attendre dans les affaires publiques, tant que le pays ne se sera pas débarrassé de ces idées d'importation étrangère, qui ont nom *self-government* et *parlementarisme.*

Cette uniformité dans les appréciations nous prouve donc qu'il y a une façon allemande de considérer les choses de France, que subissent même les esprits les plus éclairés. (1) Ainsi, quand Hillebrand dit que l'autorité des convenances est souveraine, que toutes les vertus du Français sont éminemment utilitaires, que, nulle part, la probité n'est aussi grande, que les rapports des domestiques et des maîtres sont excellents, que l'amour de l'ordre est un trait saillant du caractère, que la cuisine et la toilette sont deux questions vitales pour la maîtresse de maison, que le Français est au plus haut degré sensuel, mais d'une façon particulière, qu'il est l'être sociable par excellence, que la religion est plutôt pour lui une passion de parti qu'une foi intime, que la Française est une artiste en conversation, et cent constatations du même genre, il ne fait que répéter ce qu'ont pu dire, avant lui, Arndt, Kotzebue, Mme Laroche, Gutzkow, Ida Kohl et autres. Mais Hillebrand, qui n'a pas passé impunément

(1) Je ne parle, bien entendu, ici, que de ceux qui sont favorables ou, en tout cas, impartiaux.

vingt années de sa vie en France, reconnaît en plus que le Français est capable de l'amitié la plus noble, la plus désintéressée, la plus dévouée, — ce qu'on lui a souvent méconnu, — qu'il est plus obligeant, plus serviable que le Germain, qu'il est économe par excellence, que l'adultère est beaucoup plus rare chez lui qu'on ne pourrait le croire d'après une certaine littérature.

Tout compte fait, en prenant le bon et le mauvais, Hillebrand trouve beaucoup de rapports entre le Français et l'Irlandais : même amabilité, dit-il, même facilité de commerce, même esprit, même grâce, même bonhomie vaniteuse. Mais si cette forme et cette ordonnance viennent à être brisés, si la direction et la règle viennent à manquer, l'homme, alors, erre comme un insensé, en proie à tous les vents. Peut-être y a-t-il dans cette assertion, un certain fonds de vérité (1).

Il faut, comme je l'ai dit, une dizaine d'années, dix ans de paix internationale et de stabilité gouvernementale en France, pour que les Allemands reprennent leurs études d'autrefois. A partir de 1880, on va voir apparaître des suites de volumes, réunion d'articles de journaux, chroniques parisiennes au jour le jour, ou observations originales faites par des écrivains habitant Paris.

Voici, sous le titre de *Parisiana*, quelques

(1) Si je ne m'étends pas plus longuement sur l'ouvrage de Hillebrand, c'est qu'il en a été fait, en 1880, chez Maurice Dreyfous, une traduction française, que j'engage vivement tous mes lecteurs à se procurer.

causeries du D^r^. Conrad sur la littérature, l'art, la musique ; voici de Max Nordau *Paris,* études et tableaux « du véritable pays des milliards, » ou encore *Paris sous la troisième République,* nouveaux tableaux ; voici *Sur la France littéraire* de Paul Lindau, qui a publié encore tout un volume sur Musset ; voici le *Voyage autour du monde parisien* de Th. Zollinger, recueil de chroniques envoyées pour la plupart à la *Neue Freie Presse* de Vienne ; voici *Vie parisienne* de Kalisch, *Portraits de France* de Schmidt-Weissenfels, sans nommer bien entendu, tous les auteurs qui, dans des volumes de variétés, dans des journaux, dans des recueils périodiques, ont consacré des articles aux choses de France. Notons, à titre de pur document, qu'un vieux grognard germanique, qui sait à peine lire et écrire, a imprimé en 1882, pour venger l'Allemagne des accusations portées contre elle par M. Victor Tissot, un *Voyage au pays des francs* dont le titre est, en somme, ce qu'il y a de plus spirituel. Il est bon d'observer, du reste, que la plupart des journaux ont protesté contre les absurdités d'un tel pamphlet.

Quelque intéressantes que puissent être les études sur les choses et sur les hommes, signées Zollinger ou Paul Lindau, elles n'ont pas pour nous l'attrait d'appréciations individuelles sur les mœurs, ce qui est toujours le point capital, quand on va rechercher l'opinion de l'étranger. Mais il faut signaler cette tendance caractéristique d'un certain monde littéraire allemand, à ne plus

s'occuper, lui aussi, que des personnalités. Les études de Paul Lindau ne sont, ainsi, que des portraits, de pures biographies conçues spécialement en vue d'un public qui connaît plus ou moins les hommes dont il s'agit, et qui a, avant tout, besoin d'être renseigné sur eux. Combien plus attrayant est le tableau de Paris, que traçait, tout récemment encore, dans un style pittoresque, ce même écrivain qui ne peut s'empêcher de regretter les bonnes relations d'autrefois, alors que la guerre n'avait pas encore tout gâté [1] ! N'est-ce pas à cette occasion qu'il a eu sur Paris un mot bien typique et bien vrai : *on s'y plaît, même quand on ne voudrait pas s'y plaire.*

Quant au livre de Zollinger [2], qui a été un très grand succès de librairie de l'autre côté du Rhin, c'est, assurément, le plus vivant, le plus vécu de tous les recueils de chroniques sur les hommes et les choses de Paris. L'impartialité de l'écrivain, — ce que les Allemands appellent *l'objectivité*, — est telle qu'on pourrait croire lire des articles de journaliste français traduits en allemand. Le tout, dans un style élégant, et avec une profonde connaissance des sujets traités. Aussi Zollinger a-t-il reçu, de toutes parts, des éloges aussi rares que mérités.

(1) Ceux qui voudraient lire cet article le trouveront dans le *Figaro littéraire* du 12 juin 1886. — Les trois frères Lindau ont, on le sait, vécu plus de vingt ans à Paris.

(2) Zollinger qui est, aujourd'hui, directeur de la *Gegenwart*, une des revues littéraires les plus importantes d'Allemagne, genre de notre *Revue Politique et Littéraire*, est né en 1849 en Italie.

Dans les portraits de Schmidt-Weissenfels, un écrivain qui, depuis trente ans, a les yeux fixés sur les choses de France, en dehors de tout esprit d'animosité nationale, je trouve un chapitre sur *Edgar Quinet et la haine nationale française.* « Personne ne s'étonnera, » dit-il, « que les Français parlent si mal de nous, pour longtemps encore, peut-être même pour toujours, malgré l'idéal de la fraternité des peuples, occasionnellement glorifié. Cela tient à ce que les terribles blessures de Sedan ne sont pas fermées... S'il est devenu de bon ton dans la société parisienne de faire le vide autour de l'Empire allemand, de voir avec mépris son existence, il est de coutume, dans le journal ou dans le livre, lorsqu'on daigne s'occuper des choses allemandes, d'accorder une part plus ou moins grande au sentiment de rancune. En spéculant sur cette maladie, on fait, assurément, de bonnes affaires.

« Nous autres Allemands, ne sommes plus que des Barbares et le point de vue national, parisien ou français, ne permet pas qu'on nous représente autrement. On va jusqu'à nous appeler *le pays de la trichine,* comme avec aussi mauvais goût, on pourrait dire: *le pays du phylloxera, c'est la France.* »

Hélas oui! de quelque côté que l'on regarde, l'on voit toujours apparaître les tristes conséquences de la guerre.

Que le *Paris* de Max Nordau, *études du vrai Pays des Milliards* soit, ou non, une réponse à

M. Victor Tissot, peu importe. [1] Ce que je sais, c'est que ce livre n'est pas l'œuvre du premier venu, et qu'il constitue, avec Hillebrand, le document le plus intéressant pour le dernier quart du siècle.

Sans donner son approbation à toutes choses, l'auteur fait cependant à la France une fort belle part, ainsi qu'on peut en juger par la préface de *Paris sous la troisième République.*

«L'auteur,» y lit-on, «n'est pas un admirateur absolu des conditions présentes de la France, et ne prétend pas les imposer sans réserves comme modèles aux peuples étrangers. Mais il suit, en y prenant le plus vif intérêt, les transformations de la société française, parcequ'il sent en elles un grand courant humain, parcequ'il voit dans l'état actuel du pays une image de l'avenir, plus ou moins rapproché, de tous les autres peuples civilisés, parcequ'il a la persuasion, que les idées qui arrivent à percer ici, sont destinées, dans un plus ou moins long temps, à gouverner le monde.»

Quand on a de la France cette haute opinion, on a le droit d'être rangé au nombre de ses amis.

Mais pourquoi faut-il que M. Nordau, à qui je laisse, sans le lui disputer aucunement, son amour pour la cuisine allemande et surtout pour les lits allemands, — un vrai supplice pour nous autres, — ait un peu trop chargé son portrait de la Parisienne, «le produit le plus intéressant, le plus éton-

(1) Le docteur Max Nordau qui exerce la médecine à Paris depuis 1880, est né en 1849 à Pesth.

nant, de la culture nationale française. » Après tout, voilà ce portrait avec sa tendance à la caricature :

« Les jardiniers de l'époque du Rococo, qui se sont évertués à donner aux arbres toutes sortes de formes, ne se sont pas encore autant éloignés de la nature que la vie parisienne n'a écarté la femme de son développement idéal.

« Dès sa naissance, la Parisienne est serrée dans un corset. Aussitôt qu'elle peut marcher toute seule, elle porte des souliers à hauts talons qui la forcent à piétiner sur le bout des doigts. [1] Quand elle a atteint l'âge d'aller à l'école, on peint ses sourcils et on couvre ses joues de poudre de riz. C'est de sa propre impulsion qu'elle se met du rouge aux lèvres. Sa première éducation a la toilette pour objet : à quatre ans, elle est déjà initiée à tous les détails du boudoir. A six ans, elle connaît à livre ouvert tous les mystères de l'art de rajeunir ; à dix ans, elle sait évaluer, à dix sous près, la toilette la plus compliquée. La naïveté complète n'existe jamais chez la Parisienne. Aussitôt qu'elle commence à avoir conscience de son état elle cesse d'être, sexuellement, un enfant indifférent et elle devient une petite femme qui sent parfaitement sa situation particulière. L'instruction qu'elle reçoit est vide au plus haut degré. Elle entre dans le mariage,

(1) Plus aujourd'hui, par exemple, où la jolie bottine Louis XV a été détrônée par l'horrible soulier plat des Anglais qui fait des pieds autant *d'éclafes* gigantesques.

sans aucune idée des affaires domestiques, mais avec un don particulier de représentation et la ferme intention d'exercer, dans son salon comme dans son boudoir, une autorité illimitée. »

Assurément, cette Parisienne n'est pas un mythe; mais, pour rester dans la réalité, Max Nordau aurait dû expliquer à son lecteur qu'il s'agit ici d'une petite fraction de la population et non point de l'ensemble du monde féminin. Ça lui était pourtant chose facile, à lui qui habite Paris depuis plusieurs années, à lui qui a écrit dans son volume cette observation fort juste : « Les barbares ne voient presque toujours à Paris que les côtés d'ombre de la civilisation et ne jugent celle-ci que d'après ceux-là. Les côtés de lumière, dont l'étude demande du travail et de la patience, leur échappent presque entièrement. Qu'ont appris les Roumains à Paris ? Le chahut. »

Par exemple, Max Nordau a grandement raison quand il s'élève contre l'incommodité de nos demeures, contre la petitesse de *nos boîtes* où l'on a peine à respirer; quand il fait le procès à notre méthode d'éducation « qui enlève aux Français le plus grand bien de la vie, la poésie des souvenirs de jeunesse; » quand il signale mille abus de la vie parisienne que nous connaissons tous et que nous verrions, nous aussi, disparaître avec plaisir.

Mais la partie la plus remarquable de ce volume est, encore, l'étude sur Paris dans laquelle l'auteur me paraît avoir fort bien résumé le pour et le

contre des appréciations portées sur la grande capitale.

Paris est pour le poète le cerveau du monde, tandis que le pessimiste l'appelle la maison de joie et le cloaque de l'univers: pour l'un, il est le grand temple du progrès universel, pour l'autre, la Babylone moderne. Qui a raison des deux, de l'admirateur ou du détracteur, du poète ou du pessimiste? Tous les deux, je crois, sont dans le vrai. Cela dépend du point de vue auquel on se place, cela dépend de ce que l'on entend par le mot: *Paris.* Il faut, en effet, faire une différence entre la ville et sa population: la ville reste, la population se modifie. Quand Victor Hugo parle du cerveau de l'humanité, c'est Paris qu'il vise; quand le moraliste fulmine contre le cloaque du monde, c'est les Parisiens qu'il a en vue. Il est impossible de circuler dans Paris sans reconnaître à chaque pas tout ce que l'esprit humain y a semé, depuis des siècles, de hautes inspirations: Paris est une histoire illustrée de la culture et de la civilisation humaines.

Ce n'est point exagérer, donc, que d'appeler Paris le cerveau de l'humanité, car s'il venait à être détruit, ce serait pour la culture du monde un vide immense; l'histoire de l'art et des inventions ne pourrait plus être écrite dans son entier. Paris se trouve être les grandes archives de la civilisation. Mais si l'on doit glorifier ainsi la ville, qu'est-ce que les habitants peuvent bien avoir à faire avec cela? Paris est ce qu'il est, non pas à cause mais en dépit des Parisiens, et il conserverait toute son importance intellectuelle, même quand il n'aurait plus un habitant.

Paris serait-il abandonné comme Pompéi, ou peuplé seulement de ses grands artistes, professeurs et découvreurs, — un mille en tout, — qu'il aurait encore ce caractère essentiel qui en fait la Mecque de l'humanité. Enlevons, au contraire, la population de ce coin classique, transportons-là autre part, et demandons-nous si elle serait encore ce qu'elle est, ou, du moins, ce pour quoi on la prend!

On a dit, au siècle dernier, tout le bien possible des Parisiens. Cette description s'applique, aujourd'hui encore, à l'aristocratie intellectuelle qui est distinguée nombreuse, comme nulle part au monde; que l'on peut appeler le sel de l'univers. De cette petite élite je ne parle pas, je n'ai en vue que la moyenne du Parisien, celui qu'on rencontre dans les rues, que seul l'étranger peut connaître, et celui-là est l'opposé, justement, de celui que les anciens descripteurs s'ingéniaient à nous représenter. Il n'est pas plus bête que la moyenne de l'humanité actuelle, mais il n'est pas plus fort, non plus.

Voilà des définitions qui ont leur place toute indiquée dans les tableaux de Paris d'un futur Mercier. En tout cas, elles ne sont pas l'œuvre d'un ennemi, mais bien d'un observateur consciencieux, qui entend étudier les choses, de près, sans se laisser aller à la flatterie ou à la négation systématique.

Que d'écrivains encore connus pour leur sympathie! Voyez Sacher-Masoch ou Ferdinand Gross. Le premier, il n'y a pas longtemps, dans la revue: *Auf der Höhe*, défendait les Français de l'accusation de frivolité si souvent portée contre eux. « Frivoles, » disait-il, « ils le sont, en effet, souvent, mais dans les choses où la frivolité apparaît particulièrement agréable, dans le domaine de l'amour. Dans les choses réellement sérieuses, ils ne le sont jamais. » Quant à Ferdinand Gross, voici comment il s'exprime dans une des nouvelles de son recueil, *Mit dem Bleistift:*

« Paris m'a tout à fait désabusé. Je pensais que les piquantes figures comme Grévin les des-

sine dans le *Journal amusant*, devaient se rencontrer, à chaque pas, dans la rue; je pensais que la Parisienne ne vivait que pour le plaisir et la jouissance. Cela fait partie de la légende dont on nous a bercés dès l'enfance. Pour nous, le Parisien naît avec un habit et une cravate blanche et partage son existence entre l'Opéra, la maison Dorée et le Bois de Boulogne. Mais la réalité nous remet vite la tête en place. Nous voyons, bientôt, que Paris est, avant tout, une ville de travail, et que si l'étranger boit évidemment à la coupe du plaisir, l'habitant, lui, ne songe qu'à se préparer une douce vieillesse.»

Puis voilà Hermann Semmig, un littérateur distingué qui professe à l'École supérieure des filles de Leipsick! Il est l'auteur, lui, d'une série d'études sur les femmes de France, *Französisches Frauenleben*, présentées sous forme d'essais historiques, empruntés à différentes époques, à différentes provinces et à diverses classes sociales. Semmig a vécu vingt ans en France, comme Hillebrand, et son livre a pour but «de dissiper les préjugés qui circulent communément en Allemagne sur la Française; but assez noble, je pense, et qui vaut, au moins, la peine d'être signalé. Dès sa préface, au reste, l'auteur déclare bien haut ceci: «Paris aussi a ses vertus, et dans l'intérieur, dans ce qu'on appelle la province, l'on rencontre partout la véritable vie domestique et les bonnes mœurs.»

En France comme en Allemagne, il s'est occupé de l'éducation de la femme, et a pu ainsi

constater les efforts tentés par les femmes elles-mêmes : «Celui qui a vu cela, doit rire assurément, quand il entend les autres peuples parler du caractère frivole de la Française. Si celle-ci a trouvé du plaisir aux frivolités, ce n'est que parce que le gouvernement avait privé son esprit, avide d'instruction, de toute éducation sérieuse. »

Semmig n'a pas assez d'admiration pour la femme du petit employé, cette Parisienne, qui représente l'ordre, l'économie, la privation. « Bien plus que les saintes de l'Église, elle est au milieu de tous les entraînements de la grande Babel, un modèle de l'abnégation de soi-même, du dévouement, de la vertu, pour tout dire ; elle est la grâce unie à la pauvreté.

« Et comme mère, quel prodige d'économie et de soins. Elle sait tout employer, tirer parti de tout ; dame et servante à la fois, elle fait tout ; elle coupe, elle coud, elle lave, elle repasse, elle cuisine, elle nettoye ! « Mais nous le faisons également, » me crient les femmes d'intérieur des autres pays. Assurément, mais vous ne le reconnaissez pas chez les autres, vous élevez la prétention d'avoir, seules, droit à la qualification du mot *ménage ;* vous ne voyez à Paris que le luxe ou le vice, vous ne reconnaissez pas que dans un tel milieu, une telle vie, pleine de sacrifices intérieurs, a dix fois plus de valeur que là où manque toute tentation.

« Que le lecteur pense à cette vie parisienne de la famille et de la femme, quand il va voir au

théâtre *La vie parisienne* d'Offenbach, » conclut Semmig, qui réédite, ainsi, sous une autre forme, le mot si typique de Heine.

Quand on rencontre des hommes comme Gross ou comme Semmig, on peut bien oublier les pamphlets genre de la *hochsensationelle Broschüre* de Ewald Paul, *l'Avenir des Français,* d'autant plus qu'ils sont destinés, le plupart du temps, à répondre à d'autres pamphlets français. Et puis même, lisez ces pamphlets qui prédisent la chute prochaine de la France (1), vous n'y trouverez en somme, que ce que nous voyons tous les jours dans nos journaux, que ce que pensent et écrivent avec beaucoup de courage et de talent mes confrères de *l'Echo de Paris,* M. M. Edmond Lepelletier, Bauer, Dubrujeaud. J'ai été, souventes fois, frappé de la similitude des opinions émises.

Je laisserai, d'autre part, s'indigner contre *Buchholtzchen in Paris* ceux qui voient de plates injures dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. La famille berlinoise et le petit bourgeois saxon qui se décident à risquer une visite dans *la ville pécheresse* et qui n'y voient ni belles maisons ni

(1) On peut juger par les phrases suivantes de l'esprit de cette brochure :

« Les vertus chevaleresques qui distinguaient jadis les Français ont été enterrées l'une après l'autre. La noblesse de caractère a fait place à un pitoyable chauvinisme, à une tendance haineuse contre tout élément étranger, à une manie envieuse, irréfléchie, de conquêtes lointaines, contrairement aux vrais intérêts du pays.

« Où sont-ils les buts élevés qui guidaient la France de jadis ? Où sont la vigueur et l'énergie qui les caractérisaient ?»

jolies femmes, qui trouvent les boulevards sans animation et les actrices mauvaises, sont plus proches parents de Schultze et Müller que des *Franzosenfresser*. A moins qu'il ne faille leur garder rancune d'avoir appelé Mme Sarah Bernhardt un « clown osseux », comme si l'honneur de la France dépendait d'une cabotine de talent.

C'est cette même tournure d'esprit humoristique, essentiellement germanique, qu'on rencontre dans le volume d'un jeune journaliste qui a habité Paris, Arthur Mennell, l'auteur de *Pariser Luft* (*L'air* ou, pour mieux dire, *l'atmosphère parisienne*). Ce volume, assez curieux à parcourir, se compose de deux parties: l'une, *la puissance allemande à Paris*, fournit d'intéressants détails sur les étudiants, les sociétés, les institutrices, les bonnes, les négociants d'origine germanique, dans la capitale, ainsi que sur la musique et les livres; l'autre, *la puissance française à Paris*, s'occupe plus spécialement de nous. Dans une chapitre sur les femmes, Mennell confirme ce que j'ai dit à plusieurs reprises dans le cours de ce livre, à savoir que les Français sont bien un peu cause des injustes appréciations que l'on porte si souvent à leur égard. « Pourquoi écrivent-ils, journellement, sur eux comme sur les autres, d'une façon aussi insensée? Il suffit de prendre leur littérature de l'année 1885, livres et journaux, pour publier, avec leurs propres documents, la satire la plus violente et la plus écrasante de la France actuelle. Les braves gens oublient

toujours qu'ils ont le dangereux privilège d'être lus par le monde entier, et, par cela même, ils oublient que dans les choses de la politique ou des mœurs, ils sont leurs ennemis les plus terribles. » Mais tout cela n'empêche pas Mennell, lui aussi, de déclarer que quand on cherche, pendant des mois et des années, l'âme de la société parisienne, si l'on ne voulait pas rencontrer à dessein le mauvais, on verrait que Paris vaut mieux que sa renommée, qu'il y a à Paris des mœurs et des familles aussi bonnes, aussi vertueuses, que partout ailleurs. « La vertu allemande, » dit-il, « montre d'autres couleurs que la vertu française, et il en est de même avec le vice. *Au fond, la fille française est plus vertueuse que la fille allemande, parce qu'elle se donne incomparablement plus difficilement que celle-ci.* »

Qu'en pensent les *germanophobes* qui ont éreinté Mennell sans l'avoir lu !

Veut-on maintenant, pour terminer cette rapide revue, jeter un coup d'œil sur les grands ouvrages consacrés à la littérature française, on verra que jamais l'Allemagne ne s'est autant occupée de notre mouvement intellectuel. Les œuvres magistrales de Johannès Scherr, victime lui aussi, d'accusations perfides, alors qu'en somme, il s'est contenté, avec raison, d'appeler certaine littérature : *littérature de la boue de Paris*, de Spach, de Kreyssig, de J.-J. Honegger, l'auteur du très remarquable volume : *Histoire critique de l'influence de la civilisation française pendant les*

trois derniers siècles (1), puis les études spéciales de Gottschall sur le théâtre français, de Spielhagen sur le roman français, en sont la preuve (2). Si M. Julian Schmidt est loin d'être bienveillant dans son *Histoire de la littérature française au XIXe siècle*, nous pouvons nous consoler en pensant que la France compte toujours, au delà du Rhin, des partisans qui se chargent de temps à autre de répondre aux accusations injustes. Voici en effet, ce qu'écrivit Paul Lindau à l'écrivain qui nous appelait *peuple d'acteurs*, *peuple de fanfarons :*

(1) J.-J. Honegger, historien-littérateur né en 1825 est, comme Scherr, professeur à l'Ecole polytechnique de Zurich. Il est venu en France à plusieurs reprises, et a encore publié en 1858 un volume intéressant pour nous : *Victor Hugo, Lamartine, et la poésie lyrique française au XIXe siècle.*

(2) L'étude publiée par Spielhagen sur le roman français à propos de *Serge Panine*, sous le titre de : *Roman ou nouvelle*, a été mal interprétée en France. Spielhagen, je tiens d'autant plus à le constater, qu'il s'est ouvert à moi sur ce point, n'a nullement méconnu les qualités du roman français, il a seulement tenu à constater que la tâche du romancier était plus facile, parce qu'il n'avait pas à constituer la patrie qu'il s'agit de dépeindre, qu'il la trouvait toute tracée dans Paris, le centre de la vie française. « Le romancier français » dit-il, « connaît admirablement la scène sur laquelle il se meut, ainsi que son public : il sait ce que celui-ci désire voir, ce qui le fera pleurer, ce qui le fera rire. » Spielhagen dit, d'autre part, qu'un des traits les plus distinctifs du roman français, c'est la séparation rigoureuse entre le roman et la nouvelle, séparation qui, pour lui, a des conséquences déplorables, celui dont le talent est appliqué à la nouvelle, ne pouvant pas voir au-delà de cet horizon borné. Enfin, dernière observation, les romanciers français prennent trop d'étoffe, donnent trop d'étendue à leurs portraits.

Vous commencez, monsieur, votre étude par cette phrase un peu banale : « Les Français sont tous nés acteurs. » Tenez ! cela est tout à fait aussi exact et aussi faux que si vous disiez : Les Anglais ont tous le spleen, les Allemands aiment tous la choucroute, les Espagnols sentent tous l'ail et dansent tous le boléro. Tout cela est vrai et n'est pas vrai. Si vous vous figurez qu'en Allemagne nous ne nous entendons pas à jouer la comédie, vous faites grand tort à nos acteurs, mais encore plus à notre société. Je connais plus d'une cervelle assez vide qui, depuis maintes années, joue le rôle d'un critique érudit : je connais plus d'un sauvage qui joue les tartuffes de vertu avec infiniment plus de talent que Geffroy ne joue celui de Molière.

Ainsi vous croyez que le public allemand a besoin d'être confirmé dans le fier sentiment de sa supériorité ? Nous sommes, sans doute, trop modestes à votre gré ? Nous sommes, sans doute, si profonds et si sérieux que nous ayons le droit de jeter un regard de pitié superbe sur les *farceurs* nos voisins ? Nous ne sommes jamais superficiels, apparemment, jamais fanfarons ? — Eh bien ! écoutez, docteur ; au risque de susciter un cri d'horreur de la Leitha au Rhin, il faut que je vous avoue que je ne connais pas de pays actuellement où la pose et la vantardise fassent autant de ravages et jouissent d'autant de considération que dans notre parfaite Allemagne.

Quand on voit la France ainsi défendue sur terre étrangère on a honte de penser que, journellement, les attaques les plus calomnieuses, les plus fausses sont lancées ici contre les Allemands, sans que personne ose protester contre un tel dénigrement systématique. La terre classique de la générosité, aspirerait-elle donc à devenir la terre de l'injustice et du parti pris !

Si du livre nous passons au journal, nous verrons quelle place également, notre littérature, notre

roman, occupent, depuis 1870, dans la presse allemande! Ouvrez les revues: vous y verrez Gottschall fulminer contre Goncourt et Flaubert, Emile Peschkau faire des études comparatives sur les romanciers allemands et les romanciers français, Engel décerner les plus chauds éloges à *Pot Bouille*, déclarant que la bourgeoisie parisienne n'a que trop mérité depuis longtemps, d'être fustigée par le roman expérimental, alors que Paul Lindau exprime un avis absolument opposé, en s'élevant contre les « crudités » du maître romancier. Et tandis que l'Allemagne lit par milliers nos auteurs qui, grâce à l'argent de l'ennemi, peuvent souvent faire de brillantes affaires, il se trouve des gens pour nous dire qu'on ne sait plus le français de l'autre côté du Rhin.

Mais vous ignorez donc, ô boulevardiers incorrigibles, que l'Allemagne a des recueils ne publiant que des romans français, des revues ne s'occupant que des ouvrages français. (1) Vous ignorez, surtout, qu'un professeur distingué de Cassel, M. J. Baumgarten, a publié, il y a quelques années, plusieurs volumes qui sont autant d'anthologies de la littérature française: *La France contemporaine*, *La France qui rit*, *A travers la France nouvelle*, études de mœurs et de littérature, qui donnent un tableau complet de la société française ; c'est bien la France jugée par elle-même dans toutes les manifestations de sa vie publique et intime. L'auteur de ces recueils de morceaux, choisis avec un sens parfait,

(1) La *Gallia*, la *Zeitschrift für Neue französische Sprache etc.*

s'est adressé aux écrivains les plus divers, montrant les Français jugés, tour à tour, par Louis Figuier, Taine, Prévost-Paradol, E. Caro, Th. Gautier, de Gasparin, Proudhon, About, Renan, Pelletan, empruntant à Feydeau, à Adrien Huart, à Félix Mornand, à Delvau, à Pierre Véron, à Privat d'Anglemont, à Paul Cère, à Aurélien Scholl, d'intéressantes monographies sur tels ou tels types, sur telles ou telles industries. Du reste, chacun de ses volumes est précédé d'une introduction allemande et même française, dans laquelle il développe ses idées sur le sujet plus spécialement traité. Connaissant la France, étant à l'abri des préjugés chauvins et des infatuations nationales, M. Baumgarten s'est bien gardé de composer un recueil pouvant servir d'arsenal aux *gallophages* de tous les pays. Il a voulu donner une sorte d'histoire naturelle du Français, étudier et recueillir tous les types curieux, toutes les mœurs propres au terroir, tout ce qui constitue le véritable caractère du peuple. L'ethnographie et la psychologie des races, voilà ce qu'il a eu en vue, espérant qu'il se trouverait bien, un jour, un écrivain français pour faire avec l'Allemagne ce qu'il a fait, lui, avec la France ; pour faire connaître aux siens le peuple allemand, autrement que par des racontars sans valeur et des recueils d'anecdotes scandaleuses.

Ah ! l'influence délétère de ceux qui flattent le courant, soit pour exploiter la situation à leur profit, soit pour donner libre cours à leurs passions, qui

saura jamais en mesurer l'étendue! Mais, plus facilement encore qu'un homme, un peuple peut oublier le mal qu'on dit de lui; il doit savoir se mettre au-dessus de la haine impuissante, tâcher de tirer profit des critiques mesurées, des sages avertissements, et remercier sincèrement ceux qui, sur la terre étrangère, cherchent à l'étudier avec impartialité, l'estiment, et savent, au besoin, le défendre.

Comme Baumgarten, j'ai la conviction, qu'il y a en France, aussi bien qu'en Allemagne, des penseurs dont l'intelligence est assez haute pour ne pas croire au dogme stupide de la perpétuité des haines nationales; avec Kreyssig, avec Wilh. Kœnig, avec G. Schneider, avec Th. Zolling, avec Ferdinand Gross, avec Sacher-Masoch, avec Semmig, avec tous ceux qui ont prononcé des paroles de paix et de conciliation, — pas de paix fictive sur le papier, mais de paix durable dans les cœurs, — avec tous les lettrés et les savants que je ne puis citer ici, j'espère voir cette grande pacification des esprits, cette sainte réconciliation des deux mères de l'humanité intellectuelle, la *Germania* et la *Gallia*.

M. Otto von Leixner, l'auteur d'une œuvre historique remarquable *Unser Jahrhundert* (Notre siècle), voudra bien me permettre de reproduire ici l'affirmation consolante qu'il me donnait, il y a quelque temps.

« Je puis le dire, au nom de milliers de savants et de poètes, mes compatriotes, nous aimons la

France anonyme (l'auteur voulait dire la France en dehors de toute personnification politique ou sociale) à laquelle nous devons beaucoup. »

Enfin, comment mieux finir que sur cette belle phrase de Varnhagen von Ense, le grand Allemand :

« Je me disais qu'une Europe où la France manquerait ne pourrait qu'être fragile, qu'on ne peut se passer d'elle, et qu'au cas où elle disparaîtrait, d'autres, moins capables de jouer son rôle, devraient la remplacer. Ils sont quelque chose ces Français, et quiconque le nie, le fait à son propre détriment. »

Voilà qui vaut mieux que les *tissotades* des deux côtés du Rhin.

CHAPITRE XV.

APPRÉCIATIONS DES MUSICIENS ALLEMANDS.

Gluck — Les deux Mozart: leurs jugements sur les femmes et la musique. — Beethoven et ses sympathies pour la France républicaine. — Weber: son passage à Paris. — Mendelssohn et ses sentiments d'abord peu favorables. — Sa verve caustique à l'égard des Français. — Court parallèle entre la France et l'Allemagne. — Wagner et son pamphlet: *une Capitulation*. — Ce qu'il faut penser de sa justification. — Idées générales des Allemands sur la musique française: Auber et l'opéra-comique. — Leur antipathie pour ce dernier genre.

I.

Entre tous les artistes d'outre-Rhin qui, depuis plus d'un siècle, sont venus demander à la grande cité la consécration de leur génie, les musiciens occupent une place à part, non seulement parce qu'ils représentent l'art le plus populaire, le plus répandu en Allemagne, mais encore parce qu'ils sont, souvent au moins, des novateurs, travaillés d'une maladie bien nationale, l'union de la musique avec le drame déclamé. Cherchant pour se produire un théâtre plus vaste que celui de leurs principautés, ils se rendent tout naturellement à Paris; à Paris, où se font et se défont les renommées,

et dont il faut, presque toujours, avoir obtenu l'assentiment, pour passer à la postérité.

Au XVIII[e] siècle, la cour de Vienne entretenait ici des correspondants musicaux chargés, comme les correspondants littéraires des autres puissances de la tenir au courant de tout ce qui concernait le monde théâtral.

Il ne faudrait point en conclure que la population parisienne avait le sens musical fort développé, ni que la musique française de Lulli, de Rameau, de Grétry, charmait plus particulièrement les Allemands. Assurément, elle était loin de les captiver, puisqu'ils lui avaient souvent reproché sa trop grande uniformité, au point de vue du style et des idées, puisque Marie-Antoinette, qui se disait «Française jusqu'aux ongles,» déclare elle-même lui trouver «quelque chose de vuide.»

Toutefois, cela n'empêchait pas Gluck, peu satisfait de ses succès à Vienne, de venir, par trois reprises à Paris, pour demander à la scène et à la langue française «des accents plus passionnés, une déclamation meilleure, une vérité plus parfaite.» Le froid accueil fait par le public parisien à *Echo et Narcisse* — presque un insuccès, — irrita, il est vrai, le chevalier, mais Gluck n'était pas un haineux et, malgré le peu de sympathie qu'il avait rencontré auprès des compositeurs français, une fois rentré à Vienne, il assista en spectateur désintéressé à la lutte soulevée par ses opéras.

Mozart, lui aussi, devait venir à plusieurs reprises. La première fois, il avait neuf ans;

ce n'est donc pas lui, mais son père, Léopold Mozart, maître de chapelle de l'évêque de Salzbourg, qui nous donnera les impressions de la famille sur le mouvement musical dans la grande cité, et, à vrai dire, l'ancien *valet-musicien* n'est pas tendre pour la musique française. D'emblée, il déclare qu'elle ne vaut pas le diable; que les solis sont vides, froids, misérables, *par conséquent français* (*sic*), et cela pendant que le jeune Wolfgang excitait l'enthousiasme à la cour. Léopold Mozart constate également que si les Allemands sont les maîtres par les œuvres qu'ils publient, ils sont aussi fort aimés, ce qui, de sa bouche, est précieux à recueillir.

Le second passage des voyageurs à Paris a peu d'importance et fut de courte durée, mais lorsque Mozart revint pour la troisième fois dans la capitale, le petit prodige, l'enfant merveilleux était un jeune homme de vingt-deux ans. On ne le reçut donc plus avec des bonbons, des rubans, des dentelles, on ne s'empressa plus au-devant de lui. D'où la différence de fortune qui signala les voyages de Wolfgang, et que M. Adolphe Jullien a bien su faire ressortir dans ses intéressants volumes sur la musique au XVIIIe siècle.

Les allures sceptiques, mondaines et frondeuses de la société française n'avaient pas été non plus sans inquiéter Léopold Mozart, pour ses enfants. On peut voir par les lignes suivantes ce qu'il pensait des femmes et des mœurs :

« Les femmes sont-elles belles à Paris? Impossible de le dire, car elles sont peintes comme des poupées de

Nuremberg, et tellement défigurées par ces dégoûtants artifices, qu'une femme, naturellement belle, serait méconnaissable aux yeux d'un honnête Allemand.

« Quant à ce qui est de leur dévotion, je puis assurer qu'on n'aura aucune peine, quand on voudra les canoniser, à reconnaître les miracles des saintes françaises. Les plus grands miracles sont opérés par celles qui ne sont ni vierges, ni femmes, ni veuves; et ces miracles se font tous sur des corps vivants! Suffit! Chacun vit à sa guise, et, sans une miséricorde toute spéciale de Dieu, il en arrivera du royaume de France comme autrefois de l'empire des Perses. »

Et il n'avait pas une meilleure opinion des hommes car il se plaignait de ne pouvoir rencontrer aucune relation agréable ou honnête, accusant tous les jeunes gens d'être atteints de maladies honteuses. « Impossible, » dit-il textuellement, « de causer ici avec un homme qui n'ait été trois ou quatre fois ou qui ne se trouve encore gratifié de quelque belle maladie de ce genre. Dès le berceau les enfants naissent avec ces maladies. »

Jamais, je crois, pareilles infamies n'ont été formulées contre la société française, par un de ceux qui venaient justement demander à cette même société honneurs, argent et succès; si ce n'est pour lui, tout au moins pour les siens.

Mais le père avait beau craindre pour son fils tentations et embûches de toutes sortes, il était le premier à le presser de se rendre à Paris.

Qu'on ouvre la correspondance du musicien, ou les volumes de MM. Ad. Jullien et Victor Wilder : l'on verra alors quel peu de cas Mozart fit du goût musical français. « Si les Français, » lit-on, dans

une de ses lettres, « sont enfin arrivés à savoir écouter la bonne musique, ils ne paraissent pas se douter que leur musique à eux est détestable. » Voilà qui est dur pour Lulli, Rameau et Grétry. En vain son père lui écrivait-il de se conformer au goût de la nation; Mozart, doué d'une vanité prodigieuse et d'une présomption non moins grande, continuait à vanter l'excellence de ses œuvres et à railler agréablement les Français, auprès desquels il tenait cependant tout particulièrement à rester.

Plus Mozart vivait parmi nous, dit M. Adolphe Jullien, plus son caractère s'aigrissait. A chaque nouvelle lettre qu'il envoie à Salzbourg, son mécontentement se traduit en phrases plus amères, en récriminations plus violentes. C'est ainsi qu'il profite de l'arrivée à Paris du maître de chapelle Bach, fils cadet du célèbre Sébastien, venu avec l'intention d'écrire un opéra, pour dire: « Ces Français sont et seront toujours des ânes; ils sont incapables de produire, et force leur est de recourir aux étrangers. »

Et dans une autre lettre où il traite les Welches de *nigauds* on peut lire: « Quand je me figure, — et cela arrive souvent, — que mon opéra ira bien, alors je me sens tout de feu, tout mon être frémit et je brûle d'apprendre aux Français à connaître les Allemands, à les estimer et à les craindre. D'où vient donc que jamais Français n'est chargé de faire un opéra? »

Trompé dans son ambition, Mozart écrivait à son père que Paris avait beaucoup changé, —

depuis son premier voyage apparemment, — «que les Français n'avaient plus la politesse d'autrefois, qu'ils étaient bien près de la grossièreté, enfin qu'ils étaient, de plus, horriblement orgueilleux.» Ce qui avait changé, c'était sa popre situation, maintenant qu'il ne prouvait plus être l'enfant gâté d'autrefois.

Obligé de courir par la ville, de frapper à toutes les portes et voyant la plupart de celles-ci se refermer devant lui, Mozart a tracé un tableau assez exact des péripéties du solliciteur sur le pavé de Paris :

«Vous m'écrivez que vous pensez que je fais force visites pour faire de nouvelles connaissances ou renouveler les anciennes ; mais c'est impossible. Il n'y a pas moyen d'aller à pied ; tout est trop loin et il y a trop de boue. Paris est une ville horriblement boueuse, et, pour aller en voiture, on a l'honneur de jeter quatre ou cinq livres par jour sur le pavé, et encore *pour rien*, car les gens se contentent de vous donner des compliments et pas autre chose. On me prie de venir tel ou tel jour ; j'arrive, je joue, on s'écrie : *Oh ! c'est un prodige, c'est inconcevable, c'est étonnant !* et puis : *Adieu.* En ai-je jeté ainsi par les rues de l'argent, dans les commencements, le plus souvent sans même rencontrer les gens ! On ne croit pas de loin combien cela est fatal.»

On aimerait à rencontrer chez le musicien qui fit tourner tant de têtes beaucoup d'appréciations aussi justes, aussi finement observées ; malheureusement, l'amour-propre froissé dominait trop chez Mozart pour qu'il ait pu faire souvent des études de ce genre. L'auteur de *Don Juan*, dit ici encore M. Ad. Jullien, quitta la France l'âme ulcérée,

ne sachant à qui s'en prendre de ses défaites et s'en prenant à tout le monde. Il déclarait que notre pays était le plus inhospitalier ; à l'en croire, c'était le dernier endroit de la terre où un musicien dût venir pour se produire et acquérir quelque célébrité. — Et cependant, quatre ans plus tard, à Vienne, lorsque la fortune paraît vouloir l'abandonner, c'est de nouveau vers cette France tant calomniée qu'il jettera un regard d'espoir.

L'exemple de Mozart est saisissant entre tous, parce que personne plus que lui n'a montré, dans ses appréciations sur Paris, les qualités et les défauts de la race germanique aux prises avec la grande cité sceptique et railleuse. Le caractère fier, susceptible, ombrageux, l'amour-propre assez développé, l'ignorance complète des intrigues, une certaine méfiance naturelle, une antipathie profonde pour les élégances et les frivolités mondaines, ne sont-ce pas là autant de traits particuliers à l'Allemand ?

Autre musicien de génie, d'une nature absolument différente, et dont les sentiments à l'égard des Français furent empreints d'une réelle sympathie. C'est de Beethoven que je veux parler, de Beethoven qui caressa, pendant longtemps, le projet d'écrire une œuvre instrumentale à la gloire de Bonaparte (1).

Comme beaucoup de ses concitoyens, il voyait dans le premier Consul le représentant des idées

(1) C'est le général Bernadotte, ambassadeur de France à la cour de Vienne, qui lui inspira, le premier, cette idée, en 1798.

républicaines, vers lesquelles il se sentait tout particulièrement attiré; il le comparait même volontiers aux magistrats les plus illustres de Rome.

C'est donc dans cette intention qu'il composa sa troisième symphonie et inscrivit en tête le nom de Bonaparte. Mais au moment où il se disposait à envoyer l'œuvre à Paris, il apprit que le premier Consul venait de prendre la couronne impériale. Froissé, alors, dans ses opinions républicaines, perdant toute sympathie pour son héros, Beethoven déchira le titre et lorsque, plus tard, l'œuvre elle-même parut, on put lire en tête: *Sinfonia eroica per festeggiare il sovvenire d'un grand'uomo:* quant à l'*andante,* il avait été transformé en marche funèbre.

Les guerres du premier Empire continuèrent à modifier les sentiments de Beethoven. En 1805, alors qu'on représentait *Fidelio,* Napoléon était aux portes de Vienne, et bientôt il entrait en vainqueur dans la cité impériale: l'opéra obtint peu de succès, et le compositeur ne se fit point faute d'attribuer ce fait au parterre français, qu'il jugeait incapable de pouvoir comprendre une œuvre conçue dans une forme nouvelle. Reste à savoir si un public entièrement allemand lui eût fait un meilleur accueil.

De Beethoven passons à Weber, Weber «qui se fit le Tyrtée des armées allemandes pendant la campagne de 1813,» qui mit en musique tous les chants de guerre que le patriotisme inspira aux Allemands contre l'envahisseur, Weber qui,

après Waterloo, composa la fameuse cantate de la victoire: *Combat et triomphe.* Si Weber n'écrivait pas, il agissait, enflammant l'ardeur des combattants avec sa musique entraînante qui soufflait, partout, la haine du vainqueur. Il ne célébrait pas les victoires, lui au moins, il rallumait le patriotisme éteint; s'il se montra *Franzosenfresser*, ce fut avec dignité, par conviction, et non par esprit de rancune ou d'amour-propre froissé.

Treize ans plus tard, Weber passait par Paris, se rendant à Londres pour diriger les premières représentations de son *Oberon.*

Weber, alors, n'a plus aucune animosité à l'égard des Français, pas plus que ceux-ci n'ont conservé de rancune pour son attitude pendant les événements de 1813. Il se déclare fort honoré des sympathies qu'on lui montre, et s'il en veut à quelqu'un, c'est à Castil-Blaze qui, pour plaire au goût peu artistique du public, s'était livré sur le *Freischütz* à la véritable profanation d'où devait sortir *Robin des Bois.* Weber protesta par des lettres qui parurent dans quelques journaux, et il le fit avec dignité, au nom de l'art, au nom de la propriété intellectuelle au faisant appel à l'honnêteté de Castil-Blaze, sentiment de la justice *si vif chez la nation française.*

Mais, à part cela, Weber est charmé de tout, du pays, de la cuisine et, chose rare chez ses concitoyens, des cheminées. Bref, il a autant de plaisir à entendre le nouvel opéra de Boïeldieu, *la Dame Blanche*, qu'à manger des huîtres qu'il déclare, lui-même, excellentes.

Weber n'était ni un haineux ni un orgueilleux.

Vers la même époque que Weber, un tout jeune musicien, Mendelssohn, alors âgé de seize ans, accomplissait à Paris le premier voyage dans lequel il lui fut possible de formuler quelques idées au sujet de la grande ville. Sa première impression ne fut pas favorable. Musique, musiciens, public, le compositeur malmène tout dans ses lettres, contrairement à l'opinion de sa mère et de ses sœurs avec lesquelles il correspondait et qui l'accusaient de prévention, d'injustice même.

« Tu me parles de prévention et de partialité, » écrit-il à sa sœur Fanny, « à l'endroit où coulent le miel et le lait, comme tu appelles Paris ! Réfléchis donc un peu, je te prie. Est-ce toi qui es à Paris, ou moi ? .... Ai-je l'habitude de juger en aveugle quand il s'agit de musique ? Et quand même cela serait ! Rode est-il partial, lorsqu'il affirme qu'ici c'est une vraie dégringolade musicale ? Neukomm est-il prévenu en disant que ce n'est pas ici le pays des orchestres ? Herz l'est-il quand il déclare qu'ici le public ne comprend et ne goûte que les variations ? .... »

Mendelssohn, il est vrai, ne devait pas garder toujours cette première impression, car lorsqu'il revint à Paris en 1831, il semble avoir subi malgré lui le charme [1]. Il ne dénigre plus la musique

(1) Etaient à Paris, à la même époque, Ferdinand Hiller mort tout récemment, qui y vécut de 1829 à 1836, et Meyerbeer. Le premier, Allemand par l'esprit et par la vie, était loin d'être un *Gallophobe*. Ses lettres témoignent d'une vive sympathie

instrumentale, il ne nie plus la qualité de l'orchestre; les Parisiens qui lui ouvrent leurs portes, les éditeurs qui l'assiégent «comme de vrais démons tentateurs, » dit-il, Habeneck qui dirige l'exécution de ses œuvres au Conservatoire, tous, en un mot, lui paraissent fort aimables. Cette modification tient au fait que le jeune Allemand était devenu poli, affable, homme du monde, susceptible, par conséquent, d'une préférence pour un pays comme la France, dont le peuple se remarque, avant tout, par sa souplesse d'esprit.

Bref, il s'amuse fort et ne travaille guère, malgré les conseils que lui donne sa sœur: ne dit-il pas lui-même que sa principale occupation est « de regarder Paris ? » Comment travailler, du reste, dans une chambrette humide, où la *cheminée fume* (toujours ces malheureuses cheminées!), tandis que, contre la fenêtre, un homme hurle une chanson politique avec accompagnement de guitare?

Mais que d'humour dans le récit de sa visite au pianiste Herz, récit qu'on trouvera dans sa correspondance. C'est à ce propos, qu'il fit la plaisante observation que voici :

« J'avais vu sur les pianos de Herz: *Médaille d'or, Exposition de* 1827, ce qui m'en imposa. J'allai de là chez Erard, où j'essayai des pianos

pour le monde intellectuel parisien. Quant à Meyerbeer, c'était le moment où l'on jouait à Paris son *Crociato* et *Marguerite d'Anjou.* Il venait de se lier d'amitié avec Pixérécourt qui, l'entendant citer de mémoire, dans un dîner, les titres de toutes les pièces, avait dit ce mot typique : « Comme ce gaillard-là connaît la littérature française, quoique Prussien. »

sur lesquels je vis également : 1827, *Médaille d'or*. Mon respect baissait déjà. Enfin, de retour chez moi, je me dépêchai d'ouvrir mon piano, un piano de Pleyel, sur lequel on lisait également : *Médaille d'or*, 1827. J'en conclus que c'était là pour les pianos quelque chose comme un titre de conseiller aulique chez nous, pour les hommes, un titre purement honorifique et qui n'oblige à rien. »

N'est-ce pas notre compositeur, également, qui se trouve être l'auteur de cette phrase piquante si souvent reproduite : « Tous les Français du sexe masculin, sont, dès le jour de leur naissance, chevaliers de la Légion d'honneur, et il faudra avoir rendu à l'État des services signalés pour obtenir le droit de paraître en public sans décoration. »

Mendelssohn, on le voit, avait de l'esprit, de l'entrain, de l'humour, et sa verve caustique devait s'exercer plus d'une fois aux dépens des Français. Il ne peut comprendre que le peuple réputé le plus spirituel soit, en même temps, celui qui s'expose le plus souvent au ridicule et sache le moins s'en garantir ; qu'il allie tant de naïveté à une si grande dose de vanité, que des gens aussi fins causeurs aient aussi peu de délicatesse dans leurs goûts, dans leurs préférences artistiques ou littéraires ; enfin, il s'élève contre les intrigues misérables, contre les jalousies qui s'ourdissent dès qu'un homme de talent et d'indépendance apparaît.

Mais s'il aimait à exercer sa verve aux dépens du prochain, il ne comprenait pas la haine banale. C'est ainsi que, lorsque l'Allemagne répétait avec un

enthousiasme frénétique les strophes véhémentes du *Rhin* de Becker, il se refusa à composer sur ces paroles l'air qu'on lui avait, à plusieurs reprises, demandé. D'autre part, la lettre suivante, adressée au poète Immermann, va nous montrer un Mendelssohn désillusionné, désappointé, essayant de tracer un parallèle entre Français et Allemands.

«Vous m'enviez,» écrit-il au poète, «vous voudriez être à ma place dans ce bruyant Paris, assister comme moi au mouvement incessant et quelque peu fébrile qui agite les esprits, et se manifeste jusque dans l'attitude affairée des passants. Que ne puis-je vous prendre au mot! Vous verriez bien vite à distinguer entre l'activité de la fièvre et celle de la santé. Vous verriez que, quoi qu'on puisse dire ou nous reprocher, on trouve plus d'activité saine, partant productive et féconde, au fond de la chambre paisible où nos artistes allemands méditent, sans se préoccuper de ce que le monde pourra dire ou penser de leur œuvre. Pauvre chambre solitaire où la solitude s'anime des fragments de nos mélodies légendaires, où, à travers les ronflements du poêle et les grésillements des neiges d'hiver, on croit entendre un chant entrecoupé!... Dites-en du mal tant qu'il vous plaira de notre Allemagne, je n'en suis pas moins content d'y retourner. Tout y est, j'en conviens, plus pauvre qu'ailleurs, et plus mesquin. Les gens y vivent plus à l'étroit, plus resserrés dans le cercle de la famille et du devoir. Mais cette pauvreté apparente recouvre une forte volonté, la vraie richesse; à travers ces habitudes un peu bourgeoises de dévouement et de sacrifice, on sent l'ampleur généreuse des âmes saines et capables de suite dans leurs projets. Il y a là, en un mot, des hommes qui savent ce qu'est la musique et aussi ce qu'ils veulent et qui, non contents d'admirer, de louer, de juger, se croient encore tenus de s'entr'aider, de travailler, de produire.»

C'est dans cette disposition d'esprit que Mendelssohn quittait Paris, le cœur ulcéré par ce choc continu des intérêts et des jalousies auquel il avait assisté, et dont il était loin, autrefois, de soupçonner l'existence. Le musicien allemand appartenait à ces rares intelligences d'élite qui ne font pas de l'art un métier et qui, cela étant, n'admettent pas qu'on puisse transiger avec ses convictions.

II.

Me voici parvenu à la plus bruyante de toutes les personnalités musicales qui, d'Allemagne, sont venues, plus ou moins, chercher fortune en France : j'ai nommé Wagner. (1) C'est en 1839 que le grand compositeur vint, pour la première fois, à Paris : il avait alors vingt-quatre ans, était dénué de toute ressource et connaissait à peine la langue du pays. Obligé, pour vivre, d'arranger la musique des compositeurs en vogue, travail tellement ingrat, et si mal rétribué qu'il dût bientôt y renoncer, Wagner supporta toutes ces vicissitudes avec le plus grand courage, sans jamais se plaindre. S'il laissa entendre quelques récriminations, à l'égard de la population parisienne, ce ne fut que plus tard, dans ses articles, dont plusieurs, traduits, avaient été, du reste, fort remarqués, et lorsqu'il dut renoncer

(1) Pour faire une étude complète des musiciens allemands, il faudrait rechercher ce qu'ont pu écrire sur Paris Litz et Chopin, ce dernier surtout qui, jusqu'à sa mort, en 1849, et le salon le plus musical de la capitale.

à l'espoir qu'il avait longtemps nourri, de voir l'Académie de Musique lui ouvrir ses portes. Bref, ne pouvant s'y créer une situation, Wagner quitta Paris. Il devait y revenir vingt ans plus tard, alors que, grâce à la protection de Mme de Metternich, le *Tannhäuser* affronta les feux de la rampe par ordre de Napoléon III. [1] On a déjà fait ressortir cette singulière coïncidence des deux réformateurs de la musique, ayant entre eux tant de points de ressemblance, et parvenant à se faire jouer, à un siècle de distance, grâce à l'intervention de deux femmes, toutes deux d'origine autrichienne, une Reine, une ambassadrice.

L'insuccès de son opéra lui fit prendre à l'égard de la France et des Français, des littérateurs et des journalistes, une attitude particulièrement hostile.

Evidemment, quand Rousseau a dit que les Français n'avaient pas de musique, que si jamais ils en avaient une ce serait tant pis pour eux; quand Grétry a déclaré qu'ils étaient, de tous les peuples, celui qui a reçu le moins de dispositions pour la musique; quand Berlioz a appelé les Parisiens « peuple de crapauds, public d'épiciers, » faut-il en vouloir plus que de raison à Richard Wagner, parce que lui, étranger, bafoué, au lieu d'être applaudi comme le furent Rousseau, Grétry, Berlioz, s'est permis à l'adresse des Français quelques épithètes malsonnantes, et une comédie pamphlet

(1) Wagner avait déjà donné en 1860, aux Italiens, trois concerts qui soulevèrent dans la presse parisienne d'ardentes polémiques, prélude des luttes du *Tannhäuser*.

qu'il eût mieux fait pour lui, pour sa renommée personnelle, de ne pas écrire? *Peuple de singes, peuple de vaniteux, peuple incapable de comprendre une autre musique que celle de Mabille, peuple de la crinoline, de la cocotte et des faux culs,* telles sont les plus grosses injures, d'un goût plus ou moins parfait, assurément, que Wagner a lancés à l'adresse de la France. Avouons qu'elles ne sont pas neuves, et surtout, qu'elles restent bien au-dessous des qualifications de Mozart.

Faut-il voir dans ces injures de Wagner autre chose que l'explosion d'un mécontentement passager, c'est ce que son attitude va nous apprendre. D'après Mme Judith Gautier, dont les souvenirs remontent à 1869, le cœur de l'artiste, du musicien incompris, aurait été fermé à tout sentiment de haine. Il parlait alors avec la plus grande sympathie de ce Paris où il avait souffert, et sans amertume de la grande bataille du *Tannhäuser* (1).

Il aurait même dit à sa visiteuse: «Puisque le public de l'Opéra n'aime pas ma musique, pourquoi vouloir la lui imposer?»

Cela est fort bien, mais alors comment expliquer sa conduite pendant la guerre? Assurément quand il vit la France vaincue, foulée aux pieds, il ne raisonnait plus ainsi. La preuve est là devant nous, incontestable. C'est sa fameuse diatribe contre les défenseurs de Paris, et c'est en vain qu'on essaierait

(1) Bien des gens, dignes de foi, qui causèrent alors avec Wagner affirment qu'il était loin de montrer une aussi grande résignation.

de faire passer cette pitoyable pièce pour un acte irréfléchi de mauvaise humeur satisfaite, puisqu'elle figure dans l'édition de ses œuvres choisies, publiée en 1873, et que lui-même a pris la peine de la présenter au public en quelques lignes d'introduction.

Une Capitulation, comédie à la manière antique, tel est le titre pompeux de ce pamphlet dans lequel on voit successivement défiler les restaurateurs Brébant, Véfour, Chevet, Vachette, le directeur de l'Opéra Perrin, le photographe Nadar, Gambetta, Jules Simon, Jules Ferry, Jules Favre, Flourens, Rochefort, et surtout, Victor Hugo. En fait, les attaques de cette comédie grotesque sont surtout dirigées contre certaines personnalités du gouvernement de la « Défense nationale » et contre Victor Hugo, ce qui ne veut point dire, toutefois, qu'elles n'aient pas pour but de tourner la France en ridicule. Victor Hugo, on l'a déjà vu, a été de tout temps, même avant les rimes patriotiques de *l'Année Terrible*, la bête noire des Allemands, et, sur ce point, Wagner partageait la manière de voir de ses compatriotes : c'est pourquoi il le met en scène dès le prologue d'*une Capitulation*, en plaçant dans sa bouche une prose tellement incohérente qu'on essaierait en vain de la faire passer pour une caricature du style *hugolien*.

Faire défiler devant la statue de Strasbourg les génies tutélaires de Paris, pour se procurer le plaisir d'un affreux jeu de mots :

Mottu. — A présent, jurez !
Keller. — Schuré n'est pas la,

faire apparaître à tour de rôle au balcon de l'Hôtel de Ville, seul reste du monument, afin que les membres du gouvernement ne puissent plus se cacher au grenier, les divers personnages de la pièce, faire des plaisanteries sur les trois Jules, puis transformer Sedan en *Sedon*, pour qu'il puisse rimer avec Mac-Mahon, voilà tout l'esprit de cette immense bouffonnerie qui, cela est facile à comprendre, dût beaucoup amuser les Allemands.

Forcément, Wagner devait soulever dans cette pièce la question de l'Opéra, et c'est à ce sujet, peut-être, que se trouvent les mots les plus drôles.

FERRY.

Citoyens ! mais pensez donc que les théâtres ont été transformés en ambulances.

LEFÈVRE (1).

Tant mieux, cela va amuser les malades.

Le CHŒUR.

Cela va les guérir.

FERRY (à qui Jules Favre souffle la réplique).

Mais les costumes frivoles ? Les épaules décolletées ? Que va dire l'Europe si la République se présente comme cela pour ses répétitions générales ?

PERRIN.

Citoyens, je vais résoudre la question. Nous donnerons *Robert* et *Guillaume Tell* en habit noir et en gants glacés.

LE CHŒUR.

Les dames aussi en habit ? Nous ne demandons pas mieux.

(1) Sous ce nom Wagner a mis en scène un type de républicain quelconque.

Ainsi donc, l'auteur cherche avant tout à discréditer Paris, à le représenter comme un lieu de spectacles frivoles où le plaisir n'abandonne jamais ses droits, quelle que puisse être la gravité des événements. Aussi est-il heureux lorsqu'il peut mettre dans la bouche de Gambetta, revenant de son excursion *ballonnesque* avec Nadar, la fameuse phrase: «Que la garde mabile sauve la République!» et cela pendant qu'Offenbach joue du trombonne, «Offenbach, l'homme universel, international, qui rend un peuple invincible», qui sur un signe, change les *rats*, que devaient dévorer les Parisiens, en danseuses de ballet, vêtues de costumes légers.

Krak! krak! krakerakrak!
C'est le sire Jack Offenback!
Dehors, dans le fort, qu'on ne tire plus le canon,
Afin que nous ne perdions rien de la mélodie.

Vient alors, — Offenbach conduisant l'orchestre, — un chœur final, entrecoupé de récitatifs dits par Victor Hugo.

LE CHŒUR.

Dansons! Chantons!
Mirliton! ton! ton!
C'est le génie de la France.
Qui veut qu'on chante et qu'on danse! (1)

HUGO (en s'accompagnant sur une lyre d'or).

Tout ce qui est historique
N'est qu'un — *trait*
Et moi je fais un *fait*
De tout ce qui est purement poétique!

(1) Toutes les parties en italique sont dans l'original en français, et quel français!

(Il chante).

Je suis le vrai *génie de la France !*
Je ne perds jamais *contenance ;*
Victoire, gloire,
Je prédis tout !
Civilisation,
Pommade, savon, etc.
Voilà mes principales *passions.*
Chantez, dansez
Allez aux soupers.
Je veux qu'en France on s'amuse,
Et je n'exige de personne des *excuses.*

OFFENBACH.

Chassez-croisé !

LE CHŒUR.

Dansons, chantons, etc.

HUGO.

Maintenant, c'était notre tour à passer le Rhin.
Miriton, miriton, tontaine !
Nous avons pris toute l'Allemagne,
A la tête Mahon et Bazaine.
Tropfrau, Tropmann, (1)
Tratratan, Tantan
Avec trois cent mille hommes,
En l'an *mille huit cent soixante-dix.*

OFFENBACH.

En avant deux !

LE CHŒUR.

Dansons, chantons, etc.

(1) Wagner fait ici un misérable jeu de mots, en mélangeant, suivant une habitude chère à ses compatriotes, français et allemand.

Tropfrau, Tropmann, traduit littéralement, veut dire : *trop femme, trop homme.*

HUGO.

Pourtant *la France, la généreuse* France
Aime à couvrir la nudité de ses ennemis.
Nous vous avons tous battus,
Maintenant nous allons vous parler raison.
Ce n'est pas comme ennemis que vous avez pris Paris,
Nous vous le donnons comme à des amis.
Pourquoi frapper à la porte des forts?
Nous vous aurions bien ouvert la porte
De tous vos désirs:
Cafés, restaurants,
Diners de gourmands,
Garde mobile,
Et bal Mabille,
Mystères de Paris
Et poudre de riz,
Chignons et pommades,
Théâtres et promenades,
Cirque, Hippodrome,
La colonne Vendôme,
Concert populaire, que voulez-vous de plus pour vous y plaire?

OFFENBACH.

Chaîne anglaise!

HUGO.

Ainsi venez et faites-vous friser,
Parfumer, civiliser;
La grande nation
Ne demande rien pour cela.
Elle ne veut jamais tirer profit de vous.
Que les soldats s'en aillent!
Venez, venez, diplomates!
Dîners, soupers!
Venez à nous, attachés!

OFFENBACH.

Galop

Et la comédie wagnérienne se termine par l'apothéose de Victor Hugo, tandis que les attachés d'ambassade et les directeurs de tous les théâtres royaux d'Allemagne arrivent sur la scène par le trou du souffleur. ([1])

Telle est cette fameuse *Capitulation*, dont on se sert aujourd'hui comme d'une arme de combat ; que quelques-uns cherchent à expliquer, que la plupart invoquent comme un obstacle à toute production des œuvres de Wagner sur une scène française, et que bien peu de gens analysent au point de vue allemand. Wagner s'y montre, en effet, sous deux faces différentes, comme citoyen, qui partage les préjugés de sa race à l'égard de la France, et comme musicien incompris dont les œuvres ont été sifflées à Paris, à tort selon moi. Les préjugés de sa race, ils sont assez visibles, dans l'acharnement dont il fait preuve à l'égard de la cité vaincue, dans la persistance qu'il met à incarner en elle la Babylone moderne, le grand réceptacle des vices et des folies de l'humanité.

Dansons, chantons !
Aimons, soupons ! etc...

Combien paraît cruel ici en présence des horreurs d'un siège, ce reproche de légèreté et d'immoralité si souvent formulé contre la grande cité ! Ce que le *Kladderadatsch* a fait par ses caricatures

(1) Ceux qui voudraient lire cette pièce la trouveront en entier dans un supplément que publia en 1875 l'*Eclipse*, petit format. Cette traduction est de M. Victor Tissot.

contre la France agonisante, Wagner l'entreprend avec sa comédie *à la manière antique*, et c'est avec des calembours, genre *garde mabile*, qu'il insulte une nation qui succombe malgré toute sa bravoure, pour s'être trop longtemps endormie dans les délices de Capoue.

Dans d'autres endroits, perce la rancune personnelle. Wagner est bien loin des nobles sentiments qu'il exprimait à Mme Judith Gautier, et le musicien réformateur ne cache ni ses antipathies ni ses colères de vaincu. Quand il fait dire à Perrin « nous donnerons *Robert* et *Guillaume Tell* » et à son Lefèvre « Rossini, Meyerbeer, c'est pourtant quelque chose déjà, » il satisfait son mépris pour ces deux œuvres, son antipathie pour ces deux compositeurs. Offenbach est *l'incomparable, l'unique, l'universel, l'international, le novateur*, puisqu'il a trouvé « la musique qui fait danser tout ce monde-là » ; il a du génie, puisque les Parisiens l'applaudissent, tandis que lui Wagner, « le barbare, le grossier, qui a besoin de venir se faire friser et pommader » n'a pas de génie, puisque les Parisiens ne l'applaudissent pas.

Wagner, il est vrai, a essayé, par la suite, d'atténuer l'effet produit en France par son pamphlet, composé « au pire moment de la guerre, dans une disposition amèrement ironique », et dans le but, écrivait-il, en 1876, à M. Gabriel Monod, « de ridiculiser l'état du théâtre allemand. » A l'appui de son dire, il faisait remarquer la conclusion de la pièce ; les intendants et les directeurs des

théâtres royaux se précipitant dans Paris assiégé, afin d'emporter toutes les nouveautés, en fait de pièces et de ballets.

Soit. — Admettons la parfaite sincérité de Wagner; mais alors, se demandera-t-on, pourquoi insulter un pays vaincu, expiant cruellement ses fautes et ses erreurs!

Pourquoi, on le verra dans cette même lettre à Gabriel Monod qui reste le document le plus curieux de l'épopée wagnérienne:

Tout ce que j'ai écrit au sujet de l'esprit français, je l'ai écrit en allemand, exclusivement pour les Allemands: il est donc clair que je n'ai pas eu l'intention d'offenser ou de provoquer les Français, mais simplement de détourner mes compatriotes de l'imitation de la France.

Une seule fois je me suis expliqué en français, dans la préface de la traduction de mes quatre principaux opéras, sur les relations des nations romanes avec les Allemands.

J'assignais aux Allemands la mission de créer un art à la fois idéal et profondément humain, sous une forme nouvelle; mais je n'avais nullement l'intention de rabaisser pour cela le génie des nations romanes parmi lesquelles la France a seule conservé aujourd'hui la force créatrice. N'y a-t-il donc personne qui sache lire avec soin?

Pouvais-je m'expliquer d'une manière plus précise et plus expressive contre tout antagonisme entre Allemands et Français, en matière d'art, que je ne l'ai fait dans ce joyeux banquet auquel mes amis français m'ont invité à Bayreuth? J'ai reconnu aux Français un art admirable pour donner à la vie et à la pensée des formes précises et élégantes; j'ai dit, au contraire, que les Allemands, quand ils cherchent cette perfection de la forme, me paraissent lourds et impuissants.

Je voudrais, que les Allemands eussent à montrer aux Français non une caricature de la civilisation française,

mais le type pur d'une civilisation vraiment originale et allemande. Si l'on combat à ce point de vue l'influence de l'esprit français sur les Allemands, on ne combat point pour cela l'esprit français.

Quel est le défaut qui est le plus vivement reproché à vos compatriotes par les Français les plus cultivés et les plus libres d'esprit ? C'est l'ignorance de l'étranger et le mépris qui en résulte pour tout ce qui n'est pas français. De là, dans la nation, une vanité et une arrogance apparentes qui devaient, à un moment donné, être punies. Mais, moi, j'ajoute que ce défaut des Français doit être excusé, car chez leurs voisins les plus proches, les Allemands, il n'y a rien qui puisse les inviter à étudier une civilisation différente de la leur.

Tout cela serait fort bien et parfaitement correct, si Wagner ne montrait justement dans cette lettre le bout de l'oreille. Derrière le musicien, derrière l'artiste que je respecte et que j'admire, apparaît en effet le Teutomane qui se souvient qu'il a une mission à remplir.

Cette mission c'est de châtier *la vanité et l'arrogance de la France*, c'est d'apporter sa pierre à l'édifice des *gallophobes*, tout en donnant satisfaction à ses rancunes personnelles, et voilà la raison d'être d'*une Capitulation.*

Pièce mauvaise, action mauvaise, qu'on soit wagnérien ou anti-wagnérien, on ne peut pas juger la chose autrement.

III.

Les Allemands ont, en quelque sorte, sur la musique française une opinion nationale, quoiqu'ils soient en matière d'audition parfaitement

éclectiques et ne craignent point d'entendre les œuvres de Verdi, Rossini et Meyerbeer; c'est-à-dire des compositeurs qui répondent le moins à leur conception.

En général, tous reprochent à la musique française son uniformité: « Qu'est ce qu'une musique » écrit l'un d'eux, « dans laquelle il est impossible de trouver la moindre dissemblance ou de style ou d'idées? »

Gounod est celui de nos compositeurs qu'ils estiment le plus; aussi regrettent-ils amèrement qu'il ne soit pas né sur le sol des Hændel et des Bach, et trouvent-ils, souvent, qu'on ne sait pas, ici, l'estimer à sa juste valeur.

En principe, ils ont eu une piètre opinion de Paris au point de vue musical, jusqu'au jour où les concerts se sont multipliés et ont semblé vouloir s'implanter définitivement dans nos mœurs. Si maintenant, vous vous adressez à des partisans d'écoles diverses, vous trouverez que les classiques se basent, pour mépriser Paris, sur ce qu'on n'y exécute de Bach et de Hændel que les petits morceaux, tandis que les Français semblent avoir toujours une véritable aversion pour leurs oratorios; que les romantiques de l'école de Schumann leur reprochent de ne jouer que quelques créations de celui à qui ils ont voué le culte le plus enthousiaste; que les partisans de la « musique de l'avenir », soit wagnériens, méprisent profondément *la cité corrompue* qui a mis à l'index les œuvres de leur grand maître. Tous, par exemple,

sont d'accord sur ce point que Paris est, par excellence, la ville de l'opéra léger, ou du grand opéra, étant donné que par ce dernier terme il faut entendre une grande mise en scène, des morceaux à effet et des danses.

Pour eux, l'esprit celtico-romain des Français ne peut s'intéresser qu'aux choses qui se présentent sous des formes précises et palpables; il lui est impossible de pénétrer jusqu'à l'idée d'un objet artistique quelconque.

Il est également contraire à notre nature d'entendre réciter une action, sans la voir en même temps représenter; c'est pourquoi les oratorios de Hændel, les mottets et sujets de la *Passion* de Bach avec leur conception si sévèrement protestante, ne peuvent pas être compris en France.

Donc, concluent les Allemands, jamais la musique ne trouvera ici un champ aussi fertile que celui qui lui a toujours été ouvert en Allemagne; et l'on pourrait dire, à ce sujet, ce qu'on a déjà observé pour la philosophie: le Français pris dans sa particularité typique n'a de sens et de compréhension que pour les choses mises en application, donc pour la musique mise en scène.

La coupe piquante de la mélodie et de la phrase mélodique, voilà, d'après eux, ce qui distingue l'école française, et le propre de notre opéra-comique serait de mettre en musique le bon ton de la société. C'est pourquoi, s'il faut en croire par exemple M. M. Julius Rodenberg et Heinrich Ehrlich, qui ont développé toutes ces idées dans une

étude faite en 1867, lors de l'Exposition, Auber ne pourrait être compris que des Français ou des gens qui ont longtemps vécu en France. Pour les Allemands, il resterait toujours une véritable énigme.

Toutefois, tous ne sont pas d'acord à cet égard, et s'il est très vrai qu'aux yeux de la plupart d'entre eux, Auber, selon le mot de Schumann, n'est qu'un «musicien de fortune, à la musique vulgaire, vide de sentiment, et pour comble, horriblement instrumentée,» d'autres comme Wagner, et c'est là le côté piquant de la chose, ont voulu voir dans Auber, lors de *la Muette*, ún révolutionnaire musical.

Wagner, dans ses écrits, va jusqu'à appeler cette dernière « une œuvre unique dans l'histoire de l'opéra français. »

En somme, si l'on en excepte *la Muette* d'Auber, *Zampa* d'Hérold, *Carmen* de Bizet, les Allemands ont une profonde antipathie pour notre opéra-comique, non pas qu'ils méconnaissent son habileté théâtrale et musicale, l'esprit et la gaieté qui y sont semés, mais parce qu'ils le trouvent froid et sans couleur.

Wagner a, du reste, développé tout au long dans le neuvième volume de ses écrits les raisons de cette antipathie:

«La construction régulière de la musique d'opéra-comique et les joyeux motifs de l'orchestre qui donnent à ses ensembles la vie et l'unité, nous avaient depuis longtemps fait penser au plan de

la contre-danse. Au bal, en écoutant un de ces quadrilles, où l'on avait condensé l'essence d'un opéra-comique d'Auber, le caractère des motifs et la raison de leur succession nous semblaient d'autant plus faciles à saisir, que nous entendions appeler chaque figure par son nom : « pantalon, en avant-deux, ronde, chaîne anglaise, etc. » Or, le quadrille nous paraissant une danse fort ennuyeuse, il était tout naturel que nous ne prissions aucun plaisir à la musique d'opéra-comique ; comment, nous disions-nous, est-il possible que cette joyeuse nation française s'en amuse de si bon cœur? La réponse était bien simple : nous ne pouvions comprendre ni goûter ces opéras, parce que nous n'en tendions rien au véritable esprit de la contredanse.

« Pour bien saisir ma pensée, il faut voir danser *le peuple* à Paris même ; alors les yeux s'ouvrent, alors les analogies dont je viens de parler apparaissent avec la clarté de l'évidence et l'on comprend à merveille pourquoi l'opéra-comique est, nécessairement, une création toute française, incompatible avec le caractère allemand. »

Cette citation, intéressante surtout au point de vue de la filiation que Wagner a cherché à donner à l'opéra-comique français, suffit à montrer le mépris profond que les Allemands professent pour ce genre. Disons, en terminant, qu'ils sont loin d'avoir la même antipathie pour l'opérette : c'est même, à ce propos, que l'un d'eux m'écrivait : *ou la grande musique ou la rigolade.*

Entre ces deux genres ils ne reconnaissent rien, et de toute façon, ne croient pas aux aptitudes musicales de la race française. Ceci explique certainement, sans les excuser, les animosités de leurs musiciens à notre égard.

Enfin si l'on se place au point de vue purement théorique, on verra qu'ils n'admettent pas plus notre séparation des œuvres musicales en opéra et opéra-comique qu'ils ne comprennent la division du roman en roman et nouvelle. Cette séparation du tragique et du comique en musique, dit quelque part Gutzkow, est aussi dangereuse que la décadence de la *rhétorique musicale.* Il s'ensuit que, pour conserver son caractère particulier, l'opéra tragique a épuisé tous les sujets des classiques et des romantiques, tandis que l'opéra-comique, pour ne pas sortir de ses attributions, emprunte en grande partie ses sujets aux vaudevillistes. Et l'art du chant a également beaucoup perdu dans cette séparation.

Peut-être aurions-nous tout intérêt à suivre la manière de voir allemande, parce que, elle seule, pourra mettre fin à la stérilité de la production musicale actuelle.

CHAPITRE XVI.

LE THÉATRE FRANÇAIS JUGÉ PAR LES ALLEMANDS.

Idées générales des Allemands sur le théâtre français. — Arndt : le drame, la comédie et la tragédie. — Différences entre l'acteur allemand et l'acteur français. — Kotzebue : la tradition dans les rôles, la tragédie, Talma.— Devrient : quelques-unes de ses appréciations sur le théâtre. — Il trouve le débit des acteurs français mauvais, mais admire leur jeu. — Appréciations de Gutzkow sur Rachel.

Pourquoi les Allemands, qui aiment passionnément notre théâtre, ne se font-ils point faute de l'attaquer, à l'occasion ? Simplement parce que leurs principes esthétiques sont opposés aux nôtres ; parce que, dans toutes les branches de l'art, qu'il s'agisse de peinture, de musique ou de poésie, ils ont une conception différente. Ils se laissent, en général, peu séduire par la théorie de l'art pour l'art : ils n'admettent la perfection de la forme que s'il y a, à côté, une pensée, une idée quelconque. Grands admirateurs de l'antiquité grecque, par je ne sais quelle recherche d'idéal, ils sont quand même anti-classiques par tempérament. Il ne faut donc jamais perdre de vue ce côté particulier

de leur caractère chaque fois qu'on voudra connaître leur opinion sur notre théâtre ou sur notre littérature.

Notre théâtre, Lessing et Guillaume Schlegel l'ont attaqué très vivement, le trouvant de nature hybride, ni classique, ni romantique, l'accusant de n'être pas assez grand pour les uns, pas assez libre pour les autres, pas assez vrai pour aucun. Jean-Paul, qui nous est pourtant sympathique, reproche à toute notre esthétique d'avoir une sorte de grandeur qui l'attache au rivage. « L'humanité française,» écrit-il quelque part, « ne fait mouvoir, et ne supporte dans ses productions artistiques, que princes, héros et noblesse, aucun accessoire populaire, comme les arbres à Naples qui ne donnent pour ombrage à celui qui s'assied dessous que des fleurs et point de feuilles, vu qu'il n'en existe pas. »

Ce qu'il faut dire, en somme, c'est que, suivant les époques, nos grands écrivains, poètes et prosateurs, ont eu à subir des alternatives d'admiration et de haine. Après n'avoir juré pendant un siècle que par Racine, l'Allemagne ne s'est-elle pas laissée subitement endoctriner par Schlegel, au point de ne plus accorder qu'un simple talent de versification à celui dont elle savait, autrefois, les œuvres par cœur? Et longtemps il en fut ainsi, car ce n'est guère que depuis 1869 que de nouveaux efforts ont été tentés pour faire rentrer en grâce le grand écrivain du XVIIe siècle.

On a vu combien Gœthe estimait Molière. Notre grand comédien a aujourd'hui, de l'autre côté du Rhin, ses partisans, ses *moliéristes* germains, qui se recrutent parmi toute la gent littéraire, et son *Molière Museum*, dont les réimpressions sont, pour nous, autant de trésors. Sur ce point, les attaques haineuses de Schlegel sont restées impuissantes, parce que, malgré tout, Molière devait pousser et a, en effet, poussé de profondes racines dans l'Allemagne protestante, grâce à son *Tartuffe.* Peut-être est-il permis d'entrevoir l'époque où il sera implanté dans les esprits d'outre-Rhin, comme Shakespeare, et certes, on pourra alors crier au miracle, car le génie de Poquelin est, à bien des points de vue, fort éloigné de la conception germanique.

Ce qui est certain, c'est que depuis le second empire, l'Allemagne, ayant rejeté loin d'elle l'esprit humoristique de son ancienne comédie, paraît être dénuée, en la matière, de toute originalité créatrice. Pendant vingt ans, Scribe a régné despotiquement de Carlsruhe à Kœnigsberg, et aujourd'hui, Alexandre Dumas et Sardou, traduits ou plutôt adaptés qu'ils sont par Paul Lindau, ont recueilli cet héritage.

Pour Paul Lindau et pour Paul Heyse, ces deux pôles du judaïsme berlinois, le théâtre français est le premier théâtre du monde, mais tout porte à croire qu'avant peu l'Allemagne cessera de partager cette manière de voir, car déjà une réaction s'accentue, ainsi qu'on peut en juger par l'opinion

qu'émettait récemment Féodor Wehl, ancien intendant des théâtres royaux de Stuttgart. M. Wehl s'élève contre la soi-disant supériorité du théâtre français; il trouve la tragédie « aussi creuse et aussi vide qu'au temps de Lessing,» estime que Victor Hugo n'a mis dans ses œuvres que « très peu de vérité et de vie, » et s'il reconnaît que la comédie française est fort bien faite, c'est pour dire que les Allemands, eux aussi, savent faire les pièces de ce genre.

Ce qui me semble plus curieux, c'est de rechercher ce que Arndt, Kotzebue et surtout Devrient, le grand maître de la scène allemande, pensaient de notre théâtre et de quelques-unes de ses figures les plus célèbres. Leurs impressions peuvent être également intéressantes à recueillir au sujet de certaines particularités ou certaines habitudes de la scène et des mœurs théâtrales en France.

I.

Arndt qui a vu les théâtres sous la République, qui a admiré l'habileté avec laquelle la police, même aux époques les plus orageuses, maintenait l'ordre dans la salle, proclame bien haut que le Français aime trop le mouvement et l'agitation pour pouvoir vivre sans théâtres.

Drame, comédie, musique, il a tout étudié, et ses appréciations sont encore celles des Allemands d'aujourd'hui. Le drame lui paraît joué sans ampleur, sans compréhension bien nette de l'action, tandis que, pour lui, « aucun peuple européen ne

joue la comédie avec autant de finesse et d'à-propos que les Français. »

« Bien des œuvres à la lecture », dit-il, « vous ennuient au bout de quelques instants, mais, représentées sur le Théâtre-Français, elles prennent une vie, un mouvement, qui vous captivent et vous entraînent. En Allemagne, nous avons bien peu de pièces auxquelles on puisse véritablement donner le nom de comédies ; si l'on joue quelque chose de gai et d'amusant, les spectateurs montrent d'emblée par leurs rires moqueurs que ce n'est pas le genre d'esprit qui leur convient. »

Puis il note certaines différences, dans la conception des choses de théâtre, entre l'esprit français et l'esprit allemand.

« A Paris, il suffit d'un rien, d'une seule idée pour bâtir dessus quatre ou cinq actes, qui charmeront le public par la mise en scène. En Allemagne, on raconte plus volontiers sur les planches que l'on ne joue en réalité. Les pièces y ont une portée plus profonde, et souvent nous tombons des réalités de la vie dans le royaume des rêves et des chimères.

« En Allemagne, on dit que les acteurs sont bons, dès qu'ils font quelques gestes et ne restent pas immobiles sur la scène comme des pieux enfoncés dans le sol. En France, l'acteur doit se donner corps et âme pour remplir le rôle dont il est chargé ; il ne s'agit pas de représenter une action passée, il faut qu'elle soit vivante, qu'elle se passe à l'heure même et sur le théâtre lui-même.

« Les Français ne saisissent pas bien la manière dont on doit représenter une tragédie : il faut pour cela beaucoup de dignité et de tranquillité, puisqu'il s'agit toujours d'événements considérables, qui ont des résultats importants. C'est pourquoi, si les Allemands sont faibles dans la comédie, ils prennent leur revanche dans le genre tragique. A notre caractère profond, sérieux, les choses gaies et spirituelles ne conviennent pas. »

Arndt, qui ne ménage point son enthousiasme à l'égard de Talma et de Garat, proclame, également, la supériorité des danseurs français, « le Français ayant, dit-il, une disposition toute particulière pour représenter, pour traduire ses passions intérieures à l'aide des mouvements et des gestes, et cela avec une grâce parfaite. »

Passons à Kotzebue, qui nous a déjà fourni tant de détails intéressants sur le Paris du premier Empire. Voici d'abord ses impressions sur la façon dont nos acteurs interprètent les rôles :

« Il est certain, » dit Kotzebue, « que les Français considèrent le créateur de chaque rôle comme un sculpteur qui a fait un chef-d'œuvre ; ses successeurs doivent être moulés sur le même modèle. On ne fait aucune attention aux moyens personnels d'un acteur et, par exemple, un rôle que Le Kain aurait créé en raison de sa physionomie, de son organe, de son jeu, l'artiste d'aujourd'hui est obligé de le rendre d'une façon identique, alors même que ses moyens physiques seraient en opposition directe avec ceux de ce célèbre

acteur. On ne fait donc autre chose *qu'apprendre* l'art, ce qui demande du talent et point de génie. »

Kotzebue touche là à une question d'actualité, et j'avoue, pour ma part, être d'autant plus de son avis que la tradition occupe, aujourd'hui, une place capitale au théâtre. Notre scène moderne est entrée dans une voie des plus fâcheuses, en forçant l'acteur à s'inspirer toujours et quand même de l'esprit de la création, ce qui étouffe les tempéraments et ne permet aux individualités de se produire qu'après mille difficultés. Kotzebue, comme Arndt, me paraît être moins dans le vrai quand il condamne la convention dans la tragédie, puisque cette dernière est, en somme, un genre essentiellement conventionnel.

« Je ne puis souffrir la manière française dans la tragédie, précisément parce que c'est une manière. Tous les héros semblent moulés sur le même modèle; ils ont tous la même manière d'exprimer le sentiment et la passion, et celui qui a vu une tragédie les a toutes vues. Quelques-uns des premiers acteurs font, de temps en temps, exception à cette règle générale, mais Talma, seul, doit en être constamment excepté: aussi reconnaît-il lui-même qu'il tâche d'allier le genre allemand au genre français, et c'est précisément ce dont le blâment ses détracteurs, mais les grands effets qu'il produit chaque jour prouvent assez qu'il sait prendre le ton qui pénètre les cœurs et qui va chercher l'âme.... Talma parle, au reste, fort

sensément de la nature et de l'art, ainsi que de la différence et de la rivalité qui existent entre les Allemands et les Français; il rend hommage aux uns et aux autres et pense avec raison que de la réunion des deux genres naîtrait le triomphe de chacun. Talma, guidé par un goût épuré, a vu plusieurs théâtres étrangers et s'est approprié ce qu'il a trouvé de bon dans chacun. »

Kotzebue doit être pour nous un observateur d'autant plus précieux qu'on jouait ses pièces à Paris, et qu'il déclare lui-même les avoir vu représenter avec une perfection à laquelle personne n'avait encore atteint.

En somme, si Kotzebue critique certains points de détail, comme la prononciation bizarre des mots *mun* cœur, *mun* sort, comme la pauvreté du geste et des attitudes qui fait que, « sur la scène, les Français ne peuvent exprimer une noble fierté qu'en tournant le dos» ; si les salles de spectacle avec leurs éternels griffons *l'horripilent*, — ce qui se conçoit [1], — il n'en admire pas moins la perfection de l'ensemble, la précision du débit, la parfaite intelligence qui règne entre les interlocuteurs, sans que le murmure du souffleur se laisse même entendre.

Les impressions de Kotzebue à l'Opéra sont bien celles de tous les Allemands en général. Le chant lui paraît être de la *criaillerie*, mais, d'autre

(1) Toutes les salles de spectacle du Directoire et du premier Empire ont été affligées de ces horribles griffons, peints ou sculptés.

part, il remarque que les bons chanteurs sont, en même temps, bons acteurs, ce qui est rarement le cas en Allemagne.

II.

Le théâtre français jugé par Édouard Devrient, ce serait un morceau de haut ragoût littéraire (1), l'historiographe de la scène allemande ayant été, en effet, un artiste distingué et un écrivain d'une réelle valeur, deux qualités qui ne se rencontrent pas souvent.

Mais, à ce point de vue, ses lettres de Paris en 1840, sont plutôt des notes sur les pièces et leurs interprètes qu'une étude d'ensemble.

Toutefois, bien des choses qu'il écrivait alors auraient encore leur actualité aujourd'hui, ainsi qu'on peut en juger par ces quelques lignes sur le théâtre en général :

« On entreprend à Paris la direction d'un théâtre, comme l'on monte une fabrique, uniquement pour gagner de l'argent. Et, pour attirer le public tous les moyens sont bons : on monte des pièces où règne la plus grande immoralité, tandis qu'on engage des actrices dont les débauches puissent émoustiller les hommes. Tout cela, les directeurs le reconnaissent franchement. »

Et ceci à l'adresse de nos célébrités actuelles qui croient toujours devoir s'entourer de nullités, pour mieux faire ressortir leur valeur :

(1) Edouard Devrient (1801—1877) était le frère de l'acteur célèbre, Emile Devrient.

« Pour que le jeu d'un acteur de talent soit mis en lumière, il faut qu'il se trouve sur la scène avec un acteur de talent presque égal, et ce serait une grande erreur de croire qu'il produit plus d'effet en ayant autour de lui des médiocrités. Le spectateur, assurément, distingue bien l'acteur dont le jeu est supérieur, mais cela occasionne une discordance qui lui gâte tout son plaisir. Pour qu'il puisse se faire une juste idée de la pièce, il faut, au contraire, des interprètes d'un talent presque égal. »

Laissons Devrient raconter ses soirées chez Victor Hugo et chez Dumas, causer avec eux art français et art allemand, leur donner même des spécimens de ce dernier, en disant des monologues tirés des grands drames d'outre-Rhin, « ce qui lui valut force compliments, » de la sincérité desquels, toutefois, il ne tarda pas à douter. Laissons-le également s'étonner que l'art dramatique n'ait plus de représentant à l'Académie, s'élever contre les préjugés existant à l'égard des acteurs, admirer les prévenances des directeurs de théâtre, et voyons ce qu'il pense du jeu des acteurs et de la tragédie.

Après avoir assisté à une représentation de *Cinna* avec Rachel et Ligier, il écrit: « Le feu sacré manquait à tous les acteurs; ils parlaient, mais ne jouaient pas, et même leur langage avait quelque chose de singulièrement vide, parce que l'impression résulte plus du jeu des acteurs que de l'action en elle-même. Avec Ligier, que je voyais pour la première fois dans le rôle d'Auguste,

il n'y eut pas de changement, car personne ne déclame avec plus de monotonie. Rien de plus démesurément long que ses *Oh!* émis d'une voix chevrotante. — Quant aux autres rôles, je n'en parlerai pas; il m'est pénible de toujours critiquer la tragédie française, mais je voudrais la louer que cela me serait tout à fait impossible. »

Et Rachel, direz-vous, Rachel qui, dans *Cinna* avait un de ses plus beaux rôles? Eh bien! tout en admirant l'art avec lequel elle étudie les effets de son jeu, il trouve que, par moments, et trop souvent même, elle se laisse entraîner à la diction monotone de ceux qui l'entourent. Voici, du reste, les appréciations portées par Devrient sur la diction française dans son ensemble:

« Je vois que décidément les Français ont tous la même manière; il y a, dans leur façon d'exprimer les passions, une froideur glaciale, et l'on peut prévoir le moment où éclatera la colère. On remarque toujours le même ton, l'accentuation monotone, puis l'explosion de la fin qui se rencontre également chez les acteurs médiocres.

« Il ne faut pas croire que cette manière de procéder ait pour but d'attirer des applaudissements, point du tout, car on doit reconnaître que les acteurs parisiens jouent avec modestie et sans prétention.

« J'en excepte cependant les tragédiens du Théâtre-Français.

« Cette manière de parler ne se rencontre pas seulement sur la scène, mais aussi dans la vie;

elle prend naissance déjà avec le langage familier, et toujours l'on remarque la même conformité dans les expressions. La voix monte à la fin des phrases, et souvent l'accentuation tombe fort mal. »

Après le débit, Devrient passe au jeu, et, sur ce point, il n'a que des éloges à adresser aux acteurs français.

« La représentation, » dit-il, « a toujours une aisance, un naturel qui font complètement oublier au spectateur que l'acteur joue pour le public. Dans les représentations des mœurs du jour, spécialement, rien n'est forcé ni prétentieux. Les acteurs ne sont pas obligés de se tenir devant la rampe.

« Ils peuvent circuler sans gêne, on n'est pas obligé d'être toujours en face du public, il se forme des groupes, et je n'ai jamais remarqué que la clarté de la pièce en souffre. C'est la vie réelle qui s'agite sur la scène, et voilà pourquoi les acteurs rendent, d'une manière si saisissante, les différentes situations. Aucun acteur français ne paraît maladroit sur la scène, et on n'a jamais l'impression désagréable qu'il récite une leçon apprise par cœur. En revanche, ils ont beaucoup de peine à saisir ce qui est élevé et poétique, parce qu'ils sont tous habitués à juger les choses d'une manière superficielle. »

Devrient ne paraît pas goûter extraordinairement Molière, non pas qu'il nie son esprit et sa disposition au comique, mais il trouve que cela

ne cadre plus avec le goût du jour. A son point de vue, il traite toujours les choses superficiellement; ou bien «quand il veut pénétrer dans les situations et les disséquer, elles deviennent repoussantes comme les caricatures d'Hogarth.» Disons que ce qui le choque surtout dans Molière, c'est son franc rire et son esprit gaulois, car à plusieurs reprises, Devrient ne peut s'empêcher de montrer une certaine pruderie qu'on est tout étonné de rencontrer chez un homme de sa valeur.

Restons-en là avec Devrient, et empruntons plutôt à Gutzkow, ce portrait de Rachel, que, je ne sais pourquoi, les Allemands semblaient ne pas plus aimer que Victor Hugo. Gutzkow, lui aussi, vit la grande actrice, dans son rôle de Chimène. «Elle avait l'air, écrit-il, d'une Chimène froide, maussade, ennuyée, tandis que la véritable héroïne doit être une femme vive, ardente, et ne demandant qu'à aimer. Si Corneille avait rêvé pour Chimène une actrice comme Rachel, il n'aurait pas fait éclater dans ses regards, dans ses moindres mouvements, ce combat qui doit se livrer continuellement entre l'amour et le devoir.

« Rachel semble haïr, par devoir, le meurtrier de son père, de sorte que l'on ne sait pas si ce devoir est en opposition avec son amour. — Cet amour, elle ne le sent pas vivre en elle; il est dans ses paroles, mais il ne se trahit pas dans ses gestes. — Corneille savait ce que Chimène voulait, tandis que Rachel ne sait pas ce que Corneille voulait.

« Rachel, elle, n'aime pas. Elle possède bien le ton de l'amour, elle sait faire trembler sa voix, baisser les yeux ; elle laisse habilement tomber la phrase quand la nécessité se présente, elle connaît les mots qui doivent éclater comme des bombes pour achever et faire applaudir le public. Mais c'est tout. Représenter un sentiment, donner son cœur, voilà deux choses qu'elle ne possède pas. Par contre, elle déclame à ravir. Elle sait par cœur toutes les règles de l'exposition du drame, elle connaît les passages où il faut se montrer indifférente, ceux où l'héroïne doit dominer; elle sait quand il faut parler vite, quand il faut parler lentement, son jeu est comme imprimé d'avance, mais il y manque ce feu sacré que l'on n'obtient qu'en se donnant tout entière à son rôle. Elle ne crée pas, elle n'anime pas son personnage; pour cela, l'amour lui manque, et elle ne sait pas sourire. »

Pour terminer ces quelques notes, disons que tous les écrivains qui ont étudié le théâtre du second Empire, Gottschall en tête, ne l'ont pas fait seulement au point de vue littéraire, mais qu'ils y ont encore cherché un des côtés caractéristiques de la société à cette époque. Disons aussi que tous ont reconnu combien les Allemands avaient à apprendre des Français dans le drame et la comédie, au point de vue pratique et technique; que tous, enfin, ont constaté l'existence, en France, d'une vie théatrale, absolument inconnue en Allemagne.

Mais, depuis, les choses se sont bien modifiées; et déjà M. Féodor Wehl est venu nous faire connaître les prétentions de ses concitoyens dans un domaine où, jusqu'alors, la France avait servi de modèle.

La vérité, c'est que nos voisins, qui ont réalisé l'unité de conception, qui cherchent, toujours, l'unité religieuse, tendent aussi à s'émanciper dans les choses de l'esprit.

La conclusion, c'est que l'Allemagne, je l'ai démontré, croit peu aux capacités musicales de la race française; c'est que notre comédie dont elle s'amuse, ne lui en paraît pas moins vide d'idées et souvent immorale.

Donc, et c'est là son but, il faut répondre à la légèreté et à la superficialité françaises par une musique et un théâtre qui soient bien allemands.

Après avoir eu son Wagner musical, elle attend son Wagner dramatique.

FIN

NOTE.

L'auteur tient à déclarer que s'il n'a point fait figurer dans ce volume la princesse Palatine, Elisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans, c'est, d'une part, parce que ses lettres, traduites et publiées plusieurs fois en français, sont trop connues, et d'autre part, parce qu'elles s'occupent, en somme, uniquement des mœurs de la cour de Louis XIV.

Le même caractère, essentiellement personnel, lui a fait aussi laisser de côté les appréciations du major von der Goltz sur Gambetta et ses armées.

Il ne voudrait pas non plus, que ce qu'il a dit au sujet des romans de Gustave Freytag (voir page 416) pût être mal interprété, c'est-à-dire pût contribuer à ranger cet écrivain parmi les *Franzosenfresser*. Il rappelle donc, ici, qu'après la guerre Freytag écrivait : « Le but est atteint. Nous n'avons plus qu'une politique à suivre, une politique pacifique. » — Ceci, sans même chercher à rectifier les quelques erreurs qui ont dû, certainement, se glisser dans une œuvre aussi considérable.

Paris, en octobre 1886

TABLE DES CHAPITRES.

Page

CHAPITRE XIV.

LES IDÉES ET LES APPRÉCIATIONS ALLEMANDES DEPUIS 1870.

CHAPITRE XV.

APPRÉCIATIONS DES MUSICIENS ALLEMANDS.

CHAPITRE XVI.

LE THÉATRE FRANÇAIS JUGÉ PAR LES ALLEMANDS.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

INDEX DES NOMS ET DES MATIÈRES.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Fin de l'Index des Noms et des Matières.

Imprimerie de Binger Frères, Paris et Amsterdam. — (Paris 7, Rue du Bac.)


Duke University Libraries
D02509079W